

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

Le Glaneur, 6^{ème} année, Bruxelles, Janvier 1907 – Décembre 1907
(n°1-12).

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

Sommaire : L'évolution de la langue française (J. Renault). — La prière et l'offrande, *poésie* (Madeleine Lépine). — Le roman du jour (Fr. Dufour). — Tuez-moi ! (Pierre l'Ermité). — Les occasions « pour cause de départ » (J. Mantenay). — L'Extrême-Orient (Tomodati). — Un plat de pommes de terre (H. De Fonseca). — Le mois littéraire (Lector). — L'Eglise et la femme (Jules Croisé). — Récréation. — Memento culinaire (Tante Louise). — Le coin des rieurs. — Silhouettes de musiciens : Rust (Camille Bellaigue). — Causerie musicale (Fr. Dufour). — Revue des revues.

L'évolution de la langue française

Les moralistes sérieux de notre époque ont noté comme source principale du lourd malaise qui pèse sur la société l'âpre et universel désir d'une liberté absolue, liberté sauvage, irréalisable, qui devrait franchement se nommer libertinage.

Un vent d'indépendance a soufflé aussi sur la langue française : il semble que les mots, eux aussi, veulent briser toute dépendance, mépriser toute autorité et devenir, dans la république des Lettres, des citoyens « égaux et libres » !

Et à voir leurs allures frondeuses, leurs révoltes bruyantes, leur hardiesse et leur violence, ils semblent n'être guère plus sages que les hommes...

Il semble donc que l'anarchie la plus complète règne aujourd'hui parmi les mots. Chacun vit à sa guise et ne s'inquiète guère des prescriptions sévères d'une constitution qui paraît lettre morte : la grammaire. Des prépositions, fatiguées et humiliées sans doute de la modestie de leurs fonctions, refusent de se placer toujours entre des mots, complétés ou compléments qui portent l'idée principale ; des verbes neutres veulent fraterniser avec les compléments et deviennent actifs. On dit ainsi : « Le soleil *blondit* les moissons », alors que jadis *blondit* était un verbe modestement neutre ; couramment on parle de scènes « *vécues* », dans un sens fort différent du même mot dans des minutes « *vécues* » ; on tremble au souvenir d'heures « *souffertes* ». Nous *luttons* des

luttons que nos aïeux n'ont pas vécues et il n'est pas extraordinaire aujourd'hui de parler de nos morts qui *dorment leur éternel sommeil*.

Certains mots, parmi les plus révolutionnaires, ont ouvertement renié leur passé ; fatigués d'une perpétuelle union à la même idée, ils ont réclamé... le divorce et choisi eux-mêmes une autre... idée à exprimer. Bien qu'il n'y ait rien de géométrique dans ces opérations, c'est *carrément* qu'ils ont changé de sens. Tel *énervé*, qui signifie, pardon, qui devrait étymologiquement signifier « ôter tout nerf, tout ressort », et qui pour se moquer de nous, sans doute, traduit l'idée totalement opposée.

« Supposez, dit à ce sujet Gabriel » d'Azambuja (1), qu'une vénérable aïeule le ressuscite dans un salon du grand monde, au moment où une jeune dame, se levant, dit : « Je vais filer ». Elle croirait que cette personne va rentrer chez elle pour s'asseoir auprès de sa queue nouille et de son rouet. Hélas ! vénérable aïeule, ce n'est plus ainsi que nous filons ». Et quand nous disons : « Je marche », cela ne veut pas dire que nous mettons un pied devant l'autre. »

Francisque Sarcey n'appelait pas, lui, ce changement une révolution ; pour lui c'était un transvasement : « Tel mot, écrit-il, se vide peu à peu de sa signification première pour s'emplier, en quel-

(1) *Univers* du 19 septembre 1905.

» que sorte, d'un sens nouveau: l'étiquette » est restée la même, la liqueur du vase a » changé (1) ».

D'autres mots, plus modérés dans leurs revendications, n'ont pas usé de cette loi de divorce et ils gardent encore quelque vague rapport avec les idées qu'ils ont longtemps tout uniment exprimées, mais ils traduisent ces idées de façon si peu fidèle qu'autant vaudrait le divorce complet.

Un de vos amis rentre de voyage. Il a vu Paris et s'y est arrêté pendant deux ou trois jours. — « Vous connaissez Paris ? lui demande-t-on. — Mais *parfaitement*, mon cher ! »

Illum ! connaître *parfaitement* Paris après un tel séjour ! Et *ce qu'il y a de plaisirs à Paris !* On s'y amuse *excessivement* bien, c'est *épatalant* d'y voir les longues *théories* de passants *fiévreusement* empressés. Ah ! ces parisiens ! ils sont *rudemment* bien *éduqués* et lorsqu'ils se mêlent de *vous la faire*, ils sont...oh ! *mais*, ils sont *tordants* !!!

* * *

Mais dans le brouhaha de cette révolution les mots, les anciens, ne sont pas les seuls à évoluer ainsi. Comme dans toute société l'élément jeune est plus bruyant encore.

La langue française n'a jamais si bien mérité l'appellation de « langue y vante ». Il y a, en elle, un élément jeune, tapageur, et très *couru* : le néologisme.

Au temps de Rabelais, on raillait l'escholier limousin qui « *desfumoit la verbo-ciation latiale et déamuloit dans les compites de l'alme et inclite urbe que l'on vocite Lutèce* ».

Aujourd'hui, on ne s'étonne plus guère de voir « les rivières *fluer* en *rutilant* sous les clartés *coruscantes* qui *irradient* les lueurs *viridines* de l'horizon *vespéral*, pendant que les bandits *imparides*, sortant de la *sylve* vont *perturner* la paix publique et *strangular* les passants !!!

Un écrivain, dans... non pas, en l'ultime strophe d'un poème, espère que l'orgueilleuse muraille emprisonnant son cœur *s'arc de triomphera*. Ce jour-là, le firmament *s'arc en ciellera* et, *essorant* vers l'aimée, il revivra les rêves *en allés* et lui dira : *Blondinement blond*, laisse caresser tes boucles *blondines*, tes *fâles* doigts *blancs*... *fâlement* *blanchissent* dans tes *noirs* cheveux si *noirement* beaux !!!

N'est-ce pas qu'elle est *divinement* belle, *l'écriture artiste* !

Mais la mode, la pose plutôt, n'est pas seule pourvoyeuse de néologismes, de vocables au sens exagéré et d'expressions ampoulées de sentiments tarabiscotés.

Il y a la science encore qui inonde la langue de ses termes nouveaux, souvent nécessaires, mais parfois si baroques !

Nos grands éducateurs, nos pédagogues des siècles passés frémeraient d'entendre nos doctes puériculteurs discuter doctement les sciences *paidologiques* ! Le mot *water-chute* mi-flémand, mi-français, les effrayerait autant que la chose et je gage qu'ils souffriraient des journées entières plutôt que de recourir aux pastilles *rhumicides* ou aux appareils *mouchivores* !

C'est que, j'en suis sûr, ils ne les aimeraient guère, « *Ces grands mots qui tiendraient d'ici jusqu'à l'ontoise.* »

Mais que diraient-ils, s'il leur arrivait, à la sortie d'un *meeting* où l'on organisa un referendum, d'entendre un *reporter* interviewer le *leader* d'un parti ?

Quel horrible supplice s'ils apprenaient que chaque jour « les *sportsmen* et » *sportswomen* appartenant au *high-life*, quand » ils ne s'offrent pas une *garden-party* en » attendant le *lunch* ou le *five o' clock*, prennent part à des *challenges* de *law-tennis*, » de *foot-ball*, de *croquet* ou de *water-polo* ; » s'ils soupçonnaient qu'« en leur honneur, » les divers *touring-club*, *sporting-club*, *racing-club* organisent des *matches*, des » courses *scratch*, des *handicaps*, des *cross-country* dans lesquels s'exécutent les plus » remarquables *sprints* et où tel nouveau » *stayer* en bonne *performance*, après avoir » battu tous les *recordmen*, s'élève à son » tour à la dignité de *crack* ».

Tel est pourtant aujourd'hui le langage *smart* des *snobs* du monde *select*.

Le peuple leur répond en faisant pénétrer de force dans la langue française les mots les plus savoureux de l'argot. Ce qu'il a de la *blague*, le *populo*, quand il a de la *brasse* et que, loin des *gosses* qu'on a collés au *pioin* dans la boîte, il *rigole* chez le *bistro* sans craindre le *conjungo* ni les *sergots* ! Après avoir *turbiné*, on *aboule* chez le *mastroquet* qu'est un bon *zigue* et on *boulotte*. Ah ! mince, ce qu'on *boulotte* ! Mais, quand la *douloureuse* s'amène, il faut *casquer* pourtant : on se *fouille*, on cherche la *gallette*, quelques *ronds* et n'en trouvant pas on se *trotte*, on se *tire des pattes*, crainte du *baes*. On *engucule* alors les passants, on les menace de leur faire *prendre quelque*

(1) *Le mot et la chose*. — Paris, Ollendorf — Préface.

chose pour leur rhume, et s'ils rouspettent,
on les surine, on leur casse la pipe! C'est ça qui
l'en bouche un coin!

*
**

Pauvre langue française ! On la mutile,
on la torture, on la gâte, parce qu'on ne
la connaît pas.

Victor Hugo s'enorgueillissait d'avoir
fait surgir une tempête au fond de l'en-
crier et d'avoir remis en honneur les mots
roturiers ! Les successeurs ont changé la
tempête en bourrasque et en ouragan. Et
pourtant, « si l'on se plaint de la pauvre-
té de notre langue, c'est souvent qu'on
en ignore les ressources.

La langue française, a dit un écrivain,
est une rebelle : elle ne se rend qu'à qui
la dompte.

Mais pour la dompter, il faut de la pa-
tience et de l'énergie, et l'on trouve bien
plus commode de suivre le conseil :
« S'il vous manque des mots, sachez les
inventer ».

Oui, le procédé est commode...., mais
il est désastreux.

Pauvre, pauvre langue française !

J. RENAULT.

LA PRIÈRE ET L'OFFRANDE

O Toi qui crées toutes choses,
A cette œuvre où ta beauté luit,
Donne le frais éclat des roses,
La douceur, le parfum du fruit,
La légèreté du zéphyre,
La voix chantante de l'oiseau,
L'odeur du nard et de la myrrhe,
La grâce souple du roseau,
L'essor impétueux de l'aigle,
L'ardeur des lions résolu
Qui vivent sans joug et sans règle,
Beaux comme des rois chevelus.

L'antique maison de prière,
Le temple d'or de Salomon,
Était, dans sa splendeur première,
Indigne d'entendre ton nom ;
Cependant ta mansuétude
Récompensa l'effort humain,
Le ciel avec béatitude
Vit s'ouvrir ton cœur et ta main.
O Dieu libéral, que mon âme
Reçoive tes dons précieux,
Environne-la de ta flamme,
Amour qui transporte les Cieux!...

Parmi les roses et les palmes,
Je déposerai sur l'autel
Ce cœur affligé que tu calmes
Avec un regard paternel ;
Et de cette vivante lyre
Sortiront des sons triomphants,
Comme jamais Rome et Palmyre
N'en apprirent à leurs enfants,
Quand au pied d'impures idoles,
Au son des flûtes, des hautbois,
S'exaltaient ces âmes frivoles
Pour leurs dieux de pierre et de bois!

MADELEINE LÉPINE.

Le roman du jour

La *Bibliothèque du Petit Français* vient
de s'enrichir de deux contes charmants ;
Les fibustiers, de Léon Fornel, nous re-
portent en 1896, à l'époque où Cuba de-
vint la cause de la guerre hispano-améri-
caine. Un épisode de l'insurrection cu-
baine fournit à l'auteur l'occasion de
placer une délicieuse idylle d'amour en-
tre un jeune américain, insurgé par force,
et une aimable espagnole, d'un caractère
réellement touchant. Les péripéties de
l'action ont permis au narrateur de nous
donner, sous une forme imagée, une des-
cription exacte des mœurs cubaines. C'est
la meilleure leçon de choses que nous
puissions souhaiter.

Au temps du bon La Fontaine, les ani-
maux parlaient ; Rudyard Kipling a re-
trouvé la clé de leurs conversations, et
M. Guéchet, dans *Passe-partout et l'Affamé*,
l'a suivi à son tour. Il nous fait vivre
quelques journées mouvementées de mes-
sire loup et de son compère le renard.
C'est la vie des animaux prise sur le vif,
mise à la scène, allions-nous dire ; nous
y retrouvons, dans un vivant tableau,
tous les amis du vieux fabuliste, avec
leurs qualités et leurs défauts, avec leurs
mœurs et leurs instincts. Nous conseillons
fortement ce livre aux jeunes écoliers :
il les récréera en les instruisant.

*
**

Par file à gauche ! Titre claironnant
d'un roman de mœurs électorales que M.
Henry Chanteclair vient de livrer au pu-
blic. Nous soupçonnons fort l'auteur d'a-
voir écrit une aventure vécue, et les acteurs
de ce petit drame de clocher pourront
sans nul doute se retrouver sous les

noms d'emprunt des personnages du volume. Quoi qu'il en soit, les pages de M. Chanteclair ne sont pas faites pour modifier nos idées sur les *mœurs électorales* !! du doux pays de France. Où vit-on jamais pareille friponnerie, pareilles concussions, pareils marchandages politiques ! L'auteur, comme son nom l'indique, ne mâche pas ses mots, et il a raison : on n'ouvrira jamais assez large la plaie maçonnique qui ronge la France et anéantit son énergie nationale. Il faut applaudir et encourager ces tentatives d'assainissement ; pour notre part, nous en félicitons chaudement l'auteur.

* *

Dans son nouveau roman : *Au presbytère*, M. Jules Pravieux nous fait pénétrer dans l'intimité des curés de campagne. Pas un instant, le lecteur ne s'ennuie en compagnie de ces prêtres aimables, simples, bons souvent très spirituels. Le romancier a su éviter le grand écueil de ce genre d'écrits l'exagération caricaturale ; souvent, pensant trouver l'originalité, les humoristes tombent dans le grotesque. Ici, rien de semblable : les portraits sont tracés d'une main avertie et sincère ; et ce n'est pas un mince mérite d'avoir obéi à la plus stricte impartialité.

* *

La fille de don Juan, de M. Pierre Sales, a épuisé vingt éditions dès sa mise en vente : c'est dire que l'ouvrage constitue l'un des gros succès de la saison. Deux types dominent l'action : d'une part, le grand viveur, dont l'existence mouvementée n'est qu'une suite de chutes déplorables ; d'autre part, une jeune fille adorable, type exquis de droiture et d'honneur. Élégamment écrit, le volume est non moins artistiquement édité et illustré de superbes photographies en couleurs. Ne nous étonnons donc pas de son légitime succès, bien qu'il ne soit pas à mettre dans des mains inexpérimentées.

* *

Nous n'avons pas bien compris le volume de Lucien Ledent : *Marie Opal*. Le style de l'auteur s'inspire évidemment de la littérature de Heine ; mais, à en juger par le résultat, cette source n'est pas la meilleure. Bon nombre de pages sont incompréhensibles du commun des mortels, et le reste est empreint d'une telle désespérance qu'autant vaut ne pas ouvrir l'ouvrage.

Nous en dirons volontiers autant des *Invertis*, d'Armand Dubarry ; celui-ci cependant a du moins le mérite d'une facture élégante, il a de la tenue littéraire. Mais le fond relève plutôt de la médecine que du roman, et nous n'en conseillons la lecture qu'à ceux qui se sont spécialisés dans les études pathologiques.

* *

Le mystère a été et demeure toujours l'un des principaux mobiles de la curiosité humaine. C'est ce ressort d'un attrait presque irrésistible que M. Henri Belzac met en jeu dans le volume d'une très grande originalité, *Le crime du fantôme*, qu'il publie aujourd'hui. Il modernise en quelque sorte ce mystère, en l'incarnant dans des personnages vivants et réels, en le faisant jaillir des théories les plus récentes sur l'hérédité et les forces inconscientes de l'être. Le récit d'un intérêt puissant va, d'une allure rapide, jusqu'au dénouement inattendu et pourtant logique et rationnel. Les lettrés en apprécieront le style sobre, correct et élégant. C'est un livre de l'école de Maupassant et d'Edgard Poë, mais dont le thème, les procédés et les détails sont tout à fait neufs et originaux. FR. DUFOUR.

Tuez-moi !..

C'était une de ces petites jeunes filles modernes, dont les yeux sans idéal regardent l'existence, au milieu d'un visage utilitaire... Deux et deux font quatre... *Times is money*...

—o—

—Par ici, docteur ! ..Ah.. comme vous allez la trouver changée, ma grand'mère!

Le docteur fit quelques pas le long du couloir qui contournait le salon, et arriva dans la chambre à coucher.

La pauvre vieille ne parlait plus.

Dans le lit, avec sa peau ridée, ses cheveux incolores, ses longs bras décharnés, elle donnait l'impression d'un vieil arbre abattu. Les lèvres étaient rouges, de cette coloration spéciale aux cancéreux... A certains moments, tout son être s'agitait comme sous la morsure invisible de mille tentacules qui, intérieurement, la rongeaient vivante...

—Il n'y a plus qu'à attendre..., dit le docteur après un examen rapide.

—Pourquoi attendre ? répond la jeune fille, d'une voix blanche...

—Je ne vous comprends pas, Mademoiselle...

—C'est pourtant très simple !.. Ma grand'mère est perdue... elle souffre inutilement... Ne pensez-vous pas que ce serait une véritable bonne action de l'abréger..?

—Plus bas !.. Malheureuse enfant... elle pourrait vous entendre!..

—Oh!..elle pense comme moi!..

—Elle vous l'a dit..?

—Non, mais j'en suis sûre !..

—o—

A grands pas, le docteur revient dans le salon, et regarde la jeune fille bien en face.

—Comment !.. c'est vous, Mademoiselle, qui me parlez ainsi !.. Pour qui me prenez-vous..?

—Oh ! docteur !..

—Je suis le médecin, c'est-à-dire celui dont la seule raison d'être consiste à guérir ou à prolonger les malades... Ce que vous me demandez-là regarde le bourreau ou l'assassin!..

—Je vous assure... je ne m'attendais pas à provoquer cette indignation...

—C'est cela !.. je devais trouver tout naturel... qu'une petite jeune fille vienne dire : « Comme j'aime beaucoup ma grand'mère, voudriez-vous avoir l'obligeance de me la tuer...? »

—Ma grand'mère souffre inutilement.. je supprime la souffrance.. voilà tout !

—Et vous ne voyez pas qu'admettre un tel principe, c'est installer l'assassinat légal dans la société...?

—Quand le malade est sans espoir..?

—Vous me révoltez!.. Le sait-on jamais absolument..? J'ai connu un paysan qui voulait étouffer sous un matelas son enfant enragé... L'enfant a guéri... on n'a jamais su comment !.. Et puis, si on a le droit de tuer dans toute maladie à évolution fatale... on tuera tous les tuberculeux du troisième degré qui encombrant les salles spéciales de nos hôpitaux, les cancéreux, les incurables de Berck et de Saint-Jean de Dieu, les paralytiques et les aveugles !.. Que sais-je !..

Pourquoi non ?..

Il n'y a même pas que les maladies physiques.. Il y a des fous qui ne guérissent pas... des personnes dont la vie est à jamais brisée par une douleur morale...

Pourra-t-on les tuer aussi celles-là..?

Dans quelle voie vous vous engagez !..

Quelles excitations pour ceux qui n'aiment pas à être gênés... qui soupirent après les héritages !

—o—

Ici la jeune fille prit un petit air très raisonnable.

—Mais, docteur, vous ne m'avez pas comprise... on ne tuerait que ceux qui y consentiraient !..

—Délicieux !.. on pourrait même les amener à y consentir !.. Je sais une concierge, dont le mari, ancien coltineur ou casse-coke du Gaz, se mourait longuement de laryngite tuberculeuse. Chaque fois qu'il se coupait du pain, ou demandait un peu de tisane, sa femme lui criait: « Fainéant !.. Tu n'auras donc pas le courage d'aller te f... dans le canal !.. »

Le malheureux, qui avait travaillé cinquante ans de sa vie, en pleurait !.. Et un jour, effectivement, il se laissa persuader et se jeta dans le canal...

Il faudra tuer les malades qui le demandent !. On tuera pour des coliques néphrétiques... pour une rage de dents!.. J'ai une de mes clientes — et pas des moindres — qui me supplie régulièrement de la tuer, quand elle met au monde un bébé !..

—o—

— Je vous répète, docteur, je ne m'attendais pas..

— Ah.. mais ni moi non plus !.. Je vois un crucifix dans votre salon.. seriez-vous catholique..?

— Mais oui... assez...

— Vous oubliez alors ce commandement formel : « Tu ne tueras point !.. »

— Même quand on voit souffrir inutilement..?

— Sachez, Mademoiselle, qu'il n'y a pas de souffrances *inutiles* !.. pas une dont on ne puisse profiter ! pas une dont on ne puisse faire un bel exemple de courage pour ceux qui vous assistent !.. La souffrance est la monnaie précieuse avec laquelle on payera son passage là-haut, à la suite du Christ ! Même pour le Boulevard, un être n'est intéressant qu'après avoir souffert ; et on a pu dire que la couronne de lauriers n'a jamais reposé que sur des fronts meurtris !..

— Enfin... j'ai lu cette semaine, que dans l'Ohio on va proposer une loi..

— Oh.. Mademoiselle.. dans l'Ohio!..

—o—

Le docteur prit son chapeau.

Mais dans l'antichambre il revint vers la jeune fille.

— D'ailleurs... je vous préviens !.. Votre grand'mère est *ma* malade... Je défendrai sa vie contre tout le monde... contre vous-même !.. Oh ! c'est épouvantable ! Penser qu'on en arrive là !.. Si j'apprends qu'on a forcé ma dose de morphine.. je vous dénonce immédiatement au Parquet !..

Et devant la figure tranquille de l'enfant.. ses traits calmes où, comme dans la statue antique, pas un muscle ne révélait un sentiment ou une pitié, le docteur passa la main sur son front, et, en descendant l'escalier, il se disait :

— Quelle génération nous arrive ! Est-ce que je rêve..? à quelle époque suis-je..? En 1900 après Jésus-Christ.. ou deux mille ans avant lui !..

—o—

.....

C'était une de ces petites jeunes filles modernes, dont les yeux sans idéal regardent la vie, au milieu d'un visage utilitaire... Deux et deux font quatre.. *Times is money*...

PIERRE L'ERMITE.

LES OCCASIONS

pour cause de départ

On peut voir, depuis quelques jours, dans les journaux, des annonces conçues à peu près en ces termes :

OCCASION UNIQUE. — *A vendre immédiatement — pour cause de départ précipité — un magnifique mobilier. Marbres. Pendules de prix. Bijoux de famille. S'adresser au concierge de l'immeuble, rue... n°... dans les quarante-huit heures. Occasion unique.*

Un de nos amis, grand chercheur de bibelots, fut fort alléché par cette annonce et se rendit à l'adresse en question.

Certaines indications auraient dû le mettre en défiance. Ainsi, il était bien singulier que des personnes, quittant Paris pour quelques jours, par crainte des troubles qui pouvaient se produire, vendissent leurs « bijoux de famille » ! Nous n'étions pas encore revenus au temps où l'on coupait le cou aux gens qui tâchaient de faire de la monnaie d'un louis.

Mais le Parisien le plus averti devient crédule lorsqu'il a l'amour du bibelot. Or, notre ami est un bibelotier convaincu et il ne néglige aucun tuyau.

Dans un vaste appartement étaient entassés des meubles de tout style et de toute provenance. On voyait une psyché faux Empire à côté d'un chiffonnier Louis XVI fortement truqué, une commode Louis XV à peu près bien restaurée, et un buste en marbre d'un monsieur à favoris que le cicerone affirmait être M. Jules Ferry. Quant aux « bijoux de famille », c'étaient quelques bagues et bracelets ayant une certaine valeur, mais aucune authenticité.

Notre ami comprit seulement alors le truc, bien simple du reste, de quelques industriels ingénieux qui, jaloux de la bonne fortune des marchands de comestibles, avaient voulu bénéficier, eux aussi, de la panique du 1^{er} mai, en profitant des émigrations — beaucoup moins nombreuses, d'ailleurs, qu'on ne l'a dit — qui s'étaient produites à Paris. Et c'est ainsi qu'ils avaient loué, pour une quinzaine, un appartement vaillant pour en faire une annexe de leur boutique.

— Alors, dis-je à notre ami, quand il nous conta sa déception, alors il va sans dire que vous n'avez rien acheté ?..

— Mon Dieu ! fit-il avec quelque embarras, j'ai fini par prendre une petite bague Louis XVI entourée de jargons, qui est bien « du temps », mais je crois l'avoir payée plus cher qu'au magasin.

J. MANTENAY.

L'EXTRÊME-ORIENT

Un des résultats de la guerre russo-japonaise en Belgique (eût-on pu croire que cette sanglante épopée aurait son rentissement chez nous ?) fut de tourner les yeux de nos sphères expansionnistes vers les pays d'Extrême-Orient, pays neufs, où tout est à faire au point de vue des relations commerciales, où se découvrent coup sur coup des débouchés nombreux et productifs.

En quelques mois, nous avons assisté à l'éclosion de diverses sociétés, dont le but premier est l'étude approfondie des relations à établir entre l'industrie belge et les peuples d'outre-Thibet. C'est ainsi que s'est constituée la Société d'études sino-belge, puis une association similaire belgo-japonaise. Pour assurer à ces organismes un maximum de rendement utilitaire, il fallait leur adjoindre un enseignement spécial, moins spéculatif et plus

Pratique, et c'est à l'Université de Liège que revient toute la gloire de pareille initiative. En effet, il y a un mois à peine, les autorités académiques y procédaient à l'installation officielle du *Séminaire des hautes études Extrêmes-Orientales*, dont la direction fut confiée à l'un de nos plus réputés spécialistes, M. Théophile Gollier.

Pendant sa carrière consulaire au Japon, ce dernier avait soigneusement accumulé des montagnes de documents précieux sur la langue, les mœurs, la civilisation, l'économie politique et religieuse de l'Empire du Soleil-Levant. Aussi, depuis son retour, s'est-il signalé à l'attention des sphères officielles par la publication d'études serrées sur la question japonaise ; il nous plaît de rappeler surtout les suivantes : *l'Ethnographie et l'expansion civilisatrice* ; — *l'Evolution politique du Japon* ; — *le Japon économique* ; — *la Corée* ; — *le Droit de propriété en Chine et au Japon* ; — *l'Appoint du Japon dans le monde civilisé*. Tout récemment encore, la critique a accueilli avec éloge deux travaux d'une remarquable profondeur de vue : *les Partis politiques au Japon et le Péril jaune*.

Enfin, pour couronner l'œuvre économique par un enseignement linguistique indispensable, M. Gollier vient d'éditer un *Manuel de la langue japonaise*, dont le premier volume, traitant les éléments de la grammaire, est sorti de presse depuis quelques semaines. Ne possédant pas la connaissance philologique nécessaire, nous ne nous hasarderons pas à porter sur cet ouvrage un jugement de fond ; seule la méthode employée ressort de notre domaine, et, à ce point de vue, nous ne pouvons que féliciter l'auteur sur la clarté de son exposition.

Nous relevons dans la préface l'alinéa suivant :

« Il court, au sujet de la langue japonaise, un très grand nombre de préjugés. Pour beaucoup, l'étude de la langue du Dai-Nippon apparaît comme hérissée de difficultés. D'autres encore la confondent, à cause de l'écriture, avec le chinois. Dans une courte introduction, nous dissiperons ces préjugés. Nos lecteurs se convaincront, nous n'en doutons pas, qu'en somme l'étude de la langue japonaise ne nécessite pas plus d'efforts que celle des autres langues. »

Cette partie du programme est complètement réalisée au cours de l'ouvrage.

Pour faciliter les préliminaires, l'auteur a adopté dans son manuel non pas l'écriture graphique nationale, mais l'écriture phonétique traduite en caractères romains. Ensuite, il a mis son enseignement à la portée de tous en s'attachant d'une façon particulière à la compréhension complète et intégrale des difficultés grammaticales. Enfin, chaque leçon est accompagnée d'un vocabulaire et suivie d'exercices de thèmes et de versions qui forcent l'attention de l'élève et écartent une fois pour toutes chacune des particularités de la langue.

Si nous nous sommes attardés un peu longuement sur l'œuvre écrite du savant directeur du Séminaire extrême-oriental, c'est qu'il nous plaisait de souligner comme il convient le choix heureux du Gouvernement ; nul n'était plus à même que M. Gollier de seconder activement l'initiative belge au Japon, et, en dernière analyse, c'est notre patrie qui recueillera les fruits précieux de l'action expansionniste du zélé nipponologue (qu'on nous permette ce néologisme ; nous souscrivons d'avance à tout autre terme qu'on voudra bien nous indiquer).

TOMODATI.

Un plat de pommes de terre

Le soir, veille de la bataille d'Ulm, Napoléon 1^{er}, accompagné du maréchal Berthier, se promenait incognito à travers le camp, s'amusant à écouter les conversations des soldats. Bientôt il remarqua, au milieu d'un groupe, un grenadier irlandais occupé à faire cuire des pommes de terre sur un feu de cendres rouges.

— Combien ces pommes de terre me feraient plaisir ! s'écria l'Empereur, et il ajouta, s'adressant au maréchal :

— Informez-vous donc auprès de leur propriétaire s'il ne consentirait pas à m'en céder quelques-unes.

Berthier, obéissant à cet ordre, alla s'enquérir de celui auquel appartenait ces pommes de terre. Un Irlandais de haute taille s'avança :

— Elles sont à moi ! répondit-il.

— Voudriez-vous bien m'en vendre quelques-unes ?

— Je n'en possède que cinq, répliqua le grenadier d'un ton bourru, et à peine ce nombre est-il suffisant pour calmer mon appétit.

— Je vous offre deux louis en échange de deux de vos pommes de terre.

— Que ferais-je de votre or ?... Rien, probablement demain je serai tué et je ne veux pas que l'ennemi me trouve le ventre vide.

Berthier revient trouver l'Empereur et lui transmet le résultat de sa démarche.

— Voyons si j'aurai meilleure chance que vous ! dit Napoléon, et, s'avançant à son tour, il renouvela la même demande.

— Non, s'écria avec rudesse le militaire, je ne puis vous satisfaire, car je n'ai pas de quoi contenter ma propre faim.

— Je vous laisse libre de fixer la somme qui vous plaira ! reprit l'Empereur, je suis à jeun depuis ce matin et ces pommes de terre me semblent bien bonnes !

— Ne vous ai-je pas déjà appris que je n'en avais pas assez pour moi-même ! répéta le militaire avec impatience. D'ailleurs, croyez-vous que malgré votre déguisement je ne vous aie pas reconnu ?

— Qui donc suis-je ?

— Bah ! vous êtes celui que tous nous appelons le petit caporal... N'est-il pas vrai que je ne me trompe pas ?

— Eh bien ! puisque vous m'avez reconnu, voulez-vous me vendre de vos pommes de terre ?

— Non, s'écria le grenadier avec obstination ; mais si, à votre retour à Paris, vous me permettez de venir dîner avec vous aux Tuileries, alors je consens à ce que vous partagiez mon repas de ce soir.

— Accepté ! dit l'Empereur, parole du petit Caporal ou de l'Empereur !

— Parfait ! ajouta l'Irlandais. Maintenant nos pommes de terre doivent être cuites, voici les deux plus grosses pour vous, le reste sera ma part.

L'Empereur s'assit et soupa de fort bon appétit ; en rentrant sous sa tente, il dit à Berthier :

— Je parie que ce coquin est un bon soldat !

Deux mois plus tard, Napoléon résidait aux Tuileries. Un soir, entouré de ses courtisans, il se préparait à se mettre à table, quand on vint l'avertir qu'un grenadier menaçait de forcer la consigne de la porte, assurant avoir été invité par Sa Majesté.

— Faites-le entrer ! commanda l'Empereur. Le militaire apparut, s'avança,

présentant les armes, et dit, s'adressant à Napoléon :

— Vous souvenez-vous, Sire, la veille de la bataille d'Ulm, d'avoir partagé avec moi mon repas de pommes de terre ?

— Oh oui ! Je me le rappelle très bien ; et ainsi tu es venu dîner avec moi ? Rouston, prends à ta table ce brave garçon.

De nouveau le militaire présente les armes et réplique :

— Un grenadier du régiment des gardes n'a pas l'habitude de souper avec des laquais. Votre Majesté m'avait promis que j'aurais l'honneur de dîner avec elle : telle a été notre convention et, m'appuyant sur cette parole, je suis venu.

— Vrai ! vrai ! s'écria l'Empereur en souriant ; dépose tes armes, mon ami, et prends ce siège à côté de moi !

Le repas terminé, le grenadier se recula en arrière, prit sa carabine et, se tournant vers l'Empereur, présenta les armes.

— Un simple grenadier, dit-il, n'a pas le droit de s'asseoir à la table de l'Empereur !

— Ah ! je te comprends ! reprit l'Empereur, je te nomme chevalier de la Légion d'honneur et lieutenant dans ma compagnie des gardes !

— Merci du plus profond de mon cœur ! s'écria le militaire. Vive l'Empereur ! ajouta-t-il, puis il s'éloigna.

Mac-Mahon était le nom de ce brave grenadier... Tout le monde connaît la destinée glorieuse de son neveu, le maréchal Mac-Mahon.

(Traduit de l'anglais de H. DE FONSECA.)

LE MOIS LITTÉRAIRE

BAGNEUX DE VILLENEUVE. — *Le baiser en Grèce*. Un vol. in-8° de 208 pages. Paris, 1906, Daragon. Prix : 8 fr.

M. Bagneux de Villeneuve continue, dans ce volume, son histoire du baiser à travers les peuples. Ainsi que nous l'avons dit à propos d'un tome précédent, l'auteur manie la plume avec un art consommé ; malheureusement, le sujet traité est tellement délicat, tellement spécial que nous n'en pouvons conseiller la lecture sans discernement. Ces études relèvent plutôt du domaine de la morale ethnique, et seuls seront en droit de les parcourir ceux qui, de par leur carrière, y ont un droit particulier et bien déterminé.

CLERGET (Fernand). — *Ernest Raynaud*.
Un vol. in-16 de 94 pages. Paris, 1905,
Bibliothèque de l'Association.

Prix : 1fr. 50

— — *Paul Gourmand*. Un vol. in-16 de
176 pages. Paris, 1905, Bibliothèque
de l'Association. Prix:2fr. 50

M. Fernand Clerget a pris l'heureuse initiative de constituer une bibliothèque spéciale, sous le titre : *Littérateurs et artistes*, comportant une série de monographies détaillées des principales figures contemporaines des lettres et des arts. Nous en avons signalé naguère le premier volume, consacré à Emile Blémont. Les études sur Raynaud et Gourmand s'inspirent de la même méthode de rigoureuse exactitude documentaire ; le lecteur qui ferme ces ouvrages connaît à fond les écrivains dont on leur a présenté la vie et les œuvres ; mis en possession de ces travaux, il peut en connaissance de cause porter un jugement définitif sur leur valeur et la portée de leurs talents respectifs.

* *

COOPER (Fenimore). — *Le tueur de daims*.
Un vol. in-32 de 246 pages. Paris,
1906, Flammarion. Prix : 0 fr. 60

Les œuvres de Fenimore Cooper sont connues depuis longtemps, et nous n'insisterons pas sur leur intérêt. Nous signalons simplement l'apparition de cette édition nouvelle, populaire, d'un format restreint et compact. Le nom seul de l'auteur est un sûr garant de succès.

* *

DE PARDIELLAN (P.). — *Poussière d'archives*. Un vol. in-32 de 252 pages.
Paris, 1906, Flammarion. Prix : 0 fr. 60

Recueil de menus faits historiques, glanés dans la poussière des parchemins ou sur les rayons poudreux des bibliothèques. Beaucoup de ces souvenirs présentent un certain intérêt, en ce sens qu'ils pourront aider à rectifier le jugement que l'histoire a porté sur tels et tels grands personnages. Ce petit ouvrage vaut en tous cas la peine d'être consulté.

* *

D'ERSKY (F.-A.). — *Conseils pour bien placer ses capitaux*. Un vol. in-16 de
118 pages. Paris, 1907, Daragon.

Prix : 2 fr.

Grâce à ce petit livre, nous pourrons à l'avenir nous éviter bien des déboires ; en le lisant attentivement, les personnes les moins initiées aux choses de la Bourse seront en mesure d'effectuer des placements avantageux tout aussi bien que les financiers connaissant à fond les

affaires. Ce volume est le premier de la *Bibliothèque de droit pratique*, que vient de lancer l'éditeur Daragon ; à en juger par son utilité pratique et son heureuse conception technique, nous pouvons bien augurer du succès de la collection entière.

* *

DERVIN (G.). — *La Tunisie*. Un vol. in-16
de 108 pages. Épernay, 1905, Villers.

En ce moment où les événements du Maroc attirent l'attention des peuples sur le nord de l'Afrique, il n'est pas sans intérêt de connaître à fond la Tunisie. On nous a maintes fois menacé d'un réveil de l'Islam, les pessimistes vont même jusqu'à prédire de prochaines modifications dans la carte géographique des régions nord-africaines. M. Dervin a donc fait chose utile en nous rappelant ce que vaut la régence de Tunis, au triple point de vue commercial, industriel et colonial.

* *

DUBARRY (Armand). — *Histoire anecdotique des aliments*. Un vol. in-4° de 264 pages.
Paris, 1906 Paulin. Prix : 7,fr. 50

Parmi les livres d'étrennes de cette année, il convient d'accorder une mention toute particulière à l'ouvrage de M. Armand Dubarry. Cette *Histoire anecdotique des aliments* mérite tous les suffrages, tant pour sa forme élégante que pour son fonds instructif et documenté ; c'est bien là le modèle des travaux de science vulgarisée, accessibles à toutes les intelligences, d'une clarté d'exposition parfaite, d'un ton familial et enjoué. Nos jeunes gens auront beaucoup à apprendre dans ce joli volume, abondamment illustré et d'un prix relativement modéré.

* *

DUQUET (Alfred). — *La faillite du cuirassé*.
Un vol. in-16 de 400 pages. Paris,
1906, Chapelot. Prix : 3fr. 50

La bataille navale de Tsousima, les épopées sanglantes de Port-Arthur et de Vladivostok ont quelque peu modifié les idées des sphères maritimes sur la valeur guerrière du cuirassé. Il y a beau temps que l'amiral Aube nous avait prédit cette déchéance ; son coup d'œil sûr de marin et de technicien lui avait fait entrevoir en grande partie la dure vérité que la dernière guerre russo-japonaise a mise en évidence. Depuis l'entrée en ligne de la torpille Whitehead, depuis surtout la mise à flot des sous-marins et des submersibles, la tactique navale fut renversée de fond en comble, et le gigantesque cuirassé d'escadre est passé du rang de vaisseau de combat à celui, moins honorable, de cible pour

torpille. C'est ce que l'auteur démontre amplement, en s'appuyant sur les leçons que nous a values la guerre d'extrême Orient. Son argumentation serrée ne laisse rien à l'imprévu ; il prévoit les objections et y répond victorieusement.

Après une démonstration aussi péremptoire, on se demande comment certaines nations en sont encore à gaspiller stupidement des capitaux pour la construction de ces formidables engins qu'un insaisissable submersible enverra dormir au fond des océans.

**

ELIAKIM. — *Les Italiens*. La politique et Rome. In-8° de 24 pages. Paris, s. m., Daragon. Prix : 1 fr.

Ce pamphlet date de 1860 ; sa réédition ne nous apprend rien de bien neuf.

**

FIESSINGER (Ch.). — *Science et spiritualisme*. Un vol. in-16 de 278 pages. Paris, 1907, Perrin. Prix : 3 fr. 50

L'auteur, en guise de prologue, étudie d'abord la valeur de la science : c'est un chapitre qui vaut la peine d'être lu, tant l'exposé qu'en fait M. Fiessinger est clair et pondéré. Après avoir médité l'âme et Dieu, l'écrivain aborde le matérialisme, dont il montre à suffisance l'influence néfaste et l'aboutissement dans la négation complète de la loi du plus grand effort. Nous avons ici la maîtresse partie de l'ouvrage, et les développements qu'elle comporte sont vraiment remarquables : la logique rigoureuse des déductions de l'auteur étonnera bien des esprits, et nous la jugeons capable de faire la lumière sur cet important sujet. En guise de conclusion, le livre nous présente une étude sur la psychologie du catholicisme, dont la vérité apparaît éclatante et triomphante.

**

FRIEDRICH (Otto). — *M. F.-C. Alfred Prost et la question Louis XVII*. In-8° de 40 pages. Paris, 1906, Daragon. Prix : 2 fr. 50

Cette discussion constitue une importante contribution à l'étude d'une épineuse question ; les avis sont partagés, il y a des tenants pour et contre, la polémique s'approfondit chaque jour : espérons que cette fois encore la lumière jaillira du choc des idées.

**

GARNERAY (Louis). — *Voyages, aventures et combats*. Un vol. in-32 de 304 pages. Paris, 1906, Flammarion. Prix : 0 fr. 60

Les fastes de la marine française ont conservé un bon souvenir de Surcouf, le terrible corsaire

qui causa tant de mal aux voiliers anglais. Sans atteindre à l'universelle renommée du fameux capitaine, le héros de ces aventures s'est posé sinon en émule, du moins en imitateur de Surcouf. Au cours de pérégrinations mouvementées, il fit largement son possible pour soutenir l'honneur du drapeau français. Les amateurs d'émotions intenses seront servis à souhait dans sa narration pittoresque.

**

HELLO (Henri). — *Le Syllabus au XX^e siècle*. In-16 de 72 pages. Paris, 1906, Retaux. Prix : 0 fr. 60

Les circonstances pénibles que traverse l'Eglise de France justifient amplement ce petit opuscule, dans lequel l'auteur, en théologien averti, nous rappelle avec à-propos l'importance et l'autorité du syllabus. On avait quelque peu oublié ce détail : il est bon de le rappeler aux méditations des catholiques.

**

LANG (Andrew). — *Les mystères de l'histoire*. Un vol. in-16 de 356 pages. Paris, 1907, Perrin. Prix : 3 fr. 50

On a beaucoup écrit, depuis plus d'un siècle, sur la mystérieuse affaire du Masque de fer ; l'auteur s'efforce de jeter un peu de lumière sur cette énigme, au moyen de documents nouveaux et fort curieux. Il fait de même pour plusieurs autres problèmes historiques. Nous n'affirmerons pas que ces diverses questions soient définitivement tranchées, mais l'ouvrage de M. Lang contribue pour sa part à les éclaircir, et certaines solutions proposées paraissent à priori très vraisemblables.

L'œuvre entière est en tout cas intéressante sous plus d'un aspect, et nous sommes heureux d'en signaler à la fois l'auteur (car l'original fut écrit en anglais), et son traducteur français, M. Téodor de Wyzewa.

**

LAPPONI (Joseph). — *L'hypnotisme et le spiritisme*. Un vol. in-16 de 290 pages. Paris, 1907, Perrin. Prix : 3 fr. 50

Au moment où le professeur Lombroso, dans un article de revue qui a toute la valeur d'un manifeste, reconnaît qu'il s'est trompé en refusant de prendre au sérieux les phénomènes du spiritisme, voici qu'un autre savant italien, le célèbre Dr Lapponi, médecin des papes Léon XIII et Pie X, vient attester, lui aussi, la réalité et le caractère mystérieux de ces phénomènes. Traitant son sujet à son double point de vue de savant et de chrétien, il affirme que ni la science ni la religion ne peuvent plus, désormais, négliger d'admettre et d'étudier des faits étranges,

déconcertants, inexplicables, mais dont l'existence n'en est pas moins absolument certaine. Et la description qu'il fait des phénomènes de l'hypnotisme et du spiritisme est à la fois si claire et si impartiale, comme aussi son analyse des diverses hypothèses proposées pour les expliquer, que l'édition française de son livre, avec les additions et corrections qu'il y a expressément introduites, ne pourra manquer de trouver, chez nous, le même succès qu'a tout de suite obtenu, dans son pays, l'édition italienne.

* *

LODIEL. — *Marie*, Mère de Dieu, notre Mère. Un vol. in-16 all. de 192 pages. Paris, 1906, Lethielleux. Prix : 1 fr. 50

En ces pages solidement pensées, l'auteur nous parle avec autorité de la maternité divine de Marie, et de la manière surnaturelle dont la sainte Vierge est devenue et reste notre mère à tous. Comme corollaire, il ajoute un traité complet du culte d'hyperdulie que l'Eglise catholique a voué à sa haute protectrice. Une fois de plus, le R. P. Lodiel s'est efforcé de ranimer dans les cœurs chrétiens l'amour filial le plus pur, le plus élevé, à l'égard de la sainte Vierge, et nous ne pouvons que souscrire aux pressantes exhortations que son âme d'apôtre nous présente avec tant de dignité.

* *

Marins (les) célèbres du siècle. Un vol. in-40 de 400 pages. Paris, 1906, Maison de la Bonne Presse. Prix : 2 fr.

Voici les biographies contenues dans ce volume, le premier d'une série nouvelle :

Le navigateur Nicolas Baudin ; amiral Bonnard ; amiral Bouët-Willauze ; Bougainville ; amiral Bruat ; Courbet ; l'explorateur Dumont-Durville ; amiral Duperré ; amiral Dupetit-Thouars ; amiral Bergasse Dupetit-Thouars ; Dupuy de Lôme, ingénieur ; contre-amiral Bruni d'Entrecasteaux ; amiral Hamelin ; prince de Joinville ; amiral Jurien de la Gravière ; commandant Marceau ; Nelson ; commandant d'Oysonville ; commandant et R. P. de Plas, S. J. ; amiral de Rigny ; amiral Roussin ; Tom Souville, corsaire calaisien ; Surcouf ; amiral Tréhouart ; amiral Villaret de Joyeuse.

* *

Mon almanach. 1907. In-16 de 96 pages. Paris, 1906, Maison de la Bonne Presse. Prix : 0 fr. 15

Coquette publication, qui se recommande d'elle-même à l'attention du public. Cette année encore, on y trouvera l'utile joint d'heureuse façon à l'agréable.

MONVAL (Jean). — *Le jet d'eau*. Un vol. in-16 de 164 pages. Paris, 1906, Plon. Prix : 3 fr. 50

Nous ne sommes plus guère habitués au doux langage parnassien ; les tenants de la nouvelle école visent à l'originalité, et leurs efforts n'arrivent à nous donner que des œuvres sans suite, souvent sans fond aucun, où le bon vieux langage fait place à un assemblage hétéroclite de mots barbares et grotesques. M. Monval n'est pas de ceux-là ; son style a de la souplesse, de la nervosité, et par dessus tout il a de la race, si l'on peut appliquer cette locution à la facture des vers. Ne nous étonnons donc pas si son *Jet d'eau* lui a valu d'unanimes éloges ; rappelons à ce propos l'article qui en a paru dans la *Revue des poètes* : notre éminente consœur est particulièrement bien située pour juger de la valeur des œuvres poétiques, et celle-ci lui a semblé digne des plus vives félicitations.

* *

POUSSART (A.). — *Les mille trucs pour conserver et réparer les mille objets d'un ménage*. Un vol. in-16 de VIII-338 pages. Paris, 1906, Garnier. Prix : 3 fr. 50

Voici un ouvrage qui devrait faire partie de la bibliothèque de toutes les ménagères. Il arrive couramment que l'on ait à enlever des taches, à raccommoquer un vase, à repolir un meuble, à consolider une étoffe : comment faut-il s'y prendre pour obtenir économiquement un résultat durable ?

Le travail de M. Poussart répond à cette question ; l'auteur entre dans les plus minimes détails, il donne ainsi à son enseignement un caractère pratique qui sera fort apprécié de tous les intéressés et intéressées.

LECTOR.



L'Eglise et la Femme

L'Eglise catholique est une grande école de respect.

Guizot.

Aujourd'hui comme à l'époque de saint Augustin, nous voyons l'humanité partagée en deux cités bien distinctes : l'Eglise catholique est toujours l'une des deux cités ; l'autre cité, celle de Satan, a changé cent fois d'étiquette au cours des temps et porte en notre siècle le nom de Franc-Maçonnerie.

Celle-ci, fidèle à la devise de son patriarche, Voltaire : « Ecrasons l'Infâme »,

s'en prend adroitement à l'esprit de l'Eglise catholique, à ses institutions, à son caractère, à ses bienfaits : tout cela, elle veut le plagier, le laïciser, le séculariser.

Les institutions les plus belles, nées sous le souffle de l'Évangile, les progrès les plus palpables dictés par une religion incomparable, la Franc-Maçonnerie veut les laïciser, refusant même à l'Eglise catholique l'honneur de les avoir inspirés et suscités.

Ainsi l'autre jour, il me tombe sous la main une feuille éditée à Bruxelles par la Fédération des sociétés belges de libre pensée.

Dans un article intitulé : « L'Eglise et la Femme », « la Pensée » (c'est le nom du journal) prétend que « si la situation de la femme est meilleure chez nous que chez les Turcs, ce n'est pas à la religion chrétienne que nous le devons. L'Eglise, dit-elle, ne peut avoir pour la femme que haine et mépris. »

Tout doucement, Messieurs, et allons-y par étapes.

D'abord, qu'était la femme avant la naissance du Christ ?

Chez les peuples païens, la femme est une esclave, et le jouet des instincts brutaux de son mari. « L'histoire est là pour attester l'horrible avilissement de la femme païenne. Naissant esclave de son père, qui pouvait la tuer ou la vendre et qui souvent usait de ce droit, la femme était enfin vendue à celui qui en offrait le plus haut prix. Devenue l'épouse de l'homme, elle était non la noble compagne, mais l'esclave et la propriété de son nouveau maître. Vendue, flétrie, elle se trouvait trop heureuse si elle n'était pas enfin délaissée, abandonnée à l'opprobre et à la misère. » (1)

Et d'un.

Qu'a fait le Christ pour la femme ?

Le nouveau Législateur social a parlé au monde corrompu un langage sévère et inouï jusqu'alors. Le respect et l'honneur reprennent dans la société une place si longtemps usurpée par le vice et la débauche. Le mariage est élevé à la dignité sacramentelle et le Christ ramène le contrat matrimonial à son unité et son indissolubilité primitives.

La femme reprend son rang d'honneur dans la famille, elle redevient l'ange du foyer. Et le monde barbare apprend à

respecter la jeune fille chrétienne, la mère chrétienne, la veuve chrétienne. Eprise de la vraie Beauté, l'Eglise, à l'exemple de son Maître, décrète la supériorité de la virginité sur l'état matrimonial et nous voyons tous les jours des jeunes filles, libres et heureuses, consacrer leur virginité à l'agneau sans tache.

Et de deux.

Quels sont les desseins du Grand Orient vis à vis de la femme ?

« A nous, Francs-Maçons, disait le convent maçonnique de 1886, il appartient de conquérir cette force qui se dresse le plus contre nous, nous voulons dire la femme. C'est par la femme en effet que le clergé nous enserme, et par la femme il tient l'enfant, c'est à dire l'avenir. »

Et le Congrès maçonnique de 1900 disait : « Pour détruire la religion... il faut surtout convertir la femme aux idées maçonniques. » L'aveu est significatif. La franc-maçonnerie est donc l'ennemie de la femme chrétienne.

Voyons là d'ailleurs à l'œuvre.

Par voie de son satellite, le libéralisme, elle décrète le mariage civil et le divorce, maux hideux pour la femme contemporaine. A l'aide du socialisme, elle proclame l'amour libre, la promiscuité des deux sexes, l'émancipation de la femme, et que sais-je ?

Oui, la maçonnerie, plus païenne que la Rome des Auguste, s'en veut retourner, en plein XX^e siècle, aux mœurs dissolues et au dévergondage du paganisme antique.

Belle perspective !

Et de trois.

*
**

L'Eglise catholique est donc bien, selon le mot de Guizot, une école de respect.

La femme n'a jamais oublié les bienfaits dont elle est redevable à la Religion du Christ. Et voilà pourquoi la maçonnerie se voit forcée d'annoncer que l'obstacle le plus sérieux à la réalisation de ses plans infernaux se trouve dans nos filles, nos sœurs, nos épouses et nos mères chrétiennes.

JULES CROISÉ.

(1) Labis - Le Libéralisme, la Franc-Maçonnerie et l'Eglise catholique.

RÉCRÉATION

Logogriphe.

Conspirateur avec ma tête,
A Moïse je fis offense,
Et conspirateur sans ma tête,
Je fus un amiral de France.

Mots carrés.

1. Empereur romain ;
2. Contrée de l'ancienne Grèce ;
3. Plante purgative ;
4. Constellation ;
5. Négation.

Réponses au dernier numéro :

Carré syllabique.

BI RI BI

RI CO CHET

BI CHET TE

Charade : *Malheureux.*

Memento culinaire

Dîner de famille

Pot-au-feu.

Carbonnade bourguignonne.

Épaule de mouton farcie.

Tôt-fait.

POT-AU-FEU. — Prenez six à huit carottes, autant de navets, trois ou quatre poireaux ; coupez-les en tranches et mettez-les bouillir dans un litre et demi d'eau salée. Ajoutez-y deux cuillerées à café d'Extrait de viande Liebig. Vous aurez ainsi un excellent bouillon, pouvant servir à tous les usages du bouillon ordinaire.

CARBONNADE BOURGUIGNONNE. — Même procédé que pour la carbonnade flamande, mais en remplaçant la bière par du vin rouge. On peut ajouter une garniture de petits oignons glacés et de têtes de champignons.

TANTE LOUISE.

Silhouettes de musiciens

RUST

On ne nous croira pas — sur la foi d'autrui, nous ne l'avons pas cru nous-même — si nous disons qu'il est quelquefois aussi grand que Beethoven. Voilà pourtant ce qu'il faut dire, et ce qu'on voudrait, quand on vient de le découvrir crier de cet inconnu.

Il avait onze ans quand mourut Jean-Sébastien Bach, et lorsque naquit Beethoven, il était dans sa trente et unième année. Fils d'un chambellan de la petite cour d'Anhalt-Dessau, resté de bonne heure orphelin, il eut pour protecteur et pour premier maître son frère aîné, lui-même élève du grand Bach. Un peu plus tard, il prit à son tour des leçons avec Friedemann et Philippe-Emmanuel, tous les deux fils de Jean-Sébastien.

En 1758, Léopold-Frédéric-François monta sur le modeste trône d'Anhalt. Elevés ensemble depuis l'enfance, le prince et l'artiste avaient alors moins de vingt ans. Pendant plus de trente années ils allaient travailler, toujours ensemble, à la gloire de leur petite patrie.

Elle avait déjà ses titres d'honneur, Bach étant demeuré naguère (de 1717 à 1723) au service du premier prince d'Anhalt, qui fut musicien.

Peu d'années après son avènement, le jeune souverain emmenait en Italie Rust et quelques amis de son choix. Ils rapportèrent de Rome un désir plus vif et plus pur de beauté. L'effet ne s'en fit pas attendre, et bientôt, dans la petite cour allemande, les jours de la Renaissance, et de la Renaissance italienne, semblèrent revenus.

Rust commença par augmenter les ressources, le personnel et le répertoire de la « chapelle » de Dessau. Il appela près de lui des musiciens de tout genre : instrumentistes, chanteurs et cantatrices ; parmi celles-ci les deux sœurs Niedhart, dont l'une devint sa femme. Les concerts, profanes ou sacrés, ne tardèrent pas à se multiplier. Anniversaires princiers et visites augustes, entrées et cérémonies, inauguration d'un théâtre ou du nouveau château de Wœrlitz, une merveille d'ait et de nature dans le goût italien, tout était occasion de musique. Et cette musique de fête ou de gala, cantates, opéras,

pantomimes ou pastorales, Rust en était l'infatigable auteur.

Les années 1775-1786 marquèrent l'apogée de son activité et de sa gloire. Gœthe qui fut l'hôte du prince et l'admirateur de l'artiste, eut alors une certaine influence sur le goût de la cour. Rust aimait à mettre en musique les « lieder » du poète et quelque chose du sentiment ou de l'idéal de « Werther » passa dans des œuvres comme « Kolma », « Fingal in Lœchlin » et « Inamorulla ».

C'est surtout à la musique d'église et de chambre que Rust consacra la fin de sa carrière. Heureux, populaire, aimé non seulement de son souverain, mais des princes voisins, qu'il visitait volontiers, il vieillissait en suivant le conseil de l'oracle : « Ne faites plus que de la musique ». Sa femme, sa belle-sœur, ses enfants et ses neveux, ses élèves et ses amis, tout le monde en faisait avec lui et autour de lui.

Mais le malheur vint briser d'un seul coup cette harmonieuse destinée. En 1794, le fils aîné de Rust, un garçon de vingt ans, se noya. Deux ans plus tard, le père mourait à son tour, de sa douleur.

Nous ne connaissons de Rust que huit sonates pour piano. Elles suffiraient à sa gloire. Dans le « genre » de la sonate, Rust annonce Beethoven, et de si près, qu'entre les deux il n'y a place pour personne. L'un et l'autre se touchent, se tiennent et parfois se ressemblent au point de se confondre. Telle page de Rust, donnée pour une page de Beethoven, pourrait être acceptée, admirée comme telle. On ne trouve pas, dans toute l'histoire de la musique, un précurseur pareil, et d'un pareil dieu.

La mélodie, c'est-à-dire l'élément premier et la cellule vivante, la mélodie de Beethoven apparaît souvent chez Rust. Il a des thèmes qui, dès la première mesure, par l'éclat du lyrisme, sont purement beethoveniens.

Analogie par sa nature à la mélodie de Beethoven, la mélodie de Rust lui ressemble encore par le caractère de son évolution, parce que le développement de l'être a pour principe, au lieu de la scolastique, le sentiment, la passion et la vie. Et ce développement est tel, que la sonate de Rust, comme celle de Beethoven toujours, atteint souvent à la plénitude, à la puissance du quatuor ou de la symphonie.

Tout est Beethoven en ce style : non seulement la démarche ou le progrès régulier, mais la fantaisie elle-même. Rust a des sursauts et des écarts, des inégalités et des contrastes, des cassures de mélodie, de rythme ou de tonalité, de ces hardiesses enfin et de ces caprices farouches, que le Beethoven des suprêmes chefs-d'œuvres passait jusqu'ici pour s'être permis le premier.

Chez l'un aussi bien que chez l'autre, et par un merveilleux détour, la fantaisie, loin de rompre l'unité, la fortifie et la consomme. À la fin d'une sonate (en « ré » mineur), Rust ramène — très ralenti — le thème initial du premier « allegro », et par ce « rallentando » seul il l'arrondit, le dilate et l'échauffe ; il en fait un cercle et comme une auréole, où l'œuvre entière s'enferme et s'inscrit.

Ce que Rust a surtout de commun avec Beethoven, c'est le sentiment pathétique. Il l'éprouve et le manifeste dans la joie autant que dans la douleur. L'« Erotica » répond mal à son titre, fût-ce en un « duettino » (scherzando con tenerezza), qui n'est qu'un badinage aimable, sans rien de violent, encore moins de troublé. Mais la sonate qu'on pourrait appeler de Marlborough, car elle a d'abord pour thème la fameuse chanson, renferme deux morceaux qui débordent d'une somptueuse et triomphale allégresse. Dans cette même sonate, je ne vois à leur égal, en les leur opposant, que les premières pages. Celles-ci respirent le plus noble deuil. Le motif populaire s'y développe avec magnificence. Il y prend autant de grandeur, qu'il a de grâce ailleurs, à l'autre pôle de l'art, dans la romance du Chérubin de Beaumarchais. Au lieu de la complainte d'un page, c'est ici l'oraison funèbre d'un héros.

Après la sonate héroïque, lisez la sonate paternelle et douloureuse. Lisez l'« adagio », la tragique « Wehklage », cette « Couronne funèbre pour un enfant », où de sa souffrance l'artiste a fait de la beauté. Il y a deux versions du chef-d'œuvre ; l'une chantée, sur des vers de Mathison ; l'autre, pour piano seul, est une paraphrase du chant. Et le chant est peut-être le plus admirable. Par la pureté des formes, par la puissance autant que par la tendresse du modelé, cette « Pietà » sonore en rappelle une autre, taillée par Michel-Ange, dans un marbre à peine plus beau. Et c'est encore toujours au Michel-Ange des musiciens que la sublime

exploration nous ramène. Oui, l'auteur de cette plainte, où tant de douceur se trahit et se contient, est bien le précurseur de Beethoven. Il est venu pour rendre témoignage non seulement à la lumière, mais à la force de souffrir et de vaincre la souffrance. Et cela est le fond ou l'essence même du génie beethovenien.

Camille BELLAIGUE.

Causerie musicale

I. — LES NOUVEAUTÉS,

Il convient de signaler en bonne place la publication d'un ouvrage de tout premier ordre, les *Éléments de l'esthétique musicale*, de Hugo Riemann. L'œuvre du savant professeur de l'Université de Leipzig fut publiée en 1900, en langue allemande ; M. G. Humbert vient d'en faire la traduction à l'intention des musicologues français, et nous lui en saurons d'autant plus gré qu'aucun autre traité n'a paru jusqu'ici sur ce sujet intéressant.

L'esthétique musicale est devenue une science dont l'importance s'accroît de jour en jour. Jusqu'à Riemann, nous n'avions que des manuels assez indigestes, basés sur des spéculations théoriques assez souvent fort hasardées. Le professeur allemand a nettement abandonné cette voie dangereuse, pour s'en tenir aux principes eux-mêmes basés sur l'expérimentation scientifique. Comme le dit très bien le traducteur, il s'agit ici d'une étude consciencieuse et serrée des éléments premiers de l'esthétique musicale. Toute rudimentaire qu'elle soit, cette recherche des fondements de l'art n'en porte pas moins l'empreinte d'une forte personnalité. En une série de quinze chapitres, l'auteur a établi et coordonné les principes essentiels d'une théorie aussi simple que rationnelle du Beau musical.

Nous attirons spécialement l'attention sur les chapitres qui traitent des sources de l'art, de l'échelle tonale, du rythme, du motif, de la musique descriptive ; les musicologues y trouveront maints aperçus originaux, exposés avec la plus grande netteté.

En résumé, l'œuvre vaut qu'on s'y arrête, en ces temps surtout où la théorie symboliste menace de jeter le désarroi dans l'art de la composition polyphonique.

* * *

Comme nouveauté intéressante : *Meilied*, paroles de P. Van Assche, musique de L. De Vocht (chez Faes, à Anvers).

II. — LES CONCERTS

Mlle Wanda de Zaremska n'est pas une inconnue pour les dilettants, son réel talent lui a valu déjà de hautes et élogieuses félicitations. Le récital du 6 décembre, à la Grande Harmonie, a pleinement confirmé ces appréciations antérieures. La jeune pianiste possède de sérieuses qualités, une technique extraordinaire, un mécanisme parfait, un jeu souple et délié. Nous avons surtout admiré tout cela dans l'interprétation des *Études symphoniques* de Schumann : l'artiste y a mis une note très personnelle, résultant d'une compréhension particulière, et très artistique, des pages brillantes du célèbre compositeur.

Toute la soirée n'a d'ailleurs été qu'une suite ininterrompue d'ovations de la part d'un public nombreux et enthousiaste.

* * *

La seule annonce qu'Ysaye allait se faire entendre avait suffi à amener à l'Alhambra (9 décembre) le public des premières. Hélas ! à la dernière minute, nous apprenons que c'est partie remise. On boudait un peu, mais l'impression première se dissipe bien vite devant l'évidente supériorité du soliste M. Marix Loevensohn.

Le concert débuta par l'ouverture de *Manfred*, une des belles pages de Schumann, que l'orchestre enleva brillamment. Ce dernier nous donna également la *Siegfried-Idylle* et l'ouverture du *Tannhäuser*, de Richard Wagner ; à propos de ces deux morceaux, un critique nous faisait remarquer, très justement d'ailleurs, que de pareilles œuvres sont trop connues pour que l'auditoire puisse se contenter d'une interprétation approximative ; et de fait certains détails nous ont paru un peu lâches. La *Marche héroïque* de Saint-Saëns produisit meilleure impression, grâce à un meilleur souci du détail.

Le « clou » du concert fut certainement le *Concerto en la*, de Schumann, exécuté par M. Loevensohn avec accompagnement d'orchestre. L'artiste est en progrès marqué : son jeu est devenu souple et coloré, le son est plein et franc, avec une nuance de douceur qui lui donne un cachet fort appréciable. C'est que le violoncelliste, au lieu de s'en tenir strictement à la lettre du morceau, y a su découvrir d'intimes beautés qu'il fait ressortir avec talent. Les mêmes qualités se sont fait jour à propos du *Concerto* de Saint-Saëns, œuvre d'une texture difficile, fort étudiée, et qui pourtant valut à l'interprète une interminable ovation.

* * *

Mme Kleeborg-Samuel nous a donné, le 10 décembre, son récital annuel de piano à la Grande Harmonie. Nous avons maintes fois parlé à cette place du talent de la gracieuse artiste ; une fois

de plus ; elle a enthousiasmé son auditoire par une interprétation hors pair d'œuvres diverses de Bach, Beethoven, Chopin, Fauré, etc. Le *Carnaval mignon* de Schutt, dédié à la pianiste, lui valut un triomphe complet, des applaudissements frénétiques accompagnés d'une jonchée de fleurs. Fleurs de la nature, fleur de beauté, fleurs d'art, charmant trio que le public put admirer et applaudir à la fois.

* * *

Nous attendions avec impatience la soirée du 13 : le trio *Hambourg* devait se produire pour la première fois à Bruxelles. Nous connaissons déjà Mark Hambourg, dont on se rappelle la mémorable audition de l'Alhambra ; aussi Jan Hambourg, qui s'est fait ovationner l'hiver dernier. Cette fois un troisième membre de la famille, Boris, s'est joint à ses frères pour interpréter trois œuvres de caractères très différents : le *Concert Royal* de Couperin, la *Sonate en ut mineur* de Beethoven, et le *Trio en si majeur* de Brahms. Les trois virtuoses ont donné de ces compositions une traduction exacte quant à la technique et au phrasé, mais qui nous a paru un peu sèche et monotone ; nous eussions aimé plus d'entrain, plus d'âme dans certains passages imaginés. Ce léger défaut disparaîtra d'ailleurs rapidement par suite de la cohésion que les virtuoses vont infailliblement acquérir par leurs études journalières.

* * *

M. Michel DE SICARD, que nous avons entendu les 5, 12 et 14 décembre, n'est plus un débutant. Né à Odessa en 1868, il fit ses études au conservatoire de Kiew, et fut successivement disciple de Sevcik à Prague, de Massart à Paris, de Joachim à Berlin. Devenu successeur de Sevcik à Kiew, il y débuta dans la carrière de virtuose, parcourut la Russie, l'Autriche, l'Allemagne et la Roumanie, et consacra sa renommée à Paris et à Londres.

Les trois récitals qu'il nous a donnés à la Grande Harmonie peuvent être considérés comme des modèles du genre pour la tenue parfaite qui les a caractérisés. On ne pouvait attendre moins d'un violoniste qui est le chef d'un quatuor considéré comme le premier de Russie.

* * *

Mlle Marguerite Goldschmidt, pianiste, élève de M. Georges Lauweryns, s'est fait entendre le jeudi 20, en la salle Ravenstein. Malgré la température peu clémente, un groupe nombreux d'auditeurs vint applaudir la jeune virtuose, dont le talent s'annonce très prononcé. Beaucoup de délicatesse dans le doigté, un jeu serré, un peu faible parfois, mais toujours correct, une bonne grâce charmante, telles sont en deux mots les

principales caractéristiques de Mlle Goldschmidt ; l'auditoire lui a témoigné son admiration par de vifs applaudissements partagés d'ailleurs par M. Wolff, l'éminent violoncelliste de la Monnaie, qui prêtait son concours à ce gala musical.

* * *

III. — COMMUNIQUÉS

M. Serge de Barincourt, violoniste, qui vient de terminer une triomphale tournée en Grande-Bretagne, dont la presse anglaise a fait le meilleur éloge, et M. Gaston Waucampt, pianiste (fils du distingué chef de musique du 9^e Régiment de ligne), qui remporta l'an dernier de nombreux succès, donneront avec le concours de Mlle Laure Duchêne, cantatrice, et de M. Henry Jacobs, violoncelliste, un concert des plus intéressants, le lundi 14 janvier 1907, à 8 1/2 heures, à Bruxelles, à la Grande Harmonie.

* * *

On se souvient du succès remporté l'an passé par deux virtuoses liégeois, Mlle Juliette Folville, pianiste, professeur au Conservatoire de Liège, et M. Maurice Dambois, un jeune violoncelliste de grand avenir. Renouvelant leur intéressante tentative artistique, ces deux artistes donneront un récital à la Grande Harmonie, le mercredi 16 janvier, à 8 1/2 heures du soir. Nul doute qu'ils ne retrouvent auprès du public bruxellois, le grand succès de l'an passé. Au programme : Chopin, Schumann, Lalo, Popper, César Franck, Fauré, Saint-Saëns.

* * *

On nous annonce le très intéressant récital de piano, que donnera la grande artiste, Mme RISS-ARBEAU, le mercredi 23 janvier prochain, à la Grande Harmonie. Au programme, Mendelssohn, Schumann, Chopin, Beethoven, Haendel, Liszt, Schubert.

FR. DUFOUR.

Le coin des rieurs

Un philanthrope s'arrête dans la rue, devant une vieille mendicante qui, sur le seuil d'une porte cochère, tend la main aux passants :

— Quel âge avez-vous, ma pauvre femme ? lui demande-t-il.

— Soixante-quinze ans, Monsieur...

— On ne vous les donnerait pas.

— Aussi, n'est-ce pas ça que je demande, c'est la charité.

LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

Sommaire : L'enseignement moyen en Belgique (Jacques des Ardennes). — Le choix divin, *poésie* (Madeleine Lépine). — Otez-moi ça (Pierre l'Ermitte). — Le roman du jour (Fr. Dufour). — Pourquoi ces livres ? (S. G.). — Les fées du soleil (Noël Hervé). — Le mois littéraire (Lector). — Une triandise chinoise (C. B.). — Memento culinaire (Tante Louise). — Le coin des rieurs. — Pie X et la musique religieuse (F. Perriot). — Benjamin Godard (T.). — Causerie musicale (Fr. Dufour). — Petites nouvelles. — Revue des revues.

L'enseignement moyen en Belgique

Depuis que le congrès d'expansion mondiale a fait entrer l'idée de la réorganisation nécessaire de notre enseignement moyen dans la voie de la réalisation, il se fait autour de cette question un véritable chassé-croisé d'arguments, d'objections, de ripostes et de projets.

C'est à qui prouvera que l'enseignement que nous avons tous reçu est tellement insuffisant qu'il ne peut former que des ébahis devant les réalités de la vie, des incapables et des désespérés devant les nécessités de l'existence, des hésitants et des trembleurs dans l'âpre mêlée du « *struggle for life* ».

Et les projets... les projeteurs plutôt, de se donner alors libre carrière sans trop se soucier souvent de la possibilité de réaliser pratiquement leurs réformes.

Oh ! il est si facile d'élaborer, du fond d'un cabinet de travail, des plans merveilleux d'améliorations plus merveilleuses encore ! Tout s'arrange avec ordre, les matériaux abondent et se complètent naturellement et harmonieusement, l'édifice s'élève splendide... dans l'imagination féconde d'un architecte.... de châteaux en Espagne !

Oh ! oui, elles sont pleines d'attraits, ces merveilleuses réformes qu'on nous propose : elles seraient comme un courant d'air pur passant dans l'atmosphère lourde et malsaine d'un enseignement routinier, elles vivifieraient des méthodes surannées, des procédés lamentablement désuets, elles nous donneraient une

jeunesse virile, c'est-à-dire des hommes complets, des esprits éclairés, des cœurs droits, des initiatives hardies, des hommes enfin, unités indépendantes et puissantes.. oui, elles nous donneraient tout cela, si elles étaient réalisables.

« Ah ! si le cœur pouvait ce que peut le désir ! » soupirait un vieux poète.

« Si l'école pouvait ce que veut le rond-de-cuir ! » Ce serait merveilleux et, plus heureux que nous, nos potaches entreraient dans la vie en lutteurs décidés, sûrs d'une inévitable victoire.

Mais, hélas ! l'école ne peut pas... revoyez plus haut mon affreux vers de treize pieds !

*
**

Mais si, vraiment, l'école pourrait avec succès préparer nos jeunes gens à la vie qu'ils doivent vivre.

Il y a un fonds de vérité dans les critiques si générales et si amères des novateurs et des réformateurs.

Mais l'école, ce n'est pas seulement le programme comme on semble le croire ; l'école, n'est-ce pas un peu aussi le maître ? Le pauvre programme se laisse docilement mutiler : on l'étire, on le raccourcit, on le retourne, on le taille, on le remplace, on le rétablit, on le décharge, on le recharge, on le surcharge... et le maître, lui, on semble l'oublier un peu.

Mais le programme se venge d'être ainsi malmené par des gens qui, pour le

mutiler, l'anéantir ou lui laisser la vie, n'ont besoin que d'un trait de plume ou d'un coup de ciseau donné dans la calme solitude de leur bureau.

Il a ses énigmes aussi, le programme, et il prétend n'être docile qu'aux ordres de ceux qui le connaissent, qui le connaissent parce que chaque jour ils l'étudient et l'appliquent : les gens d'école.

Tenez, je songe à ces fameuses compositions trimestrielles qu'une toute récente circulaire ministérielle vient d'organiser dans nos athénées, comme elles existent depuis quelques années déjà dans nos écoles moyennes.

Leur histoire mérite d'être contée, car elle peut être prise pour type de l'ordinaire histoire des projets mirobolants élaborés dans les bureaux ministériels.

Un beau jour donc, un chef de bureau quelconqueS (j'écris un s parce que le chef et le bureau sont quelconques) du ministère de l'instruction eut une idée lumineuse, quasi géniale. Ce jour-là, il s'abstint de signer les quelques papiers épars sur son bureau, jugeant, avec raison, qu'il n'avait pas perdu sa journée.

Le lendemain, son idée vit le jour officiel. Jugez de son inexprimable valeur!

Pour stimuler les élèves au travail, pour les forcer aussi à étudier avec méthode et à se tenir toujours sur le qui-vive, on procéderait, chaque quinzaine, dans les écoles moyennes, à des compositions théoriques.

Ainsi, l'élève serait tenu de revoir souvent les matières étudiées, puisque le jour et l'heure de la composition devaient lui demeurer inconnus.

N'est-ce pas que l'innovation était belle et devait être féconde en heureux résultats? Les prix scolaires seraient l'enjeu de luttes désormais acharnées, car les derniers des potaches allaient se trouver dans l'absolue nécessité de décrocher aussi les 0,8 des points!

Oui, mais le programme avec ses exigences vint tout gâter! Les compositions devaient être exclusivement *théoriques* et porter sur toutes les matières.

Dès lors, comment diviser en théorie et en pratique les interrogations d'histoire?? En géographie, rien n'est plus théorique que l'étude des leçons et le tracé des cartes: donc grande liberté dans les compositions théoriques. Mais la pratique? Fallait-il astreindre nos écoliers à connaître *pratiquement* tous les pays du globe et les transformer, pour ce, en globe-trotters? Théorie aussi, la

tenue des livres de commerce telle qu'on l'enseigne dans les classes. Pour la composition pratique, fallait-il envoyer chaque élève tenir les livres d'un vrai commerçant ou lui faire conclure de pratiques et réelles opérations commerciales!!!

Et puis, ces vingt compositions théoriques éparpillées le long d'une année scolaire empiétaient largement sur le temps destiné à l'étude du programme. Certains cours comportent une heure ou deux par semaine: une heure tous les quinze jours pour la composition, cela constituait bel et bien la moitié ou le quart du temps déjà si parcimonieusement consacré à ces matières.

Qu'à cela ne tienne! s'écria-t-on dans les hautes sphères: « les compositions deviendront mensuelles ».

Nouvelle réorganisation et, bientôt... nouvelles réclamations. Les compositions théoriques du troisième mois du trimestre devaient être immédiatement suivies des examens pratiques trimestriels: d'où, près de trois semaines quasi exclusivement consacrées aux compositions!

Vint une nouvelle instruction — et de trois! — supprimant la composition théorique du troisième mois et fixant à une demi-heure la durée maximum d'une composition pratique.

On était enfin parvenu à rendre à peu près réalisable la géniale innovation du chef de bureau quelconqueS (voyez la justification précédente).

Mais il a fallu lancer réclamation sur réclamation, organiser à nouveau pour *redésorganiser* les règlements horaires et la distribution des matières du programme.

Ah! si ce programme était toujours traité et interprété par des gens d'école!

Que de tergiversations seraient du coup évitées! Que d'heureuses réformes réalisables verraient le jour!

... Au fait, ce souhait que je forme n'est-il pas lui-même manifestement irréalisable? Que ferait donc, alors, à l'ombre des murs gouvernementaux, cette innombrable armée des rédacteurs et des copistes d'ordonnances ministérielles qui me fait songer à l'Arlequin de la comédie italienne!

Le dit Arlequin arrive sur la scène portant avec peine sous chaque bras deux volumineux paquets de papier.

— Que portez-vous sous le bras droit? lui crie-t-on.

— Des ordres, répond-il.

— Et sous le bras gauche ?
 — Des contre-ordres !!!
 JACQUES DES ARDENNES.

LE CHOIX DIVIN

Les perles et les lis, le saphir et la rose,
 L'étincelant rayon où l'insecte se pose,
 La nacre et le corail, l'or, la neige, le feu,
 Soleils et diamants, tout appartient à Dieu.
 Mais il n'a pas choisi pour couronner sa
 tête,
 La rose parfumée où l'abeille s'arrête,
 Le lis et le rayon, la perle et le rubis :
 Sur son front douloureux le Fils de
 l'Homme a mis
 L'aigüe et noire épine, à la dent meur-
 trière,
 Pour que, du cœur brisé soit douce la
 prière,
 Pour que, le contemplant avec un saint
 émoi,
 L'affligé dise à Dieu : Tu souffris plus
 que moi !
 MADELEINE LÉPINE.

Otez-moi ça !..

— ... A votre tour, Madame..
 — ... Si ce Monsieur et cette dame
 veulent passer avant moi... ?

C'était une femme du peuple, maigre
 et chétive, une mantille sur la tête, qui
 attendait à la porte de mon cabinet, pelot-
 tonnée timidement sur elle-même.

Elle restait la dernière, voulant avoir
 son temps... ne pas être sabrée pour me
 raconter quelque chose qui lui tenait
 probablement bien à cœur.

Enfin son tour arriva. Elle entra un
 peu en travers comme les anciens pauvres,
 ceux qui datent d'avant l'époque de
 l'ouvrier du xx^e siècle.

— Monsieur l'abbé...
 — Madame, veuillez vous asseoir !

**

Elle s'installa, mit son porte-monnaie
 et son filet à provisions sur ses genoux ;
 et, quand elle eut fini sa petite cuisine :

— ... Je viens vous trouver... je vous
 demande pardon... j'ai un grand service
 à vous demander...

Je pris mon coupe-papier et m'installai
 à mon tour avec résignation sur ma
 chaise, connaissant, hélas ! ces exordes...
 et les péroraisons lamentables dont on est
 obligé si souvent de les faire suivre !

Elle mit tout de suite les pieds dans le
 plat.

— ... Si vous aviez une place de... con-
 cierge.. ?

— Pauvre dame !.. Demandez-moi la
 lune !..

Les larmes lui montèrent aux yeux.

— J'ai eu tant de peine à trouver ma
 première loge.

— Comment... vous êtes donc déjà
 concierge.. ?

— Mais oui...

— ... Alors, continuez !..

— Impossible !..

— Pourquoi.. ?

— Ah !.. pourquoi ! !..

**

Elle se sécha les yeux...

— C'était il y a un an... nous avions
 un beau cinquième à louer... 4000 frs...
 salle de bains, ascenseur... Le gérant nous
 pressait... Alors, un matin — je me le
 rappellerai toujours — un Monsieur très
 bien se présente... un Monsieur noir...
 le nez un peu courbé...

— ... Un juif !.. dit mon mari, qui a
 l'œil.

— Je lui montrai l'appartement ; il
 lui plut beaucoup. Il redescendit, s'in-
 installa dans ma loge, la trouva gentiment
 arrangée, caressa mes deux enfants, et
 voulut conclure tout de suite. J'aurais
 préféré demander conseil, prendre quel-
 ques renseignements... Il insista... Bref,
 malgré mon mari, j'acceptai et reçus le
 denier à Dieu.

— Jusqu'ici, c'est bien !..

— Trop bien !.. Pendant deux mois,
 ce Monsieur fut très aimable. Il station-
 nait dans la loge en prenant ses lettres,
 offrait des bonbons, des billets de théâtre...
 Un locataire idéal, quoi !.. et je dis à
 mon mari : « Tu vois bien !.. » ... Au
 trimestre suivant, il y eut encore un appar-
 tement après décès. Dans notre calme
 maison, on ne change guère que pour
 le cimetière. Le juif me fit louer à
 l'un de ses cousins. Puis, peu à peu, les
 deux hommes prirent pied... se lièrent
 avec notre gérant ; et bientôt je crus
 remarquer vis-à-vis de moi comme un
 certain froid... Pourquoi.. ? Je n'en savais
 rien, car sûrement j'étais restée la même.

— Il y a quelque chose dans l'air..., me dit un jour mon mari...

— C'est mon avis... je n'osais pas t'en parler.

— Attendons !..

* * *

— Un soir, tout dernièrement, mon juif entre dans la loge, se met à en faire le tour, s'arrête, les deux mains dans les poches de son gilet, devant un petit crucifix, souvenir de mes parents, et que j'ai à la tête de mon lit.

— Faudrait m'enlever ce bibelot-là !..

Je pensais n'avoir pas compris...

— Otez-moi ça !. répète-t-il avec du mépris dans la voix... ; il m'agace !..

Je crus qu'il avait bu, car enfin... ce christ ne faisait de mal à personne !..

— C'est notre crucifix de mariage ! lui dis-je doucement.

— Et après.. ?

— Nous sommes catholiques !..

— Et après.. ?

Il me fixa gouailleur, avec des yeux ronds...

— Après ? Eh bien... nous le gardons, et si vous comptez sur nous pour l'enlever...

— Comme il vous plaira !..

Et il partit en claquant la porte.

* * *

La semaine suivante, le gérant passa.

Depuis dix années, il était encore à nous faire une observation. Mais, cette fois, il paraissait tout drôle.

Il s'arrêta devant le crucifix.

Ce n'était pas du nouveau pour lui, puisque nous l'avions accroché le jour de notre installation.

— Il faudra l'enlever, dit-il, un peu gêné.

— Oh ! Monsieur !... fis-je avec un geste de reproche.

A ce moment, mon mari revenait de faire ses escaliers... Il ne pratique pas, mon mari, mais il aime la religion, et il ne faudrait pas que les enfants se couchent sans faire leur prière ..

Le gérant s'adressa à lui :

— Vous serez plus raisonnable que votre femme, et m'enlèverez ce crucifix...

— Ah.. ! et pourquoi ça... ?

— Une loge est un *terrain neutre*... ce crucifix gêne les locataires...

— Pas le général de l'entresol, en tout cas.. ? ni la comtesse du premier étage.. ? ni la famille du second qui entend la messe tous les jours.. ? ni...

— Il déplaît aux israélites...

— Alors... à cause de ces deux juifs-là... dont l'un est perché au cinquième...

— Il ne s'agit pas de juifs !.. Vous m'enlèverez ce crucifix... Et puis, un point, c'est tout !.. Compris.. ?

Et il sortit, lui aussi, en claquant la porte.

* * *

— Maintenant, continua la pauvre femme, j'ai à choisir... ou plutôt, c'est tout choisi, dit-elle avec un sourire navrant.

— Vous partez.. ?

— Mille fois !.. Vous ne voudriez pourtant pas que je chasse Dieu de chez moi !.. Merci... du pain à ce prix-là... jamais ! Enfin !.. j'espère que la sainte Vierge aura pitié de nous !.. Si, par hasard, on vous demandait une place de concierge...

— Et si vous n'en trouviez pas.. ?

— ... A la grâce de Dieu !..

Elle s'en alla, petite et voutée.

Je la regardai s'éloigner... C'était par un jour de pluie... Le ciel se traînait, noir et bas au-dessus des maisons serrées... La femme rasait les murs, chétive petite chose qui ployait sous la haine portée à sa race, et semblait n'avoir même plus le droit de marcher dans cette rue de tout le monde.

— On dirait la France !... murmurai-je en laissant retomber le rideau...

PIERRE L'ÉRMITE.

Le roman du jour

Dans la *Bibliothèque bleue*, de l'éditeur Paillart, nous signalerons *Sous le joug*, de Henryk Sienkiewicz, et *L'épreuve du feu*, de Jeanne de Coulomb.

L'auteur de *Quo Vadis* est assez connu pour qu'il soit nécessaire d'insister sur ses qualités d'écrivain. *Sous le joug* nous raconte la chronique d'Alexis Zdanoborski, gentilhomme polonais, dont les aventures dénotent une rare fermeté de caractère.

L'épreuve du feu rentre dans la manière ordinaire de Jeanne de Coulomb. L'ouvrage s'ouvre sur une énigme, dont la solution constitue le dénouement du roman. L'auteur prend occasion de son sujet pour nous initier aux vieilles coutu-

mes de Limoges, à ses traditions corporatives, à la grande renommée de ses émailleurs. Ces détails intéressants n'étaient guère connu du public : l'attrait du livre s'en trouve donc considérablement augmenté.

*
* *

M. André Laurie a depuis quelques années entrepris, avec le plus heureux succès d'ailleurs, de nous dépeindre la vie de collègue dans les différents pays du monde ; Athènes, Londres, Paris, Florence, Tokio, Séville, d'autres cités encore, ont tour à tour été étudiées par l'auteur au point de vue pédagogique. Aujourd'hui il nous conduit en Suisse, toujours par la même méthode : instruire en amusant. Nous y vivons véritablement de la vie du collégien suisse, et cela sans le moindre ennui, parce que l'auteur a l'ingénieuse idée de mêler sa démonstration pédagogique à une suite d'aventures qui elles-mêmes recèlent de précieuses conclusions pratiques.

On ne saurait trop encourager cette heureuse méthode d'instruction, qui exclut toute fatigue tout en forçant la réflexion.

*
* *

Dans les *Dieux d'argile*, de M. Léon Thévenin, nous retrouvons une fois de plus cette constante poursuite du bonheur, qui constitue, pour la majorité des humains, l'unique but de la vie. Malheureusement, comme les personnages de ce roman, les uns le cherchent dans les affections terrestres, d'autres dans la science, d'autres encore dans les plaisirs, et quels plaisirs ! Mais vienne l'adversité, et toutes ces idoles tant adulées se réduisent en poussière, sans pouvoir nous laisser la moindre consolation.

L'auteur n'indique pas la vraie source du bonheur ; mais la forme de son récit nous l'indique suffisamment, et le moindre grain de réflexion nous amènera à conclure qu'en Dieu seul se trouve le véritable, l'unique bonheur ici-bas.

*
* *

Un mot de la *Vie finissante*, de M^{me} Espinasse-Mongenot.

Dans ce roman, dont la récente publication dans la *Revue des Deux-Mondes* a provoqué un vif mouvement d'émotion et de curiosité, nous retrouvons, autour de la vieille M^{me} d'Arazac, qui achève

tristement sa vie dans le silence et la solitude, tout un village du Midi de la France et en train de mourir. Le sujet n'est pas excessivement récréatif, mais il s'en dégage de telles leçons morales que nous en recommandons vivement la lecture. Dans cette existence terne de commune rurale, on sent que quelque chose disparaît, que la vie s'éteint lentement, faute d'un facteur de régénération sociale, disons le mot, faute de Dieu.

Ce volume suggère d'amères réflexions sur l'avenir de nos populations agricoles ; et une conclusion s'impose : il faut enrayer le mal tant qu'il en est temps encore.

R. DUFOUR,

Pourquoi ces livres ?

— Avez-vous lu ce roman, Madame ?

— Non, Monsieur. L'auteur m'est connu. C'est un homme dont les livres ne sont que le récit de mœurs très équivoques ; — franchement, je ne vois pas ce que j'aurais à gagner dans la fréquentation de ce monsieur. Comme je ne lie pas conversation avec un individu que je sais malpropre, je ne veux pas avoir de tête-à-tête avec un livre que je sais malhonnête.

*
* *

Combien de personnes, aujourd'hui, auraient le courage de faire cette réponse-là ?

Nous sommes inondés de « mauvais livres » — et ces livres pénètrent partout. En bas, on lit les productions à quatre sous, et en haut les livres jaunes à 3 fr. 50 ; chacun y va selon sa bourse, mais tous y vont de leur bassesse d'âme.

Il faut se mettre au courant, direz-vous.

Mais au courant de quoi ?... De grâce, ne le dites pas trop haut.

Quand on se pique d'une certaine tenue — que l'on se proclame à qui veut l'entendre : « gens comme il faut », il y a un certain flair qu'on ne doit jamais montrer — c'est le flair qui va d'instinct à ce qui n'est pas comme il faut. Sous l'habit d'un grand seigneur il ne faut pas avoir la morale d'un goujat. Le vice qui a de bonnes manières est toujours le vice.

Une mauvaise lecture est toujours une mauvaise lecture, qu'elle soit faite par

une grande dame ou par une balayeuse de rues. Malgré son argent et ses titres, la grande dame, sur ce point, ne vaut pas plus que l'autre, elles ont les mêmes goûts.

Le monde crée de ces rapprochements. Au lieu d'élever, il abaisse ; il veut niveler les classes dans une parfaite immoralité.

Et le malheur, c'est que des gens, qui ont de l'éducation, se prêtent très volontiers à ce ravalement.

Ils sont la meilleure clientèle des romanciers, dont tout le talent consiste à bien présenter les choses qui relèvent de la pornologie.

Même pâture que les corps de garde — les vicieux — les drôles et les drôlesses. Et on ne fait pas les dégoûtés... leur éducation n'est qu'une hypocrisie : c'est un manteau de parade sur une âme sale.

Avec cela on réclame de l'estime et de la considération !!!

Laissons donc les mauvais livres aux mauvaises gens, et comme on ferme sa porte à des individus équivoques, fermons nos bibliothèques aux livres sans tenue morale.

La lecture, dirons-nous avec un confrère, M. Sylvain Gravez, à qui nous empruntons les considérations qui précèdent, doit être une ascension, un coup d'aile, un envol d'âme, et non un enfoncement dans la boue, un dépouillement moral.

S. G.

Les Fées du Soleil

Qui ne connaît en Espagne les fées du soleil ? Ces follets lumineux, la petite Carmélita les voyait chaque matin entrer par le balcon et errer ici et là, à travers la maison, en dorant les objets ; ou bien elle les voyait encore dans le jardin colorer les ailes des papillons et les fleurs de l'oranger.

Trois de ces fées gracieuses et subtiles avaient doré le berceau de Carmélita, en pénétrant à travers la fenêtre sans carreaux de la pauvre maisonnette dans laquelle elle naquit. Et elles avaient pris la petite sous leur protection.

Un jour, Carmélita fut frappée par le malheur et devint orpheline.

Il n'y avait plus personne pour s'en

occuper, personne, excepté la vieille tante Trinidad, qui la prit avec elle. Tous les soirs, pour l'endormir, la vieille tante lui chantait tristement :

— Je suis vieille, ma petite, je suis vieille et je pense. Qui donc te resterait au monde, si demain je m'en allais ?

Mais elle n'eut jamais à se plaindre d'avoir pris Carmélita ; celle-ci, qui se faisait grandelette, devint si sage et si bonne, que la vieille tantine pouvait la laisser seule à la maison tout le jour, à faire de menus travaux, tandis qu'elle-même était appelée comme aide dans une auberge du village, quand il s'y arrêtait quelque voyageur..

Un jour, il en vint un qui arrivait des Indes. C'était un riche *hidalgo*, qui, après avoir invité à dîner le curé, l'un de ses amis, lui dit entre deux propos :

— Voilà ! J'ai beaucoup voyagé sur la terre et la mer et je suis devenu très riche : maintenant je voudrais me marier. Mais je ne veux pas pour femme une grande dame, qui ne pense qu'à la toilette ; au contraire, je souhaiterais trouver une jeune paysanne simple, modeste, sage, adroite.

— Je vous donnerai ce que vous cherchez, interrompit hardiment la tante Trinidad, qui servait à table.

Ni le curé, ni même le voyageur ne trouvèrent effrontée cette interruption ; et tante Trinidad continua :

— Oui, señor, j'ai celle que vous cherchez, la perfection en fait de jeune fille, et je vous assure que vous n'en trouverez pas une semblable dans tout Madrid... Monsieur le Curé ne me contredira pas.

— C'est de Carmélita que vous voulez parler ? dit celui-ci avec tranquillité. Et vous avez raison, c'est la meilleure jeune fille de tout le village.

— Eh ! bien, dit le voyageur, je ferai en sorte de la voir demain ; mais promettez-moi qu'en attendant vous ne lui direz rien de tout cela.

En effet, le lendemain, le voyageur fit une visite ; il fut émerveillé par l'ordre et la propreté qu'il rencontra dans la pauvre maisonnette ; les rideaux étaient blancs comme neige, les plats d'étain reluisaient comme s'ils avaient été en argent, et les fleurs placées sur la cheminée étaient disposées avec goût. Mais plus que tout cela, la beauté de Carmélita acheva de le conquérir. Le riche *hidalgo* exprima à tante Trinidad sa sa-

tisfaction ; mais il termina ses compliments par cette question :

— Votre jolie nièce, tante Trinidad, sait-elle faire de la dentelle ?

— Oui, répondit-elle.

Quelques heures plus tard, voici qu'un messager se présenta à la maisonnette. Il apportait comme cadeau trois écheveaux de soie. Il annonça à tante Trinidad que le voyageur reviendrait le lendemain pour admirer le travail de Carmelita.

Quand celle-ci connut la signification de ce message, elle se mit à pleurer, et reprocha doucement à sa tante de lui avoir attribué une vertu qu'elle ne possédait pas.

— Que pensera de nous ce noble étranger ? gémissait-elle.

Tante Trinidad elle-même, qui ne s'attendait pas à cette demande de preuve, en fut déconcertée. Aussi toutes les deux se couchèrent ce soir-là, l'âme inquiète et triste. Toutefois elles s'endormirent. Mais quel ne fut pas leur étonnement lorsque, le matin, en ouvrant les yeux, elles virent les trois écheveaux de soie transformés en une mantille ornée d'arabesques composées de fleurs et d'oiseaux ! Le soleil était levé depuis une heure, et dans cette heure les trois fées avaient exécuté la merveilleuse dentelle. Carmelita les remercia d'un sourire au moment où elles se tenaient, avant de se disperser, sur un rayon des plus lumineux.

A midi, quand revint l'étranger, il s'émerveilla du travail surprenant de Carmelita, mais tante Trinidad lui dit simplement :

— N'avais-je pas dit à Votre Seigneurie que ma nièce a les doigts d'une fée ?

Au moment de prendre congé, lors de sa seconde visite, le gentilhomme, bien qu'il se déclarât très content, voulut cependant exprimer encore un doute :

— Une jeune fille qui fait des dentelles si belles, dit-il à tante Trinidad, saura-t-elle faire aussi la cuisine ?

— Est-il possible qu'elle ne sache pas cuisiner ? s'exclama un peu sèchement la vieille. Votre Seigneurie veut rire ! Personne n'est capable de mieux faire que ma Carmelita un bon dîner, même avec les premières choses venues.

Quelques heures après, le messager qui était venu le jour précédent, revint, portant une corbeille pleine de provisions. Il annonça aux deux femmes que le vo-

yageur viendrait dîner avec elles le lendemain.

Et le lendemain matin, tante Trinidad vit le feu s'allumer tout seul, et elle trouva les provisions déjà préparées et mises à cuire. Quand vint l'heure du déjeuner, elle les servit à l'étranger venu s'asseoir à sa table.

— En vérité, déclara celui-ci à la fin du repas, jamais de ma vie je n'ai goûté des mets aussi exquis.

Mais avant de prendre congé, il ajouta, en s'adressant à Carmelita :

— Je ne doute pas, gracieuse enfant, que l'artiste capable de préparer un dîner comme celui-ci, ne sache faire avec une égale perfection toute espèce de pâtisserie. J'espère donc n'être pas indiscret en m'invitant de moi-même à venir demain manger du nougat.

Carmelita aurait voulu lui dire quel petit rôle elle jouait dans ce qui l'emplissait d'admiration, mais les mots ne purent s'échapper de ses lèvres, à ce point que, timide et confuse, elle laissa son admirateur cueillir un œillet parmi les fleurs du chemin, et le lui fixer dans les cheveux, comme gage de son amour.

Sur ce, l'homme prit congé en disant :

— A demain !

NOËL HERVÉ.

(A suivre.)

LE MOIS LITTÉRAIRE

BONNEFON (Paul). — *Portraits et récits* extraits des prosateurs français du XVII^e siècle. Un vol. in-16 de VIII-294 pages. Paris, 1906, Colin.

Prix : 2 fr. 50

Nous signalons à l'attention du corps enseignant ce recueil de portraits et récits du XVII^e siècle. Son utilité saute aux yeux : l'élève n'a pas à se fatiguer sur de longues et filandreuses dissertations, qui lui sont un pur sujet d'ennui. Ici, rien que des faits et gestes, racontés par des témoins oculaires ; nos jeunes gens se pénétreront donc, comme en se jouant, des mille détails des mœurs, des coutumes, de la vie économique et sociale d'un siècle qui a bien son intérêt. Nous avons toujours applaudi à cette méthode d'enseignement pratique et l'ouvrage de M. Bonnefon nous donne une fois de plus l'occasion d'insister sur ce point. La manière dont l'auteur a conçu et exécuté son travail rentre trop dans nos vues

en la matière pour qu'il n'obtienne pas tous nos suffrages.

*
**

CHABOT (Mgr). — *Les crèches de Noël dans tous les pays*. Un vol. in-18 de 128 pages. Pithiviers, 1906, Imprimerie moderne. Prix : 1 fr.

Cet opuscule contient des documents très variés et très intéressants sur les crèches de Noël à Paris, en Franche-Comté, en Provence, en Belgique, en Bavière, en Tyrol et dans l'Italie méridionale. L'auteur a visité tous ces pays, en chercheur et en érudit, et il donne, dans son livre, la description des plus belles crèches qu'il a rencontrées.

Son premier ouvrage : *Noël dans les pays étrangers*, a obtenu, l'an dernier, un succès inespéré. Cette nouvelle brochure, nous n'en doutons pas, aura la même faveur auprès de tous ceux qui s'intéressent aux coutumes si touchantes de la plus populaire de nos fêtes.

**

COMBES (Paul). — *Le problème du bonheur*. Un vol. in-16 de 200 pages. Avignon, 1906, Aubanel. Prix : 3 fr.

Si le problème du bonheur n'a pas encore été résolu d'une manière satisfaisante, nous dit l'auteur, cela tient à ce qu'il a été mal posé. Son livre le pose comme il doit l'être. Il fait table rase de tous les systèmes philosophiques, de toutes les considérations plus ou moins ingénieuses des moralistes, et il considère la vie ordinaire telle qu'elle est.

Dans la vie pratique qui nous est faite par les circonstances, tous les hommes, avec leur si grande variété de tempéraments et d'aspirations, peuvent-ils être heureux ?

Oui, répond l'auteur. Et il indique comment cette félicité relative, à laquelle tout homme peut aspirer, est réalisable ici-bas, dans toutes les conditions, si l'on sait s'adapter à son milieu, et ne pas substituer des illusions aux biens tangibles que l'existence met à notre portée.

Le Problème du Bonheur est un excellent livre, où bien des lecteurs trouveront la solution qu'ils cherchent en vain depuis longtemps.

**

DE MONTGESTY (G.). — *Le bienheureux François-Régis Clet*. Un vol. in-16 de XVI-304 pages. Paris, 1906, Lethielloux. Prix : 2 fr. 50

Le martyrologe de la Chine compte peu de pages aussi émouvantes que celles où sont retracées la vaillante existence et la fin héroïque du bienheureux Clet. Nous n'en saurions assez recommander la lecture : en nos jours troublés,

les âmes ont dépouillé toute énergie, on ne rencontre plus guère de ces caractères vigoureusement trempés, prêts à toutes les luttes. La vie de notre héros nous rendra cette vaillance, tant nécessaire dans la bataille quotidienne ; à l'école de ce soldat du Christ, l'âme se sentira renouée, incitée à sa propre résurrection morale, mieux préparée enfin contre les dures exigences de la vie. Ce résultat seul fût-il atteint, l'exemple du bienheureux Clet aura été d'une grande utilité à nos chrétiens modernes.

**

DE SUSINI (Charles). — *La Corse et les Corses*. Un vol. in-4° de XXIV-526 pages. Paris, 1906, Garnier. Prix : 12 fr.

Nous ne connaissons guère de la Corse que ses légendes sanglantes et la haine qu'ont rendue célèbre les horreurs de la vendetta. On ne peut cependant pas juger un peuple sur de pareils documents ; l'historien, le démographe se doivent à eux-mêmes d'aller plus au fond des choses. L'ouvrage de M. De Susini sera d'autant plus estimé qu'il ne constitue pas une appréciation unique d'un écrivain sérieux ; c'est un ensemble de matériaux documentaires, recueillis chez les meilleurs auteurs, depuis Diodore de Sicile et Strabon jusqu'à Jean Lorrain et Valran. C'est une synthèse des ouvrages les plus considérables sur la Corse, qui dispense de leur lecture tout en nous permettant de nous en assimiler la substance. Le volume que nous signalons a donc son importance : son enseignement encyclopédique sera goûté des érudits.

**

DIEHL (Charles). — *Botticelli*. Un vol. in-16 de 176 pages. Paris, 1906, Librairie de l'Art ancien et moderne.

Prix : 3 fr. 50

Botticelli fut découvert par Ruskin : c'est là une vérité dont le caractère paradoxal prête à rire. Et pourtant, la gloire du grand peintre florentin était descendue avec lui dans la tombe, et le silence se fit autour de son œuvre jusqu'au jour où Ruskin tira de l'oubli l'un des plus grands maîtres de l'école italienne.

La monographie de M. Diehl a adopté le développement chronologique de l'œuvre de Botticelli : c'était la meilleure manière de la pénétrer à fond, de l'étudier dans le détail de ses modalités successives, d'en dégager enfin la physiologie propre du peintre florentin. Nous attirons volontiers l'attention du monde artistique sur l'importance capitale de cette étude ; les préraphaélites surtout y trouveront un précurseur de leurs doctrines, et quel précurseur ! Un maître dans la plus large acception du mot.

**

DOMET DE VORGES (comte). — *Abrégé de métaphysique*. Deux vol. in-8° de x-302 et 254 pages. Paris, 1906, Lethielleux. Prix : 10 fr.

Depuis 1875, le comte Domet de Vorges s'est fait un nom considérable dans le monde de la métaphysique ; il débuta par un ouvrage qui eut un retentissement considérable : *La métaphysique en présence des sciences*. On pouvait prévoir dès lors un ardent protagoniste des doctrines thomistes ; à côté de l'illustre Thomas d'Aquin, il y eut cependant d'autres docteurs d'une science incomparable, Suarez notamment. Il était bon de présenter une sorte de concordance de tous ces métaphysiciens de valeur, et c'est ce que notre auteur a tenté pour son utilité personnelle d'abord, pour la formation scientifique de ses contemporains ensuite. Nous sommes donc heureux de signaler cette remarquable étude historique et critique des doctrines de la métaphysique scolastique ; sa lecture sera grandement utile et profitable, aussi bien pour les professeurs que pour les élèves.

**

ELIAKIM. — *L'Évangile primitif*. Un vol. in-8° de xxxiv-108 pages. Paris, s. m., Naragon. Prix : 3 fr.

L'auteur prétend nous rendre l'Évangile dans toute sa pureté primitive ; entreprise assurément inutile, puisque nous en avons, depuis deux mille ans bientôt, une version officielle et invariable. Elle a suffi à vingt siècles, à des centaines de nations, à l'ancien comme au nouveau monde ; nous ne voyons pas dès lors la nécessité de reviser un code dogmatique que les plus violentes controverses n'ont pu ébranler jusqu'ici.

**

EXPERT-BEZANÇON (Jacques). — *La femme mariée commerçante*. Un vol. in-8° de 134 pages. Paris, 1906, Paulin. Prix : 2 fr. 50

L'auteur étudie la situation de la femme mariée commerçante dans notre droit actuel, particulièrement sous le régime de la communauté. Nous ne sommes pas partisans de toutes les réformes que préconise l'écrivain ; il faut reconnaître néanmoins qu'il existe des lacunes dans la législation moderne, et nous souscrivons volontiers, par exemple, à la limitation de l'action des créanciers commerciaux de la femme aux biens affectés par le mari à l'exercice de ce commerce, à la condition formelle que les créanciers du mari n'aient en aucun cas à y faire appel.

Nous recommandons volontiers cet ouvrage, écrit d'une façon claire, précise, sans les fréquentes longueurs des exposés juridiques.

**

FINES (H.). — *Exécution des fonds d'atelier*. Un vol. in-16 de 40 pages. Paris, 1906, Mendel. Prix : 0 fr. 60

Ce travail s'adresse aux photographes, amateurs aussi bien que professionnels, désireux de confectionner eux-mêmes, à peu de frais, le matériel décoratif nécessaire à leurs travaux de portrait et de groupe.

C'est le fruit de vingt années de pratique que l'auteur vient nous offrir.

**

HALBWACHS (M.). — *Leibnitz*. Un vol. in-18 de 124 pages. Paris, 1906, Delaplane. Prix : 0 fr. 90

La collection des *Philosophes*, éditée par la maison Delaplane, marche de succès en succès ; son dernier volume, *Leibnitz*, a droit à tous les éloges, tant pour la clarté d'exposition que pour la facture du style. Après avoir lu cet opuscule, on peut se former du grand penseur allemand une idée complète et définitive.

**

JOLY (Henri). — *La Belgique criminelle*. Un vol. in-16 de 362 pages. Paris, 1907, Gabalda. Prix : 3 fr. 50

Le fait qu'un écrivain étranger ait pu écrire un livre tout entier sur la criminalité en Belgique n'était pas sans nous laisser quelque défiance. Cet écrivain, quelque documenté, quelque impartial fût-il, n'allait-il pas voir sous un jour faux certains aspects de la question, exagérer l'importance de tels détails, dénaturer peut-être l'appréciation générale ? Nous reconnaissons bien vite que nos appréhensions ne se sont pas réalisées ; nous avons trouvé en M. Joly un sociologue érudit, celui que le monde économique européen apprécie depuis longtemps. Mais s'il est économiste savant, il est non moins moraliste, et un moraliste d'une profonde perspicacité : au mal constaté, il veut assigner une cause adéquate, et la sûreté de cette enquête n'est pas sans nous étonner, si l'on considère qu'à la multiplicité des effets correspond une multiplicité non moins grande de causes qu'il n'est pas toujours facile de démêler. Cet important travail intéressera donc tous ceux qui, en Belgique, pour l'une ou l'autre cause, ont à connaître de la criminalité ou de l'économie sociale.

**

LECHAT (Henri). — *Phidias et la sculpture grecque au ve siècle*. Un vol. in-16 de 174 pages. Paris, 1906, Librairie de l'Art ancien et moderne. Prix : 3 fr. 50

L'auteur ouvre son travail par plusieurs chapitres généraux, où il nous retrace d'abord

l'état de la sculpture grecque au commencement du ve siècle ; puis il examine la statuaire et la sculpture décorative avant le Parthénon. L'œuvre de Phidias elle-même retient le reste du volume ; on peut la résumer en deux mots : les statues d'Athéna et de Zeus et les sculptures du Parthénon. Ce qu'il en reste n'est pas considérable, on le conçoit ; mais cela suffit à nous donner une haute idée du génie qui les a conçus. L'auteur étudie de très près ces vestiges de l'un des plus beaux talents de la Grèce ancienne ; avec une rare érudition, il en scrute les beautés, et il nous rend un Phidias sinon neuf, du moins beaucoup mieux connu, capable de susciter notre admiration.

**

MARTINON (Philippe). — *Les drames d'Eschyle*. Un vol. in-12 de 178 pages. Alger, 1906, chez l'auteur. Prix : 6 fr.

Les œuvres d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, ont maintes fois tenté les traducteurs français ; les uns en prose, les autres en vers ont essayé de rendre les incomparables chefs-d'œuvres des grands tragiques grecs. Mais le génie de la langue française est trop différent de celui de l'Hellade, et tous les essais tentés restent de simples adaptations, qui ne parviennent pas à égaler l'œuvre originale. M. Philippe Martinon, professeur au lycée d'Alger, a essayé de faire mieux, et, disons-le, il y a réussi. Sa traduction serre de plus près le texte grec, au point de suivre souvent le vers lui-même. Et, ce qui ne gêne rien, ses vers à lui ont de la tenue littéraire : écrits dans le mode parnassien, ils conservent une vigueur concise, jointe à une élégance tout à fait charmante ; on ne s'étonnera donc pas que nous classions cette œuvre parmi les meilleures du genre.

**

MONTREY (Comte de). — *Les d'Orléans devant l'histoire*. Un vol. in-12 de 340 pages. Paris, s. m., Daragon.

Prix : 3 fr. 50

Cet ouvrage s'attache à démontrer que les Orléans actuels sont tout bonnement... des Chiappini, descendant en ligne directe d'un certain Lorenzo Chiappini, géolier à Modigliana, dont le fils fut substitué à Maria-Stella, fille véritable du duc et de la duchesse d'Orléans. Les documents apportés par l'auteur à l'appui de ses assertions semblent leur donner corps ; et pourtant, peut-on admettre que, depuis le moment où parut cette révélation, aucune protestation ne se soit élevée dans le camp orléaniste ? La substitution est-elle vraie, ou tout cela n'est-il qu'une machination habilement ourdie ? Il serait intéressant que les deux cloches fussent entendues.

**

PERROY (Louis). — *La montée du Calvaire*. Un vol. in-16 de 328 pages. Paris, 1906, Retaux. Prix : 3 fr. 50

Voici un livre qui nous paraît vraiment nouveau. Nous l'avouons, quand nous en commençons la lecture, nous avons quelque doute. Le Calvaire, la Passion... Un sujet tant de fois traité, et souvent en quel style ! Cela faisait un ouvrage de plus en la matière, alors que peut-être on en pouvait désirer plusieurs de moins. Mais à mesure que nous avançons, cette fâcheuse impression était absorbée par une toute autre, et quand nous arrivons à cette troisième et saisissante partie : *Le visage du Seigneur*, nous avons le sentiment de nous trouver en face d'une œuvre élevée, personnelle, et dans un cadre nécessairement connu, originale et très nouvelle.

Est-ce le commencement d'une série ? Nous le souhaitons ; le genre est difficile ; mais nous croyons que le succès en serait de bon aloi.

**

RENAULT (J.). — *Education de la pureté*. Un vol. in-16 de 112 pages. Paris, 1906, Lethielleux.

On a beaucoup écrit, depuis quelques années, sur l'éducation de la pureté ; la plupart du temps, malheureusement, les auteurs se sont contentés de ressasser d'antiques lieux communs, ou bien, cédant à des préjugés absurdes, n'ont pas osé aborder les solutions pratiques. M. Renault, que des devoirs professionnels ont préparé de longue main à cet apostolat, a décidément pris l'initiative d'imprimer à l'éducation de la pureté une impulsion nouvelle, conforme à la logique des choses. Nous l'en félicitons sincèrement, avec le secret espoir que son travail sera largement propagé et qu'il produira d'abondants fruits.

**

ROUILLARD (Eugène). — *Noms géographiques de la province de Québec et des provinces maritimes, empruntés aux langues sauvages*. Un vol. in-8° de 110 pages. Québec, 1906, Marcotte.

Il est de notoriété générale que la race blanche tend de plus en plus à annihiler la race rouge ; telles contrées du Canada, naguère encore occupées par les sauvages, se dépeuplent chaque jour, au point que certaines tribus arrivent à peine à compter une ou deux centaines de sujets. Mais si la race disparaît, les noms géographiques demeurent, traces indélébiles d'une possession séculaire. Il peut donc y avoir quelque intérêt à rechercher ou à consigner le sens de tels et tels vocables, empruntés aux langues sauvages ; c'est ce que l'auteur du présent ouvrage a compris : avec une patience admirable, il a rétabli, pour

les noms géographiques de la province de Québec, leur signification originale. C'est là une précieuse contribution au folklore canadien, et il convient d'en féliciter l'auteur.

**

SEMERIA (Jean). — *Dogme, hiérarchie et culte* dans l'Eglise primitive. Un vol. in-12 de VIII-532 pages. Paris, 1906, Lethielleux. Prix : 5 fr.

Le P. Semeria est l'un des meilleurs prédicateurs de l'Italie moderne ; ses conférences religieuses obtiennent partout le plus grand succès. On a dit de lui qu'il était le Lacordaire de l'Italie : ajoutons que ce Lacordaire avait l'esprit net et souple de Mgr d'Hulst, et l'on pourra se faire une idée de l'auteur de cet ouvrage.

Analyser celui-ci en dix lignes n'est guère possible ; les dix-huit conférences qu'il renferme sont consacrées aux origines et au développement primitif de l'Eglise romaine. Le sujet est traité avec une méthode sûre, une documentation solide, une simplicité capable de mettre à la portée de tous les graves enseignements du conférencier. Voilà un ouvrage qu'il fera bon lire dans le temps de pénitence et de recueillement qui nous sépare de la fête de Pâques.

**

SOPHOCLE. — *Œdipe à Colone*. Traduction en vers français de Marc Legrand. Un vol. in-16 de 124 pages. Paris, 1906, Colin. Prix : 2 fr.

Les œuvres des grands tragiques grecs jouissent en ce moment d'un renouveau de vogue, d'une sorte d'engouement qui pourrait, jusqu'à un certain point, sembler paradoxal. Quoi qu'il en soit, nous avons assisté à l'accueil enthousiaste réservé par la scène parisienne à l'*Œdipe-Roi* et à l'*Antigone* de Sophocle. L'*Œdipe à Colone* mérite le même succès, et nous applaudissons volontiers à la tentative de M. Legrand, lequel s'est attaché à nous rendre dans toute leur splendeur les pages grandioses du poète grec. Malgré le génie différent des langues grecque et française, le traducteur a pu suivre pas à pas le vers de Sophocle, ce qui permet de se rendre un compte plus exact de l'affabulation primitive.

LECTOR.



UNE FRIANDISE CHINOISE

Nous savions déjà que les goûts des Chinois n'étaient pas ceux de tout le monde et que leurs ratas étaient capables de faire bondir d'indignation les estomacs européens les moins délicats. Rien ne se

perd dans ce pays-là et l'on se demande ce que doivent manger là-bas les malheureux chats, puisque leurs maîtres s'approvisionnent au même garde-manger qu'eux.

Oui, parfaitement, souris et musaraignes, sans parler des rats réservés au vulgaire, sont considérées, en Chine, comme une véritable friandise.

Assaisonné d'une certaine façon, ce mets constitue le « milhi », sorte de dessert très recherché.

Les jeunes rongeurs sont servis vivants aux invités ; ceux-ci les plongent dans une coupe remplie de miel et les avalent lentement un par un.

Aux fêtes de mariage de l'empereur de Chine actuel, on a servi sur la table, paraît-il, plus de cinquante mille de ces petites bêtes. Enfoncés, les Caraïbes (des Batignolles) de la foire au pain d'épices ! Et par qui, grands dieux, par le Fils du Ciel lui-même. C'est à dégoûter du métier que d'avoir des concurrents pareils.

C. B.



Memento culinaire

Dîner de famille

Potage bisque de crevettes.

Œufs à la tripe.

Fricandeau d'esturgeon.

Farce d'oseille.

Tôt-fait à la féculé.

—

FRICANDEAU D'ESTURGEON. — Choisir un joli filet d'esturgeon, lui retirer la peau et le piquer comme un filet de bœuf. Le tenir dix minutes à l'eau très chaude. L'égoutter et le braiser. La garniture peut varier suivant le goût. Le fond de cuisson doit être très succulent. En tout cas, la sauce courte. Si l'on emploie plusieurs garnitures, on doit placer les différents éléments qui les composent vis-à-vis les uns des autres, et entre eux des bouquets de pommes de terre cuites à l'eau salée. En ce cas, la sauce est servie séparément.

TANTE LOUISE.



Le coin des rieurs

Un banquier véreux jouait la bésigue

avec son fils âgé de dix ans. Le petit filait la carte.

— Mais, dit-on au père, vous ne voyez donc pas qu'il vous triche ?

— Si, vraiment, je le vois, répondit-il ; mais je ne dis rien, parce que cela le forme.

— Paul, voici une poire : coupe-la en deux. Tu donneras poliment le plus gros morceau à ta sœur.

Paul prend la poire et le couteau, et les donne à sa sœur en lui disant :

— Alors, coupe-la, toi.

Prévenance.

— Madame, c'est l'accordeur de piano!

— L'accordeur?... mais je ne l'ai pas demandé!

— Oui, Madame... mais c'est le voisin du dessous qui l'envoie à Madame!

Au restaurant.

Le garçon. — Mais c'est un excellent vin de Moulle.

Le client. — Du vin de Moulle, vous dites? Pas assez fort pour moi... Donnez-moi du vin d'homme mûr!

Le garçon (avec finesse). — Du sot mûr, alors!

En cour d'assises. On juge une femme accusée de bigamie.

— L'enquête a démontré, lui dit le président, que vous vous êtes mariée trois fois, tous vos maris sont bien vivants et il n'y a pas eu le moindre divorce; qu'avez-vous à dire à cela?

L'accusée, sanglotant :

— J'avais tellement entendu dire que le mariage était une loterie, que j'ai tenu à prendre plusieurs numéros!

Dans un salon, on parle d'un écrivain dont les vêtements ne sont pas toujours irréprochables.

— Voyons, dit quelqu'un qui plaide les circonstances atténuantes, il ne se coiffe pas mal.

— Oui, il porte les cheveux en brosse, mais il ne peut pas s'en servir pour ses habits.

Pie X et la musique religieuse

Intimement associée à la célébration des saints mystères, la musique religieuse

reçoit de sa mission même une dignité qui l'élève à la sphère supérieure de l'art humain. Elle en contracte aussi l'obligation de répondre, par son caractère, aux nobles fins qui lui sont assignées. Elle doit contribuer à rendre plus sensible la majesté de Dieu dans nos églises et sur nos autels. Elle doit inspirer aux âmes le sentiment religieux et traduire leurs prières, leurs jubilations, leurs gémissements, leurs supplications, tous ces mouvements de l'esprit qui, sous le souffle de la grâce, prend son essor vers les hauteurs célestes. Elle est l'harmonieux revêtement des paroles liturgiques ; avec elles, elle ne peut que descendre du ciel vers la terre ou remonter de la terre vers le ciel, sans rien emprunter au langage des passions ou des frivolités mondaines.

Si elle s'inspire du théâtre, des divertissements profanes, des accents destinés à rendre les saillies désordonnées des passions, elle forfait à sa mission.

Malheureusement pour le plaisir des oreilles, la musique profane a fait invasion dans le sanctuaire. Dans un trop grand nombre d'églises, on entend la musique applaudie sur les théâtres ou dans les salons, et les compositeurs qui offrent leurs œuvres pour le service de Dieu se bornent trop souvent à démarquer ou à imiter les pièces de musique profane.

Les Souverains Pontifes ont depuis longtemps et persévéramment protesté contre cet abus sans avoir encore réussi à le déraciner. Pie IX et Léon XIII ont publié de sages règlements qui n'ont été que très imparfaitement appliqués, là où il en a été tenu compte, et ailleurs entièrement laissés dans l'oubli.

A peine installé sur la chaire de saint Pierre, Pie X, avec la décision qui caractérise chacun de ses actes, a pris une vigoureuse initiative pour la réforme de la musique dans les églises. En éliminer la musique profane, y installer définitivement la musique vraiment religieuse, voilà ce qu'il s'est proposé et ce qu'il a commencé par son « Motu proprio » du 22 novembre 1903, par le décret de la Congrégation des Rites du 8 janvier 1904 et par le « Motu proprio » du 25 avril dernier.

La base de sa réforme, c'est de restituer à l'Église romaine et aux autres Églises latines l'antique chant grégorien tel qu'il s'est primitivement établi et qui s'est conservé pendant de longs siècles. Les études récentes permettent de le

ramener à sa pureté primitive, de beaucoup supérieure aux versions remaniées arbitrairement, au grand dommage de sa régularité, de sa grâce, de sa richesse, de sa beauté artistique. Très avancé par les travaux des Bénédictins, le travail de restauration des mélodies grégoriennes n'attend plus qu'une dernière revision pour atteindre la perfection, autant du moins qu'il est possible de la réaliser. Les ouvriers sont à l'œuvre, bien outillés : les documents sont entassés sous leurs mains ; puissamment stimulés par les ordres et les encouragements du Souverain Pontife, aiguillonnés encore par la pensée qu'ils ont à faire une œuvre digne de Dieu et de l'Eglise, ils accueilleront toutes les lumières que leur apporteront les hommes les plus compétents. Rien ne leur manque pour que le Souverain Pontife puisse bientôt recevoir de leurs mains et authentifier de sa suprême autorité les mélodies grégoriennes ramenées à leur pureté primitive.

Le chant grégorien est la vraie musique de l'Eglise. Quelque emprunt qu'il ait pu faire dans le principe à la musique des Grecs ou des Hébreux, il constitue un genre de musique profondément distinct de tout autre. Il s'est développé avec la liturgie chrétienne à laquelle il est intimement associé, dans les églises auxquelles il est destiné. Il est né et s'est enrichi des inspirations de la piété chrétienne. C'est la langue musicale de l'Eglise elle-même : aucune autre musique ne saurait aussi bien lui convenir.

Toutefois, du chant grégorien lui-même est sorti un autre genre de musique, la polyphonie, qui, à son origine, accusait nettement sa source première dans les éléments qu'elle en avait conservés : tonalité, notation, rythme, à la première époque de la musique polyphonique, étaient encore quelque chose de la tonalité, de la notation du rythme grégorien. Avec le temps, la musique polyphonique s'écarta de plus en plus du chant grégorien ; il en résulta un art nouveau, devenu tellement différent de celui-ci que les traits de famille ont presque disparu et que la parenté n'apparaît plus qu'aux yeux exercés.

Sans rejeter la musique polyphonique et tout en lui permettant de paraître à l'église, Pie X veut qu'elle soit digne de cet honneur. Elle devra laisser à la porte tout ce qui serait profane et s'efforcer de tendre vers ce qui est l'idéal de la po-

lyphonie religieuse. D'une main sûre, le Souverain Pontife a tracé la voie qu'elle devra suivre. Une musique sera d'autant plus religieuse qu'elle se rapprochera davantage et s'inspirera plus complètement du chant grégorien. Dans ce genre, les grands maîtres du xv^e siècle, Palestrina en tête, nous ont laissé de merveilleuses compositions qui resteront à tout jamais les meilleurs modèles à imiter par les compositeurs religieux. Pie X les leur signale en indiquant aussi de quelle manière ils pourront coopérer efficacement à la réforme de la musique religieuse.

Les mélodies grégoriennes ramenées à leur pureté primitive, la musique rappelée aux saines et artistiques traditions de l'école palestrinienne, voilà les deux parties de la réforme entreprise par Pie X ; elles se tiennent, elles ne forment qu'un seul tout. La première, la restitution du chant grégorien, est la principale ; la seconde, le retour à l'art palestrinien, est comme une conséquence de la première ; si le vrai chant de l'Eglise romaine est le pur chant grégorien, la vraie musique religieuse est celle qui s'en rapproche le plus ; c'est le caractère de la musique palestrinienne.

L'initiative de Pie X ouvre un bel horizon aux artistes chrétiens. Espérons qu'ils sauront le comprendre et suivront résolument ses directions musicales. Ce sera tout profit pour l'art et pour l'édification des fidèles. F. PERRIOT.

BENJAMIN GODARD

Un monument à la gloire de Benjamin Godard est érigé square Lamartine, à Paris. Les deux chantres de *Focelyn*, le poète et le musicien, voisinent désormais. Ils ont l'un et l'autre leurs admirateurs fervents et leur œuvre, certes, survivra.

Peu de musiciens ont été, comme Benjamin Godard, entourés de légende. Il est d'ailleurs certain que Godard fut un artiste assez étrange, complexe, tourmenté, généralement contradictoire, si bien qu'il put apparaître aux uns comme autoritaire et agressif, aux autres comme un doux, un bienveillant et un simple. Au vrai, s'il fut lui-même pénétré de sa valeur, s'il sentit le souffle du dieu gonfler

ses tempes, emplir sa poitrine, il ne confia qu'à très peu la foi si profonde qu'il aurait eu en sa destinée ; il fut solitaire et triste ; il avait l'inquiétude amère et le prompt découragement de ceux qui vont s'en aller jeunes.

Un de ceux qui l'ont le mieux connu, le mieux aimé, M. Maurice Clerjot, son élève préféré, a raconté de la sorte sa vie, qui fut brève et douloureuse. Ses parents, excellents musiciens, remarquant en lui des dispositions artistiques exceptionnelles, ne contrarièrent pas sa vocation, et vers dix ans, il écrivait des quatuors pour instruments à cordes. L'enfant avait un caractère sérieux et mélancolique ; l'étude du violon le séduisait au plus haut point, et Vieuxtemps lui donna ses premières leçons. Plus tard, sa famille l'envoya passer trois ans chez le maître belge qui, lui montrant une préférence marquée, se fit souvent représenter par lui dans les concerts. C'est pendant son séjour près de Vieuxtemps que l'art de la composition fixa définitivement la volonté de Godard, et remplaça pour lui l'étude du violon. Revenu à Paris, il entra au Conservatoire, dans la classe de Reber. Ses camarades les plus intimes furent Max Vieuxtemps et Raoul Pugno, avec lequel il donna son premier concert.

La jeune intelligence de Benjamin Godard s'ouvrait avidement aux nobles et grandioses productions de l'art musical : à dix-huit ans, l'élève composa une sonate pour piano qui lui attira les félicitations de son professeur. M. Reber pressentait admirablement le génie de Godard ; aussi ne lui ménageait-il ni les conseils, ni les encouragements. Le début du jeune musicien fut éclatant : son œuvre, le *Tasse*, obtint le prix de la ville de Paris, en 1878.

« La situation de fortune de la famille Godard avait été brillante ; elle possédait deux châteaux, dont un à Taverny, et un hôtel à Paris, rue Pigalle. Le compositeur, en sa première jeunesse, habitait surtout la magnifique propriété de Taverny. Des revers de fortune survinrent, et Godard, habitué cependant au luxe, supporta l'épreuve avec un beau stoïcisme ; son caractère ne s'assombrit pas lorsque la famille s'installa dans un petit appartement de la rue Condorcet. Dès lors il se consacra aux siens et fit de la composition pour leur venir en aide ; son existence fut partagée entre ce devoir et les œuvres grandioses qu'il créa. Godard vécut en se gardant des vaines agitations

du monde artistique. Ses pensées méconnaissent les influences extérieures, et ni l'inconscience du public, ni les injustices, ni les lassitudes n'empêchèrent la formidable personnalité du maître de tracer dans l'art de la musique une voie lumineuse. Il travailla avec ardeur et sérénité ; il avait foi en lui, mais le temps ne lui laissa pas achever son œuvre : la mort le surprit le 10 janvier 1895... Il mourut à Cannes, où il terminait sa *Vivandière*. Le corps décharné, la vie se retirant, son regard brillait d'une expression prodigieuse. Seulement la pensée retenait le souffle en cet être qui n'appartenait plus à la terre.

» Six semaines avant sa mort, il devint aphone à tel point qu'on devait se pencher sur ses lèvres pour entendre ses paroles. Une nuit, comme il ne pouvait se résoudre à abandonner son travail, sa sœur, qui le veillait avec amour, lui fit observer doucement qu'il se fatiguait. Il répondit : « Non... Car il me semble qu'un rideau s'écarte et que je n'ai qu'à traduire les voix qui me bercent... » Enfin, un jour où il achevait d'orchestrer la *Vivandière*, sa plume s'arrêta ; il suffoquait. Une heure après, son regard s'éteignait... »

Ce fut, au demeurant, un singulier personnage. Il ne se serait, par exemple, jamais attablé dans un café, et il montrait une crainte extrême des foules. Chaque été, même à la fin de sa vie, il revenait aux alentours de Taverny, dont les paysages charmants lui étaient familiers ; il voyageait toujours en troisième classe, choisissant le dernier wagon, et montant dessus, il s'adossait à la locomotive.

Il souffrit de mésaventures qui troublèrent le succès de ses œuvres ; mais peu enclin aux luttes contre les directeurs trop hâtifs, il céda toujours. C'est ainsi que son *Dante*, œuvre dramatique et originale, devait passer à l'Opéra-Comique par traité au moment de l'Exposition de 1889. Il voulut voir et revoir sa partition, dans une loyale défiance de lui-même, et préféra céder son tour à l'*Esclarmonde* de M. Massenet... Lorsque l'œuvre fut jouée, la direction Paravay finissait une exploitation si pénible que les décors du 3^e acte ne furent pas livrés au jour de la première. Et Dante endormi appelait l'enfer ou le ciel, invoquait Béatrice ou Virgile devant un immuable et trop sommaire rideau de fer.

Benjamin Godard avait, dans son salon, un buste de Beethoven remarquable.

Comme ce buste voisinait avec un sien portrait le représentant enfant, les journaux racontèrent qu'il tenait la musique honorée seulement par deux génies : Beethoven et lui-même. En réalité, c'était là le salon familial, ordonné par sa mère, et pieusement respecté. Mais les légendes sont plus belles que la vérité.

Des admirateurs de ce musicien ont voulu réparer les injustices du passé. Mlle Madeleine Godard et le comité que préside avec un zèle si touchant M. Henri Danvers associent leurs efforts dans ce but louable. Et le monument élevé est légitime, à la mémoire de cet artiste qui fut un sincère et un laborieux. On lui reprocha sa technique facile, « son inspiration abondante et peu surveillée » ; certes, il eut des défauts, mais que ces défauts seraient donc parfois nécessaires à nos compositeurs actuels !

O musique, berce l'humanité souffrante,
Endors-là, berce-la dans tes bras d'amoureuse...

Car il aima son art passionnément, et
l'honora. T.

Causerie musicale

I. — NOUVEAUTÉS

Parmi les nouveautés intéressantes du mois signalons : *Twee liederen (De blinde Knaap et Van 't Maagdeken)*, musique de M. Hendrik Willems ; — *Ik wil terug naar moeder gaan*, paroles de A. Cossaert, musique de A. Veranne-man. Editions Faes (Anvers).

**

II. — CONCERTS

Nous avons eu la rare fortune de pouvoir applaudir, le 8 janvier, à la Grande Harmonie, le fameux Quatuor de Saint-Petersbourg. Ce groupe de virtuoses se compose de M. Boris Kamensky, 1^{er} violon, M. Naum Kranz, 2^d violon, M. Alexandre Borneman, alto, et M. Sigismond Butkevitsch, violoncelliste. L'intérêt de la soirée était tout d'abord le programme, composé d'œuvres russes absolument inconnues en Belgique ; c'était ensuite et surtout la valeur des interprètes qui jouissent de la réputation, bien méritée d'ailleurs, d'un des meilleurs ensembles existants.

Dès la première portée, le public avait jugé le Quatuor à sa valeur ; l'attaque est franche, le son pur, net, bien affirmé : le quatuor en ré majeur de Borodine nous a permis en outre d'apprécier l'homogénéité parfaite du groupe : rare-

ment pareille cohésion a pu se remarquer, aussi le public enthousiasmé n'a pas hésité à multiplier les rappels. Les virtuoses slaves garderont un bon souvenir de l'accueil que leur ont réservé nos amateurs de belle musique.

*

**

M. Serge de Barincourt, que nous avons entendu le 14 janvier, est d'origine brésilienne ; il est né à Nice en 1891, il a donc seize ans à peine, Leoncavallo et Thomson dirigèrent ses études. Nous ne retracerons pas la courte mais brillante carrière du jeune virtuose ; à douze ans, il se faisait applaudir par la critique musicale de Rio-de-Janeiro ; la reine de Portugal, le shah de Perse, d'autres encore, le comblaient d'éloges et de présents.

Reconnaissons à notre tour que M. Serge de Barincourt possède une nature spéciale, une âme admirablement douée, susceptible des plus belles compréhensions du grand art. Joignez à cela une parfaite correction, une technique éblouissante, un son d'une rare pureté, et vous pourrez avoir une faible idée de ce que fut l'aspect artistique de la séance du 14. Evidemment, il y a de-çi-de-là, quelques faiblesses ; mais n'oublions pas que la main qui tient l'archet est presqu'une main d'enfant, et une défaillance s'explique aisément. L'impression d'ensemble est que nous nous trouvons en présence d'un prodige auquel l'avenir réserve d'éclatants succès. Le public était littéralement charmé ; aussi n'a-t-il pas ménagé ses chaleureux applaudissements, et, rompant avec une tradition constante, il n'a pas hésité à fleurir le virtuose brésilien.

*

**

Notre chronique mensuelle a été forcément écourtée par une assez longue indisposition. Nos lecteurs voudront bien excuser cet involontaire contretemps.

*

**

III. — COMMUNIQUÉS

CONCERTS DURANT. — Dans son souci d'arriver à des exécutions irréprochables, M Durant a organisé cette année le travail de ses répétitions en multipliant les répétitions partielles, de façon à ne négliger aucun détail. Son orchestre sera encore renforcé pour le festival Wagner, fixé du 10 au 24 février, avec le sympathique baryton Seguin comme soliste. Du 10 au 24 mars se donnera le festival Beethoven avec l'interprète incomparable des grands classiques, le violoniste Burmester. Successivement Bruxelles, Anvers, Gand, Liège, Charleroi, Mons, Tournai et Lille pourront applaudir cette œuvre d'extension musicale et de décentralisation artistique.

Voici le programme du festival Wagner, qui

sera donné à Bruxelles, le dimanche 10 février, à 2 heures, à l'Alhambra : TANNHAUSER : Ouverture ; — SIEGFRIED : Murmures de la Forêt ; — TRISTAN & YSEULT : Prélude et Scène finale ; — MAITRES-CHANTEURS : Prélude du 3^e Acte et Réverie de Hans Sachs, avec M. H. Seguin ; — PARSIFAL : Prélude & Enchantement du Vendredi-Saint ; — CRÉPUSCULE DES DIEUX : Voyage au Rhin ; — WALKYRIE : Adieu de Wotan et Incantation du feu, avec M. H. Seguin.

*

**

M. Georges De Marès, violoniste, qui l'an dernier remporta un énorme succès, donnera son récital annuel, à la Grande Harmonie, le 14 février prochain, à 8 1/2 heures du soir, avec le gracieux concours de Mlle Irma Hustin, pianiste. Au programme des œuvres de Bach, Tartini, Fiorillo, d'Ambrosio, Drdla, Tartini-Thomson.

*

**

Le 15 février, à 8 1/2 heures, à la Grande Harmonie, concert organisé par M. Deru, l'éminent violoniste belge.

*

**

Le jeudi 28 février, à 8 1/2 heures, à la Grande Harmonie, concert organisé par Mlle Mollander, pianiste.

FR. DUCOUR.

Petites Nouvelles

Les Conférences de Notre Dame de Paris offrent cette année un attrait particulier : l'abbé JANVIER traite, en effet avec la hauteur de vues et l'autorité que tous aiment à lui reconnaître, un sujet très intéressant : « Le Vice et le Péché » : La simple énumération des sujets traités dans les Conférences du Dimanche et les allocutions de la Retraite Pascale, ne manquera pas de fixer l'attention.

Première Conférence. — De l'antagonisme du péché et de la loi éternelle.

Deuxième Conférence. — Les puissances extérieures du péché : de l'impossibilité pour Dieu de participer à la malice du péché.

Troisième Conférence. — Les puissances extérieures du péché : Le Démon.

Quatrième Conférence. — Les puissances extérieures du péché : Le péché originel.

Cinquième Conférence. — Les puissances extérieures du péché : Influence du péché originel sur les péchés personnels.

Sixième Conférence. — Les puissances intérieures du péché.

« *Les Langues vivantes* ». Revue bi-mensuelle illustrée d'enseignement.

Les « *Langues Vivantes* » veulent rendre attrayante l'étude des langues étrangères en fournissant aux professeurs et aux élèves, des anecdotes, des traits de mœurs et des articles humoristiques.

Les « *Langues Vivantes* » publient des chroniques littéraires et politiques, des extraits annotés des revues et des journaux étrangers pour ceux qui veulent par la lecture conserver leurs connaissances acquises.

Les « *Langues Vivantes* » aident par des cours de correspondance commerciale, des corrections de devoirs et des échanges de correspondances ceux qui pour leur formation personnelle ou leurs affaires veulent se perfectionner dans l'étude des langues étrangères. Elles organisent des voyages d'études à l'étranger.

Les « *Langues Vivantes* » paraissent en 5 langues : anglais, allemand, espagnol, italien, français.

Le prix d'abonnement varie suivant le nombre de langues auxquelles on s'abonne ; il est de 3 francs pour une langue et de 7 fr. 50 pour la Revue complète.

Un spécimen gratuit est envoyé sur simple demande par MM. BLOUD et Cie, 4, Rue Madame, Paris.



LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

Sommaire : Des vers français (Fr. Veuillot). — Maître, *poésie* (Madeleine Lépine). — Les fées du soleil, *suite* (Noël Hervé). — Les Rameaux (G. Dupont). — Memento culinaire (Tante Louise). — La première absinthe de mon vicaire (Pierre l'Ermité). — Le chant de l'alouette (Jean De Jacouret). — Le mois littéraire (Lector). — Un Louis XVII ignoré (Gaulois). — Le costume au théâtre (T. P.). — Causerie musicale (Fr. Dufour). — Revue des revues.

DES VERS FRANÇAIS

Voici tout juste quarante ans, — c'était en 1866, — un petit volume de poésie voyait le jour, qui faisait connaître à l'opinion le nom de François Coppée. Quarante ans tout juste après le *Reliquaire*, le débutant d'alors, devenu l'illustre académicien d'à présent, ajoute à la longue et brillante série de ses œuvres un nouveau volume de poésie. La vieillesse n'a pas encore tari cette verve féconde.

Le dernier recueil de M. Coppée est intitulé tout simplement : *Des vers français* (1).

Ce titre court et sans apprêts caractérise à merveille le talent du maître et définit, d'une façon particulièrement heureuse, son livre d'aujourd'hui.

Ce sont bien des vers français qu'on y trouve. Ils sont français par le rythme : ils ont le respect de ces vieilles lois que tant de poètes aujourd'hui rejettent comme une entrave étouffante pour l'inspiration, sans songer que les plus grands génies, vaillamment courbés sous leur joug, ont su en faire le cadre et le tremplin des essors les plus lyriques et des plus pures beautés.

Ce sont bien des vers français. Car ils sont français par le verbe : ils ont le souci de conserver cette vertu maîtresse de notre langue, la clarté. Nettement et sobrement, sans se perdre en raffinements alambiqués, ni en périodes contournées, ils expriment des choses intelligibles aux

humbles et aux ignorants, comme aux esprits d'élite.

Ce sont bien des vers français. Car ils sont français par le cœur : ils ont pour guide et pour idéal ces cultes essentiellement français : l'amour de Dieu, l'amour de la patrie, et en même temps, l'amour de toutes les sublinités, de tous les héroïsmes et de toutes les candeurs, qui florissent avec une puissance toujours jeune sur ces tiges immortelles.

Ce sont bien des vers français, enfin. Car ils sont français par l'esprit : ils s'appuient sur ce bon sens vigoureux, limpide et franc, qui éclaire et soutient l'intelligence de notre race.

M. Coppée ne pouvait choisir un meilleur titre. Et j'ajoute que c'est aujourd'hui l'un des très rares poètes qui aient le droit d'arborer ce drapeau.

Le lecteur ratifiera ce jugement, en feuilletant le volume. Il y retrouvera le Coppée de la *Bénédiction*, de l'*Epave* et de la *Grève des forgerons*, dans ces contes, d'une grande simplicité d'invention et de langage, mais d'une noble élévation de cœur et souvent d'une poignante émotion : le *Duel au sabre*, l'*Écu de six livres*, ou dans ce beau triptyque : *Une famille de soldats*. Il le retrouvera encore dans le mélancolique et fier poème qui ouvre le recueil, cette méditation sur la France de jadis inspirée par une visite à un vieux *Château à vendre* :

Parmi les nénuphars et les souples roseaux,
Le château lézardé, tel qu'une fleur des eaux,

(1) Chez Lemerre, 23, passage Choiseul.

Emerge de fossés à l'eau trouble et malade,
Et les vieux mascarons sculptés de la façade,
Penchent sur ce marais leurs visages chagrins.

Mais, dans ce grand logis triste et délabré, le poète retrouve intacts les portraits de famille et, devant ces nobles figures de seigneurs et de chevaliers, il songe à la grande œuvre accomplie par ces disparus, qui ont fait la France :

Leur sang fut le ciment de ce grand édifice.
Ils ont, croyant en Dieu, fidèles à leur roi,
Maintenu l'unité de pouvoir et de foi.
Leur effort instinctif pendant la lente histoire,
Province par province, accrut le territoire.
Il leur doit, ce pays natal que nous aimons,
Sa ceinture de mers, de fleuves et de monts.
Leur épée a donné sa forme à la patrie ;
Et si, de notre temps elle s'est amoindrie,
C'est que nous n'avons pu, peuple au cœur fatigué,
Garder intact le sol qu'ils nous avaient légué...

Comme en ces œuvres de longue haleine, on reconnaîtra aussi l'écrivain au style de race, le citoyen au cœur de patriote, dans les pièces plus brèves, poésies de circonstance nées d'une émotion vive qui s'est épanchée en vers énergiques et vibrants. Ce sont les coups de glaive et les coups de clairon du Coppée militant que nous avons connu et admiré depuis son retour à Dieu. Ainsi, *l'Espoir de l'armée*, *Ballade parlementaire sur l'expulsion de l'abbé Delsor*. *Sur le passage d'un régiment*, *Chauvinisme*. Ainsi, surtout, le *Christ hors la loi* :

J'ai dit au Crucifix en tombant à genoux :
— Pardon pour cette honte encor dans notre
[histoire !

Nos infâmes tyrans t'ont chassé du prétoire,
Le jour même. Seigneur, où tu mourais pour
[nous.

C'est une ignominie et c'est un sacrilège.
Mais ta tragique image, innocent condamné,
Peut-être importunait d'un remords obstiné
Les hideux magistrats somnolant sur leur siège.

Ton souvenir, Jésus, ne gêne plus Caïphe.

Enfin, le poète atteint ses plus beaux accents et ses plus hauts élans dans les pages purement religieuses, qu'il a répandues à travers son livre, comme il les a semées à pleines mains dans les plus récentes années de sa vie. On y goûte une fraîcheur, une sérénité de sentiments, une pureté d'expressions qui sentent le renouveau.

Admirez cet *Angelus*, qui fait rêver au tableau de Millet :

C'est dans les champs qu'il faut écouter l'*Angelus*,
Alors que chaque note argentine s'élance,
Et se répand dans un grand ciel plein de silence,
C'est par un calme soir de la belle saison,
Quand le bon vieux clocher debout sur l'horizon
Semble de ses sons clairs bénir les toits de
[chaume.

Quand la nature a l'air de prier, quand l'arôme
Des foins coupés s'exhale, exquis, parmi l'air pur,
Et quand on s'imagine, en regardant l'azur
Assombri, mais que pas un nuage ne voile,
Que chaque tintement fait éclore une étoile.

Savourez ailleurs, dans la candide et grave poésie sur le chapelet, savourez cette piété d'enfant chez une âme virile :

Dans le creux de ma main je vois mon chapelet,
Et, pour moi, ses grains noirs sont comme une
[semence,

Qu'avec un grand espoir je jette au ciel immense.
Chaque *Ave* va bientôt, miracle merveilleux !
S'épanouir aux pieds de la reine des cieux
Et suave parfum, ma prière fleurie
Montera doucement vers la Vierge Marie.

Mais, de tout ce recueil, l'œuvre la plus haute et la plus noble nous semble encore cette *Veillée de Noël* qui la termine et qui la couronne : admirable confession du chrétien revenu à la foi de sa première enfance et qui, du soir de sa vie, éclairé par le soir de Noël, examine en pénitence sa longue carrière. Cette poésie, d'une facture si simplement harmonieuse et d'un sentiment si fièrement chrétien, nous apparaît comme la réplique, en vers, de l'admirable préface de la *Bonne souffrance*...

Mon cœur, ce soir, au cœur d'un enfant es
[pareil.

Je suis sûr que sur moi le pardon va descendre.
Comme jadis, mettant mes souliers dans la
[cendre,

J'étais sûr d'y trouver des jouets au réveil.
O douceur ! Le petit Jésus a la puissance
De faire reflurir, avec un seul regard,
L'enfantine candeur dans l'âme d'un vieillard,
Et dans un vieux coupable une jeune innocence.

A ces derniers vers je n'ajouterai rien ;
je veux laisser cette mélodie chanter dans
la mémoire de mes lecteurs et cette pensée
pénétrer dans leur âme.

FRANÇOIS VEUILLOT.

MAITRE !

Nazaréen, vêtu de blanc,
Que portait la mer azurée,
Gloire à toi qui versas ton sang
Pour laver notre âme ulcérée !

Dieu d'Abraham et de Nachor,
A qui les saints font un cortège,
Gloire à toi qui, sur le Thabor,
Effaçais le lis et la neige !

Oh ! quelle est ta beauté, mon Dieu,
Dans les affres de l'agonie,
Quand Judas, l'exécrable Hébreu,
Trahit ta douceur infinie !...

Voyageur d'un monde lointain,
Vainqueur de la mort invaincue,
Gloire à toi dans le clair matin,
Lumière à la terre apparue !...

Oh ! combien, sorti du tombeau,
Saint des saints que l'Archange adore,
Magdeleine te trouva beau
Dans les souffles purs de l'aurore !

« Rabboni ! ».. dit-elle avec feu,
Touchant deson front l'herbe humide.
« Voici mon Seigneur et mon Dieu,
Et l'odieux sépulcre est vide !... »

MADELEINE LÉPINE.

Les Fées du Soleil

(Suite.)

Le soir, le messenger habituel revint avec un panier rempli d'amandes, de noisettes, de pistaches, d'œufs, et de vases de miel. Inutile de dire que le nougat le meilleur et le plus parfumé fut servi à l'étranger.

Après l'avoir goûté, le gentilhomme appela à part tante Trinidad, et lui dit qu'il était temps de parler mariage à Carmelita. Puis, content et satisfait, il s'éloigna, disant qu'il serait de retour dans une quinzaine de jours pour les noces.

Tante Trinidad fut très étonnée en voyant Carmelita fondre en larmes à la nouvelle de son mariage prochain.

— Qu'y a-t-il donc, ma fille ? lui dit-elle. Est-ce que ce généreux hidalgo te

déplaît ? Il t'a adressé beaucoup de compliments et offert de nombreux cadeaux, et ceci est une preuve de sa sincérité. Il t'aime ; peux-tu en douter ?

— Non, mais c'est précisément cela qui me fait pleurer.

— Tu pleures parce que tu es aimée d'un si honnête homme ?

— Non, mais parce que cet homme si honnête, nous l'avons trompé ! Lorsqu'il découvrira que je ne possède aucun des talents que je me suis, laissé attribuer, que pensera-t-il de moi ?

— Allons, fillette, aie foi en la Providence !

Carmelita pensa à ses bonnes petites fées, et elle eut comme un remords de les avoir oubliées un instant. Pourtant sa tristesse et sa mélancolie étaient telles que vers le soir, avant que ne s'évanouissent derrière les montagnes noires les derniers rayons du soleil, les trois petites fées vinrent la consoler.

— Pourquoi es-tu si triste ? lui dirent-elles, ainsi que l'avait fait tante Trinidad. N'es-tu pas la plus fortunée des fiancées ?

— Oui, mais serai-je la plus heureuse des épousées ? demanda-t-elle tristement à son tour. N'est-ce pas un songe que tout cela ? Est-il vrai qu'il m'épousera ?

— C'est aussi vrai que nous sommes venues pour te demander la faveur d'une invitation à tes noces.

— Pour vous ? s'écria la jeune fille surprise.

— Non, pas pour nous, mais pour trois femmes très pauvres, et assez malheureuses, qui vivent dans un hospice et n'en sortent jamais parce qu'elles n'ont personne pour les inviter à une fête. Elles ne seront pas l'ornement de tes noces, les pauvrettes ! Mais tu feras une bonne action en les invitant.

— J'agirai de tout cœur suivant vos désirs, répliqua vivement Carmelita. Mais, dites-moi, comment devrai-je faire pour les inviter ?

— Quant à ceci, nous y penserons, répondirent les fées. Et elles s'évanouirent dans l'instant même où, à l'horizon, le dernier rayon de soleil disparaissait derrière les noires montagnes.

Le jour du mariage arriva. La cérémonie eut lieu dans la matinée, après quoi l'on festoya et l'on dansa jusqu'au soir.

Et voilà que, parmi les invités les trois malheureuses jeunes femmes se

présentèrent. Mon Dieu ! qu'elles étaient à plaindre !

L'une avait le dos si tors que son menton touchait sa ceinture, et ses bras étaient courts et petits comme des nageoires de poisson. Les bras de la seconde étaient au contraire si gros que son corps très mince disparaissait pour ainsi dire entre eux deux. La troisième avait la peau du visage toute ridée et desséchée ; elle avait en outre un cercle rouge autour de ses yeux saillant de leur orbite.

— Carmelita ! s'écria le fiancé en les voyant entrer. Qui sont ces trois monstres ? leur présence nous sera de mauvais augure.

— Oh ! non, mon époux aimé, ne parlez pas ainsi. Ce sont trois jeunes femmes disgraciées que la fatalité a rendues malheureuses ; leur existence est triste. Ne refusez pas aujourd'hui de les laisser prendre leur part de notre bonheur.

— Soyez les bienvenues, alors, dit le riche hidalgo, et il pria un ami de faire les honneurs de la maison aux trois jeunes femmes comme aux plus nobles duchesses de la Castille.

C'est ainsi qu'elles furent reçues, et voilà pourquoi on leur assigna la meilleure place dans la grande salle de bal.

Mais plus tard une curiosité irrésistible, le désir de connaître la cause de ces difformités extraordinaires s'empara de l'époux.

Le bal était à peine commencé qu'il alla s'asseoir près de la plus grande des trois, et après l'avoir saluée d'une manière courtoise, il demanda d'une voix affectueuse :

— Oserai-je vous demander, ma pauvre enfant, comment votre dos est devenu si courbé, et vos bras si courts ?

Il craignait de l'avoir offensée gravement par cette question, et il demeura tout surpris lorsque la jeune femme lui répondit très complaisamment et avec un sourire :

— Je n'en rougis pas, señor ; je possédais une habileté rare dans le travail de la dentelle ; et ma maîtresse me tenait courbée du matin au soir pour dévider sans repos des écheveaux. C'est ainsi que je suis devenue bossue et que mes bras se sont raccourcis.

Un affolement indescriptible s'empara de l'âme de l'hidalgo. Lui aussi il avait désiré que sa femme fût une excellente dentellière ; mais, à présent, la pensée

que Carmelita pouvait un jour devenir semblable à cette malheureuse si disgraciée le remplît d'épouvante. Il s'en fut aussitôt rejoindre sa femme, et exigea d'elle le serment de ne plus jamais faire de dentelles.

Un peu plus tard, la même curiosité irrésistible l'entraîna vers la seconde femme ; il lui demanda avec une égale politesse quelle était la cause du gonflement extraordinaire de ses bras.

— Je savais, répondit-elle, confectionner des nougâts délicieux, et des gâteries de tout genre ; et à force de peler des amandes et des noisettes, mes bras en sont arrivés à l'état dans lequel vous les voyez.

Encore plus alarmé qu'auparavant, le marié retourna de nouveau vers Carmelita et lui fit promettre solennellement qu'elle ne ferait plus jamais de pâtisserie.

Finalement, encouragé par la complaisance avec laquelle sa curiosité avait été satisfaite, il alla demander à la troisième pauvre la cause de ses difformités, c'est à dire pourquoi elle avait la peau aussi desséchée, aussi ridée, et les yeux aussi cerclés de rouge.

— Je pouvais me flatter d'être pour ainsi dire une artiste en matière de cuisine, répondit celle-ci en souriant. Par malheur je fus mariée très jeune à un homme si gourmand que pour le contenter, il me fallait passer en cuisine une grande partie du jour. Un jour, tandis que je maniais une poêle pleine d'huile, celle-ci s'enflamma et me brûla tout le visage.

Le noble hidalgo ne laissa pas la malheureuse achever son récit. Sans même lui adresser une parole de condoléance, il rejoignit de nouveau sa Carmelita et lui fit jurer encore une fois de ne plus jamais s'occuper de cuisine durant sa vie entière.

Traduction française de
NOËL HERVÉ.

Les Rameaux

Le petit rameau de Pâques fleuries a des racines tenaces. La Terreur, elle-même, n'avait pu les arracher. L'année qui suivit la chute de Robespierre, on assure que les marches de l'église Saint-Roch, quand vint le dernier dimanche du

carême, se fleurirent tout à coup de verdure. Les *Merveilleuses* y organisèrent une vente de charité en plein air. Leurs petites mains disparaissaient sous les gerbes, comme leur visage s'enfouissait au fond de l'immense pavillon de leur cha peau. Autour d'elles, papillonnaient les *Incrovables*, ardents à butiner cet étalage improvisé et à lorgner d'assez près, avec leurs énormes lunettes, les jolis doigts des marchandes. Trois quarts de siècle plus tard, sous la Commune, la grosse voix du canon n'effraya pas, devant Saint-Sulpice, les acheteurs de rameaux.

De nos jours, presque partout en France, c'est le buis qui a encore les honneurs de la journée ; Fontainebleau et la Ferté, Bondy et Meaux se chargent d'en approvisionner Paris. Ce sont, dans les environs de Menton, des branches bénites d'olivier que l'on suspend aux arbres. A Rome et à Vienne, on leur préfère les palmes, plus décoratives. Dans la Basse-Autriche, de simples tiges de saules, et de belles branches de bouleau ou de houx dans le Tyrol, la Croatie ou le pays de Salzbourg.

Le rendez-vous, pour la grande procession des Rameaux, était à Sainte-Geneviève-du-Mont, dans le Paris du moyen âge. On s'y rendait en silence. De là, le clergé dévalait, en grande pompe, de la rue Saint-Jacques. Auprès du Petit-Châtelet, les maisons étaient tendues de draps blancs et enguirlandées de lierres. Le long des murs, on avait disposé des bancs pour messieurs les chanoines. On arrivait enfin devant la prison. L'évêque chantait *Attollite portas* et un sergent ouvrait les cachots. Le prélat entrait ; il délivrait un détenu qui, tout joyeux, le suivait jusqu'à Notre-Dame, portant, en signe de gratitude, la queue de la robe épiscopale.

On brûle, dans les campagnes berrichonnes, les buis flétris de l'année précédente, pour qu'ils « se changent en rameaux d'or » ; puis, les croyants s'en vont à leur champ ou à leur vigne. Tête nue, le genou au sol, ils se signent et plantent, dans la terre maternelle, un rameau béni. A l'entrée de leur maison, de leur étable, de leurs greniers, ils en accrochent de menues branches ; mais ils ont bien eu soin de les casser et non de les couper. Un peu partout on en attache aux croix des carrefours et des cimetières. Il faut qu'elles protègent les vivants et les trépassés. Dans les Alpes autrichiennes, comme en France, ces rameaux

savent garder les récoltes de la maladie et de la grêle. Les enfants les portent allègrement au bout de longs bâtons garnis de pommes. Ils y mêlent, en Périgord, des oranges et des gâteaux. Et, ce jour-là est, pour eux, la grande fête de la gourmandise.

Il importe, en Touraine, au moment de l'adoration de la Croix, que l'on va faire au milieu des tombes, d'être très attentif au vent qui souffle. Car ce vent doit dominer pendant toute une année. Le dimanche des Rameaux a un autre privilège : dans maint village du Cher, du comté de Nice et d'autres régions encore, c'est ce jour-là que les trésors cachés se révèlent. Mais il faut se hâter de les saisir : ils ne sont visibles qu'un instant.

Après la fête des Rameaux, on garde ici ou là, dans l'Auxois, par exemple, le buis béni ; il est précieux contre l'orage, car il éloigne la foudre. On craindrait de le détruire, en Bretagne ; on l'y conserve dans la vieille armoire et il sert, pour chacun, à compter les années vécues. Du reste, la légende fait d'ordinaire reverdir ces buis à Pâques Fleuries. Nul ne néglige, en Armorique, de les placer dans les cercueils. On fait de même dans le Midi de la France et en Espagne. On a bien soin de mettre les rameaux bénits entre les mains jointes des morts. Ces rameaux ne périssent point, quand les défunts sont sauvés. Il leur arrive même de germer sur la fosse et de l'ombrager. Et l'on raconte que, tout le jour, sur ces arbustes mystérieux, les oiseaux viennent chanter.

G. DUPONT.

Memento culinaire

Dîner de famille

Purée de poireaux à la Faubonne.

Emincé de porc aux oignons.

Gigot braisé.

Pommes soufflées.

Crème renversée.

ÉMINCÉ DE PORC AUX OIGNONS. — Prenez un morceau de longe de porc, coupez en tranches minces, tenez-les à couvert. Emincez quatre oignons, faites-les revenir à la poêle, sur un feu très doux, mouillez de quelques cuillerées de vinaigre et faites-les à peu près réduire.

A ce moment, vous ajouterez l'émincé, avec sel et poivre ; sautez le tout ensemble dix ou douze minutes. Avant de servir, arrosez avec quatre cuillerées de sauce tomates.

TANTE LOUISE.

La première absinthe de mon vicaire

Lui, c'était une brute. D'abord maquignon, ensuite charretier, puis *toucher de bœufs*, il avait fini par prendre un débit de *vins et liqueurs*, juste en face de la porte de l'usine à gaz.

C'était là que les frères et amis venaient siroter le « casse-poitrine » et jouer au *biribi*.

Il y servait, digne et majestueux, aidé de sa femme, plantureuse aveyronnaise, qui répondait au nom d'Eugénie.

Obligé par sa profession d'être toujours en état de projeter un client au milieu de la rue, Machut se faisait souvent les poings sur sa « légitime ».

— Eugénie, t'as pas graissé le zanzibar !

— Pas graissé ! c'est-y possible ! et même que j'y ai passé...

— ... Pas graissé, que je te réitère !...

— ... Si !...

— ... Non !...

— ... Si !...

— ... !!!!

Et Eugénie, les yeux largement noircis, remontait, en hurlant, l'escalier en colimaçon qui reliait le comptoir à la chambre nuptiale.

* *

Un jour, la Providence, estimant qu'Eugénie avait conquis assez de mérites ici-bas, lui envoya une pleurésie double.

Son noble époux, furieux de rincer des bouteilles tout seul, la traita d'abord du haut en bas ; puis, finalement, fit demander le médecin du gaz.

Ce dernier déclara que la femme en avait pour quatre jours, après lesquels on pourrait rabattre les volets, et écrire sur eux : *Fermé pour cause de décès*.

Machut lui remit 2 francs en le traitant de *charcutier*, et que si c'était pour arriver à un pareil résultat qu'il avait étudié jusqu'à trente ans, eh bien !... franchement, le jeu n'en valait pas la chandelle !

Et comme Eugénie *réclamait* un prêtre,

Machut jura, la main sur *La Gazette*, que jamais, au grand jamais, un curé, fût il le pape, ne franchirait son comptoir !

Le propos fut répété par un chauffeur dans les batteries ; puis, le soir, dans les ménages ; et, lorsque le petit vicaire passa le lendemain le long de l'avenue pour aller faire le catéchisme aux moutards, on le regardait avec un air d'avoir deux airs... ! « Ohé !... le curé ! toi qui as administré la femme à Bougnard, tâche donc moyen d'aller administrer la femme au père Machut !... Il est de l'Aveyron, lui, c'est une autre histoire ! »

Alors, le vicaire résolut d'y aller, et de tenter le même coup.

* *

Il est 11 heures du matin : un débit plein d'ouvriers attablés pour déjeuner ; des cris, du tabac, des chansons ; debout devant le comptoir, deux couvreurs, leurs outils aux pieds, discutent le nouveau ministère ; des bruits de cuillères, de fourchettes, de verres, des bouts de couplets, un commencement de dispute...

Tout à coup, un silence *absolu*... UN CURÉ QUI VIENT DE TOURNER LE BEC DE CANE !! -

« ... Machut... un ratichon !... »

Machut préparait justement son fromage pour les desserts : d'un bond, il s'est retourné ; d'un coup d'œil, il a compris... Malheur et massacre !... le curé qui vient administrer sa légitime !..

— Qu'est-ce que vous venez f... ici... ???

— ...

— Qu'est-ce que vous venez f... ici... ?

— ... Ça fait déjà deux fois que vous me posez la question, fait le vicaire très calme.

— ... Qui... qu'est-ce que vous venez... ?

— ... Parfaitement : « f... ici ». C'est compris. Et... c'est comme cela que vous recevez vos clients... ? Je viens prendre une consommation !

— ... Une...

— Consommation ! crie le vicaire impatient. Ah ça ! est-ce que vous avez du coton dans les oreilles... ?

Et de l'air le plus naturel du monde, l'abbé s'assied à une table, au milieu des ouvriers excessivement intéressés.

Machut le suit, ahuri et furieux.

— ... Alors .. ??

— Alors... je veux une consommation !...

— ... Pourquoi faire...

Le vicaire se croise les bras, énervé :

— Ah ça ?.. est-ce que vous allez m'en-

nuyer longtemps comme ça... ? Dites donc, les amis, quand vous lui demandez une consommation, est-ce qu'il exige que vous lui décriviez ce que vous voulez en faire ??? Soyez tranquille, on vous la payera !...

— Laquelle que vous voulez, de consommation... ?

— ... Qu'est-ce que vous avez... ?

— ... De l'absinthe...

— ... Apportez-moi de l'absinthe !...

Les boules languissent au billard ; le zanzibar est délaissé ; le haricot de mouton se fige dans les grosses assiettes de faïence ; tout le monde regarde le curé, qui lentement, goutte à goutte, méthodiquement, fait couler l'eau dans son absinthe, et paraît s'intéresser énormément aux cercles verdâtres qu'elle décrit.

Machut regarde, lui aussi, et de plus en plus ahuri.

Mais, brusquement, l'abbé lui plante ses deux yeux dans les siens.

— Alors vous avez tant que ça peur des curés... ?

— ... Peur des curés !!... moi peur des curés !!.. Jamais ! Jaaamais !...

— Faut croire que si.

— Ah !... et pourquoi... ???

— Parce que vous avez la figure bouleversée ; vous ne vous voyez pas, mon cher ; mais vos yeux sont hors de la tête !... Pas vrai, les amis ?...

Et, partout dans le cabaret, on opine du bonnet. Il n'y a pas à dire, Machut n'a pas l'air ordinaire ; et c'est à cause du curé ; or, quand on ne craint pas du tout quelqu'un, on ne se retourne pas ainsi les sangs à cause de lui !!

— Eh bien ! voilà, c'est par rapport à la bourgeoise.

— ... Par rapport à la bourgeoise... Eh bien ! puisque vous en parlez le premier, je ne vais pas vous moisir mon opinion ; et même je veux la dire devant tout le monde. Ecoutez tous et répondez-moi ; êtes-vous, oui ou non, pour la LIBERTÉ ?...

(De tous les côtés) — POUR LA LIBERTÉ !

— ... Eh bien ! la femme à Machut ne veut pas partir comme un chien ; elle veut se faire administrer ; or, Machut veut violenter sa volonté, et l'empêcher de voir un prêtre. Machut a-t-il raison... ? Machut a-t-il le droit de dire : « Vive la liberté... pour moi !... A bas la liberté pour les autres !... »

Il y eut une seconde de silence... Puis l'anticléricisme céda à la raison, et un

chauffeur cria d'une table : « Machut, t'as tort !... claque comme tu veux ; mais laisse les autres cliquer aussi comme ils veulent ! »

— Eh bien ! fit Machut avec un juron, allez lui graisser les pattes !... Après tout... je m'en f... Qu'est-ce qui a demandé du fromage ?... cria-t-il autour de lui, pour changer la conversation...

Et comme, une demi-heure après, l'abbé redescendait tranquillement, son parapluie sous le bras, un ouvrier cria :

— Monsieur le curé... votre absinthe !

Sans sourciller, l'abbé prit le verre.

— Faut trinquer avec Machut ! entonna une autre voix.

— Parfaitement !... répéta-t-on en riant dans tous les coins.

— Mais volontiers ! fit l'abbé.

Alors, Machut prit le verre du curé :

— Passez-moi celle-là, dit-il simplement, elle vous ferait mal ; je vais vous en préparer une autre... une de demoiselle !...

Une absinthe de demoiselle préparée à un curé !... et par Machut ! On en parlera longtemps à l'usine à gaz !...

PIERRE L'ERMITE.

Le chant de l'alouette

(TABLEAU DE JULES BRETON)

Elle n'est pas bien jolie et n'a rien de très sympathique, la robuste paysanne qui remplit presque en entier le cadre de ce tableau. Le paysage qui l'entoure n'a rien non plus de bien pittoresque ; c'est une vaste plaine uniforme et monotone, semblable à celles de la Beauce, terminée au loin par quelques chaumières entourées d'arbres.

D'où vient donc le charme éprouvé devant ce tableau qui vous captive et vous retiendrait indéfiniment en admiration devant lui ? C'est que l'artiste a su mettre dans son œuvre un cachet de vérité qui la rend vraiment vivante sous nos yeux.

Cette femme qui va pieds nus, sa faucille à la main, à travers la campagne, est réellement vivante ; il nous semble la voir marcher ; il semble qu'elle va nous adresser la parole en nous demandant pourquoi nous sommes là à la contempler.

Et la nature qui l'entoure est aussi pleine de vie et d'animation ; on la voit

tressaillir d'allégresse sous les premiers rayons du soleil dont le disque brillant apparaît à l'horizon.

L'illusion est complète ; il nous semble être plongés nous mêmes au sein de cette nature enchanteresse. La fraîche brise du matin toute parfumée par l'odeur des foins nouvellement coupés vient caresser notre visage ; les herbes de la prairie, encore recouvertes de leurs fines gouttelettes de rosée, brillent comme des diamants sous les premiers feux du jour. Les gracieuses fleurs qui émaillent ces prés se réveillent du sommeil de la nuit, entr'ouvrent doucement leur corolle aux brillants pétales, tandis que là-haut, perdue dans le ciel bleu, l'alouette fait entendre son gai refrain. C'est elle que cherche à distinguer dans l'espace notre paysanne.

Peut-être aussi les sons de l'Angelus se faisant entendre au clocher de l'église voisine, l'humble femme des champs adresse-t-elle à sa bonne mère du ciel une de ces prières naïves et simples, mais qui partent du cœur et sont mieux reçues, là-haut, que les profondes méditations de bien des philosophes souvent présomptueux et pleins d'orgueil.

Quelle belle chose que la peinture lorsqu'elle arrive à produire en nous des impressions aussi profondes que cette attachante toile du maître!

Pendant la triste époque de ma vie d'étudiant à Paris, il m'arrivait souvent, suffoqué par l'épais brouillard, qui durant des mois entiers cachait la vue du soleil, de rentrer aux musées du Louvre ou du Luxembourg ; il y avait là certaines toiles dont je connaissais bien la place et devant lesquelles je venais rêver.

M'isolant de tout ce qui m'entourait, je me plongeais alors dans ces riantes campagnes que la peinture étalait sous mes yeux ; il me semblait prendre de nouvelles forces sous l'influence de ce radieux soleil ; mes poumons se dilataient comme ranimés par l'air pur des champs..

Souvent le soir, à la tombée du jour, j'entrais dans une église à la recherche de Dieu, comme j'entrais dans les musées, attiré par la vision de ces scènes champêtres pleines d'air et de soleil.

Je n'entrais pas dans les églises le dimanche ni les jours de fête, car je souffrais trop, moi, si triste et si découragé, de voir la joie des fidèles qui contrastait cruellement avec ma douleur ; mais le soir, dans les églises désertes, le cœur ému, les yeux pleins de larmes, je diri-

geais mes regards vers ces statues de la S^{te} Vierge qui étaient autrefois la joie de ma vie, et je disais à cette bonne mère : Ne m'abandonnez pas, faites que je retourne à vous, faites que je retrouve la foi des premiers jours. Je jetais également les yeux sur le tabernacle et je disais dans mon cœur : Est-il vraiment possible que ce tabernacle soit vide, comme on cherche à me le persuader ? Non, mon Dieu, faites cesser mon aveuglement, ouvrez de nouveau mes yeux à cette lumière consolante et douce !...

Enfin un jour, jour de joie et de douce mémoire, jour à jamais béni, Jésus prit de nouveau possession de mon cœur et avec lui je retrouvai le calme et la paix pour toujours. JEAN DE JACOURET.



LE MOIS LITTÉRAIRE

COTHONAY (B.). — *Les XXVI Martyrs des missions dominicaines du Tonkin, béatifiés par S. S. Léon XIII*. Un vol. in-16 de XII-404 pages. Paris, 1906, Lethielleux. Prix : 3 fr. 50

La persécution de Minh-Manh a laissé des traces sanglantes dans les annales du Tonkin ; nouveau Néron, ce roi cruel ne rêvait que l'extermination du nom chrétien dans ses états. Les Dominicains se distinguèrent surtout par leur fermeté dans l'épreuve ; la plupart d'entre eux sacrifièrent avec joie leur vie pour le salut de leurs ouailles. Ce sont ces fastes glorieux que le P. Cothonay nous rappelle dans cet ouvrage, écrit surtout en vue de l'édification des fidèles.

* * *

DE BRIEUVRES (Marguerite). — *La broderie*. Un vol. in-16 de VIII-196 pages. Paris, 1907, Garnier. Prix : 2 fr.

La femme règne d'une manière incontestable dans le domaine du beau et de la grâce, dont les ornements sont les auxiliaires les plus précieux. Or, parmi les ornements féminins, les broderies sont à mettre en première ligne, tant est vaste le champ ouvert par leurs multiples dispositions et l'infinie variété des nuances et des matériaux.

Nombreuses sont les publications relatives aux travaux féminins, mais presque toutes sont trop techniques et naturellement arides, chez aucune on ne rencontre un exposé des origines de chacun des genres multiples de travaux à l'aiguille ou au crochet ; personne n'a songé à faire une incursion dans le passé et à donner aux lectrices quelques pages d'histoire destinées

à les attirer d'abord et à les retenir ensuite, en leur faisant oublier l'aridité des descriptions.

Le traité pratique de broderie de Mme de Brievres a réuni dans un même volume, pour chaque genre de travail, l'historique et la technique d'exécution. Les modèles et dessins sont de Mme Songy.

* *

DÉSERS (Léon). — *Nos devoirs envers Dieu*.

Un vol. in-16 de x-246 pages. Paris, 1906, Poussielgue. Prix : 2 fr. 50

Ce volume, d'une lecture facile, est le sixième de la série d'instructions d'apologétique commencée il y a quelques années. Il plaira par sa forme vivante et moderne, mais il instruira plus encore, car rien n'est sacrifié de la doctrine à exposer ou à défendre ni des devoirs à préciser. L'intérêt de certains sujets, tels que le *spiritisme*, le *vœu*, le *serment*, le *dimanche*, est renouvelé par l'historique qu'en fait l'auteur.

* *

FABER. — *La bonté*. Un vol. in-18 de 116 pages. Avignon, 1907, Aubanel.

Prix : 0 fr. 60

Le sujet de ce petit livre suffirait à lui donner un grand charme, même s'il ne sortait pas de la plume du R. P. Faber, celui des écrivains spirituels qui a su dépeindre la bonté sous les formes les plus saisissantes et les plus vraies.

Cela tient à ce que l'éminent Oratorien parlait d'un sentiment dont il était lui-même profondément imbu. Toutes ses œuvres portent l'empreinte d'une bonté intense, inextinguible, s'étendant à tout et à tous. Aussi quelle heureuse idée ont eue le traducteur et les éditeurs d'extraire des conférences du R. P. Faber, tout ce qu'il a écrit plus particulièrement sur la bonté. Il en résulte un petit traité méthodique dont les divisions suffisent à révéler tout l'intérêt : 1^o La bonté en général ; — 2^o La bonté dans les pensées ; — 3^o La bonté dans les paroles ; — 4^o La bonté dans les actions.

C'est là tout un programme de haute vie spirituelle, et on ne saurait trop recommander la lecture de ces douces pages pendant le temps du Carême. Quel plus suave but moral pourrait-on donner à ces méditations, que cette tendance que cherche à inspirer le R. P. Faber : *Devenir bon !*

* *

FRIEDRICH (Otto). — *Les démentis de S. A. R. le duc de Parme*. Un vol. in-8^o de 54 pages. Paris, 1906, Daragon.

Prix : 2 fr. 50

Cette brochure constitue la réponse à un article publié par M. le vicomte de Reiset dans le *Gaulois*, article destiné à démentir les témoi-

gnages publiés par M. Friedrichs dans sa réponse à M. Prost. Partisan zélé de Louis XVII, l'auteur s'attache à élucider un grand point de l'histoire de France, et ma foi, avouons-le, nous sommes à peu près converti à la cause qu'il défend.

* *

HERBETTE (Maurice). — *Une ambassade persane sous Louis XIV*. Un vol. in-12 de 400 pages. Paris, 1907, Perrin. Prix : 5 fr.

M. Herbettes a bien raison de dire, dans son introduction, que l'histoire qu'il nous raconte est un « étrange et piquant roman d'aventures ». Que l'on imagine un obscur petit fonctionnaire persan qui, ayant été chargé par hasard d'une mission auprès de Louis XIV, traverse la France avec une solennité toute impériale, accablé d'attention et d'honneurs dont il ne daigne pas même se montrer satisfait ; après quoi, à Paris, sous prétexte de se conformer à une étiquette persane qu'il invente à plaisir, pendant huit mois, il s'amuse à humilier et à rudoyer les plus hauts personnages, impose ses caprices au Grand Roi lui-même, et finit par enlever, dans une caisse, une belle jeune Parisienne qui s'est passionnément éprise de lui ! Encore n'est-ce là qu'une petite partie des étranges aventures que M. Herbettes est parvenu à reconstituer dans leur plus exacte vérité historique ; et non moins étrange nous apparaît la figure du héros de ces aventures, prototype monstrueux et superbe de ces princes persans dont les visites ont toujours été parmi les incidents les plus divertissants de la vie parisienne.

* *

JORAN (Théodore). — *Autour du féminisme*. Un vol. in-16 de xii-220 pages. Paris, 1906, Plon. Prix : 3 fr. 50

Nos lecteurs se rappellent sans doute le *Mensonge du féminisme*, du même auteur, que nous recommandions à cette place il y a quelques mois : nous eûmes alors l'occasion de signaler à l'attention des économistes les théories de M. Joran, théories dont la netteté et l'impartialité ont recueilli les plus élogieux suffrages. *Autour du féminisme* est sorti d'un même concept de modération et de justice ; de temps à autre, l'écrivain fustige avec virulence les excentricités des féministes, c'est vrai : mais comment ne pas s'en-colérer, en présence des exagérations ridicules des tenants de cette doctrine ? Vraiment, la femme n'a pas de pires ennemis que de pareils défenseurs, et M. Joran a bien fait de nous mettre en garde contre les sottises que notre génération a accumulées sous le fallacieux prétexte de relever le prestige de nos compagnes.

* *

LEROY-ALLAIS (Jeanne). — *Comment j'ai instruit mes filles*. Un vol. in-18 de VIII-128 pages. Paris, 1907, Maloine. Prix : 1 fr.

L'ignorance dans laquelle se trouvent parfois les mères des choses de la génération est surprenante. Il est facile de concevoir à quel point cette ignorance peut être préjudiciable pour les enfants qu'elles sont chargées d'élever, surtout quand ces enfants sont à l'âge des questions embarrassantes.

S'il est relativement facile d'instruire des adultes par un exposé scientifique simple et précis, il n'en est plus de même quand il s'agit d'adolescents et tout particulièrement de jeunes filles.

« On doit éviter de mentir, dit le Dr Porak ; » on doit donner des explications qui serrent la » vérité d'aussi près que possible, mais on ne » doit le faire que dans la mesure convenable ».

La tentative était certainement audacieuse et pour y réussir, il fallait tout à la fois des connaissances sérieuses, un jugement sûr, un tact infini et un sentiment très net de la psychologie des jeunes filles.

Après avoir lu *Comment j'ai instruit mes filles des choses de la maternité*, on reconnaît que Madame Leroy-Allais était toute désignée pour écrire ce petit livre. Elle a la conviction raisonnée, qu'elle fait partager au lecteur, que la jeune fille moderne ne doit point rester dans l'ignorance des choses de la génération.

L'ouvrage ne s'adresse pas à elle, bien qu'il puisse être mis sans danger entre ses mains, mais à sa mère.

Elle lui fournit une série de modèles de conversations dont toute mère intelligente voudra s'inspirer pour faire pénétrer dans l'esprit de sa fille des notions précises sur ces questions : la menstruation, la génération, la grossesse, l'accouchement, voire même la recherche de la paternité et les maladies vénériennes.

Que ce sommaire n'effraye pas : rien de plus chaste que ce petit livre où rien cependant n'est caché.

* *

MARYLLIS (Paul). — *Nos papillons*. Un vol. in-8° de 68 pages. Paris, 1906, Laveur. Prix : 3 fr. 50

Les gros traités d'histoire naturelle ne manquent pas, mais qu'en feraient les jeunes intelligences de nos bambins ? Pour ceux-ci, M. Paul Maryllis vient de composer un charmant ouvrage, bien écrit, abondamment illustré et enrichi de quatre superbes planches hors texte et en couleurs.

Avec ce guide peu compliqué, nos jeunes lecteurs s'intéresseront à l'étude de l'entomologie ; ils s'appliqueront volontiers aux recherches suivies, et le travail classique deviendra pour

eux une véritable jouissance. La chasse aux papillons deviendra une précieuse leçon de choses, qui sera tout profit au double point de vue de l'instruction scientifique et de la formation intuitive de l'intelligence.

* *

MÉNÉTRAT (Georges). — *Etude élémentaire de l'objectif des chambres et des obturateurs photographiques*. Un vol. in-16 de 164 pages. Paris, 1906, Mendel. Prix : 3 fr.

C'est à la suite de plusieurs conférences qu'il eut l'occasion de faire dans différents centres photographiques qu'est venue à l'auteur l'idée d'écrire cet ouvrage.

Voici la raison qu'il en donne lui-même :

« Il n'existe pas de traité qui, tout en étant pratique et accessible à tous, soit rigoureux et résume les propriétés des différents appareils : objectifs, chambres, obturateurs, etc.

C'est dans le but de combler cette lacune que ce petit ouvrage a été écrit. On y trouvera la théorie très rapide et la description des principaux types d'objectifs. Dans un chapitre relativement étendu sont ensuite étudiées les propriétés de ces objectifs. On verra ensuite rapidement quelques méthodes d'essais et des indications sur le choix de ces mêmes objectifs.

Enfin, dans les deux derniers chapitres, on trouvera décrits les principaux titres de chambres et d'obturateurs avec leurs caractères essentiels. En particulier, une étude un peu détaillée de l'obturateur de plaque permettra d'en saisir les propriétés caractéristiques qui sont encore très peu connues. »

* *

PROBB (Pierre). — *Formulaire de haute magie*. Un vol. in-16 de 232 pages. Paris, 1907, Daragon. Prix : 2 fr. 50

C'est la première fois que l'on publie un ouvrage de magie sous la forme de formulaire. Il constitue un recueil scientifique permettant à chacun d'étudier les tables tournantes, les esprits, les apparitions, les invocations, les évocations ; il fait connaître les clefs absolues des sciences occultes, les formules des pantacles et des talismans, les rites secrets des cérémonies mystérieuses, etc. Sous un faible aspect, ce travail est un résumé des maîtres tant anciens que modernes.

Les sciences occultes occupent de plus en plus l'attention. Dans toutes les classes de la société on cherche à en approfondir les mystères et les arcanes, de tous côtés on veut connaître cette science. C'est pour cette raison que de nombreux recueils paraissent dans tous les pays, ils sont tous d'un prix très élevé et écrits dans une langue que connaissent seuls les érudits. Celui-ci pare à cet inconvénient par la modicité de son prix et la simplicité de son exposition.

Nos lecteurs comprendront facilement que nous ne leur recommandons pas de pareils ouvrages : nous les tenons pour gens sérieux, n'ayant pas de temps à perdre à de sottes billevesées.

LECTOR.

Un Louis XVII ignoré

Il y a eu tant de Louis XVII — on en compte quatorze environ — qu'un de plus ou de moins, cela ne changera rien au mystère qui plane encore sur la mort du Dauphin, non plus qu'à l'opinion de ceux qui tiennent pour ou contre la survivance.

Aussi est-ce à titre de simple curiosité que nous donnons ce chapitre inédit de l'histoire.

On savait vaguement qu'un homme était mort aux îles Seychelles, vers le milieu du dix-neuvième siècle, se disant Louis XVII ; nous ne connaissons aucune publication faite à ce sujet, bien qu'on nous ait parlé d'un roman écrit sur ce thème par un capitaine de vaisseau, mais sans pouvoir nous donner le titre de ce livre.

Par un singulier hasard, un de nos amis a assisté, en 1865, aux derniers moments de ce personnage mystérieux ; il ne veut pas être nommé pour éviter toute polémique, mais son récit a été authentiqué par lui et par de nombreuses personnes, parmi lesquelles un petit neveu de M. de Villèle, le ministre de la Restauration à qui l'on a prêté bien gratuitement de singulières assertions au sujet de l'évasion du Temple.

Notre ami, qui est Français, catholique et royaliste, mais non breton, était en 1864 à l'île de la Réunion, que les créoles appellent encore l'île Bourbon. Il dirigeait des ateliers importants, mais le climat émollient de ce pays l'éprouva tellement qu'on l'envoya aux îles Seychelles pour changer d'air et se reposer.

Bien que situées sous le cinquième degré de latitude sud, dans l'océan Indien, tout près de l'équateur, ces îles jouissent d'un climat tempéré. L'air y est très léger et les fièvres y sont inconnues. On y vient comme à un sanatorium, de Madagascar, de Bourbon et de Maurice.

Rien n'est pittoresque comme l'aspect de ces îles au nombre de trente-huit. Elles sortent verdoyantes de la mer com-

me autant de sommets d'un continent jadis englouti. Elles appartiennent depuis longtemps à l'Angleterre.

Le port principal est Mathé, où les Messageries nationales font escale en allant de Marseille à Madagascar et à l'île de la Réunion.

En 1865, les Messageries, alors impériales, venaient d'inaugurer ce service, mais en deux tronçons, le canal de Suez n'étant pas encore ouvert. Il y avait un transbordement par chemin de fer, d'Alexandrie à Suez, en passant par le Caire.

C'est par un des premiers bateaux de ce service de l'océan Indien, l'« Emyrne », commandant Borelli, que notre ami arriva à Mahé, recommandé aux Pères Capucins qui remplissaient le ministère paroissial pour les catholiques de l'île. Leur supérieur s'appelait le Père Ignace ; il avait pour coadjuteurs les Pères Louis, Valentin et Théophile.

Nous précisons les noms pour marquer la fidélité des souvenirs de notre ami.

* * *

Le Père Ignace accueillit fort bien le jeune Français, et lui offrit la plus large hospitalité, mais il lui avait à peine fait les honneurs de son couvent qu'il lui témoigna le regret de le quitter pour quelques instants. Il avait à assister un moribond, un mystérieux personnage qui résidait à Mahé depuis bien longtemps, qu'on appelait « monsieur Louis » et qu'on disait être Louis XVII.

Très intrigué par ces quelques mots, le nouvel arrivé demanda au Père Ignace la permission de l'accompagner. Le Père accepta, et tous deux se dirigèrent vers l'humble case où se mourait « monsieur Louis ».

La case était de bois, composée de trois pièces au plus. Le malade était un vieillard. Sa chambre était des plus simples, mais ordonnée. Un vieux nègre servait de cuisinier et de valet de chambre.

Bien vite les visiteurs reconnurent que le pauvre homme « n'en avait plus pour longtemps ». Il conservait toute sa connaissance et s'exprimait encore assez bien, mais la faiblesse générale devait l'emporter rapidement. Notre ami se retira pendant que le Capucin recevait la confession du moribond. Il rentra, tandis que le prêtre allait chercher le viatique, et il se mit en devoir de préparer une table avec un linge, un Christ et

deux flambeaux pour recevoir la custode et les saintes huiles.

Tandis qu'il s'occupait avec le nègre de ces soins pieux, il entendit « monsieur Louis » prononcer quelques paroles, moitié prières, moitié plaintes. Il parlait de la France, de la famille royale, de la Révolution, du trône dont il était l'héritier légitime, de sa mort prochaine en exil, et il ajoutait :

— Mon Dieu, que votre volonté soit faite !

Le jeune Français ne croyait guère à cette histoire, et, doué d'une franchise qui ne craint pas d'obstacles, poussé aussi par la curiosité, il osa parler au moribond de son devoir de dire la vérité au seuil de la mort.

— Voyons, lui dit-il, vous allez paraître devant Dieu ; pourquoi continuer à vous dire le fils de Louis XVI ? Tout le monde sait, à n'en pas douter, que le Dauphin, duc de Normandie, est mort au Temple.

A ces mots, le vieillard parut bouleversé. Ses traits se contractèrent et, rassemblant le peu de forces qui lui restaient, il essaya vainement de se soulever sur son lit. Il retomba impuissant et, levant alors vers le ciel ses mains décharnées, il dit d'une voix entrecoupée de hoquets :

— Mon Dieu, mon Dieu, est-ce possible ? Vous permettez cette dernière humiliation ! Vous permettez qu'un Français vienne, en ce moment où je vais mourir, me jeter l'insulte à la face et me dire que je ne suis qu'un imposteur !... Que votre sainte volonté soit faite !

Très ému par ce langage, notre ami essayait de s'excuser, quand le Père Ignace rentra apportant le saint viatique.

Il allait exhorter le malade, avant de lui donner la communion, quand celui-ci fit un dernier geste :

— Arrêtez, mon Père, le bon Dieu m'envoie une dernière épreuve sur mon lit de mort : ce Français vient de me dire que j'ai joué la comédie toute ma vie, et que je devrais le reconnaître avant de paraître devant Dieu !

» Eh bien, je n'ai plus que quelques instants à vivre, et je jure, devant mon souverain maître qui est là et qui va me juger, que je suis le fils du roi Louis XVI et de la reine Marie-Antoinette, assassinés tous les deux par la Révolution ! »

Il se tut, comme absorbé dans une pensée douloureuse et terrible.

Le Père Ignace l'exhorta à supporter courageusement cette dernière épreuve

et à l'offrir à Dieu ; puis il lui donna la communion et lui administra l'extrême-onction.

Le moribond ne parlait plus ; c'est à peine si sa bouche semblait encore murmurer une prière, et ses yeux étaient clos.

Le Père Ignace et le jeune Français se retirèrent ; le lendemain matin, le nègre leur apprit en pleurant que « monsieur Louis » était mort dans la nuit.

*
*

Tandis qu'il préparait la table pour recevoir la custode et les saintes huiles, notre ami avait vu le vieux nègre ouvrir une armoire, et il y avait aperçu quelques pièces d'argenterie aux armes de France. Sa curiosité n'avait pu y tenir, et il avait fait deux pas pour examiner ces pièces ; il vit encore quatre miniatures représentant Louis XVI, Marie-Antoinette, le Dauphin et Madame Royale.

Très impressionné par ce qu'il avait vu et entendu, notre ami alla rendre visite au gouverneur anglais et lui demanda qui pouvait être ce « monsieur Louis » qui venait de mourir.

Le gouverneur répondit qu'il était depuis peu aux Seychelles et qu'il ne connaissait pas ce personnage.

Cependant, après avoir délivré le permis d'inhumer, il donna l'ordre au juge de se rendre aussitôt au domicile du mort et de mettre les scellés sur tous les meubles, ce qui fut fait. Le nègre fut constitué gardien des scellés.

Continuant son enquête, notre ami n'apprit rien du Père Ignace, qui n'avait jamais voulu questionner « monsieur Louis » sur ses origines, le prenant pour un illusionné plutôt que pour un imposteur. Il fut plus heureux auprès de quelques vieux créoles qui se souvenaient de l'arrivée de « monsieur Louis » dans l'île. Il n'avait alors, disaient-ils, que quatorze ou quinze ans. Il avait été débarqué par un navire de guerre anglais dont l'équipage avait construit la case du déporté. On l'y avait abandonné avec un domestique français, qui paraissait avoir une quarantaine d'années et qui témoignait à son maître le plus grand respect.

Ce domestique était mort quelques années plus tard et avait été remplacé par un nègre qui, tout en témoignant le même respect à « monsieur Louis », n'avait pas la même discrétion que son prédécesseur. C'est lui qui avait répandu dans l'île le bruit de l'origine royale de

son maître ; il disait que le Dauphin s'était sauvé du Temple, grâce à la femme Simon. Recueilli par le gouvernement anglais, il aurait été interné à Mahé ; on ne savait pas s'il avait une pension de l'Angleterre. La chose paraissait probable, car « monsieur Louis » vivait pauvrement, mais sans besoins apparents.

Il était poli et affable avec tous, et, très réservé, ne se laissait pas interroger et montrait en tout une extrême dignité.

Il ne s'était pas marié et les créoles de l'île s'accordaient à dire que sa vie avait été « irrécusable ».

Tels sont les renseignements que le jeune Français recueillit sur place. Cinq ans plus tard, il retrouvait à Rome le Père Ignace, venu à l'occasion du concile, et il le questionnait sur les suites de cette histoire mystérieuse.

Le Père Ignace lui apprit qu'un envoyé extraordinaire était venu d'Angleterre à Mahé un mois ou deux après la mort de « monsieur Louis », qu'il avait levé les scellés, enlevé tout ce qui se trouvait dans les meubles et les armoires et abandonné la case au vieux nègre.

*
**

Nous n'avons rien changé à ce récit de notre ami. On remarquera toutefois que les créoles de Mahé qui vivaient en 1865 affirmaient que « monsieur Louis » était arrivé dans l'île à l'âge de quatorze ou quinze ans. S'il s'était agi de Louis XVII, leurs souvenirs auraient été bien lointains, car le Dauphin était né le 27 mars 1785 et il aurait eu quinze ans en 1800.

Il serait mort, d'après cette version, à l'âge de quatre-vingts ans.

D'autre part, il serait bien étrange que le Dauphin, s'il avait été sauvé du Temple, ait pu retrouver de l'argenterie de la Maison de France.

Nous n'insistons pas sur la vraisemblance de cette hypothèse ; les faits n'en sont pas moins curieux. Pour plus de sûreté, nous avons fait vérifier, à la fin de l'année dernière, à Mahé, tous les détails de ce récit par une personne entièrement digne de foi, M. W..., qui a réussi à retrouver des personnes ayant connu « monsieur Louis », et tout le récit s'est trouvé confirmé de point en point.

Qui était ce nouveau masque de fer ?

Était-ce un simple maniaque pris d'une folie spéciale et ayant réussi à se procurer

quelques pièces d'argenterie aux armes de France, avec les miniatures de la famille royale ? On comprendrait que le gouvernement anglais l'ait mis hors d'état de troubler quelques cervelles. Mais alors pourquoi ce lointain exil ? Il eût suffi d'enfermer cet illusionné dans une maison de fous.

Quoi qu'on suppose, tout est invraisemblable et il reste un mystère dont seul le gouvernement anglais pourrait soulever le voile. Les objets et papiers emportés en Angleterre après la levée des scellés doivent exister encore, et les archives du gouvernement anglais pourraient, ce semble, être ouvertes après tant de temps écoulé, alors que rien ne s'oppose aujourd'hui à la découverte d'un fait historique de ce genre. Nous livrons la question aux chercheurs. (GAULOIS).

Le costume au théâtre

Le courrier des théâtres enregistrerait naguère la mort de M^{me} Jules Millet, une costumière qui a fourni l'Opéra, la Comédie-Française, l'Opéra-Comique, l'Odéon, tout au moins a collaboré à la confection des costumes de leur répertoire. Je dis collaboré, car, d'ordinaire, chacun de ces théâtres a un costumier et une costumière attachés spécialement à son service, chargés de l'entretien, et c'est par leur intermédiaire que se réalise l'entreprise des costumes, confiée à forfait, ou à prix débattus, à des entrepreneurs costumiers qui ont des ateliers en ville et emploient de nombreux ouvriers. C'est, du moins, presque toujours ainsi que les choses se passent aujourd'hui, et je ne vois guère de théâtre confectionnant exclusivement par lui-même les costumes de ses pièces.

M^{me} Jules Millet était, avec son mari, à la tête d'un de ces ateliers de costumier, comme il y en a plusieurs dans Paris, et dont les plus fameux sont les maisons bien connues de Landolf et de Pascaud.

Lorsqu'on doit monter dans un théâtre une pièce qui comporte des costumes, voici, le plus souvent, comment les choses se passent : auteur et directeur établissent, d'accord, le nombre, le caractère et la qualité de ceux-ci, puis confient leur projet accompagné du manuscrit à un dessinateur spécial, qui étudie le travail à faire, décide du détail

de l'allure, de la coupe, et surtout règle la question des « couleurs », la plus importante et la plus compliquée, puisque c'est celle-là qui fait l'« harmonie » d'ensemble. Le dessinateur ne se contente pas de cette étude, qui serait trop superficielle, il dessine et colorie les costumes des rôles et les types principaux de figuration, dont plusieurs, parfois, se reproduisent avec des variétés de couleurs qui évitent la monotonie.

Ces dessinateurs de théâtre, qui sont des artistes très érudits ou très fantaisistes, selon la spécialité des costumes qu'ils dessinent — les uns montent plus particulièrement les pièces historiques ; les autres les féeries ou les opérettes — sont ou libres et nomades, alors on va les chercher et les choisir dans leur spécialité, suivant l'ouvrage qui est à monter ; ou bien sont attachés à un théâtre, qui les engage et leur paye des appointements mensuels, avec l'obligation de lui réserver leur travail et de ne pouvoir pas s'employer ailleurs. Ainsi la Comédie-Française a son dessinateur particulier, M. Chêneux, qui consacre tout son temps et tout son talent à la Maison de Molière. L'Opéra-Comique avait pour dessinateur le pauvre Bianchini, qui est mort, il n'y a pas bien longtemps — je ne sais s'il a été remplacé — et l'Opéra a plusieurs dessinateurs spéciaux attachés à son service.

*
**

L'art du costume au théâtre a pris une considérable extension depuis un demi-siècle, tout à la fois comme recherche et comme quantité, et le rôle que joue le costume dans la mise en scène moderne est d'une grande importance. Les temps sont loin où les comédiens s'habillaient au hasard, où Phèdre portait une robe à falbalas et des jupes garnies de dentelles, alors que Molière jouait le Sosie d'*Amphitryon* avec un tonnelet vert d'eau frangé d'argent. Aujourd'hui on sait à quel point est poussée la recherche de l'exactitude et du pittoresque.

Quant aux quantités, c'est bien autre chose encore. Si l'on se reporte, je ne dirai pas au dix-septième siècle, où c'est l'enfance de cet art, mais bien plus près de nous, dans la première moitié du dix-neuvième, on verra que pour les drames de Victor Hugo, par exemple, *Hernani* ou les *Burgraves*, quarante ou cinquante costumes représentaient une débauche de mise en scène, alors qu'aujourd'hui,

pour monter les mêmes pièces, il faut parler de cent cinquante à deux cent costumes. A l'Opéra et dans les théâtres de féerie, une pièce qui comporte *cinq cents* costumes n'est pas chose rare.

Lorsqu'on monta la *Théodora* de Victorien Sardou, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, en 1885, le nombre des costumes s'éleva exactement à trois cent cinquante et la dépense totale occasionnée par ceux-ci, qui avaient été exécutés sur les dessins de Th. Thomas, le premier des dessinateurs de théâtre, dépassa deux cent mille francs. Il est vrai qu'on cite *Théodora* comme la pièce la plus luxueusement montée qu'on ait jamais vue.

C'est de Talma que date la réforme du costume, tout au moins le premier effort qui fut fait dans le sens de l'exactitude. C'est lui qui, le premier, osa habiller les personnages de tragédie en « Grecs » et en « Romains » ; il fut aidé dans ses recherches par son ami le peintre David, qui lui dessinait ses costumes.

Il ne faut pas croire, cependant, que le bon goût, l'élégance et l'harmonie documentée que nous constatons aujourd'hui se soient improvisés. Cela est venu lentement, graduellement, peu à peu, avec la collaboration de certains comédiens, mais, il faut le dire aussi, malgré l'ignorance, le mauvais goût et le mauvais vouloir témoignés par d'autres. Si on se reporte à la mise en scène de certaines pièces montées il y a quelque cinquante ans, on trouve parfois des costumes absolument étranges et d'un ridicule parfait. Il ne faut pas oublier que M^{lle} Mars joua Dona Sol avec un « béret », sous prétexte que l'amante d'*Hernani* était Espagnole. Il est vrai que, sept ans plus tard, elle joua la Tisbé d'*Angelo*, avec ce même « béret » pour coiffure, sans doute parce que celle-ci était Italienne !

*
**

Le costume, au théâtre, c'est bien quelque chose, mais ce n'est pas tout, et comme dit le prince d'Aurec : « Il y a la manière ! »... la manière de le « porter », s'entend. Il y a des comédiens qui ont admirablement porté le costume, alors que d'autres avaient l'air, comme l'on dit familièrement, de « chiens habillés ».

Dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, on peut citer quatre comédiens qui furent vraiment des maîtres en l'art du costume. Personne ne l'a

composé et porté comme eux. Je veux citer ici : Geffroy et Beauvallet, de la Comédie-Française ; Mélingue et Fechter, des théâtres du Boulevard. Il est vrai que les deux premiers ne furent pas seulement des comédiens, mais aussi des peintres d'un certain talent ; les deux autres, des sculpteurs habiles. Les uns et les autres savaient « draper », combiner les étoffes, la coupe et les couleurs. Ils avaient d'ailleurs chacun leur procédé. Les deux premiers mettaient quelque coquetterie à faire leurs costumes eux-mêmes, avec rien, ils créaient le pittoresque, surtout par l'arrangement, et réalisaient ainsi une scrupuleuse vérité historique. Les deux autres recherchaient plus le détail, s'attachant aux infiniment petits. Ils improvisaient moins, étudiaient davantage. Les uns et les autres arrivaient à un rare degré de perfection par des moyens différents.

On n'a pas oublié l'admirable figure de Don Salluste comme le créa Geffroy, dans la reprise de *Ruy-Blas*, à l'Odéon, en 1872 : « C'est un Vélasquez descendu de son cadre ! » s'écria-t-on, et c'était bien la vérité. Ce costume merveilleux de réalité historique, il l'avait improvisé avec un vieux pourpoint de velours noir, qu'il avait déniché dans le magasin du théâtre. Mélingue, qui jouait, à côté de lui, Don César de Bazan, avait, lui, au contraire, mis six mois à préparer les loques qui composaient son premier costume d'hidalgo dépenaillé. Il avait pris, comme collaborateurs, la pluie et le soleil, exposant à leurs intempéries les étoffes qu'il devait employer.

De nos jours, Sarah Bernhardt est, à coup sûr, la reine du costume ; personne ne l'imagine, ne le dessine, ne le drape, ne le porte comme elle. Elle a le don de la « couleur », et aussi celui des couleurs. Chacun de ses costumes est un poème d'harmonie élégante et de science impeccable. Je regrette qu'on n'ait pas pris soin de les dessiner tous pour les transmettre aux artistes des générations futures comme le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvres en cet art complexe du costume au théâtre.

T. P.



Causerie musicale

La saison musicale 1906-1907 n'aura guère été fournie ; le public bruxellois était habitué à un

surmenage artistique peu ordinaire, et voilà que tout d'un coup le calme se fait, calme presque plat. Ainsi, février n'a eu que quelques auditions, à peine de quoi nous tenir en haleine.

D'abord le festival Wagner, que nous a présenté M. Félicien Durant. Décidément le nouveau kapellmeister est en vogue, s'il faut en juger par le nombreux public qui se pressait à l'Alhambra, devenu trop étroit. Nous avons assisté à l'éclosion de cette entreprise d'extension musicale et de décentralisation artistique ; persuadés qu'elle avait devant elle un avenir assuré, nous l'avons encouragée de toutes nos forces, nous l'avons recommandée, et nous estimons avoir bien fait en cela, puisque nous procurions à la masse des auditeurs l'occasion de se pénétrer plus intimement des grands compositeurs belges et étrangers. Nous ne pouvons qu'engager M. Durant à persévérer dans son initiative, et nous appuierons spécialement sur ce fait qu'en continuant à nous présenter successivement chaque maître du grand art dans une sorte de revue de ses œuvres, il aura largement contribué à vulgariser les auteurs et leur génie particulier.

Venons-en au concert lui-même. Un mot d'abord du programme, pour lequel le chef d'orchestre a droit aux plus vives félicitations. Il était difficile d'opérer dans l'œuvre de Wagner une sélection plus judicieuse : le choix des morceaux témoigne d'un goût parfait et constitue la meilleure preuve de la valeur musicale du directeur.

L'exécution est très satisfaisante ; il y a bien çà et là quelques accroc, les entrées sont un peu faibles, un peu de langueur se manifeste dans la conduite des masses musicales, mais il faut tenir compte de la jeunesse de certains éléments. Et le festival Wagner a marqué un fameux pas en avant ; l'interprétation est supérieure aux auditions précédentes et marque d'une façon plus définitive le but à atteindre. Les *Murmures de la Forêt* (Siegfried) furent enlevés avec une infinie délicatesse de nuances, de même que l'*Enchantement de Parsifal*.

M. Henri Seguin, qui prêtait son concours à cette fête d'art, reste toujours l'étonnant interprète de Wagner que nous connûmes jadis à la Monnaie. Bien que retiré de la scène depuis nombre d'années, il n'a pas perdu ce remarquable talent qui lui valut tant d'ovations enthousiastes. La *Réverie de Hans Sachs* (Maîtres Chanteurs) nous a fait revivre d'inoubliables moments et les *Adieux de Wotan* nous ont reportés aux soirs émouvants d'autrefois. Qui donc a dit que le talent est éphémère ? Nous n'en croyons plus rien, puisque chaque audition du chantre wagnérien nous le rend aussi grand, aussi énergique, aussi artiste enfin. Une fois de plus, nous le saluons avec joie, avec l'espoir que souvent encore nous pourrions l'applaudir et l'admirer.

* * *

Nous n'avions pu assister à la première audition de M. Frédéric Lamond, l'éminent pianiste écossais dont le nom est aujourd'hui sur toutes les lèvres ; nous étions donc doublement impatient de l'entendre et de constater par nous-mêmes la valeur du talent que l'on vantait partout.

Nous n'avons pas été déçu dans notre attente ; M. Lamond est sans contredit le plus étonnant interprète de Beethoven que nous ayons entendu à Bruxelles. Et, chose rare, ce talent extraordinaire est accompagné d'une telle simplicité, d'une telle bonhomie, que le public est conquis dès la première minute. La critique s'est trouvée unanime à décerner à l'artiste les plus élogieux suffrages, et c'est justice. Il suffit de se rappeler l'art infini et délicat qui a présidé à l'interprétation de l'*allegro* final de la *Sonate en ut majeur* : le public était haletant, tant il y avait de charme dans cette mélodieuse succession d'harmonies douces et poétiques

Toute la soirée n'a d'ailleurs été qu'un enchantement continu ; l'assistance a maintes fois témoigné son enthousiasme par de vibrantes ovations. En résumé, cette soirée nous a retremés dans la belle musique classique, un peu trop délaissée pour des bluettes sans grand mérite : on sort de pareilles auditions reposé pour longtemps.

* *

Mlle Aurora Molander est, elle aussi, une pianiste d'avenir ; le concert du 28 février mérite d'être signalé pour la remarquable virtuosité de cette aimable artiste, qui jouait sur un Pleyel de bonne marque.

Mlle Molander a fait ses preuves depuis longtemps, et les sympathies du public bruxellois lui sont acquises depuis plusieurs années. Grâce à une technique correcte, à un jeu souple et ferme à la fois, la jeune pianiste s'est classée d'ores et déjà parmi les bons virtuoses du clavier. Nous l'avons surtout admirée dans l'exécution des *Variations Symphoniques* de César Franck ; on connaît assez l'ampleur et le développement de ces belles pages, enlevées avec une magnifique aisance par l'artiste.

L'orchestre s'est très bien conduit, sous la direction mouvementée du maître Crickboom ; celui-ci sait emporter les masses musicales qu'il guide à la perfection. Nous avons notamment entendu *Zorahaida*, une légende scandinave de J. Svendsen ; ce délicieux poème fut interprété de magistrale façon, et le public a confondu dans son enthousiaste ovation le valeureux chef d'orchestre et sa phalange musicale.

Les fleurs n'ont pas manqué à la fête : Mlle Molander en fut littéralement couverte par ses admirateurs.

* *

COMMUNIQUÉS.

CONCERTS DURANT. — Le festival BEE-THOVEN, objet de la 3^e série, sera donné au théâtre de l'Alhambra, le dimanche 10 mars, à 2 heures. Répétition générale, le samedi 9, à 2 1/2 heures.

Le grand violoniste W. BURMESTER exécutera le Concerto et les 2 romances pour violon.

* *

On nous prie d'annoncer que Mlle HENRIETTE EGGERMONT, dont le succès fut très grand l'an dernier, donnera son récital annuel à la *Grande Harmonie* le mardi 26 mars 1907, à 8 1/2 heures.

Le programme, composé de la façon la plus artistique, comprendra les œuvres des maîtres suivants : SCHUBERT, MENDELSSOHN, SCHUMANN, CHOPIN et LISZT.

* *

Le jeudi 21 mars, M. WIENIAWSKY, l'éminent pianiste, donnera à la Grande Harmonie son récital annuel.

* *

On nous annonce pour le 11 avril, à 2 heures, l'ouverture de la deuxième exposition des œuvres du peintre Firmin MAGLIN, à la galerie Boute, 134, rue Royale. FR. DUFOUR.

Le coin des rieurs

Au tribunal, l'un des juges s'étant endormi, M^e X... aussi chatouilleux que somnifère, s'interrompt tout-à-coup.

— Pardon, monsieur le président, dit-il, j'attendrai, pour continuer que monsieur le juge soit réveillé.

— Je veux bien, maître X..., répond le président, mais lui attend peut-être pour se réveiller que vous ayez fini.

En Cour d'assises, le Procureur général s'adresse à l'accusé :

— Appartenant à une famille aussi honnête, élevé comme vous l'avez été, que venez-vous faire ici ?

— Mais, dit l'accusé, je ne demande qu'à m'en aller.

Rue Laffitte, un marchand de tableaux fait repeindre sa devanture. Et sur l'une des glaces on lit l'avertissement ordinaire, inattendu en un pareil endroit :

« Prenez garde à la peinture. »

LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

Sommaire : Les héritiers (L.-H. Gillewijts). — Mentana, *poésie* (L. Guillaume). — Louis Veillot (Auguste Roussel) — Le roman du jour (Fr. Dufour). — Le retour des hirondelles (Jean De Jacouret). — Le mois littéraire (Lector). — Récréation. — Memento culinaire (Tante Louise). — La musique adoucit les mœurs (Lutèce). — Beethoven (Camille Bellaigue). — Causerie musicale (Fr. Dufour). — Le coin des rieurs. — Petites nouvelles. — Revue des revues.

LES HÉRITIERS

Carola, la bonne vieille, avait près de septante ans. Veuve d'un ancien maître-forgeron à qui elle n'avait donné aucune descendance, elle était, par le commerce d'antiquités auquel, depuis sa jeunesse, elle s'était livrée dans plusieurs villes d'Espagne, parvenue à augmenter dans une mesure fort convenable le peu que son compagnon lui avait laissé en mourant.

Carola était maintenant propriétaire de deux maisons, dans une desquelles elle occupait en propre un appartement plutôt modeste. Néanmoins, comme tous ceux qui, après une vie de labeur, cherchent dans une douce solitude un repos bien mérité, elle passait, dans l'esprit des commères, pour être à la tête d'un sérieux magot.

La vie de Carola aurait pu être donnée en exemple à beaucoup. La fille de sa sœur notamment, sa nièce, que dès l'enfance elle avait arrachée à une mère indigne pour la placer dans un pensionnat de la ville, avait été élevée et instruite sur ses deniers. Elle l'avait même, lui avait-elle avoué un jour, couchée sur son testament, pour la dédommager de ce que sa mère la dépouillerait au profit de ses frères.

Or, depuis quelque temps, les cancans allaient leur train dans le voisinage. La vieille n'allait pas bien ; et la nièce venait la voir plus souvent que de coutume. Elle savait, celle-ci, par les indiscretions « d'âmes charitables », qu'elle serait, non pas une simple héritière du rang qui lui

convenait par les attaches familiales qui la liaient à elle, mais la légataire universelle de sa tante. Aussi en profitait-elle largement.

Endettée on ne peut plus, elle ne manquait pas de faire chaque jour de nouvelles dupes, au moyen de son irrésistible : « Vous n'y perdrez rien » ; « Vous ne pourrez qu'y gagner » ; « Quand la vieille aura cassé sa pipe », etc. Et les naïfs avaient « donné dans le panneau », en grand nombre. Je crois même que, si elle avait dû distribuer tout ce qu'elle avait promis, trois fortunes comme celle de sa tante n'eussent pas suffi à satisfaire les partageurs.

C'est ce qui fit qu'elle en connut bientôt d'irascibles. Mais elle avait, pour ceux-là, un moyen qui réussit souvent aux femmes, lorsqu'elles veulent à toute force le succès. Elle larmoyait à fendre l'âme, se trainait aux pieds du dur créancier, si bien qu'elle finissait toujours par attendrir au moins celui auquel elle avait le plus de redevance. Un roc n'y eût pas résisté.

Toutefois, comme par nécessité elle renouvelait ces scènes de désolation à chaque nouvelle séance, on en était, dans le quartier, arrivé à la surnommer : « comédienne ». Le truc était usé, autant que les charmes par lesquels elle eût voulu plaire encore.

Ce fut alors qu'elle se tourna vers nous.

Malheureusement, nous la connais-

sions non seulement personnellement, mais encore par la réputation qu'elle traînait après elle. Nous la reçûmes donc comme le méritait une personne de sa distinction. Loin de se froisser pourtant d'un accueil aussi peu... empressé, elle n'en devint que plus attentive à notre égard ; et malgré tout, le jour où la tante « s'embarquerait pour le grand voyage », nous ne manquerions pas d'être les premiers à la fête.

Rappelée sur tous les tons, cette ren-gaine devenait insupportable. Aussi le bruit des fredaines passées, présentes et futures de la « comédienne » parvint-il jusqu'aux oreilles de Carola, à qui elle ne s'était, au bon moment, pas gênée d'emprunter comme aux autres, jugeant sans doute plus expéditif et plus pratique de prélever sur une caisse qui, somme toute, devait lui revenir, plutôt que sur celle d'étrangers peu malléables.

Et, depuis, la brave vieille hochait tristement la tête, en se répétant parfois à elle-même, tout bas : « Elle me mangera en dix ans ce que j'ai mis ma vie entière à ramasser ! »

Et cette pensée lui déchirait le cœur.

Trois semaines après cet épisode, la pauvre femme se mit au lit pour la dernière fois. Sa famille, qui avait « l'œil dessus », avait bien, contre l'habitude, essayé de l'attirer depuis quelque temps, mais en vain : elle se défiait de tant de soins précipités. Mieux : pour ne plus être seule, elle congédia un locataire et appela chez elle sa nièce avec son mari, oubliant vraisemblablement déjà que c'était précisément ce que demandaient ces honnêtes citoyens.

*
**

Plusieurs jours, Carola attendit sans se plaindre l'heure de la délivrance. La « famille », que personne n'avait mandée, vint à sa couche douloureuse. Elle éprouva à cette vue une telle frayeur que, se cramponnant au cou de sa nièce de toutes les forces qui lui restaient encore, elle s'écria, dans un sanglot de désespoir : « Reste, mon enfant ; ne t'en va pas : ils me prendraient la vie ! »

Et au fait, avant de monter, ceux-ci avaient eu soin de questionner les locataires, pour savoir s'ils n'avaient pas été oubliés de la testatrice. Chapitre sur lequel ces braves gens s'étaient naturellement montrés à dessein fort ignorants.

Et ils se tenaient là maintenant, hypocritement respectueux, cloués, l'air tran-

quille, à leur chaise impatiente ; mais sophistiquant et se démenant au fond pour faire écrire à la vieille des choses dont elle ne voulait point.

Ils finirent par détalier.

A peine eurent-ils quitté d'un quart d'heure que, dans les bras de sa nièce assistée de son mari, la digne femme rendit le dernier souffle. La commotion avait été trop forte pour elle.

Alors se passa une scène atroce, iné-narrable.

D'abord sortit de la bouche convulsée de ces immondes personnages un grand soupir de soulagement, suivi d'un ricane-ment sauvage qui ébranla toute la pièce. Puis, au moyen des clefs qu'elle portait à la ceinture depuis le premier jour, la nièce se précipita sur les armoires, cambriola les meubles pour en tirer des valeurs qui n'existaient que dans son imagination ; éventra d'un couteau ébré-ché les tirelires et les cassettes ; arracha de ses ongles crochus le matelas où reposait le corps encore chaud de sa vénérable parente ; tandis que son mari, l'œil en feu et l'écume aux lèvres, se ruait sur la couche, et, de ses longs doigts effilés, avec une audace et un sangfroid inouïs, enlevait au cadavre de sa bienfaitrice les boucles d'oreilles et la bague, souvenirs chers d'un compagnon disparu.

Après avoir fouillé les vêtements, jeté tout par terre dans un pêle-mêle honteux, retourné les meubles et visité jusqu'aux ressorts du lit ; après avoir bouleversé, dépouillé et enlevé enfin tout ce qui avait depuis si longtemps excité leur convoitise, les brigands convinrent qu'il était impossible de laisser les choses dans cet état. Et ils se mirent à l'œuvre aussitôt, pour effacer les traces de leur profanation.

O lois humaines, quels crimes faut-il donc pour que vous agissiez !

Mais leur surprise fut grande lorsque, au bout d'un instant, ils entendirent frapper à la porte. C'était la « famille » qui, pressentant une fin rapide, avait, après un conseil tenu dans un cabaret des environs, jugé prudent de ne pas laisser « les autres » seuls avec la moribonde.

Ils arrivaient cependant déjà trop tard. Et lorsqu'on leur eut mis sous le nez le testament vengeur, et qu'ils eurent vu que du peu qui restait il était difficile qu'ils emportassent quelque chose, ils se mirent à s'insulter grossièrement d'abord, manquèrent de tout briser ensuite, et en seraient sans nul doute venus aux mains si cette tragi-bouffonnerie n'avait pris

une autre tournure en ce moment.

On ne s'en sépara pas moins en se vouant une haine éternelle et réciproque; et celui qui avait le plus fait pour attirer la vieille de son vivant, lui cracha à la face avant de sortir :

« Rosse, dit-il, tu nous a volés ! »

*
**

Je sus plus tard que les amis et créanciers de la nièce ne furent que médiocrement remboursés de ce qu'ils avaient fait pour elle, et que les évincés de la famille lui intentèrent un procès qu'ils ne gagnèrent point. Quant à nous, elle devait nous considérer comme pas grand'chose depuis son nouvel état de fortune, car nous n'eûmes l'honneur — fort considérable il est vrai — de ne la revoir, ainsi que son mari, plus qu'une seule fois : le jour de l'enterrement, auquel, par déférence pour

la morte, que nous connaissions un peu, nous ne voulûmes pas manquer.

Maintenant, si, malgré toute ma circonspection, j'ai eu la malchance de déplaire quelque peu aux charmants personnages de cette macabre mais véridique histoire, qu'ils m'excusent pourtant et se taisent, et cela pour deux motifs : le premier, c'est que le photographe n'est pas responsable de la beauté ou de la laideur de ceux qu'il représente ; le second, c'est que (tenez, je me sens parfois le courage d'un Démocrite !) je serais capable de transporter, histoire de rire un brin, leurs traits au cinématographe, au cas où ils essaieraient de me jouer quelque niche !

Héritiers présents et futurs qui, j'en suis certain, ne ressemblerez jamais à ces jolis cocos-là, dites-moi, n'est-ce point là une riche idée ?

E.-H. GILLEWYNTENS.

MENTANA

I

D'où vient ce bruit confus qui passe sur le monde ?
La terre s'est émue, et dans la nuit profonde
J'ai vu se réveiller les peuples étonnés.
Ils ont levé la tête, et vers la Cité sainte,
Comme pour écouter une ineffable plainte,
Leurs longs regards se sont tournés.

Est-ce toi, du Très-Haut Pontife vénérable,
Est-ce le faible écho de ta voix lamentable
Qui peut ainsi troubler le monde en son sommeil ?
Trembles-tu pour tes jours ? trembles-tu pour tes frères ?
Et ton œil, dans les cieux, des divines colères
Voit-il le sanglant appareil ?

Comme autrefois David, au jour de sa détresse,
Sur le bord du torrent, accablé de tristesse,
L'auguste et saint vieillard là-bas s'est arrêté ;
Et levant au Seigneur ses yeux noyés de larmes :
« Pourquoi mes fils, Seigneur, m'ont-ils nourri d'alarmes ?
» Pourquoi m'ont-ils persécuté ?

» Mes yeux ont-ils trop peu pleuré sur leurs misères ?
» De briser sans retour leurs chaînes séculaires
» Quel bras plus que mon bras eut jamais le dessein ?
» Italie ! Italie ! ô fille encor trop chère,
» N'as-tu jamais senti battre mon cœur de père,
» Quand je te pressais sur mon sein ?

» Ah ! si, fermant l'oreille aux conseils de l'impie,
» Ton peuple eût sur l'autel voulu chercher la vie,
» Quels seraient aujourd'hui ta gloire et ton destin !
» Les palmes du vainqueur ombrageraient ta tête
» Et tes jours brilleraient, changés en jours de fête,
» De tout l'éclat d'un beau matin.

» Mais non ! tu t'es vendue, aveugle en ton délire,
 » A ceux dont la fureur aujourd'hui te déchire ;
 » Martyr prêt au triomphe, à leurs désirs pervers
 » Tu t'es prostituée, et, de tes mains esclaves,
 » Sitôt que tu crus voir se briser tes entraves,
 » Tu voulus me charger de fers.

» Dix ans tu reculas : novice encor au crime,
 » Tu tremblais au moment de frapper ta victime.
 » Mais au sang aujourd'hui le cœur du tigre est fait !
 » Fille des Césars, monte, oui, monte au Capitole !
 » Viens sacrifier Dieu sur l'autel de l'idole :
 » Ce sera ton dernier forfait...

» ... Que crains-tu ? N'as-tu point tes hordes sacrilèges !
 » N'as-tu point sous mes pas assez semé de pièges ?
 » Des rois, pour me défendre, aucun s'est-il armé ?
 » Va, ne crains rien des rois : aucun d'entre eux peut-être,
 » En face de la mort, ne voudra reconnaître
 » Le vieillard seul et désarmé.

» Mais pourtant ce vieillard, tu le sais : prends-y garde,
 » Ce vieillard sans soutien, un Dieu veille à sa garde :
 » Dieu lent à s'irriter, terrible en son courroux.
 » Il sait le jour et l'heure : il saura me défendre ;
 » De ses foudres armé, vous le verrez descendre :
 » Son bras vous écrasera tous.

» Seigneur, entends mes cris : ce sont les cris d'un père
 » J'implore ta vengeance et je crains ta colère.
 » J'appelle à mes côtés tes anges triomphants.
 » Et pourtant plus que moi qui maudit les batailles !
 » Pour mes bourreaux, Seigneur, ne sois point sans entrailles !
 » Car mes bourreaux sont mes enfants !...»

Il se tut. — Et je vis, bondissant de leur couche,
 Les peuples dans la nuit pousser un cri farouche ;
 L'Orient tressaillit, l'Occident se troubla ;
 Les os des vieux croisés au tombeau s'indignèrent,
 Et leurs fiers descendants par milliers se signèrent
 En disant : « Seigneur, nous voilà ! »

Les voilà ! Sur leur front, Dieu mit un sceau sublime,
 Puis il les envoya. Chantez, flots de l'abîme,
 Et toi d'un juste orgueil, Hollande, enivre-toi !
 Enivrez-vous d'orgueil, forêts de l'Amérique,
 Et toi, la verte Erin, et toi, surtout Belgique,
 Noble berceau de Godefroi !

Vos fils s'en vont mourir. — Et patrie, et jeunesse,
 Doux baisers d'une mère, amour, gloire et richesse,
 Ils ont su tout quitter, sans pousser un soupir.
Mercenaires du Christ, phalange magnanime,
 Des rivages du monde aux remparts de Solyme
 Ensemble ils sont venus mourir.

Oui, mourir pour l'Église et mourir pour leur père,
 Pour le trône et la croix, pour le ciel et la terre ;
 Mourir pour la justice et pour la liberté ;
 Mourir pour tous les droits qu'ont insultés les traîtres ;
 Mourir comme aux Saints-Lieux sont morts les grands ancêtres,
 Pour le temps et l'éternité.

LOUIS VEUILLOT

Cherchant à se rendre compte des motifs qui amenèrent la conversion de Louis Veuillot, M. Jules Lemaître a cru les exposer exactement comme suit :

« Dans toute conversion il y a quelque chose qui nous échappe et qu'il faut bien appeler, comme le font les convertis eux-mêmes, « l'action de la grâce ». Tenons-nous en aux causes apparentes et aux caractères particuliers de la conversion de Louis Veuillot.

» Je remarque d'abord qu'elle sortit d'une angoisse morale plutôt qu'intellectuelle, qu'elle n'eut rien de « métaphysique », qu'elle n'est nullement de la même espèce que la conversion (à rebours) d'un Jouffroy ou que la conversion (relative) d'un Pascal. Veuillot n'avait point le cerveau philosophique. C'était un pur sentimental. Il dit dans sa correspondance : « ... Quant à moi, j'ai le bonheur d'être complètement inepte en philosophie, et je ne lis rien de tout ce qui se présente sous cette forme. »

» Cette conversion ne fut non plus ni soudaine ni tragique. Veuillot n'eut pas, à proprement parler, sa « nuit ». L'illumination qu'il eut à Rome ne fut que l'achèvement d'un travail secret de plusieurs années.

» Il avait un grand besoin de certitude. La profession de « spectateur » amusé n'était point son fait. Il éprouva de bonne heure, de façon aiguë et persistante, ce que nous ne sentons qu'à certaines minutes et mollement : le vide et l'inutilité de la vie d'un journaliste, ou d'un littérateur, ou d'un bourgeois, qui n'est que cela. Faire des besognes auxquelles on croit à moitié ou pas du tout ; écrire des livres où l'on ne met point son âme, mais seulement quelques conjectures ou spéculations sur la vie ; obtenir par là de petits succès ; cueillir en passant de petits plaisirs égoïstes ; vivre au jour le jour ; comprendre ça et là quelques petites choses, mais ignorer en somme ce que l'on est venu faire au monde ; vivre en se passant de la vérité ; vivre sans vouer sa vie à une cause si humaine et générale que possible ; c'est-à-dire vivre comme nous vivons presque tous... cela parut très vite misérable au jeune rédacteur en chef du *Mémorial de Périgueux*. Nous l'avons vu, après avoir daubé les bourgeois libre-penseurs de Chignac, faire sur lui-même un loyal retour. C'est que le

petit journaliste avait déjà une vie intérieure. « Ah ! s'écrie-t-il, je ris des reproches qu'ils peuvent me faire : mais j'évite de descendre en moi-même, car c'est là que je suis leur égal, et peut-être leur inférieur. Ils savent ce qu'ils veulent, et je ne le sais pas ; et, si j'ai des troubles qu'ils ne connaissent pas, qui m'assure que je ne suis pas traître à mon âme et à ma destinée, autant et plus qu'ils ne le sont eux-mêmes au but final de la vie ? Mais quel est-il, ce but mystérieux, invisible ?... »

» Il se convertit donc, premièrement, en haine de cette incertitude, parce que la spéculation philosophique, dont il est d'ailleurs peu capable, ne lui suffit pas ; parce qu'il lui faut une règle absolue de ses actes, dont la sanction soit en dehors de lui : bref, il se convertit pour avoir la paix de la conscience.

» Ce besoin de paix intime se confondait avec un autre : le besoin d'être meilleur, de mériter. Même avant d'être chrétien, il se sentait humilié de l'égoïsme, de l'inutilité et de l'impureté de sa vie. Mystérieux phénomène moral : il avait des remords, sans croire pourtant qu'il fit des choses défendues ni qu'il transgressât une règle ; il avait le sentiment du péché avant la connaissance et l'acceptation de la loi. « Témoignage d'une âme naturellement chrétienne », selon le mot de Tertullien. Même au temps de son « erreur », alors qu'il lui arrivait de s'échapper comme les autres, en facéties et impiétés d'estaminet, ses collaborateurs l'accusaient d'avoir, comme journaliste, « du penchant pour les choses religieuses ». C'est son frère qui nous le dit, et je n'ai aucune peine à le croire. Dès cette époque, il remarquait que les exemplaires les plus complets et les plus assurés de vertu, ceux qui nous inspirent le plus de confiance, nous sont offerts par des croyants au surnaturel, et qu'il n'y a rien de meilleur ni de plus respectable qu'un bon prêtre ou qu'une religieuse sainte. Et secrètement, peut-être à son insu, son sens pratique en tirait déjà des conséquences.

» Enfin, la troisième et, il faut le dire à son honneur, la plus déterminante raison de sa conversion, ce fut la « charité du genre humain », ce fut l'amour du peuple, l'amour des humbles, des souffrants, des ignorants, des opprimés. Les textes abondent chez lui, par où l'on pourrait le démontrer. »

M. Jules Lemaitre cite ici la page, bien connue, de la première préface des *Libre-Penseurs*, où Louis Veillot rend compte des réflexions amères que lui inspira la mort de son père, et il poursuit :

« Jamais conversion religieuse ne fut dans ses mobiles profonds plus pitoyable aux hommes, plus soucieuse des souffrants, plus « populaire ». Longtemps avant le coup de la grâce, le catholicisme commençait d'apparaître à Veillot comme le grand et seul remède aux maux humains : aux troubles de l'âme par la certitude ; aux souffrances et aux injustices sociales, soit par la charité chrétienne, soit par la sanction après la mort.

» Ce fut dans ces dispositions qu'il alla à Rome. C'est le lieu par excellence des « retraites », celui où se nourrissent le mieux les rêves : rêves d'art, rêves de volupté, rêves de perfection morale. L'atmosphère y est pleine de souvenirs et comme saturée d'âme. J'ai dit que Veillot était, peut-être par-dessus tout, un homme de sentiment, un poète : la Rome catholique s'empara de lui tout entier, et avec une force inouïe. Par la vertu des témoignages sensibles, des symboles qui y sont accumulés, et dont il subissait la magie enveloppante, le catholicisme s'imposa à son esprit comme la seule explication permanente et complète du monde et de la vie ; il y reconnut la vraie panacée de l'universelle misère, le salut de l'ignorante humanité. L'enchantement spirituel de ses sens acheva la transformation de son cœur : il eut d'ineffables attendrissements, il pleura dans les églises. Dans nulle conversion il n'y eut plus d'amour. »

**

Le récit que Louis Veillot fait lui-même de sa conversion ne cadre pas exactement avec ce qu'en dit M. Jules Lemaitre. Nous y trouvons, sans doute, quelques-unes des vues indiquées dans la citation rapportée plus haut, mais celle-ci manque d'un élément essentiel. Pour comprendre le caractère et les causes de cette conversion, il faut, en effet, être chrétien, et M. Jules Lemaitre ne paraît pas avoir cette qualité capitale. C'est en psychologue qu'il s'exerce à pénétrer dans l'âme du converti ; mais il ne saurait y réussir, parce qu'il n'a pas les lumières qui rendent sensible au chrétien le travail intérieur d'un cœur en souffrance de l'infini.

Prenant à la lettre une boutade de Louis Veillot sur la philosophie creuse des incroyants ou des pédants qui se grisent de terminologie métaphysique, il s'imagine à tort que le grand lutteur dédaignait cette philosophie supérieure qui s'inspire de la foi, et il en conclut indûment que Louis Veillot était inaccessible à toute spéculation philosophique. En cela il se montre oublieux du fameux mot de Pascal : « Le cœur a ses raisons que la raison ne comprend pas. »

Il est certain, en effet, que si Louis Veillot était un homme de sentiment, c'était, à un degré non moindre un homme de haute raison. Ses œuvres sont là pour prouver qu'il avait par intuition la science de la plus haute métaphysique, et que son intelligence ne fut pas moins ravie que son cœur par la séduction de la capitale du monde chrétien. Son *Parfum de Rome*, celui de ses ouvrages qu'il préférerait, est là pour en rendre témoignage. Ainsi, qui a mieux compris le grand rôle intellectuel de la Papauté dans le monde ? M. Jules Lemaitre en est peut-être encore à l'apprendre, et dès lors, rien d'étonnant à ce qu'il écarte des motifs de la conversion de Louis Veillot cette grande vue de l'hégémonie spirituelle du Pape dans la région des intelligences. Si confusément que cette pensée maîtresse ait pu d'abord se présenter à l'esprit de Louis Veillot, il n'est pas douteux qu'elle l'a tout de suite pénétré jusqu'aux moelles. Le cœur et l'intelligence ont été, par suite, conquis en un instant, par un effet de ce don de Dieu que la grâce représente avec surabondance et qui s'épanouit parfois, comme instantanément, au seuil d'un confessionnal.

C'est ce qu'il advint pour Louis Veillot qui, dans le dégoût du monde où il vivait, sentait autant le besoin des lumières intellectuelles que de la paix morale. En cet état, il n'est pas nécessaire qu'une âme, naturellement généreuse, soit poussée à la profession d'une foi pratique par ce que M. Jules Lemaitre appelle « l'impureté de la vie ». Car Louis Veillot, avant même d'être chrétien, n'avait point une telle confession à faire. Mais c'était trop pour lui de ne pas sentir son cœur et son esprit au niveau de l'idéal que seule pouvait réaliser la pleine possession de la vérité et de la vertu. C'est ce trouble qu'il portait à Rome et, parce qu'il était vraiment l'homme de bonne volonté à qui la paix est promise, c'est cette paix

qu'il obtint, ainsi qu'il nous le dit lui-même, par cette grâce de choix : l'exemple des saints amis qui l'avaient conduit dans la Ville Éternelle.

AUGUSTE ROUSSEL.

Le roman du jour

La *Collection Hermine* nous présente deux nouveaux volumes : *Cœur-de-Roi*, de Charles Foley, et *Un conte bleu*, de Henri Ardel.

M. Charles Foley nous raconte, dans son ouvrage, un épisode dramatique des troubles de la Vendée. L'action se passe en l'an VII (1799), dans la petite ville de Sauges ; elle repose tout entière sur une double idylle d'amour, qui permet à l'auteur de dérouler sous nos yeux les dramatiques péripéties de l'occupation d'une ville de province par les troupes de la République, et de la lutte de celles-ci contre les bandes vendéennes. Le dénouement, vous le devinez, ne pouvait être qu'un mariage : souhaitons donc une longue vie de bonheur aux heureux époux.

Le *Conte bleu* de M. Henri Ardel nous ramène à des jours moins lointains. Une jeune femme se découvre un grand talent de composition musicale ; naturellement ses premiers élans d'art vont à un poète préféré, qu'elle admire sans le connaître. Or, voici qu'elle le connut ; son admiration devient de l'amour, et, une fois encore, l'idylle se termine au pied des autels. L'auteur, faut-il le rappeler, possède une plume bien délicate ; les pages de son roman ne sont qu'une harmonie continue, étincelante de coloris et de poésie. Nos jeunes filles en feront certainement leurs délices.

Dans la *Bibliothèque de ma fille*, nous avons comme nouveauté : *L'aumône fleurie*, de B. de Buxy.

Avec son art insinuant, son tour plein de mystère, l'auteur poursuit heureusement sa peinture suggestive des petites gens de province. Cette fois, situé sous un ciel plus bleu, dans un paysage moins âpre, son tableau s'enlève en une jolie pâte fluide, moins chargée de bitume ; on sent qu'un soleil généreux en a pénétré les couleurs et éclairé les contours, mettant partout de chatoyants reflets.

L'histoire de l'éternelle douleur humaine n'en est pas moins poignante ; mais, ici, elle emprunte à son cadre éclatant je ne sais quoi d'enjoué et d'aimable qui en adoucit les heurts.

Par un dénouement absolument imprévu, il se fait que l'héroïne réalise son bonheur à son insu et presque malgré elle. Cette œuvre sera bien appréciée par nos charmantes lectrices, qui y trouveront la véritable définition de la femme forte.

D'un autre genre est le roman de M. Georges Viollier : *Vers la fortune*. Nous nous trouvons ici en présence d'un groupe de personnages qui, avouons-le, ne sont pas tous des saints à mettre en nichet loin de là. La plupart de ces gens sont, de pauvres sires, qui ne vivent que d'expédients et dont la conduite plutôt scandaleuse mériterait les bancs de la cour d'assises. L'intrigue est captivante, le livre bien écrit, mais nos lectrices feront bien d'attendre une édition expurgée avant d'en entreprendre la lecture.

* *

Ames fortes est une touchante histoire d'amour, mais d'un amour si pur et si chaste, que le livre peut être placé dans toutes les mains. Il s'y mêle des péripéties poignantes, des pages vibrantes d'émotion intense, mais à côté M. de Ferenzy aborde de multiples questions d'un intérêt très actuel : religion, sociologie, éducation. L'auteur les traite avec l'autorité que donne, non pas l'étude théorique, mais la pratique réelle, l'expérience vécue ; on devine en lui l'homme d'une foi profonde et d'un zèle ardent auquel l'Académie française décerna naguère le prix Montyon pour son dévouement à la classe ouvrière.

Cherchant toujours le terrain de la lutte, voici qu'il se révèle à nous comme romancier franchement chrétien, au talent original, avec l'ambition non dissimulée de faire pénétrer des paroles de vérité, des idées justes, des pensées nobles et généreuses dans les milieux les plus indifférents.

FR. DUFOUR.

Le retour des hirondelles

Sur le seuil d'une humble chaumière, une femme âgée est assise ; une jeune fille, à genoux devant elle, cache sa tête

dans les plis de sa robe. De tous côtés des hirondelles décrivent en se poursuivant leurs courbes gracieuses, tandis que l'ensemble du paysage montre l'aspect de la campagne printanière, avec les arbres fruitiers blancs de fleurs.

C'est le matin : les montagnes que l'on distingue dans le lointain sont encore estompées par la brume matinale. Un air frais vient caresser le visage ridé de l'aïeule, tandis que là haut, perdue dans les airs, l'alouette fait entendre sa douce chanson, et que de blanches colombes devant la porte du pigeonnier rustique, roucoulent amoureuxment.

La pauvre vieille contemple ce riant tableau d'un air attendri, en se demandant anxieuse si, l'an prochain, elle assistera de nouveau au retour des hirondelles ; la jeune fille, grisée par le trop plein de vie qui coule dans ses veines, se rapproche de la chère aïeule qui, remplaçant une mère morte jeune, guida avec sollicitude ses premiers pas dans la vie. Elle aussi, la pauvre enfant, se demande avec angoisse si les hirondelles retrouveront l'an prochain la pauvre chère grand'mère qu'elle étreint en ce moment avec tant d'amour, et de ce frais visage caché sur les genoux maternels, des larmes s'écoulent lentement.

Et les hirondelles passent et repassent, faisant entendre leur gracieux gazouillis ; cette scène se prolonge douce et calme, pleine d'émotions pour les deux êtres qui s'aiment si tendrement et qui, en prévision d'une séparation prochaine, élèvent vers Dieu leur pensée et leur cœur, en lui demandant de prolonger le plus longtemps possible la douce union de deux âmes, d'une mère et de son enfant.

JEAN DE JACOURET.

LE MOIS LITTÉRAIRE

BOUTRY (Marthe). — *Les effacés*. Un vol. in-16 de 316 pages. Paris, 1907, Pautin. Prix : 3 fr. 50

Ce livre contient une série d'études psychologiques qui tendent toutes au même but, nous démontrant combien l'éducation de nos filles laisse à désirer sous le rapport de la formation morale. Les parents sont généralement férus de leur progéniture, ils s'imaginent volontiers que la prétendue précocité d'un enfant est la marque infaillible d'un génie supérieur : et au lieu de

laisser la jeune fille dans un milieu voisin du leur, ils sacrifient tout pour forcer la dose de science à lui inculquer, sans s'occuper de la formation du caractère. Qu'arrive-t-il ? Les difficultés de la vie trouvent ces malheureuses femmes sans nerf, sans courage : déclassées, découragées, elles tombent au premier choc, victimes toutes prêtes pour le vice, la maladie ou le suicide.

L'ouvrage de Mlle Boutry fera réfléchir les parents, en leur montrant les funestes conséquences d'un orgueil mal placé.

* * *

BREMOND (Henri). — *Méditation sur la sainteté et la vie des saints*. Un vol. in-18 de 52 pages. Paris, 1905, Poussielgue.

Prix : 0 fr. 40

Quel charme extrême renfermé dans cette petite brochure, qui nous parle, avec une poésie pleine de grâce, de la sainteté et de la façon dont il faut écrire l'histoire de ces âmes modestes et cachées dont, souvent, quelques traits seuls de leur vie révèlent la très haute vertu. Ce petit livre est le modèle même des conseils qu'il donne : écrire brièvement, simplement et en conservant toute leur grâce ingénue à ces vies saintes dont le parfum est venu jusqu'à nous... de loin ou de près ; car, comme le dit l'auteur, « les saints ne manquent pas dans l'Église d'aujourd'hui ».

* * *

BRUNETIÈRE (Ferdinand). — *Questions actuelles*. Un vol. in-16 de xxvi-412 pages. Paris, 1907, Perrin. Prix : 3 fr. 50

Au moment où ce livre nous parvenait, la mort nous enlevait à jamais son auteur vénérable, et c'est l'âme endeuillée que nous avons parcouru l'ultime travail de cet énergique ouvrier. L'idée nous vint de collationner les notices biographiques que la critique allait consacrer au maître défunt ; nous rencontrâmes beaucoup d'éloges enthousiastes, venus d'admirateurs fidèles, de fervents disciples ; nous lûmes quelques articles indifférents ; il s'est rencontré enfin deux ou trois plumitifs pour accabler de leurs grotesques sarcasmes la mémoire du maître. Pauvres ! Ils n'avaient pas bien lu Brunetière, ou plutôt ils l'avaient lu, mais ne l'avaient pas compris. Nous les engageons à étudier les « Questions actuelles » dans un sérieux désir de s'éclairer : ils comprendront la sottise de leurs appréciations premières.

Ce sont, en effet, des questions bien « actuelles » que traite M. Brunetière, avec ce mélange de pénétration spéculative et de sagesse pratique qui a fait le vif succès des *Chemins de la croyance* et des *Discours de combat*. Qu'il nous parle des prétendus conflits de la science et de la religion ou des dangers d'un système pédagogique qui

sacrifie « l'éducation » des enfants à leur « instruction », ou du « mensonge du pacifisme », ou bien de l'impossibilité de concevoir une religion sans dogmes, ou bien encore de l'impossibilité de rendre efficace une morale qui ne se fonde pas sur des croyances religieuses ; chacun de ces sujets nous touche aujourd'hui plus directement que jamais, et chacun d'eux nous est exposé là dans sa réalité présente, tel qu'il n'y a personne de nous qui ne soit tenu de le connaître et de s'en émouvoir. Aussi bien n'a-t-on pas oublié l'énorme retentissement qu'ont eu, lorsqu'elles ont paru d'abord dans la *Revue des Deux-Mondes*, la plupart des grandes études qui forment ce volume : réunies, avec une importante préface et maintes pages nouvelles, on y trouvera vraiment un résumé de toute la doctrine politique et morale de l'un des hommes qui auront eu l'influence la plus profonde sur la pensée française de ce temps.

* * *

CASTELLAR (Maurice). — *L'art du lecteur, l'art du diseur, l'art de l'orateur*. Un vol. in-16 de 216 pages. Paris, 1905, Pous-sielgue. Prix : 2 fr. 50

Cette méthode est entièrement neuve. Des indications graphiques guident constamment l'élève et le préservent de la psalmodie automatique si fatigante pour des auditeurs. Ce livre contient plus de 50 poésies, scènes et récits pour séances récréatives, avec explications sur la manière de les dire et photographies qui indiquent les gestes.

* * *

FRANCHE (Paul). — *La légende dorée des bêtes*. Un vol. in-16 de 220 pages. Paris, 1907, Perrin. Prix : 3 fr. 50

Il n'y a pas de saints plus charmants ni plus populaires, que ceux qui ont aimé les bêtes, soit qu'ils aient daigné les associer à leurs pieux travaux ou qu'ils les aient pris pour compagnons dans leur solitude. Aussi ne saurait-on trop louer M. Franche d'avoir consacré une étude spéciale aux plus touchantes de ces innombrables histoires de saints protecteurs des bêtes. Son livre joint à l'attrait poétique d'un délicieux recueil de contes la portée plus haute d'une œuvre d'édification, toute parfumée de la fleur la plus exquise de l'esprit chrétien ; et personne ne pourra lire sans émotion le simple et fidèle récit des aventures de saint Florent avec son petit âne, de l'amitié de saint Meinrad et de ses deux corbeaux, ou de l'inoubliable entretien de saint François et du loup de Gubbio.

* * *

GASC-DESFOSSÉS. — *Magnétisme vital*. Un vol. in-16 de 502 pages. Paris, 1907,

De Rudeval.

Prix: 5 fr.

A notre époque, on revient plus curieusement que jamais à ce qu'on appelait au moyen âge, avec une sorte de terreur, les sciences occultes ; depuis plusieurs années la question du magnétisme vital est entrée dans une phase nouvelle, et s'il rencontre souvent encore une défiance de parti pris, une bonne partie du grand public intelligent, que n'effraient pas les nouveautés, se plaît à l'étudier. Or, voici un livre qui, tout en s'adressant à une élite de lecteurs spéciale et restreinte, arrive à sa deuxième édition ; c'est dire que les matières dont il traite sont susceptibles d'intéresser les esprits qui pensent, et mieux encore, que l'auteur a su particulièrement intéresser ses lecteurs.

Il a voulu apporter, en effet, sa contribution aux travaux de psychologie expérimentale qui se poursuivent depuis un demi-siècle ; s'associant activement aux efforts faits dans ce sens par l'Institut général psychologique, dont il a été l'un des premiers membres, il a entrepris de faire voir comment on peut donner des phénomènes attribués au magnétisme vital une démonstration expérimentale ; il s'est servi pour cela d'un appareil enregistreur dont le principe est bien connu d'ailleurs, un galvanomètre d'une très grande sensibilité, construit spécialement à cet effet. Comme le dit le professeur Boirac, dans la préface qu'il a donnée à cet ouvrage, il a fait une œuvre utile et courageuse, en tirant du boisseau, pour la mettre en pleine lumière, une grande et précieuse vérité. Cette seconde édition, outre un remaniement considérable des matières, se distingue de la première par l'addition de nombreuses expériences nouvelles, extrêmement ingénieuses et précises.

* * *

JACQUINET (M.). — *Que savons-nous ?* Un vol. in-16 de 64 pages. Paris, 1907, Perrin. Prix : 1 fr.

Nous avons naguère présenté aux lecteurs du « Glaneur » un remarquable ouvrage de M. Jacquinet, intitulé : *Quelques considérations sur notre temps*. A cette occasion, nous avons dit tout le bien que nous pensions de cet écrivain. L'excellente brochure qu'il nous offre aujourd'hui nous permet de confirmer notre opinion première ; cette esquisse d'une conclusion de philosophie et d'histoire mérite une lecture attentive.

* * *

LABRUYÈRE (M.). — *Ma première traversée*. Un vol. in-12 de 128 pages. Paris, 1907, Hetzel. Prix : 1 fr. 60

Charmante histoire d'une famille de jeunes héros, qui se préparent à leur carrière future en organisant un voyage d'exploration sur la rivière

qui baigne le domaine paternel. Les aventures qui constituent le fond de ce délicieux récit recréeront nos petits tout en leur inculquant un enseignement précieux. Et ce sera tout profit pour les jeunes intelligences.

* *

LENOTRE (G.). — *Les massacres de septembre*. Un vol. in-16 de 342 pages. Paris, 1907, Perrin. Prix : 3 fr. 50

Nous sommes tous aujourd'hui curieux de publications historiques, et en particulier de la publication de mémoires, inédits ou peu connus, sur les périodes romanesques de la Révolution et du Premier Empire. Mais encore faut-il que la lecture de ces mémoires nous soit facilitée par un commentaire érudit et vivant : car les plus intéressants d'entre eux ont toujours, dans leur forme, quelque chose de vieilli qui risquerait de nous ennuyer, si l'on nous laissait seuls en tête à tête avec eux. Et il faut aussi qu'un historien avisé, avant d'exhumer pour nous ces mémoires, sache pratiquer un choix parmi l'abondance, souvent excessive, de leurs pages. C'est ce qu'a bien compris M. Lenotre. Au lieu de reproduire dans leur entier de gros livres, il s'est ingénié à extraire, de tous les mémoires concernant une même suite de faits, les passages qui, seuls, apportaient des tableaux pittoresques ou des renseignements d'une valeur réelle; et il a joint à ces extraits toutes sortes d'avant-propos, de résumés, de notes explicatives, etc., qui lui ont permis de reconstituer entièrement, devant nous, l'exacte et précise physionomie des faits en question. Ainsi le premier volume de la série nouvelle qu'il nous promet, avec ce mélange continu de citations des témoins authentiques et de savants commentaires destinés à les relier ou à les éclairer, constitue une véritable histoire des massacres de septembre, où nous assistons, presque d'heure en heure, aux préparatifs et à l'évolution de l'un des drames les plus pathétiques de l'histoire : sans compter que M. Lenotre ne s'est pas fait faute d'enrichir son sujet d'une foule de documents inédits, découverts par lui dans des coins d'archives publiques ou privées, et toujours interprétés avec la pénétrante justesse, l'impartialité historique et le charme littéraire qui lui sont habituels.

* *

MÉAULLE. — *Les petits Robinsons de Fontainebleau*. Un vol. in-8° de 48 pages. Paris, 1907, Hetzel. Prix : 1 fr.

Ouvrage à recommander pour nos petits amis : ils y retrouveront deux des leurs, qui, séduits par les charmes de la vie d'aventures, se décident un beau matin à s'installer en Robinsons dans la forêt de Fontainebleau. Inutile d'ajouter que, de déceptions en déceptions, ils s'estimèrent fort heureux

de pouvoir réintégrer le foyer paternel après une réprimande assez méritée.

* *

MONDAINI (Gennaro). — *Le origini degli Stati Uniti d'America*. Un vol. in-16 de XVI-462 pages. Milan, 1904, Hoepli. Prix : 6 fr. 50

Les historiens des Etats-Unis nous avaient jusqu'ici donné l'historique de la grande République américaine suivant une méthode synthétisée, se contentant de données générales sur l'ensemble des Etats confédérés. M. Mondaini s'est approprié un mode d'étude tout différent; il prend, dans son entier particulière, chacun des Etats de l'Union et il en dresse, d'une façon brève mais claire, comme qui dirait l'état-civil. Il remonte aux sources, il scrute les origines, nous donnant ainsi un travail fort original et très complet.

Une seconde partie du volume nous rappelle succinctement les relations initiales avec la mère-patrie, la guerre de l'Indépendance et l'organisation de la société nouvelle.

Cet ouvrage, qui fait partie de la *Collection historique Villari*, sera consulté avec profit par tous ceux qu'intéressent les destinées de la République américaine.

* *

NIEWENGLOWSKI (G.-H.). — *Les applications de la photographie*. Un vol. in-16 de 460 pages. Paris, 1907, Garnier. Prix : 3 fr.

Après son *Traité élémentaire* et son *Traité complémentaire de photographie pratique*, qui sont devenus le *va-le-mecum* de tous les photographes, professionnels ou amateurs, le Dr G.-H. NIEWENGLOWSKI passe en revue les *applications de la photographie* aux diverses sciences et aux arts industriels.

Il a consacré les premiers chapitres à la photographie astronomique, étudiant successivement son historique, le matériel employé, la photographie des étoiles, la carte du ciel, l'atlas photographique de la lune, la photographie des éclipses. En passant en revue les applications à la météorologie, l'auteur donne de judicieux conseils pour la photographie des nuages et des éclairs. La photographie aérienne par ballon et par cerf-volant est l'objet de deux chapitres très détaillés et riches en renseignements pratiques.

Les applications de la photographie aux sciences physiques et chimiques, notamment à l'optique et aux sciences biologiques sont successivement passées en revue; nous citerons particulièrement les chapitres consacrés à la chronophotographie, dont les applications sont si variées, à la microphotographie, à la métallographie microscopique, à la métrophotographie, à la radiographie.

Parmi les applications industrielles, signalons les chapitres consacrés aux procédés photomécaniques, à la transmission lointaine des photographies (procédé Korn), la photosculpture, la décoration photographique de la porcelaine, du verre, des métaux, des tissus, etc.

* *

POISSON (Charles). — *Le salaire des femmes*.
Un vol. in-16 de 412 pages. Paris, 1907,
Librairie des Saints-Pères.

Prix : 3 fr. 50

Depuis la belle étude de Jules Simon : *L'Ouvrière*, la question économique et sociale a fait du chemin; les exagérations féministes de la fin du siècle passé ont fait leur temps, on est revenu à une compréhension plus logique des choses, mais il en est resté ce résultat heureux que la sociologie s'est préoccupée davantage du rôle de la femme, et spécialement de la femme ouvrière ou employée. L'auteur du présent ouvrage examine la question au point de vue particulier du salaire.

Reconnaissons bien vite que cette étude emprunte à la sévère argumentation des chiffres un élément d'indiscutable sincérité; on peut dire que l'œuvre entière est basée sur la statistique, puisée aux meilleures sources. C'est donc un travail de documentation sérieuse, que les économistes consulteront avec fruit. Ajoutons aussi que l'auteur est homme de principes : il ne se berce pas d'illusions, les utopies le laissent froid; il voit les choses au point de vue de la stricte justice distributive, il rend à chacun ce qui lui est dû : c'est assez dire que ses conclusions peuvent être acceptées dans toute leur rigueur.

* *

POURMARIN (Camille). — *Marie étudiée dans le saint Evangile*. Un vol. in-16 de XXX-370 pages. N.-D. du Laus, 1907, chez l'auteur.

Prix : 2 fr.

M. Dumaine, vicaire général de l'évêché de Séez, apprécie en ces termes ce nouveau volume de Mlle Pourmarin :

« Par ce nouveau travail sorti de votre cœur et de votre plume, vous rendez un bel hommage à l'auguste Mère de Dieu; rien que cela suffit pour assurer à vos pieux efforts la grâce d'en-haut. Courage donc et confiance pour le but que vous poursuivez avec une si infatigable ardeur. Et puisse la bonne semence renfermée dans vos nouvelles pages porter en France et en Angleterre des fruits abondants de régénération sociale. C'est le meilleur succès que je puisse souhaiter à votre nouvel ouvrage, celui qui sera votre plus douce récompense en ce monde. »

* *

RIMBAULT (Léon). — *Misère et miséricorde*.
Un vol. in-16 de 296 pages. Paris,

1907, Librairie des Saints-Pères.

Prix : 3 fr. 50

On se souvient de la campagne de presse menée avec tant de retentissement autour des Conférences de Notre-Dame-de-Lorette sur ce thème : *L'enfant prodigue*.

L'auteur vient de les publier sous forme d'étude morale et sociale, où le respect de la tradition marche de pair avec une originalité de conception et de style dont Mgr l'Évêque de Nantes se plaît, dans une lettre placée en tête du volume, à constater la puissance :

« Votre nouveau livre *Misère et miséricorde*, écrit-il à l'auteur, offre des contrastes bien saisissants, les plus touchants tableaux de l'humaine misère, méconnue ou accablée par la raison orgueilleuse, consolée et relevée par la divine miséricorde toujours vivante en Notre-Seigneur et dans ses fidèles disciples. Et pour mettre en lumière cette vérité capitale, que de maximes étincelantes, que de traits saillants ! Et tous ces trésors sont enchassés dans ce style puissant dont vous avez le secret. »

Ce livre est une vivisection véritable et terrible des plaies les plus tristes et les plus profondes de la société actuelle.

Drame éternellement vivant de la misère du cœur humain, la parabole de l'enfant-prodigue prend sous la plume de l'abbé RIMBAULT une intensité d'évocation, une couleur d'historicité vraiment exceptionnelle.

* *

SCHOEFFER. — *A grammar of the Bemba Language as spoken in North-East Rhodesia*. Un vol. in-18 de 72 pages. Oxford, 1907, Clarendon Press.

Prix : 3 fr. 25

M. Madan nous avait initiés jusqu'ici aux difficultés des dialectes swahili, senga et wisa; il nous présente aujourd'hui une grammaire du dialecte bemba, parlé dans le nord-est de la Rhodésie. Cet ouvrage avait été esquissé par le R. P. Schoeffler, des Pères Blancs; M. Madan y a mis la dernière main : grâce à ce précieux concours, nos coloniaux possèdent un nouveau guide, qui complète d'heureuse façon l'œuvre d'ensemble éditée petit à petit par l'éminent professeur d'Oxford. Les difficultés de l'exploration et de l'exploitation coloniale en sont diminuées d'autant.

* *

SELLE (A.). — *Guide maternel*. Un vol. in-18 de VIII-336 pages. Paris, 1907, De Rudeval.

Prix : 4 fr.

Voici un charmant ouvrage où les jeunes mères, comme toutes les personnes qui ont à charge la première enfance, peuvent puiser les renseignements les plus précieux pour l'élevage de ces

petits êtres, dont ils ont la vie et la responsabilité entre les mains. Cette édition, entièrement refondue et mise à jour au point de vue des nouvelles découvertes de la science médicale, est appelée à avoir un grand succès auprès de ses lectrices et sera toujours un guide éclairé et sûr dans la mission qui leur incombe.

L'auteur a eu l'heureuse idée de compléter son ouvrage d'un recueil de formules choisies qui le placent au-dessus de tout ce qui a été publié dans ce genre jusqu'ici.

Toutes les mères voudront posséder ce livre, qui est un trésor pour les familles et trouvera sa place dans les bibliothèques de toutes celles qui ont le souci de l'avenir et de la santé de leurs chers bébés.

LECTOR

RÉCRÉATION

Mots en triangle

1. Manque de mémoire ;
2. Personnage biblique ;
3. Marque la répétition ;
4. Pronom personnel ;
5. Voyelle.

Logogriphe.

Sur mes sept pieds, parfois je me perds
[sous l'ombrage ;
Retranchez le premier,
Bien que décapité, ce n'est pas un mirage
Je suis encore entier.

Réponses au dernier numéro :

Logogriphe : *Abiron-Biron.*

Mots carrés

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| N | E | R | O | N |
| E | P | I | R | E |
| R | I | C | I | N |
| O | R | I | O | N |
| N | E | N | N | I |

Memento culinaire

Dîner de famille

Soupe aux choux verts
Filets mignons au madère
Pintade rôtie
Artichauts à la sauce brune
Gelée au champagne

ARTICHAUTS A LA SAUCE BRUNE. — Après avoir fait cuire les artichauts à l'eau salée, vous faites un roux sur un feu très doux, vous laissez cuire quelques moments, vous y ajoutez trois quarts de cuillerée à café d'extrait de viande Liebig délayé dans l'eau des artichauts. Une fois votre sauce ainsi faite vous l'ajoutez à une sauce blanche, préparée d'avance, que vous avez eu soin de ne pas faire trop épaisse.

TANTE LOUISE.

La musique adoucit les mœurs

A l'une des dernières répétitions de cette « Ariane », qui a su, à l'Opéra, trouver le fil du succès, il n'y avait guère dans la salle que des musiciens et, parmi eux, quelques-uns des plus notoires. Ce petit cénacle d'initiés, lorsque le rideau tomba, fit au maître Massenet une ovation dont la spontanéité dut aller au cœur de l'auteur de *Manon*.

— C'était à croire, nous dit un vieil habitué de l'Opéra qui assistait à cette manifestation tout intime et cordiale, que Massenet n'avait plus de confrères !

— Comment cela ?

— Mais vous ne savez donc pas qu'il n'y a pas plus « rosse » qu'un musicien. Vous ignorez donc que la musique, loin d'adoucir les mœurs, les exaspère, et que la bienveillance n'est pas toujours l'apanage du génie ?

Et pour me le prouver, mon interlocuteur me conta plusieurs anecdotes fort piquantes, dont celle-ci est la plus fine et la meilleure :

— Il y a quelque vingt ans, le soir de la première de « Lohengrin » à l'Eden-Théâtre, sous la direction de Charles Lamoureux, un des maîtres de la musique française, après le second acte, rugissait son admiration en termes exaltés :

— Oh ! ce Wagner, clamait-il, quel génie surhumain ! Quel dieu ! Qui donc pourra jamais songer à égaler ce colosse ! Oh ! arriver à la cheville de cet homme-là, quel rêve !

— Mais vous y êtes, répliqua simplement un de ses confrères.

On ne peut être ni plus bref, ni plus cinglant.

— Et Rossini ! poursuivit le vieil habitué ; vous n'avez pas idée de son esprit caustique, malicieux et quelquefois mé-

chant. Une fois un des élèves lui apporte deux mélodies et lui demande, afin de connaître son avis, la grâce de les lui faire entendre. Le jeune musicien s'exécute et, après le premier morceau terminé, Rossini de s'écrier :

— J'aime mieux l'autre !

Les réparties des grands musiciens ne sont pas toutes de cet ordre ; il en est de délicieuses et d'héroïques.

C'est ainsi que Verdi, jeune alors, habitant Milan, où sa célébrité commençait à poindre, et mandé par le gouverneur de la ville, un général autrichien, lança au visage de ce dernier la réplique la plus fière qu'on puisse imaginer :

— Vous êtes musicien ? demanda le général.

— J'essaye de le devenir, répondit modestement Verdi.

— Et vous n'hésitez pas, à l'occasion, à parler en termes violents de la domination autrichienne.

— J'aime mon pays. Est-ce mon droit ?

— Sans doute. Seulement je vous demande de bien vouloir écrire pour les troupes autrichiennes un air de marche.

— Général, répondit froidement Verdi, ce serait avec plaisir, mais je n'ai en portefeuille que des airs de retraite. En voulez-vous un ?

Le général regarda Verdi et poursuivit :

— Monsieur, dit-il, je vous ai prié tout à l'heure, maintenant je vous ordonne d'écrire une marche pour mes régiments. Vous m'entendez ?

— Parfaitement.

— Et vous consentez ?

— Il le faut bien.

— Vous m'enverrez cette marche ?

— Ce soir.

Verdi s'exécuta, et quelques jours plus tard les soldats autrichiens défilèrent sur le Corso au son d'une sorte de « Marseillaise » italienne qui se chantait sur ce refrain : « Hors d'ici les barbares ! »

On ne peut avoir le courage plus spirituel.

LUTÈCE.

BEETHOVEN

Sur le socle de la statue de Beethoven, on pourrait graver ces mots : « Au plus grand des musiciens — A l'un des plus grands parmi les hommes. » Et

devant son effigie, qu'on aimerait voir sculptée par Michel-Ange, c'est Dante qu'on rêverait d'entendre parler.

Beethoven est le plus grand des musiciens.

La musique de Beethoven n'a pas tel ou tel caractère, qui la domine ou la résume. Elle est tout ce que la musique peut être ; elle est tout ce que nous sommes, tout ce qui est, exprimé par les sons. Debout sur les confins de deux âges, Beethoven regarde monter vers lui l'un des versants de son art et l'autre descendre de lui. Tous ses devanciers le préparent, et parmi ses héritiers il n'en est pas un qui l'ose contredire. Tandis que l'opéra, celui même des Gluck et des Mozart, s'est maintes fois renouvelé, l'idéal de la symphonie demeure tel que l'a fixé Beethoven. Nul n'y atteint après lui ; les plus grands en approchent seulement et les plus téméraires ne parlent pas encore de le déplacer.

Bach avait créé dans l'ordre sonore la représentation de la raison pure. Beethoven y ajoute celle de la passion ou du « pathos », et de la volonté. Il n'éclate pas moins que Bach aux esprits ; il éclate encore davantage aux âmes. Il réveille l'antique génie dionysiaque des sons. « Je suis, dit-il lui-même, le Bacchus qui pressure sur les hommes un vin délicieux. C'est moi qui leur donne l'ivresse et, quand elle a cessé, voilà qu'ils ont péché une foule de choses qu'ils rapportent avec eux sur le rivage. »

Les premiers chefs-d'œuvre de Beethoven ferment un siècle glorieux de la musique. Les suivants en ouvrent un autre, que, de tous les siècles peut-être, ils suffiraient à rendre le plus fameux. Beethoven, de sa main colossale, a déplacé l'axe du vieux monde et fait de la symphonie instrumentale le centre ou le sommet de la beauté. Ce n'est pas tout encore. Le final de la symphonie avec chœur représente l'essai grandiose et la promesse de la nouvelle alliance entre le verbe et le son. Le jour où Wagner, suivant ses propres paroles, « jettera dans le lit du drame lyrique, — au risque d'en emporter les rives, — le torrent de la symphonie », il ne fera pour ainsi dire qu'appliquer la force toute puissante que Beethoven avait découverte, et que, seul peut-être, il était de taille à dominer.

Maître d'un nouvel empire, Beethoven, hélas ! en fut aussitôt le maître exilé. « Die Kunst der Innerlichkeit : l'art intérieur ». Cette définition allemande

de la musique fut pour le plus noble fils de l'Allemagne, d'une cruelle, atroce, mais sainte vérité. De peur que rien de sensuel, ou seulement de sensible, se mêlât, en lui, du moins à son art ; afin d'assurer à son génie, unique en tout, le privilège d'une pureté sans tâche et d'un idéal sans exemple, toute volupté d'entendre fut retirée à celui que les siècles feront leurs délices d'écouter, et Beethoven créa dans un éternel silence ses chefs-d'œuvres sonores pour l'éternité.

Ils ne sont, pour la plupart, que de musique pure. Ils n'empruntent au théâtre, ou seulement à la parole, rien de leur spécifique et plénier beauté. Beethoven ne fut pas de ceux qui ne songent suivant la dure parole de Bossuet, « qu'à vous faire rentrer dans les passions d'autrui, à vous intéresser dans ses vengeances et dans ses folles amours ». En se souvenant de Beethoven, on ne se souvient guère que de la musique. Une seule fois, dans « Fidelio », sa pensée a revêtu les apparences humaines. Partout ailleurs, elle ne vit que d'une vie spirituelle qui dépasse les bornes d'une action particulière ou d'un personnage concret, parce qu'elle est la vie supérieure, totale, infinie.

Et c'est l'honneur de la musique, c'est une marque insigne et certaine de sa nature et de sa noblesse idéale, qu'une telle vie ait pu se manifester uniquement par les sons et qu'il n'entre rien ou presque rien que de musical dans le génie du plus grand des musiciens .

CAMILLE BELLAIGUE.



Causerie Musicale

I. — LES NOUVEAUTÉS.

Nous signalons volontiers un cantique de première communion : *Daal in mijn herte neer*, poésie de M. Emile Schiltz, musique de M. Oscar Van Durme. Ce joli morceau sera de circonstance pour les cérémonies religieuses de ce mois.

La maison Schott nous envoie un recueil de *Douze rondes ou chansons* pour l'enfance et la jeunesse. Les poésies sont de notre dévoué collaborateur, M. E.-H. Gillewyntens, dont nos lecteurs ont pu apprécier ici-même l'esprit d'initiative et la fécondité ; sur ces charmantes piécettes, M. De Boodt a écrit de jolies phrases musicales, pas

trop difficiles, mais qui ont pourtant un certain cachet d'originalité. Nous recommandons volontiers ce recueil à tous nos maîtres d'école, il leur rendra de précieux services.

* * *

II. — LES CONCERTS.

Parmi les entreprises musicales qu'il faut encourager, il convient de placer en tout premier lieu le *Groupe des Compositeurs belges*. Cette association amicale et artistique en est à sa troisième année, et déjà les résultats obtenus lui ont concilié les plus hauts suffrages : le Roi, le prince Albert, la princesse Clémentine, figurent en tête de ses souscripteurs ; la comtesse de Flandre, qu'aucune entreprise d'art ne laisse indifférente, s'est inscrite parmi les membres associés. Enfin le département des beaux-arts, la province de Brabant, la ville de Bruxelles soutiennent l'œuvre. Et le but de celle-ci mérite bien ces encouragements : le groupe en effet n'a d'autre raison d'être que de soutenir tout mouvement musical en Belgique, de favoriser l'exécution et l'édition des œuvres de ses membres effectifs, d'établir et d'entretenir entre eux des relations confraternelles, de sauvegarder en un mot leurs intérêts artistiques et professionnels.

La dernière audition a eu lieu le 8 mars, à la salle Ravenstein. A la dernière minute, M. Crickboom, retenu ailleurs, a dû se faire remplacer : l'intérêt du programme s'est forcément trouvé diminué ; la séance a néanmoins produit une excellente impression. Pour notre part, nous avons beaucoup apprécié les mélodies de M. Henri Thiébaud, chantées avec beaucoup d'art par Mlle Rosa Piers.

Nous engageons vivement le *Groupe des Compositeurs belges* à resserrer encore les liens étroits qui unissent ses membres ; il est certain que le public belge sera toujours heureux d'applaudir les auditions modèles qu'il lui présente, et nous les souhaitons plus nombreuses encore que par le passé. Nous retrouverons sous peu nos amis au Cercle artistique.

* * *

Malgré les attractions de la Mi-Carême, le festival Beethoven (10 février) avait attiré à l'Alhambra une chambrée complète. Une rude déception nous attendait pourtant : M. Burmester, empêché par d'autres engagements, avait dû se faire remplacer. La déception était d'autant plus cruelle que l'éminent violoniste allemand est actuellement un des meilleurs interprètes de Beethoven.

M. Crickboom, qui avait assumé la lourde tâche de remplacer au pied levé M. Burmester, s'est acquitté de cette mission à l'entière satisfaction de l'auditoire. La critique est unanime à recon-

naitre qu'il a vaillamment enlevé la partie du programme qui lui avait été confiée.

Pour le reste, M. Durant s'est montré une fois de plus chef d'orchestre de grand avenir : la seconde et la cinquième symphonies ont témoigné de son grand respect des traditions classiques. Le public lui en sut gré : les ovations se succédaient enthousiastes et vibrantes. Nous restons cette année sous cette impression favorable, avec l'espoir de retrouver dans une prochaine saison le brillant directeur et sa méritante phalange.

* * *

MM. Edouard Deru, violoniste, et Georges Lauweryns, pianiste, ont entrepris de nous donner, en une série de séances, l'histoire de la sonate (violon et piano), depuis les anciens maîtres italiens jusqu'à notre école moderne, en passant par les grands classiques.

Les deux premières séances ont été données en matinée dans la superbe salle des fêtes de l'hôtel Mengelle. Malgré l'intérêt considérable de ces auditions, les deux virtuoses n'ont eu pour les applaudir qu'un public relativement restreint : il est vrai que la qualité rachetait la quantité ; outre la haute critique, il y avait là tous les vrais amateurs d'art pur, dont la seule présence récompensait les initiateurs de leurs peines.

La première audition embrassait Corelli, Veracini et Tartini ; la seconde s'étendait à Bach, Mozart et Beethoven. Nous n'étonnerons personne en disant que M. Deru s'est affirmé une fois de plus un maître de l'archet ; il comprend admirablement les primitifs italiens, et les compositeurs classiques trouvent en lui un interprète consciencieux, intègre. Nous avons surtout admiré le *rondo* de la sonate en *si* bémol majeur de Mozart, et plus encore la sonate en *fa* majeur de Beethoven : cette dernière œuvre a mis en pleine valeur les réelles qualités de l'artiste.

M. Lauweryns nous a paru un peu froid ; certes la technique est impeccable, le mécanisme est parfait, mais son jeu nous fait songer à ces splendides statues taillées à même le marbre par le burin du sculpteur, et dont l'expression est à jamais figée sur les traits rigides. Nous aimerions en notre pianiste plus d'émotion, plus de vie extérieure, s'il est permis de s'exprimer ainsi. L'interprétation y gagnerait un nouvel élément d'intérêt.

* * *

Le concert annuel du Comité belge de la Croix Verte française (18 mars) avait réuni en la salle Le Roy toute l'élite de la colonie française à Bruxelles. Le haut patronage de M. le comte d'Ormesson, ministre de France en Belgique, a

en effet placé cette société au premier rang des œuvres de la capitale.

Le concours d'artistes de renom a fait de cette soirée une manifestation artistique de haut goût. Il nous suffira de citer Mlle Alice Cholet, violoniste, et M. Julien Cholet, violoncelliste, deux jeunes virtuoses dont les succès ne se comptent plus ; Mme Everaers, l'une de nos plus sympathiques pianistes ; Mlles Vermeulen et Piers, dont les qualités de cantatrices ont mérité les plus chauds applaudissements ; et pour couronner la fête, M. Chomé, le brillant diseur, qui nous fit tour à tour pleurer d'émotion et rayonner de franche gaieté.

Les fleurs étaient de la fête : il y en avait partout, sur l'estrade, dans la salle, au corsage des dames : vraiment M. De Vleeschouwer, l'organisateur de la soirée, avait royalement fait les choses.

Le public s'est retiré sous le charme de cette splendide manifestation de la charité ; la Croix Verte, espérons-le, en retirera tous les bénéfices, et les malheureux auxquels elle vient en aide si largement y gagneront de la joie au cœur pour toute une année.

* * *

M. Joseph Wieniawski donnait, le 21 mars, sa séance annuelle de piano. Nous sommes heureux de rappeler, à ce propos, les lignes parues récemment dans la *Neue Zeitschrift für Musik* : « Les programmes des séances Wieniawski » à Bruxelles prouvent que le robuste maître, » toujours juvénile, met son talent d'une façon » complète au service de l'art le plus pur. Plus » de 140 morceaux furent joués par lui à ces » séances, de 1901 à 1906, dont beaucoup de » grandes compositions en trois ou quatre parties. » Programmes véritablement universels. »

La sélection d'œuvres que nous venons d'applaudir confirme pleinement ces dires. La *Sonata appassionata* de Beethoven fut pour le virtuose un éclatant succès : rarement nous entendîmes une interprétation aussi soignée, aussi captivante. Chopin, qui figurait ensuite au programme, nous paraît être le compositeur de prédilection du maître : il en a saisi toutes les nuances, toutes les harmonieuses beautés, et il les rend avec un art consommé et délicat.

Scarlatti, Schumann, Liszt, d'autres encore, eurent ensuite les honneurs de vibrants applaudissements. Vraiment notre consœur allemande avait raison : le talent de M. Wieniawski, tout en s'affinant jusqu'à la perfection, reste imprégné d'une fougue juvénile qui n'est pas pour nous déplaire. Il est bien regrettable que le grand pianiste ne multiplie pas plus généreusement ses auditions modèles.

* * *

III. — COMMUNIQUÉS.

La célèbre « Société de Musique » de Tournai nous annonce son concert annuel pour le *dimanche 7 avril à 2 heures*. Après nous avoir successivement fait entendre « La Damnation de Faust » de Berlioz, « Faust » de Schumann, « Les Béatitudes » de César Franck, et le « Requiem » de Brahms, elle met cet hiver à son programme « Le Messie » de Haëndel. Pareille entreprise paraîtrait téméraire à ceux qui ne connaissent pas la haute valeur artistique de cette Société et les chœurs uniques qu'elle possède et qui lui ont fait la réputation considérable dont elle jouit dans le monde musical. Du reste, lorsque l'on a à son actif des exécutions comme celles citées plus haut, on peut être certain d'une interprétation impeccable de l'œuvre colossale de Haëndel. Nul doute que cette œuvre, que l'on ne peut entendre qu'en Allemagne et en Angleterre, et à de rares intervalles au Conservatoire de Bruxelles, n'attire à Tournai, le 7 avril, une foule d'amateurs de belle et grande musique.

Le comité directeur a confié les solos du « Messie » aux premiers chanteurs d'oratorios de notre époque, qui ont interprété cette œuvre à diverses reprises, aux festivals rhénans et anglais. Ce sont : soprano : M^{lles} Marcella Pregi ; contralto : Maria Philippi ; ténor : MM. Plamondon ; basse : de La Cruz-Frôlich.

Faut-il rappeler que les chœurs de la Société de musique de Tournai comprennent actuellement 305 exécutants, accompagnés par un orchestre composé des meilleurs éléments des Concerts populaires et des Concerts Ysaye ? Le « Messie » sera exécuté tel qu'il l'a été à Londres, au Cristal Palace, en juin dernier.

On peut retenir par correspondance des places numérotées et non numérotées en adressant un bon postal au Comité directeur de la Société de musique, 83, rue Saint-Martin, à Tournai.

Le concert sera donné en la salle de la Halle-aux-Draps, Grand'place, Tournai.

FR. DUFOUR.

Le coin des rieurs

En correctionnelle :

— Vous dites que toutes les promesses de votre ami n'étaient que des mensonges ?

— Oui, m'sieu le président.

— Et que fait-il, cet homme ?

— Il est facteur des postes.

Le président, avec amertume :

— Et l'on parle de la franchise postale !

Entre chasseurs gascons :

— Mon fusil, il porte à un kilomètre.

— Et le mien donc ! à deux kilomètres, j'abats une caille.

— Vous me faites rire. Le mien est plus extraordinaire.

— Comment ?

— Il porte en ville.

Au buffet :

Un voyageur demande un grog. Le train repart dans cinq minutes. Le grog est brûlant, néanmoins le voyageur commence à boire.

Arrive un garçon effaré :

— Monsieur, lui dit-il, je dois vous prévenir que si vous le buvez, c'est cinquante centimes en plus !

Petites Nouvelles

Antée, l'intéressante revue mensuelle de littérature, consacre dans son n^o de mars de belles pages à cette critique littéraire que certains proclament en décadence. M. Charles-Louis Philippe y ravive l'image un peu perdue du délicat poète Max Elskamp ; M. Albert Fleury y fait une réapparition du meilleur aloi, et juge hautement son ancien prophète Saint-Georges de Bouhélier ; M. Maurice Wilmotte, en érudit lettré, parle de la critique française du XVII^e siècle ; M. Dumont-Wilden donne quelques appréciations pour servir à l'histoire de l'immoralisme, et M. Louis Pierard y publie ses très vivantes caricatures de la *Vie du peuple*. Ce sommaire est agrémenté des poèmes de MM. Fernand Severin, Arthur Toisoul, Croué, Larguier et Arnoux. Un *Carnet de route* de M. Lucien Jean, et l'habituelle chronique des *Revue*s de M. Eugène Montfort, terminent cet intéressant fascicule.

*
* *

On nous annonce pour le 11 avril, à 2 heures, l'ouverture de la deuxième exposition des œuvres du peintre Firmin Maglin. Galerie Boute, 134, rue Royale.



LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

Sommaire : Hans-Christian Andersen (Robert Duval). — Mentana, *poésie (suite)* (L. Guillaume). — Leur rêve (Pierre l'Ermite). — Pages oubliées : Le mépris de la vie (Chassignet). — Une remarquable bibliothèque de l'antiquité (P. C.) — Petites curiosités (Paléon). — Le mois littéraire (Lector). — Récréation. — Memento culinaire (Tante Louise). — Dictons de mai. — Le « Rheinlied » (C. B.). — Le mouvement grégorien en Angleterre (Ch. Hermeline). — Causerie musicale (Fr. Dufour). — Petites nouvelles. — Le coin des rieurs. — Revue des revues.

Hans-Christian Andersen

Christian Andersen ! Nom magique qui brille aux yeux de tous les enfants du pays danois, comme un titre doré au petit fer sur la couverture écarlate d'un album de Christmas ; Christian Andersen, nom évocateur de récits à la fois fantastiques et charmants, d'images séduisantes et de fantômes familiers bien faits pour captiver leur cerveau ingénu, inapte encore à démêler toutes les complications de la vie ou à suivre les spéculations de la pensée.

Notre XVII^e siècle français nous donna Perrault : Perrault, ce grand enfant qui, à propos d'une petite fille malheureuse, d'un prince charmant et d'une pantoufle de vair, avait imaginé une touchante histoire... N'était-il pas de toute justice que les Danois, le plus souvent insensibles aux fantaisies délicates où si souvent se complait notre esprit latin, eussent à leur tour un autre grand enfant qui, de par le génie de sa race, leur appartint en propre et sût, avec tout son talent, penser à quarante ans comme les jeunes Danois pensent à sept ou huit ans ? Andersen fut cela. Et aujourd'hui encore, plus d'une aïeule, au foyer ancestral, raconte durant les longues veillées d'hiver, quelques-uns de ses contes, pour la plus grande joie des tout petits attentifs.

Mais, si nous connaissons, à travers de pâles traductions, la plupart des récits de Christian Andersen, sa vie, presque aussi originale que ses contes, est généralement inconnue en pays de langue française.

La plupart des monographies qu'on a publiées sur lui sont ou inexactes ou incomplètes.

Le pays de Fionie est, dit-on, riche en légendes... Hans-Christian Andersen eut la sienne, comme on pouvait s'y attendre.

Sa naissance sur les bords de la petite rivière d'Odensee, la folie de son père, Andersen le savetier, constituent les premiers épisodes de la tragi-comédie extraordinaire que devait être sa vie. Hans-Christian ne connut pas son père, qui mourut peu de temps après sa naissance. Sa mère l'éleva péniblement. De très vieilles femmes prirent aussi soin de lui.

Elles lui donnèrent des poupées et l'élevèrent comme une petite fille. Lorsqu'il eut six ans, on l'envoya à l'école, mais il n'y put rester. Il était d'un naturel timide et rêveur. Jamais il ne jouait avec les enfants de son âge, parce que ceux-ci se moquaient de lui ou le maltrajait.

Un jour il tomba malade. Sa mère, inhabile à le soigner et superstitieuse comme la plupart des femmes de sa condition en Danemark, appela près d'elle une bohémienne qui, jadis, avait servi en qualité de cantinière, dans l'armée espagnole.

Cette bohémienne eut bientôt, sur l'esprit du jeune Hans, un empire considérable. L'enfant, en l'écoutant, trouvait comme un remède à ses maux ou comme un soulagement à ses souffrances. Peu à peu, la fièvre l'abandonnait et il la regardait avec de grands yeux reconnaissants,

surtout quand elle lui racontait son enfance fabuleuse, car elle se disait d'origine arabe et se donnait toutes les allures d'une princesse de légende.

Un jour pourtant, elle fit au jeune enfant un esingulière prédiction. Ayant, sur une assiette de porcelaine bleue, répandu une certaine quantité de marc de café, la bohémienne en composa des images singulières à la façon des sibylles antiques. Et, levant ses yeux sur l'enfant, elle lui dit :

— Tu seras grand et Odensee, un jour, sera illuminée en ton honneur.

Andersen battit des mains. Elle insinua en outre au jeune convalescent la pensée de se rendre à Copenhague pour y étudier auprès de maîtres habiles. La famille de Hans était pauvre. On se contenta de congédier la bohémienne. Hans resta à la maison. C'est alors qu'il passa des journées entières, le menton dans sa main, accoudé à l'une des fenêtres de la maison paternelle. On a dit depuis qu'il rêvait alors d'un royaume extraordinaire, aussi grand que la Chine et qu'il s'affublait de costumes bizarres. Parfois il chantait. Sa voix faisait plaisir à entendre.

Un jour, dit-on, le prince héritier qui, plus tard, devait devenir Christian III de Danemark, vint visiter le château d'Odensee. Ayant entendu parler d'Andersen, il se le fit présenter, le trouva grand, — il avait alors dix-huit ans, — mince et très laid.

Il écouta les projets du jeune homme, mais sans cesser d'en sourire, et, finalement, offrit à sa famille de lui faire apprendre le métier de tourneur. Le jeune Andersen en fut tout mortifié et osa supplier le prince de lui procurer les ressources nécessaires pour achever ses études dans quelque grand collège de l'État. Touché par une telle insistance, le prince royal accéda au désir d'Andersen et l'envoya à Copenhague.

L'arrivée d'Andersen à Copenhague marque le début d'une toute nouvelle phase de son existence. Bachelier à vingt-deux ans seulement, Andersen songea à devenir comédien. Un soir, il alla trouver le directeur du Théâtre-Royal et obtint de lui qu'il débutât dans une pièce religieuse. C'est ainsi que l'on garde, dans la vieille capitale danoise, le souvenir de la soirée où, debout, seul au milieu de la scène, Andersen récita le *Pater noster* à haute voix...

Cependant, il n'avait aucune des qualités qui conviennent à un artiste drama-

tique. Son physique le servait d'ailleurs assez mal dans tous les rôles qu'il choisissait. Son professeur, le célèbre tragédien Høedt, qui avait créé avec originalité le rôle de Richard III dans le drame de Shakespeare, l'engagea même un jour à abandonner le théâtre. Il reconnaissait en lui un écrivain de grand talent et, bientôt, il le dirigea dans cette voie.

Høedt s'intéressa même assez vivement aux premiers écrits d'Andersen, les publia et les fit connaître dans les cercles artistiques et mondains de la ville, procurant de la sorte à leur auteur tous les avantages de la notoriété.

Il avait vingt-six ans, lorsqu'il partit alors pour l'Italie.

C'est là qu'il écrivit, comme tant d'autres, ses premières pages. Ce sont peut-être les meilleures.

Qui n'a lu de lui les *Cygnés sauvages*, la *Reine des neiges*, le *Porcher*, les *Souliers rouges*, la *Dryade*, qui datent de cette époque ?

Le talent d'Andersen s'est exercé sur une foule de sujets. Il paraît avoir affectionné plus particulièrement les légendes du Nord, parce qu'il les avait lues tout enfant. Ces légendes où l'on voit des cygnes blancs traîner des nacelles sur des lacs d'azur, où l'on entend parler les unes après les autres toutes les voix mystérieuses des grandes forêts du Nord, où l'on est témoin des premiers exploits aventureux des Vikings sur la mer inconnue, où des bardes chantent des épopées antiques, où l'on semble entendre des chevauchées de Valkyries emportées sur des nuées au galop de leurs caïales fougueuses, où des génies marins bâtissent au bord des fjords des châteaux de cristal destinés à recevoir des hôtes chimériques. Voilà le cadre habituel d'une foule de ses contes à la lecture desquels l'imagination des peuples du Nord s'exalte si facilement. Mais souvent aussi il se complut à la peinture des scènes de la vie rustique et familière.

Andersen vint une fois à Paris. Il en remporta même une curieuse relation sur l'Exposition universelle de 1867.

La plupart de ses contes ont été à la fois traduits en allemand, en français, en italien, en russe, en espagnol et en anglais. *L'Histoire d'une Mère* qui, de tous ses récits, semble peut-être le plus beau, fut même traduit en vingt et une langues. Une édition de luxe en fut publiée chez un éditeur de Copenhague. Elle fait maintenant partie de la bibliothèque privée du roi.

Peu de temps avant sa mort, comblé de titres et d'honneurs, Andersen revint à Odensee à l'occasion de son vingt-cinquième jubilé de poète. On l'accueillit comme l'enfant prodigue. Sa ville natale était illuminée et toute pavoisée.

Il se rappela alors la prédiction que lui avait faite, jadis, la vieille bohémienne sous le toit de la maison paternelle. Et il pleura, dit-on, comme un enfant en murmurant les paroles de la vieille :

— Un jour, Odensee sera illuminée en ton honneur !

Il mourut peu après et le Danemark tout entier porta son deuil. On lui fit des funérailles nationales. Les Danois, déjà, le considèrent comme un de leurs plus grands classiques.

Sa statue est érigée au milieu du *Kongens Have* (le jardin royal de Copenhague), et cette année même, à l'occasion de son centenaire, le théâtre de la cour représenta un drame : *L'Homme au sable*, tiré de l'un de ses plus charmants récits.

Andersen, comme les anonymes conteurs suisses du canton de Vaud, mais avec un tout autre talent, a su découvrir, à travers les légendes de son propre pays, les traditions fondamentales de la race nordique. Il en exprima l'un des côtés les plus ingénus et les moins complexes, sans doute, mais aussi l'un des plus capables de lui concilier l'immédiate faveur de ses contemporains.

Son style, me dit-on, est à la fois expressif et clair.

Jamais il n'oublia à quelle catégorie de lecteurs, surtout, il s'adressait. Instruit par les multiples tribulations qu'il avait traversées, il songea toujours à prémunir ses jeunes admirateurs contre des dangers auxquels il n'avait échappé que par le plus grand des hasards. Il n'ignorait pas non plus que l'âme d'un grand peuple ne se peut complètement régénérer que par l'excellence et la parfaite moralité des principes inculqués à la jeunesse.

Il eût encore moins approuvé le langage de quelques-uns de nos éducateurs modernes qui, transformés en pamphlétaires haineux, se font les introducteurs patentés de l'*antimoralisme* nietzschéen à l'école et enseignent tout à la fois à des bambins de dix ans et la négation de Dieu et la faillite du patriotisme.

Puisqu'un éclectisme, le plus souvent mal éclairé, nous porte à favorablement accueillir aujourd'hui des célébrités étrangères, sachons du moins opérer une sélection et nous garder de celles qui ne sont

qu'encombrantes.

Or, l'œuvre de Hans-Christian Andersen a droit à toutes nos sympathies.

ROBERT DUVAL.



MENTANA

(Suite)

Tel le Vésuve ardent et sombre
Aux jours brûlants de sa fureur,
Prêt à lancer des feux sans nombre,
S'annonce en des bruits pleins d'horreur :
Entendez-vous sur les collines
Mugir les hordes assassines,
Qu'agite un infernal transport ?
Leur bouche a vomi l'anathème !
Leur chant de guerre est un blasphème :
Tous ont crié : « Rome ou la mort ! »

Et pendant qu'à ces cris de haine
Les monts tressaillaient sous leurs pas,
Les preux, à genoux dans la plaine,
Invoquaient le Dieu des combats :
« Seigneur, à tes jeunes phalanges,
» Prête le glaive de tes anges !
» Prête les bras de saint Michel. »
Et relevant leur tête fière,
Ils ont poussé le chant de guerre :
Tous ont crié : « Rome ou le ciel. »

Le clairon sonne la bataille
Et le bronze y répond d'en haut.
Sans peur, à travers la mitraille,
Elancez-vous, preux, à l'assaut.
Enfants, volez pleins d'espérance !
Dieu soutiendra votre vaillance,
Son doigt guidera tous vos traits.
Il a nourri vos bras débiles,
Et vos mains encore inhabiles
Connaîtront de divins secrets.

Quel feu! quel sublime délire
Se peint sur ces fronts de vingt ans !
Leurs regards cherchent le martyre.
Ils font trembler les vétérans.
Pour eux, la mort est sans tortures :
Frappés, ils baisent leurs blessures,
Et se relèvent pour courir.
Et quand vaincu leur bras s'incline,
Découvrant au fer leur poitrine,
Ils s'agenouillent pour mourir.

En vain l'ennemi dans sa rage
Vomit-il un feu meurtrier !
En vain leur superbe courage
S'est-il promis de les broyer !
Les forts ont ri de leur colère.
Plus rapides que la panthère,

Ils ont bondi sur les hauts lieux ;
Plus terribles que les tempêtes,
Sous leurs pas ont roulé les têtes,
Sous leurs pas tombent les faux dieux.

Ainsi tombaient dans la tourmente
Les fils de l'impur Musulman,
Quand les chrétiens, devant L'épante,
Battirent l'orgueil ottoman !
Ainsi des esprits des ténèbres
Tombaient les bataillons funèbres,
Au jour de ce combat fatal
Où les phalanges éternelles
Précipitaient les dieux rebelles
Au sein de l'abîme infernal !

Mais soudain les feux de nos armes
Se sont éteints sur les sommets !
Nul n'a poussé le cri d'alarme ;
Pourtant leurs canons sont muets !
Que pourront-ils contre le nombre ?
Déjà la nuit répand son ombre
Et leur bras s'est lassé du jour !
A toi, divine Providence,
A toi d'achever la vengeance !
Dieu des combats, voici ton tour !...

D'où vient cette terreur étrange ?
Italiens, pourquoi tremblez-vous ?
Aux traits enflammés de l'archange
Connaissez-vous le Dieu jaloux ?
Voici l'heure de la justice
Et l'instrument de ton supplice,
O peuple prévaricateur !
Voici la main de Dieu qui passe :
Mes yeux n'ont pu suivre la trace
De son ange exterminateur !

Moins prompt le vent, moins prompt la
Quand il sillonne nos guérets ; [foudre,
Quand il brise et réduit en poudre
L'arbre géant de nos forêts.
Sa voix fait trembler les campagnes,
Son glaive ébranle les montagnes,
Et vous fuyez devant la mort !
Vous fuyez ! débris magnanimes !
Où sont donc vos serments sublimes ?
Guerriers, attendez votre sort !

Et je vis du champ de carnage
S'échapper des oiseaux de nuit ;
Un aigle animait leur courage
Devant la main qui les poursuit.
Et, tandis qu'ils volaient rapides
Sécher leurs ailes intrépides
Sur les sommets de Caprera,
Les voix des colombes fidèles
Chantaient les hymnes éternelles
Sur les sommets de Mentana.

(A suivre.)

L. GUILLAUME.

Leur Rêve!...

Il faut que dans dix ans le
dernier curé ait quitté le
dernier village de France !...
F. BLATIN.

Le Frère a été mis à la porte...
La Sœur a été mise à la porte...
Pour le curé, il est moins cinq...

En attendant que son heure, à lui,
sonne aussi, on a envoyé un instituteur
dernier modèle, cuisiné à l'école norma-
le laïque *extra-dry*.. une institutrice *idem*..
avec la consigne absolue d'achever, *per
fas et nefas*, toute survivance quelconque
d'un sentiment religieux dans ce village,
qui s'obstine encore à supporter un
curé !

L'avancement, ou même la non-desti-
tution est à ce prix.

D'abord, et avant tout, il ne faut pas
que le curé puisse voir les enfants.

Aussi, l'instituteur a bouclé l'école sur
ses élèves...

Mademoiselle a verrouillé la sienne...

Après l'école, la post-école...

L'enfant rentre chez lui, à 6 heures,
énervé, fatigué, vacciné surtout contre
n'importe quelle idée religieuse...

Dix heures chaque jour, comme on
verse du corrosif sur une fleur, l'institu-
teur peut écouler sa haine dans ce cer-
veau d'enfant... Le capora! d'intelligence
a, de son gros pouce primaire, marqué
le niveau maximum, et tout ce qui pour-
rait le dépasser est impitoyablement
rogné... Le pauvre gosse maintenu le
nez contre terre, sait qu'au-dessus du
premier étage de son école il n'y a plus
rien... pas même l'église... surtout pas
l'église...

.

Reste le dimanche...

Le dimanche !.. jour dangereux, jour
presque fatalement clérical, où instincti-
vement un enfant est toujours tenté de
revenir à l'église comme l'oiseau à son
nid...

Alors, à nous, les orphéons, les gym-
nastiques, les promenades, les tirs à la
cible, les concours, les matchs, les bals !!

L'église peut sonner la messe sur tout
cela... Sonne, mon vieux curé... Sonne...
et compte !..

Regarde ceux qui montent... des
vieux sans influence sociale, et que le
cimetière te prendra demain... Quelques

jeunes filles, encore idéales, que la prose d'un mariage va mettre au point...

Et puis..?

Mais, c'est tout !..

.

Et même ce petit « tout » là, on ne va pas t'en laisser jouir en paix, ô curé !

On t'empêchera de sortir avec tes enfants de chœur... On te volera par-ci par-là quelques cadavres... On refusera tes séminaristes au baccalauréat... On ramera ton vieux calvaire branlant... On t'empêchera de sonner ta cloche... On cuisinera surtout quelques bons petits scaudales, délicieux à savourer entre deux verres d'alcool, chez le débitant du coin : « ... Viens donc que je te raconte ça !.. Ah ! j'en ai appris une bien belle sur le raticchon !.. »

.

Et puis, un jour, écœuré de toutes ces haines, abreuvé de toutes ces amertumes, lassé de cette terre ingrate qui pousse des épines où l'on sema tant d'amour, chassé par la famine, le curé est parti...

Oh ! ce jour-là, ce fut une grande beuverie d'honneur chez le mastroquet officiel de la Loge.

Toutes les fortes têtes étaient là, depuis les intellectuels du village, jusqu'aux poils-aux-pattes les plus renommés et aux ivrognes de première marque... Tous voulaient s'emplier les yeux du spectacle tant désiré... voir passer sur la route la pauvre voiture de déménagement avec le curé derrière..., et, comme ce serait pour la dernière fois, hurler de toute leur haine un dernier et éperdu : *Hou ! Hou !.. A bas la calotte !..*

Et ainsi ce fut fait...

Le curé aurait assassiné père, mère, frère, sœur... il aurait incendié les meules, volé la caisse du percepteur, martyrisé les enfants, on n'aurait pas pu faire passer plus de haine dans la suprême vocifération d'adieu : *Hou ! Hou !.. A bas la calotte !..*

.

Maintenant, tout est consommé.

Le presbytère est fermé.. L'église, avec ses vitraux cassés, à l'air d'un cadavre debout qui regarde lugubrement par ses orbites vides le champ de bataille d'hier...

... Plus de Pâques, plus de Noël, plus de Fête-Dieu, plus de premières communions... plus de mariages religieux... plus d'enterrements... toute la vie sociale, tout

l'idéal de ce petit peuple gravite autour du zinc du cabaret de la place...

Dans la nature, restée toujours belle et souriante, telle qu'elle sortit jadis des mains du Créateur... au milieu des moissons blondes... dans le cadre des levers de soleil bleu-pâle et des couchers d'or liquide, ce village de haine fait l'impression d'une dartre morale, où des microbes se dévoreraient entre eux...

Et quand, parfois, donnant la main à la fille qui le mit au monde, l'enfant demande quel est ce grand monument avec une flèche qui s'élance si ardemment dans le bleu profond du ciel, la fille répond :

— On m'a dit que, jadis, ça s'appelait une église...

— Et à quoi ça servait..?

— Je ne sais pas... C'était l'époque où l'on croyait encore qu'il y avait quelque'un là-haut... derrière le bleu...

— ... Est-on sûr qu'il n'y a plus du tout personne..? comme qui dirait quelque'un de très grand..? de très fort..? Le soir... je me dis ça quelquefois.

Et la fille répondait, un peu rêveuse tout de même devant l'immensité, où tout chante la vertigineuse puissance du Créateur :

— ... Non ... plus maintenant... paraît que ton papa l'a supprimé...

PIERRE L'ERMITE.

PAGES OUBLIÉES

LE MÉPRIS DE LA VIE

Quel est le louer si mal fait de cervelle,
Qui, dedans un logis ruineux et cassé
D'une prochaine chute à tout coup menacé,
Librement, ne choisisse une maison nouvelle?
Habitants de ce corps si caducq' et si fresle,
De tant de maladie à toute heure harassé,
De tant d'émotions rompu et fracassé,
Qui sans aucun respit jour et nuit le bourrelle,
Nous aimons mieux y vivre en regret et frayer,
Que passer par la mort dans le quartier plus seur
Du grand palais de Dieu éternel et durable.
Tel est le naturel du podagre goutteux,
Qui mieux aime languir triste et solliciteux
Que guarir par la mort sa douleur incurable.

CHASSIGNET (1578-1635).

Une remarquable bibliothèque de l'antiquité

Les résultats récents des fouilles exécutées en Asie mineure dans les monts de l'ancien Nippour, par le professeur H. Hilprecht, de l'université de Pensylvanie, ont été très discutés. Pendant onze ans, le professeur Hilprecht a néanmoins continué ses recherches archéologiques, et les travaux de sa dernière année ont été plus féconds que ceux des dix précédentes. Ils ont été couronnés par la découverte de la bibliothèque de l'ancien temple de Nippour, découverte regardée comme un des événements les plus importants de l'histoire des investigations archéologiques. Le professeur Hilprecht a donné de cette découverte les quelques détails intéressants que voici :

Le point principal à remarquer, dit-il, c'est qu'on a trouvé la première bibliothèque du temple babylonien qui ait jamais été découverte. Jusqu'ici nous ne connaissions la valeur probable de cette bibliothèque que d'après les exemplaires trouvés dans la bibliothèque royale d'Aschourbanapal, à Ninive, qui fut découverte il y a soixante ans. Mais celle-ci n'était qu'un amas de documents venus de toutes les parties de la Babylonie.

La bibliothèque exhumée à Nippour nous a révélé pour la première fois la disposition des bibliothèques de ces temps primitifs, celle des salles, etc., et surtout, elle nous initie à la littérature de cette époque. Ce qui est d'une importance toute spéciale, ce n'est pas seulement que les auteurs de ces fouilles aient découvert la bibliothèque d'un temple babylonien, c'est qu'elle soit précisément la plus considérable par son influence et son étendue, ainsi que la plus ancienne de toute la contrée.

Aucun des documents découverts n'est postérieur à l'an 2200 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire à la période où la civilisation du pays de Nippour fut arrêtée par une invasion des Elamites, qui envahirent cette région, saccagèrent la ville et emportèrent beaucoup de ses trésors. A la suite de cet événement, Babygone prit la place de Nippour comme capitale ou métropole de la Babylonie septentrionale.

Jusqu'à présent, on n'a exhumé qu'une aile de la bibliothèque. Près de 18,000 documents ont été sauvés des ruines. La dimension de ces tablettes d'argile recouvertes d'écriture varie de 2 1/2 sur 5 centimètres à 30 sur 45 centimètres.

Malheureusement, elles étaient faites d'argile non cuite, et par suite elles ont beaucoup souffert de l'affaissement du bâtiment et de l'humidité du sol. Mais tous les fragments ont été mis en sûreté.

La bibliothèque du temple de Nippour fut perdue pour la science vers l'époque où Abraham quitta Ur pour se rendre en Palestine, et elle nous donne une base historique parfaitement exacte de cet important événement. Beaucoup d'autres coutumes et idées religieuses qui existaient chez les Hébreux trouveront là leur juste interprétation. Nous avons toujours trop peu connu cette période. Des critiques compétents pourront dire maintenant ce qui appartient en propre aux Babyloniens ou aux Hébreux. P. C.

PETITES CURIOSITÉS

L'art de se désister comporte diverses manières. Toutes ont leurs adeptes, et un observateur scrupuleux pourrait à cette heure relever sur les murailles de France presque autant de manières de dire aux électeurs : « Votez pour un tel », qu'Edmond Rostand a énuméré de variantes de la phrase : « Vous avez un grand nez ».

Il y a :

LA BRUTALE : Si vous n'êtes pas d'ignobles chiffes, vous marcherez pour Pingouin.

LA PASTORALE : Je cède mon troupeau électoral à mon concurrent Pichet.

LA PRÉCIEUSE : Entre la coupe du vote du 6 mai et les lèvres de mon entrée au Palais-Bourbon, il y a eu place pour une déception grave...

LA VEXÉE : Fichez donc vos voix par la figure de mon concurrent Muche.

L'ÉRUDITE : Tels les coureurs de Lucrèce se repassaient le flambeau, je transmets mes voix au citoyen Bourde.

LA FRANCHEMENT SOCIALE : Je refille mes électeurs au camarade Poivre, résolu comme moi à casser la g... au capital.

L'AMÈRE : Je me retire, mais je ne garde à l'arrondissement qui m'a repoussé nulle rancune et j'espère avoir l'occasion de le lui prouver bientôt.

LA COLLECTIVISTE : Le caractère propre à notre parti est de disposer de ce qui ne lui appartient pas. Donc, je dispose de vous, citoyen, en faveur du compagnon Brisou.

LA PHILOSOPHE : Je prie mes électeurs de voter pour Bric, socialiste unifié, qui n'a aucune de leurs idées, et non pour Brac, progressiste, qui les a toutes. C'est ce qu'on appelle la discipline républicaine.

LA COURROUCÉE : Je me suis présenté comme radical, mais je suis tellement dégouté de votre vote que je me retire comme anarchiste.

LA SCEPTIQUE : Que diriez-vous, mes chers électeurs, de voter pour Mouche ? Heu ? heu ?... Enfin !...

LA DONJUANESQUE : J'adjure les femmes électeurs, dont la bienveillance me fut si précieuse, d'employer leur douce influence au profit de M. Bille.

LA SINCÈRE, *très rare* : Le Comité exécutif de mon parti veut que je me désiste en faveur de Toc. Votez donc pour lui, moi je voterai contre.

LA SOUS-ENTENDUE : Vous êtes de sombres idiots dignes d'élire cette crapule de Poche.

LA BON ENFANT : Et puis, zut !

PALÉMON.

LE MOIS LITTÉRAIRE

Aide-mémoire du libraire et de l'amateur de livres. Deuxième partie : LAL-Z. Un vol. in-8° de 241 à 444 pages. Paris, 1907, Schleicher. Prix : 10 fr.

Tous les amateurs de livres attendaient avec impatience cette seconde partie de l'*Aide-mémoire du libraire*. Nous avons dit, il y a quelques mois, l'extrême valeur documentaire de ce remarquable travail ; pareil essai de bibliographie pratique aura certes une place de choix dans les bibliothèques savantes, et les bibliophiles le rechercheront pour la sûreté des renseignements qu'il contient. Ils y trouveront notamment des indications complètes relatives à une foule d'éditions rarissimes, qu'il n'est plus guère possible de rencontrer dans le commerce courant.

**

Annuaire pour l'an 1907, publié par le Bureau des Longitudes. Un vol. in-32 de 682 et 320 pages. Paris, 1906, Gauthier-Villars. Prix : 1 fr. 50

Outre son contingent habituel de données scientifiques : calendriers, phénomènes astronomiques, système solaire, étoiles, géographie, monnaies, poids et mesures, météorologie, etc., la présente édition de l'*Annuaire du Bureau des*

Longitudes contient trois notices du plus haut intérêt : le diamètre de Vénus, par M. Bouquet de la Grye ; une note sur la XV^e conférence de l'Association géodésique internationale, par le même ; et l'histoire des idées et des recherches sur le soleil, par M. H. Deslandres. Dans cette dernière étude, on trouvera des renseignements fort intéressants sur les révélations récentes de l'atmosphère du soleil.

**

BELLET (Daniel). — *Les meilleures recettes pratiques*. Première partie : La vie domestique. Deuxième partie : La ferme et le château. Deux vol. in-16 cart. de 250 et 224 pages. Paris, 1907, Tignol. Prix : 2 fr. le vol.

Parmi les ouvrages d'actualité, ceux-ci méritent une des premières places. La vie devient de plus en plus une lutte quotidienne, dont sortent seuls vainqueurs les intelligents qui ne laissent rien au hasard, tirent habilement parti des circonstances et ne laissent échapper aucune source d'économies. Les recueils de M. Bellet seront surtout utiles à ce dernier point de vue : ils nous enseignent de nombreuses recettes qui auront leurs applications multiples dans la vie journalière ; à peu de frais, nos ménagères pourront donc obtenir des résultats sérieux, et, en circonscrivant leurs dépenses, amasser pour l'avenir des réserves plus importantes.

**

BRANSIET (Maurice). — *Les rythmes errants*. Un vol. in-16 de 98 pages. Paris, 1907, Daragon. Prix : 2 fr.

Habitué aux longs voyages, colonial à ses moments perdus, observateur et questionneur de l'immensité, M. Bransiet nous donne en un charmant volume d'une centaine de pages, trente poésies qu'il a composées au cours de ses longues traversées. Une profonde et sincère tristesse est peinte dans ces belles évocations qui rappellent constamment l'au delà. Ce joli volume sera bientôt dans les mains de tous les amateurs de belle poésie.

**

COMPAYRÉ (Gabriel). — *Le P. Girard et l'éducation par la langue maternelle*. Un vol. in-18 de 116 pages. Paris, 1906, Delaplane. Prix : 0 fr. 90.

En une brochure substantielle, M. G. Compayré a condensé tout ce qu'il était intéressant de dire sur le P. Girard, son œuvre et ses méthodes. L'auteur nous indique fort bien la grande préoccupation de ce pédagogue : établir tout l'édifice intellectuel sur l'éducation morale. Nous recommandons vivement cet ouvrage, où nous n'avons

trouvé à reprendre que quelques appréciations un peu outrées sur les concurrents de l'éducateur suisse.

.

DACIER (Henriette). — *Saint Jean Chrysostome et la femme chrétienne*. Un vol. in-16 de VIII - 348 pages. Paris, 1907, l'Alque. Prix : 3 fr. 50.

Rien de plus naturel et de plus intéressant que de remonter aux sources de la tradition pour s'éclairer et s'instruire ; rien de plus fortifiant pour les cœurs que de se retremper auprès des âmes viriles des premiers siècles chrétiens. Et quelle plus noble figure aurait-on pu choisir, quelle voix plus autorisée aurait-on pu faire retentir, si ce n'est la figure si saintement énergique de saint Jean Chrysostome, sa voix si retentissante et si vraie, qui ont fait de lui la lumière et la gloire de l'Église grecque ?

Ce sont les enseignements pleins de foi et de sagesse du grand Évêque qui pénétreront jusqu'à l'âme du lecteur ; c'est pourquoi ce livre captivera les esprits et nourrira les cœurs. Il s'adresse à tous, parce que saint Jean Chrysostome a parlé pour toutes les femmes, de toutes les classes, de toutes les conditions, et que la question féministe préoccupe aujourd'hui tous les esprits. Le temps s'écoule, les sociétés se transforment, mais ne s'améliorent guère. Il n'y a pas grande différence entre notre décadence et celle des grecs et des romains. Si la plupart s'aveuglent sur leur responsabilité et la gravité du mal, à ceux qui comprennent le vrai danger de lutter et de réagir. C'est ce que l'auteur a voulu faire en mettant à la portée de tous, les enseignements précieux de saint Jean Chrysostome.

.

DE WYZEWA (Téodor). — *Les maîtres italiens d'autrefois*. Un vol. in-12 de 358 pages. Paris, 1907, Perrin. Prix : 3 fr. 50.

Tous nos lecteurs se rappelleront certainement un ouvrage antérieur de M. De Wyzewa : *Peintres de jadis et d'aujourd'hui*, qui eut en son temps un certain retentissement. Nous croyons que le présent volume, consacré aux primitifs italiens, à ceux du Nord de la péninsule du moins, sera également fort remarqué dans les sphères artistiques. C'est que l'auteur s'est fait une spécialité des études d'art, et s'est acquis dans ce domaine une notoriété indiscutée.

Quiconque aura lu les *Maîtres italiens d'autrefois* connaîtra suffisamment l'œuvre des grands artistes de Siègne, de Florence, de Venise et d'ailleurs ; il sera préparé à un pieux pèlerinage dans les belles cités du nord de l'Italie, où tous les monuments, les musées, les églises, les palais regorgent des plus purs chefs-d'œuvres des

maîtres. Un classement chronologique de ces œuvres complète d'ailleurs le volume, et facilite leur étude sur place. Nous recommandons très spécialement le chapitre qui traite de fra Angelico, et toute la partie du volume dans laquelle M. De Wyzewa signale et prouve les influences allemandes dans l'art italien.

.

D'HUGHEER (R.). — *À la gloire du Nord*. Un vol. in-16 de 40 pages. Frelinghien, 1907, chez l'auteur. Prix : 1 fr. 50.

Intéressante plaquette, dont l'auteur n'est plus un inconnu pour nos lecteurs. La facture du vers s'affirme cette fois bien caractéristique ; le jeune poète a trouvé sa note personnelle. Dommage qu'à côté de qualités précieuses, il y ait toujours une sorte de mélancolie qui enlève à l'œuvre une partie de sa vigueur.

.

GOMEZ-CARRILLO (E.). — *Terres lointaines*. Un vol. in-16 de 308 pages. Paris, 1907, Garnier.

Egypte, Ceylan, Chine, Japon ! Terres de feu, terres de soleil, que le brillant écrivain décrit avec toute la fougue de son tempérament d'espagnol. Trop de fougue parfois, ce qui lui enlève de nombreuses catégories de lecteurs et lectrices, trop jeunes pour se permettre des incursions dans certains domaines délicats. Au surplus, nous reconnaissons à l'ouvrage une valeur documentaire, pour ceux qu'appellent au loin leurs affaires ; ils y connaîtront des mœurs, des coutumes dont ils n'auront plus lieu de s'étonner sur place.

.

GRENIER (A. S.). — *Nos députés*. Un vol. in-32^o de xxx - 616 pages. Paris, 1906, Theuveny. Prix : 2 fr.
— — *Nos sénateurs*. Un vol. in-32 de xxx - 550 pages. Paris, 1906, Theuveny. Prix : 2 fr.

Sous un format restreint, ces deux coquets volumes donnent une biographie assez complète de tous les députés et sénateurs qui composent la législature actuelle en France, avec documents photographiques à l'appui. Cette galerie nationale en miniature devrait avoir des imitateurs dans tous les pays du monde : nous aurions ainsi une sorte de galerie universelle, qui présenterait un intérêt considérable pour le monde parlementaire et journalistique.

.

HAVARD DE LA MONTAGNE (Robert). — *L'âme qui se donne*. Un vol. in-16 de 320 pages. Paris, 1907, Lethielleux. Prix : 3 fr. 50.

Histoire d'hier : elle commence avec les inventaires de 1905 ; histoire vivante : elle roule en partie sur les odieux cambriolages qui feront l'éternelle honte de la 3^{me} République ; histoire prenante : elle raconte une âme d'une rare virilité.

Du récit lui-même, nous ne dirons rien ; c'est l'ordinaire idylle amenée par de tragiques événements et dénouée au pied de l'autel. Nous insisterons plus spécialement sur les multiples leçons qui s'en dégagent : leçon d'énergie pour les courages somnolents, leçon de prudence pour les mauvaises langues, leçon de charité pour les favorisés de la fortune, leçon enfin de réflexion pour les gouvernants. L'auteur a mis dans cette étude d'une petite ville, toute l'intensité d'une analyse fine et perspicace ; vraiment beaucoup auraient à gagner à la lecture de ces pages captivantes et instructives.

.

Journal d'une expulsée. Un vol. in-16 de x - 334 pages. Paris, 1907, Gabalda.

Prix : 3 fr. 50.

Nous extrayons de la préface écrite pour ce volume par M. François Coppée les lignes qui suivent. Elles sont empreintes d'une poignante sincérité et nous donnent la juste appréciation des mesures iniques décrétées par la Franc-Maçonnerie contre les ordres enseignants.

« L'histoire des persécutions subies par les catholiques français, dans leur propre pays, depuis quelques années, n'offrira pas d'épisode plus répugnant et plus douloureux que l'expulsion des religieuses appartenant aux ordres enseignants...

» Le lecteur de l'avenir sera révolté surtout en apprenant que les lois d'injustice et de haine édictées par la troisième république, ont été appliquées avec la dernière rigueur à des femmes dont le seul crime consistait à enseigner à leurs élèves la morale la plus pure et à leur donner l'exemple des plus hautes vertus.

» Il frémit d'horreur et de dégoût devant les pages qui lui raconteront que ces saintes filles, pourtant populaires et très aimées des pauvres dont elles étaient les bienfaitrices, furent dépouillées de leurs biens, chassées de leurs maisons, brutalement jetées à la rue ; et il se demandera avec stupeur par suite de quel morbide accès de lâcheté, de quelle paralysie de l'honneur national, ces infamies ont pu s'accomplir en France, dans ce pays jadis fameux pour son chevaleresque respect de la femme.

» Tôt ou tard, on écrira cette histoire — pour notre honte, hélas ! — et parmi les documents destinés à établir la déplorable vérité, l'un des plus probants, des plus sincères, sera le livre que voici, ce *Journal d'une Expulsée*, que je viens de lire avec une poignante émotion...

» Ce récit de tant de douleurs est exempt de toute prétention et d'une parfaite simplicité. Cependant le style en est délicat et pur, l'accent très profond et très émouvant. Sans soulever le voile de l'anonyme, dont celle qui l'a écrit s'est enveloppée, j'oserais dire, sachant qui elle est et connaissant son origine et sa famille, que j'ai rencontré là, sans surprise, le talent naturel et le don de la bonne prose française.

» Je n'insiste pas, craignant d'offenser la plus scrupuleuse des modesties. Mais j'ai le droit de proclamer bien haut que tous ceux qui liront ces pages, pour ainsi dire baignées de larmes, reconnaîtront et admireront l'âme d'une chrétienne qui, dans la plus cruelle des épreuves, demeure admirable de douceur, de résignation et surtout d'obéissance à la loi divine de la charité...

» Ce livre demeurera comme un accablant témoignage contre les athées, aujourd'hui nos maîtres, qui, en persécutant les prêtres, les moines et les religieuses, tarissent une source si abondante de bienfaits, dilapident un si précieux trésor de prières et commettent un véritable crime contre l'innocence et la vertu. »

.

LEMARCHAND (Ernest). — *Le château royal de Vincennes*, de son origine à nos jours.

Un vol. in-8° de 326 pages. Paris, 1907, Daragon.

Prix : 7 fr. 50.

La résidence royale de Vincennes fut de tout temps célèbre par les graves événements dont elle fut le théâtre. Construite par les premiers Valois, elle abrita une longue lignée de monarques, jusqu'au jour où la force des choses en fit une prison d'Etat. On se rappelle notamment que c'est dans les fossés du donjon que se perpétra l'assassinat du duc d'Enghien. Vincennes encore nous remémore la vaillante figure de Daumesnil. L'histoire assigne enfin cette place comme prison de Louis XVII.

Il y avait donc beaucoup de choses intéressantes à écrire à propos de ce château. Après de minutieuses recherches aux bibliothèques Carnavalet et de l'Arsenal, M. Lemarchand a écrit ces choses avec la plus impartiale exactitude ; son étude historique continue d'heureuse façon la *Bibliothèque du Vieux Paris*, qu'édite avec tant de soin la maison Daragon. Quatre planches hors texte, d'après des dessins de l'époque, donnent à l'ouvrage un cachet d'originalité fort remarquable.

.

LUCAS (C.-P.). — *A historical geography of the british colonies*. Vol. I : The mediterranean and eastern colonies. Un vol. in-16 de viii—304 pages. Oxford, 1906, Clarendon Press. Prix : 6 fr. 50.

La première édition, parue il y a plusieurs années et rapidement épuisée, a recueilli l'una-

nimité des suffrages de la presse coloniale. La seconde édition, revue par M. Stubbs, nous arrive, sans aucun changement dans le plan général, mais soigneusement mise à jour par les indications du service des colonies. Ce premier volume s'occupe des possessions méditerranéennes (Gibraltar, Malte, Chypre), et des dépendances asiatiques, sauf l'Inde : Aden, Somaliland, Ceylan, Maurice, Seychelles, Malaisie et Chine.

De nombreuses cartes géographiques complètent brillamment l'ouvrage.

* *

MAISON (Emile). — *Poil et plume*. Un vol. in-16 de 156 pages. Paris, 1906, Colin. Prix : 1 fr. 50.

Avec *Poil et Plume* commence la seconde année de cette « *Petite Bibliothèque* » instructive et amusante, dont les volumes constitueront un jour la véritable bibliothèque de la jeunesse.

C'est à la série des « *Sports et Voyages* » qu'appartient le nouvel ouvrage, et son titre indique assez à quelle catégorie de lecteurs il s'adresse spécialement. Les chasseurs y trouveront tout ce qu'il leur est utile de savoir. Mais *Poil et Plume* fourmille aussi d'anecdotes : les unes émouvantes et dramatiques, comme celles de l'explorateur Foa, au cours de ses grandes chasses aux fauves dans l'Afrique centrale ; les autres divertissantes, comme celles qui ont pour héros les ours des Pyrénées. Par ce côté pittoresque aussi bien que par les curieuses gravures qu'il renferme, *Poil et Plume* s'adresse à tous, chasseurs ou non, jeunes ou vieux ; et tous, les uns pour s'instruire, les autres pour s'amuser, le liront avec profit.

* *

PAVIE (André). — *Madame Swetchine intime*. Un vol. in-16 de vi—176 pages. Paris, 1906, Librairie des Saints-Pères. Prix : 2 fr.

Pour réveiller de son engourdissement l'activité chrétienne, rien ne vaut comme de nous proposer la vie des grands hommes ; c'est ce qu'a compris la *Librairie des Saints-Pères*. Consciente de l'influence féminine sur les destinées des peuples, elle s'est dit qu'il fallait régénérer les nations par la femme ; de là est née l'initiative d'une bibliothèque spéciale, intitulée : *Figures de femmes*, qui nous a parlé, il y a quelques mois, de Mme Craven. Voici aujourd'hui une biographie intime de Mme Swetchine, dûe à la plume experte de M. André Pavie.

La note dominante du caractère de Mme Swetchine est une énergie que n'ont pu démentir les plus rudes épreuves ; si nous insistons surtout sur ce point, c'est que précisément cette qualité est particulièrement indispensable à la femme de nos jours. Au milieu de la crise morale que nous traversons, nos mères, nos épouses, nos filles

doivent faire appel à tout ce que leur cœur contient de viril, de déterminé, pour persévérer dans la voie droite, pour nous donner, à nous autres hommes, l'exemple de la plus haute vertu, de la plus absolue des abnégations. Et c'est bien là un rôle qui ne manque pas de grandeur. Lectrices qui m'accordez votre confiance, lisez donc la vie de Mme Swetchine, imprégnez-vous de sa force de caractère, et, Dieu aidant, vous trouverez à exercer une influence qui peut-être sera décisive.

* *

PITT-RIVERS (A. Lane-Fox). — *The evolution of culture and other essays*. Un vol. in-8° de xx—232 pages. Oxford, 1906, Clarendon Press. Prix : 9 fr. 50.

Ce volume est constitué par la réunion de diverses études et communications de feu le lieutenant-général Pitt-Rivers. Plusieurs sociétés savantes eurent, du vivant de leur auteur, connaissance de ces travaux remarquables d'anthropologie et d'archéologie, et nous estimons que M. Myres a rendu à la science un éminent service en publiant d'aussi curieux documents.

Evolution de la culture, appareils guerriers des peuples primitifs, développement des modes de navigation, telles sont les trois thèses qui permettent à l'auteur de développer des trésors d'érudition. L'attention est spécialement attirée sur les chapitres dans lesquels est décrite l'évolution des engins de combat chez les nations non-civilisées ; la démonstration est accompagnée de tableaux d'ensemble, qui lui donnent une force probante plus considérable encore. Nous pourrions faire le même éloge de l'étude qui a trait au développement des appareils de culture dans l'enfance des peuples.

Ouvrage à recommander aux anthropologistes, qui y trouveront une information sûre, soigneusement contrôlée.

* *

PONTIÉ (Edouard). — *Contes latins*. Un vol. in-16 de 212 pages. Paris, 1907, De Rudeval. Prix : 3 fr. 50.

Le latin dans les mots brave l'honnêteté, nous dit un adage classique. Reconnaissons, pour la justification de l'histoire, qu'il la bravait aussi dans les mœurs. Nous ne nous étonnerons donc plus que certains de ces *Contes latins* soient d'une morale plutôt négative. Il y avait pourtant mieux à faire que de glorifier l'adultère et l'inceste, comme le fait le chevalier Fufidius (p. 98). Malgré ses qualités de style, nous ne pouvons pas recommander aux jeunes gens pareil volume.

* *

ROUSSEAU (Louis). — *L'effort ottoman*. Un vol. in-8° de xlv—358 pages. Paris, 1907, De Rudeval. Prix : 8 fr.

Sur la foi de journaux, de revues, de livres classiques et autres, la majorité du public avait cru jusqu'ici que l'empire ottoman était ce colosse aux pieds d'argile dont la désagrégation se continue depuis des siècles, pour aboutir à une faillite finale et complète. Voici sonner une autre cloche. M. Louis Rousseau, le brillant avocat à la Cour d'appel de Paris, entreprend de nous ramener à une plus saine compréhension des hommes et des choses ; la lecture de son plaidoyer ne nous a pas convaincu, avouons-le, mais cependant nos conceptions premières sont fortement ébranlées. Si tout en Turquie n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes, reconnaissons cependant que, dans les divers domaines intellectuel, militaire, économique et politique, il s'y manifeste depuis un siècle une force indiscutable de progrès et de développement : le mouvement est lent, mais il existe, on peut le constater, l'étudier de près, et il était utile de le signaler à l'Europe.

Nous recommanderons donc ce volume, qui présente un intérêt documentaire considérable, et qui est écrit avec la plus honorable bonne foi.

* *

SYFFERT (Gaston). — *Les brumes de la vie.*

Un vol. in-16 de 100 pages. Roubaix, 1907, édition du Beffroi. Prix : 2 fr. 50.

Les Brumes de la vie ! Quelle rage ont donc tous nos poètes de fourrer dans leurs vers toute la mélancolie du Tartare ! Voici encore un volume qui n'est pas mal du tout, qui attirera même l'attention, et crac, encore des brumes, des noirceurs, de la désespérance à pleine hottée. N'y a-t-il donc pas moyen de mettre une note gaie dans tout cela ? Oui, n'est-ce pas, cher poète ; faites-nous rire, et nous vous aimerons doublement.

LECTOR.

RÉCRÉATION

Mots décroissants

1. Infinitif d'un verbe ;
2. Chemin ;
3. Petit ruisseau ;
4. Consonne.

* *

Problème

Deux paysannes, chacune avec sa fille, dînent à 1 fr. par tête et payent en tout 3 francs. Comment cela se peut-il ?

* *

Réponses au dernier numéro :

Mots en triangle :

O U B L I
U R I E
B I S
L E
I

* *

Logogriphe : *Sentier — Entier.*

Memento culinaire

Dîner de famille

Soupe au potiron.

Épigramme d'agneau aux pointes d'asperges.

Carré de porc frais rôti.

Petits pois à l'anglaise.

Abricots farcis à la créole.

—
ABRICOTS FARCIS A LA CRÉOLE. — Abricots frais, les couper en deux parties, les tenir cinq minutes dans un sirop bouillant, les égoutter, les farcir avec un riz cuit au lait sucré et parfumé, ce riz lié aux jaunes d'œufs ; trempez les abricots dans une légère pâte à frire, après les avoir formés, c'est-à-dire les avoir réunis deux par deux. Cuisez de belle couleur. Servez sur serviette avec une sauce groseilles crue.

TANTE LOUISE.

Dictons de mai

Bourbes en mai
Epis en août

* *

Du mois de mai la chaleur
De tout l'an fait la valeur.

* *

Mai sec et chaud juin
Donnent pain et foin.

Le " Rheinlied "

Tout le monde connaît ce vers de Musset :

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand...

Ils ont retenti, dans les rues de Paris,

au mois de juillet 1870. Ils ont été chantés alors dans les théâtres et dans les concerts. Ils sont mêlés à nos souvenirs les plus poignants... On connaît moins la « Marseillaise de la paix », de Lamartine, longue pièce, un peu traînante et débordante, qu'illuminent d'admirables strophes prophétiques. On ne connaît pas du tout le « Rhin » d'Edgard Quinet, qui est une réplique à Lamartine. Il s'y trouve des vers de grande allure et de facture puissante. Enfin, on n'ignore pas que Lamartine et Musset n'ont fait, en cette circonstance, que répondre à une chanson germanique, née de l'émotion suscitée en Allemagne par le mouvement en faveur de la guerre qui s'était dessiné en France dans l'été de 1840. Cette chanson allemande avait eu un retentissement prodigieux. Les « Cahiers de la quinzaine » nous apportent une étude consciencieuse de M. G. Raphaël sur l'auteur du « lied » célèbre.

Il s'appelait Nicolas Becker. C'était un garçon assez ordinaire, dépourvu de toute ambition et de toute prétention, qui, après des études de droit incomplètes, avait accepté une petite place obscure à Cologne. Il y végétait, mal portant, peu laborieux. Au mois d'août 1840, il se trouvait à la campagne. Il entre, un jour, à l'auberge du village pour y boire de la bière avec ses amis. Il feuillette quelques journaux, remplis des dernières nouvelles de Paris et des bruits de la guerre imminente. La conversation s'engage sur ces sujets. Becker, en sortant de l'auberge, avait la tête pleine du tumulte des armes. La nuit suivante, il compose la « Chanson du Rhin », et sans trop se douter de la valeur de l'œuvre, l'envoie à l'un de ses neveux, qui lui avait rendu quelque service. Le neveu fait imprimer aussitôt le « Rheinlied » dans un journal de Trèves, où il habitait.

La publication avait été faite sous de simples initiales. On voulut savoir le nom du poète, et le journal le donna. Ce nom devient aussitôt populaire, non seulement dans le pays rhénan, mais dans la plus grande partie de l'Allemagne. Le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume IV, offre à Becker une pension pour l'aider à terminer ses études de droit, et il lui promet une situation avantageuse dans la magistrature. Becker demande une simple place de greffier de tribunal. Le roi de Bavière lui envoie un présent. Des villes, Mayence, Carlsruhe, font fabriquer en son honneur des coupes précieuses. Le vieux poète

Arndt, dont les chants patriotiques avaient tant contribué à la guerre d'indépendance, dédic des vers à son jeune compatriote. Pendant un temps il est l'homme du jour, le héros de l'heure. Mais une épreuve lui était réservée qui fut cruelle.

Ses amis insistèrent auprès de lui pour qu'il publiât d'autres poésies. Il les avait écrites pour lui-même, sans songer peut-être à les faire lire. Il eut le tort de céder à ces instances et de donner, en 1841, un volume de ses œuvres. Qu'arriva-t-il ? Il arriva ce qu'il était aisé de prévoir. Les poésies de Becker ne valaient pas grand'chose. Le « Rheinlied » faisait, dans le nombre, une si brillante et si particulière exception, que l'envie et la calomnie eurent beau jeu. Au lieu de constater que l'auteur avait été porté, pour une fois, par le sentiment national au-delà et au-dessus de lui-même, on aima mieux insinuer que le « Rheinlied » n'était pas de lui. Il se trouva même un de ses camarades de collège pour réclamer cette pièce pour sienne ! Becker, disait-on, était un ivrogne, parfaitement incapable d'avoir jamais écrit rien qui vaille. Après ce déchaînement de méchants propos, ce fut le silence. Et lorsqu'en 1845, il meurt, à trente-six ans, on peut dire qu'il était totalement oublié. Cependant, il eut après sa mort ce qu'on appelle « une bonne presse ». Ses camarades de collège, n'ayant plus à craindre qu'il les dépassât dans la vie, voulurent bien s'abstenir d'insinuations perfides et de dénigrement intéressés.

Tel fut le sort de ce pauvre jeune homme qui, à un moment, put se croire un grand homme, ou tout au moins, un grand poète. Ses vers étaient dans toutes les mémoires, et sur toutes les lèvres. Les musiciens y accommodaient des airs à l'envi. Il y eut même tant de compositions diverses faites sur le « Rheinlied » qu'aucune ne prévalut. On en compte plus de deux cents ! C'est peut-être cette abondance, note M. Raphaël, qui est cause que le « Rheinlied » ne se maintint pas comme chant national. Puis, Becker eut ses imitateurs. La « Gazette de Cologne » reçut en deux jours tant de pièces de vers patriotiques sur le Rhin, qu'elle dut renoncer à les insérer. Arndt, très vieux alors, reprit la plume, pour écrire une pièce agressive et vibrante, où il conviait toute l'Allemagne à se porter sur le Rhin, pour pénétrer en France. Le roi de Bavière y alla aussi de sa poésie. Il n'est pas jusqu'au prince royal de Prusse—le futur empereur Guillaume I^{er}

— qui ne laissa traîner des vers sur sa table. On prétendit qu'il en était l'auteur : il paraît plutôt les avoir copiés. Enfin, un autre modeste bourgeois, Max Schneckenburger, fit paraître en novembre 1840, la fameuse « Garde au Rhin », la « Wacht am Rhein », qui devint, elle, le chant militaire par excellence de l'Allemagne. Ce Tyrtée, au nom peu mélodieux, était un simple petit associé d'usine.

Tout un cycle, on le voit, est sorti, en Allemagne — et même en France — des quelques vers que Nicolas Becker avait composés en sortant d'une brasserie rustique. L'âme du Rhin avait passé en lui, ce jour-là. Il avait, sans le savoir, fait un chef-d'œuvre. Après tout, c'est ainsi que les chefs-d'œuvres se font.

C. B.



Le Mouvement Grégorien en Angleterre

En France, le plain-chant avait besoin d'une réforme, tant pour le texte adopté que pour la manière de l'exécuter : en Angleterre, on peut dire qu'il y a une vingtaine d'années le plain-chant n'existait pas.

Ce qui manquait à la jeune Eglise catholique d'Angleterre, au moment où elle sortait de l'ombre, et pour ainsi dire des catacombes, avec Wiseman et la hiérarchie nouvellement restaurée, c'étaient les traditions. Les traditions avaient été écrasées sous le poids des persécutions, et l'on n'avait plus chez les catholiques aucune idée du chant liturgique. Si la tradition vivait encore, fort transformée assurément, c'était dans les cathédrales anglicanes où le chant était une dérivation de l'ancien plain-chant, arrangée et harmonisée sous Elisabeth, et qui conserve encore, quand elle est bien exécutée comme à l'abbaye de Westminster ou à Saint-Paul, un caractère saisissant d'inspiration religieuse et grave.

Dans les églises catholiques on avait adopté officiellement, en ces derniers temps, l'édition de Ratisbonne ; mais il était d'usage de ne guère donner que de la musique moderne ; on ne pouvait même pas entendre, comme chez nous, marteler un Introït ou un Graduel déformés. On chantait le propre de la messe sur le ton des psaumes, afin de s'en

débarrasser, et l'on arrivait au plus vite aux fioritures d'un « Kyrie » et d'un « Gloria », quelquefois beaux, quelquefois médiocres, rarement religieux.

Le plain-chant a donc trouvé en Angleterre comme un terrain à peu près neuf. L'esprit qui soufflait dans le sens de la rénovation de la musique d'église, et qui venait de Solesmes, toucha, après la France, les rives anglaises, et ce ne fut pas seulement, ni même peut-être surtout, dans les milieux catholiques, au commencement du moins, qu'il se fit sentir. Les savants travaux du Révérend Frère, les études et les efforts pratiques du Révérend Palmer répandirent le goût du plain-chant dans cette partie de l'Eglise anglicane qui se rapproche le plus possible du catholicisme et qu'on appelle la Haute Eglise. Aujourd'hui dans beaucoup d'églises anglicanes, à tendances ritualistes, on entend exécuter le plain-chant soit d'après les manuscrits de Sarum, soit d'après les éditions de Solesmes, adoptées plus ou moins complètement suivant le degré de « ritualisme » du recteur ou du maître de chapelle. Quelques-uns se sont contentés d'introduire chez eux le chant grégorien des psaumes ; d'autres chantent la messe de « Requiem » aux enterrements ; parfois sur un texte anglais que le Révérend Palmer y a adapté, parfois sur les paroles latines elles-mêmes ; il en est qui prennent à peu près tout l'ordinaire et le propre de la messe, et ne reculent pas devant l'emploi de la langue liturgique de notre Eglise. Enfin, une société fondée à Londres sous le titre de « Plain Song Society » a contribué par des études, des éditions et des auditions à répandre le goût du plain-chant dans les milieux anglicans.

En même temps, un mouvement se produisait, petit à petit, parmi les catholiques. Le monastère des Bénédictines de Stanbrook devenait un centre d'études grégoriennes et l'une des moniales, la mère Laurentia Mac Lachlan, faisait connaître la « Paléographie musicale » en Angleterre, par ses traductions et propagait dans ses ouvrages les idées de Solesmes. D'autre part, quelques pionniers hardis se mettaient à faire brèche dans les vieilles habitudes. M. Booth, maître de chapelle d'une des plus pauvres paroisses de Liverpool, réunissait une cinquantaine d'enfants, petits Irlandais va-nu-pieds, les formait patiemment ; de ces matériaux, pris pour ainsi dire

dans la rue, tirait un chœur capable de rendre la souplesse et la grâce des mélodies grégoriennes ; si bien que l'Université de Liverpool le pria de donner des conférences sur la vieille musique d'église avec exemples à l'appui, et qu'une foule de protestants venaient entendre, dans les salles universitaires, les petits Irlandais exécuter la musique de saint Grégoire. Le P. Moloney, aujourd'hui chapelain de la cathédrale de Westminster, se faisait le champion des idées nouvelles qui pénétraient ainsi dans les esprits, non sans résistance, comme il est naturel ; car il y a dans toute coutume une force d'inertie qui est lourde à vaincre, et que connaissent bien tous les réformateurs. C'est pour cela, sans doute, qu'une « Catholic Plain Song Society », destinée à faire pendant à celle que les protestants maintiennent florissante, n'a eu qu'une existence éphémère : elle venait peut-être avant son heure.

En Irlande, on avait adopté, comme en Angleterre, l'édition de Ratisbonne ; mais dès la lettre de Léon XIII à l'abbé de Solesmes, Dublin l'abandonna. D'ailleurs les archevêques les plus en vue des deux pays, celui de Westminster et celui de Dublin, favorisaient la réforme de Solesmes. Le prieuré, depuis érigé en abbaye, de Farnborough, fondation de Solesmes, fournissait un point d'appui pour leurs tentatives et c'est Dom Gatard, connu par ses travaux sur ce sujet, qu'ils allèrent y chercher pour donner les premières leçons aux chœurs de leurs cathédrales.

Le terrain était donc préparé quand se produisirent deux événements qui devaient donner une large impulsion au mouvement déjà commencé. Le premier fut le transfert de Solesmes à Appuldurcombe, dans l'île de Wight, qui mit en pays anglais le centre des études grégoriennes et le modèle de l'exécution du plain-chant ; le second fut le Motu Proprio de Pie X. Il y eut et il y a encore des réclamations contre cet acte du Pape parmi les catholiques d'Outre-Manche ; mais dans l'ensemble, on a montré, spécialement en Irlande, une remarquable docilité à se plier aux désirs du Souverain-Pontife.

C'est alors que le champion du plain-chant, le P. Moloney, conçut l'idée de le faire mieux connaître des prêtres et des maîtres de chapelle en les convoquant à venir entendre l'office et à suivre les leçons des Bénédictins d'Appuldur-

combe. S'inspirant d'une coutume anglaise, et plus encore américaine, celle d'employer les vacances en mêlant aux distractions des conférences instructives, il fit annoncer dans les journaux qu'il se tiendrait à Appuldurcombe, pendant la dernière quinzaine d'août, une « summer school » (cour de vacances) pour l'étude du plain-chant grégorien.

Son appel fut entendu. Dès le 15 août, toutes les chambres disponibles du petit village de Wraxall, situé à un quart d'heure de l'abbaye, étaient retenues, et plusieurs des derniers venus durent se loger dans la ville voisine de Ventnor. A la première conférence il y avait environ 45 auditeurs. Il en vint d'autres et le nombre de ceux qui profitèrent des leçons des moines s'éleva jusqu'à 63.

C'étaient des ecclésiastiques, des organistes, des maîtres de chapelle, venus de divers points de l'Angleterre, et surtout de l'Irlande. L'Amérique elle-même était représentée. On vit alors la route paisible qui mène du village au monastère se noircir quatre fois par jour d'une procession de prêtres et de musiciens, devisant le livre sous le bras, de la révélation qu'était pour eux le nouveau plain-chant ; et le soir, les rues du village s'emplissaient des formes athlétiques et des larges carrures irlandaises.

(A suivre.)

CH. HERMELINE.

Causerie Musicale

Le piano-récital de Mlle Henriette Eggermont, dont nous n'avons pu parler dans notre précédente chronique, nous a quelque peu désillusionné. Non pas que la jeune pianiste ne possède de sérieuses qualités ; on ne peut notamment lui dénier un mécanisme peu ordinaire, une souplesse de doigté qui tient du prodige, et une sûreté de mémoire bien rare. Nous retrouvons tout cela dans l'interprétation du délicieux *Carnaval* de Schumann, œuvre toute de charme, de délicatesse ; mais, à notre humble avis, l'exécution, parfaite au point de vue technique, pêche un peu sous le rapport des nuances : la virtuose ne saisit pas toujours exactement le fond de la pensée du compositeur : d'où quelques petites erreurs, qui disparaîtront d'ailleurs dans une prochaine séance.

* * *

Le *Groupe des compositeurs belges* s'est fait entendre le samedi 6 avril, au Cercle artistique. Retenu ailleurs, nous n'avons pu assister à cette

audition ; nous ne pouvons donc l'apprécier que par oui-dire. L'impression générale est que le vaillant groupe a de nouveau affirmé sa vitalité et sa valeur par une exécution soignée, qui lui a valu les hommages de la critique et du haut public bruxellois.

* *

Une double solennité musicale réclamait notre présence à la fois à Tournai et à Bruxelles, en ce dimanche 7 avril. Tournai avait heureusement prévu le cas, et, à l'intention des empêchés du lendemain, la Société de musique eut une répétition générale le samedi soir. Nous n'étonnerons personne en disant que la critique belge et française et tout le haut monde musical des deux pays s'étaient donné rendez-vous pour acclamer Haëndel, dont on interprétait le *Messie*.

De l'œuvre même, nous ne dirons rien ; tous les fidèles du grand art connaissent les célèbres oratorios du maître allemand : *Israël en Egypte*, *Saül*, *Josué*, *Judas Macchabée*, et l'immortel *Messie*. Avec une simplicité de moyens étonnante, le grand compositeur en est arrivé à produire l'émotion la plus intense, une sorte d'évocation musicale de l'histoire sacrée qui va au plus profond de l'âme et la porte aux lumineux sommets de la parfaite beauté.

Comme le faisait fort bien remarquer un critique belge, Bruxelles a ses orchestres, et la province a ses chœurs. Les chœurs de la Société de musique de Tournai sont au-dessus de tout éloge ; les voix d'hommes surtout sont d'une rare homogénéité. Parmi les passages particulièrement remarquables, citons le chœur des Anges, de la 1^{re} partie, et toute la 3^{me} partie. L'enthousiasme était à son comble lorsque tombèrent les dernières modulations de l'*Alleluia* de la fin, merveille d'harmonie et d'imposante grandeur.

Si les succès furent parfaits, l'orchestre fut franchement insuffisant ; la mesure n'était même pas observée ! La partition symphonique n'est pourtant pas compliquée. Comment expliquer ce laisser-aller ? Heureusement que cette médiocrité était largement rachetée par un groupe de solistes absolument hors pair et des chœurs bien conduits. En somme, le succès est encourageant ; grâce aux organisateurs du concert, nous avons pu nous retremper dans la musique classique, la vraie, la bonne musique classique.

* *

À Bruxelles, le lendemain, nous entendîmes le fameux *Concert-Gebouw* d'Amsterdam, que dirige Willem Mengelberg. Les deux Richards, Wagner et Strauss, étaient du programme. Wagner fut acclamé, l'orchestre fut acclamé. Mengelberg fut acclamé : c'était justice. Peu d'orchestres nous ont donné pareille interprétation des pages du maître.

L'intérêt du concert résidait surtout dans

l'œuvre de Strauss : *Heldenleben*, peu connue en Belgique. Elle ne nous réconciliera pas avec le compositeur allemand ; ce n'est plus de la musique, c'est un véritable chaos, où les notes se heurtent, se choquent, s'enchevêtrent en une chevauchée fantasque, indescriptible. Nous ne le nions pas : l'auteur arrive à produire, par ces moyens, des effets inconnus, insoupçonnés, qui ne manquent pas d'une certaine grandeur ; mais franchement, ce n'est plus de la musique que ce continuel fracas d'harmonies contradictoires.

Heureusement, Strauss a évolué depuis son *Heldenleben* ; la texture de *Salomé* est moins criarde, moins chaotique ; espérons donc qu'il se convertira sous peu aux belles traditions classiques.

* *

M. Jules Firquet, que nous avons entendu à la Grande Harmonie, le 18 avril, est l'un des meilleurs élèves du maître Wieniawski. Ce qui explique pourquoi la salle était archi-bondée d'un monde sélect. Le programme présentait l'intérêt spécial résultant de l'éclectisme qui avait présidé à son élaboration.

Un vif succès a été fait au jeune artiste : jeu ferme et moëlleux, sentiment vrai de l'interprétation des maîtres, telles sont ses caractéristiques. On pourrait lui reprocher peut-être un peu de faiblesse dans les nuances, mais, l'âge aidant, ce léger desideratum s'évanouira avec l'expérience. Le public a surtout admiré le *Perpetuum mobile* de Weber, et la 2^{me} *Valse de concert* de Wieniawski, qui ont permis au virtuose de déployer toutes les ressources d'un mécanisme fort méritant. Nombreux rappels, applaudissements prolongés, c'est là un bilan de soirée dont on garde bon souvenir.

M. Firquet nous paraît destiné à un brillant avenir.

* *

MM. Deru et Lauweryns nous ont continué, les 22 et 24 courant, dans la jolie salle Mengelle, l'histoire de la sonate. Schumann, Brahms, Grieg, Franck, Lekeu, Strauss, se sont partagé les programmes des deux auditions. Les deux artistes ont recueilli le plus vif succès ; pour notre part, nous les félicitons chaudement d'avoir pu mener à bien, avec autant de charme que d'érudition, cet historique musical de la sonate, qui était à faire. Les quatre matinées qu'ils ont consacrées à cette sorte d'éducation artistique intime ont été grandement goûtées du public vraiment amateur : tous ont pu y recueillir un enseignement intuitif de haute portée, et qui portera d'heureux fruits.

Nos deux compatriotes étaient d'ailleurs particulièrement désignés pour cette initiative : M. Deru, par sa grande virtuosité de violoniste, M. Lauweryns, par sa profonde connaissance des ressources du clavier. Ceci explique un succès,

qui, espérons-le, sera renouvelé et confirmé à la saison prochaine.

* *

Nous parlerons, dans notre prochaine causerie, du concert Brahy, celui-ci ayant eu lieu après la parution du présent fascicule.

* *

Viennent de paraître, chez Muraille, à Liège, les nos 32 et 34 du Répertoire de musique sacrée. Ils contiennent les morceaux suivants : *O Doctor, Iste confessor, O gloriosa, Tantum ergo*, motets à 4 voix mixtes, sans accompagnement, de Joseph Hanson; = *Au Sacré-Cœur, A St-Joseph, Pie Jesu, Salve Regina*, motets à 4 voix mixtes ou à 4 voix égales, sans accompagnement, de Fr. Bruno.

Ces diverses mélodies, écrites dans le style palestrinien, ont recueilli dans la presse musicale les plus vifs éloges; nous ne pouvons que nous y associer, en recommandant vivement ces œuvres au clergé et aux maîtres de chapelle.

Nous réservons pareille recommandation à une *Messe* à deux voix égales, que M. J. Stuyck vient d'éditer chez Faes, à Anvers, et qui mérite certainement tous éloges. L'œuvre entière est empreinte d'un grand cachet religieux, et, tout en restant dans la tradition médiévale, elle ne présente pas de grosses difficultés d'interprétation. La plupart de nos maîtrises pourront en tirer grand parti.

Chez le même éditeur, signalons aussi un très joli chœur d'enfants : *En plein air (Huitenlucht)*, paroles de Ad. Geyskens, musique de Arth. Van Oost. Cette partition sera la bienvenue dans nos écoles primaires : elle y apportera avec la vie et le mouvement, la santé et la gaieté.

Petites Nouvelles

Une étrange atmosphère britannique caractérise cette fois le numéro du premier avril de la revue « Antée » : M. Jacques-Emile Blanche y présente, en effet, un Aubrey Beardsley intime, inconnu des profanes; M. André Ruyters parle de la critique d'Arthur Symons, et une délicieuse nouvelle de J. d'Or Sinclair, le *House-boat*, relate avec beaucoup de finesse un coin des mœurs aristocratiques de la vieille Angleterre. Ces essais voisinent avec des vers d'Emile Verhaeren, une prose lyrique d'Eugène Rouart et une critique des deux derniers romans, *Dingley* et *Croquignole*, écrite par Henri Ghéon. Notons encore les vers de Mlle

Cécile Perin, de M. Ansardet, le spirituelle chronique des revues par Eug. Montfort, et les Notes amusantes et satiriques de Lucien Jean.

* *

L'exposition internationale de Spa (juillet-août 1907) organisée sous le haut patronage de la Princesse Clémentine et sous les auspices du Gouvernement, de la Province et de la Ville, s'annonce comme un grand succès. Elle sera incontestablement le clou de la saison. L'hygiène, l'alimentation, les arts décoratifs, l'industrie du mobilier et des délassements sportifs, la toilette, y seront largement représentés.

Il n'y a, d'ailleurs, pas à s'étonner de ce succès : les milliers de visiteurs qui passent par notre belle station balnéaire, pendant l'été, constitueront, à n'en pas douter, une nombreuse clientèle à l'Exposition.

Les demandes d'admission et de renseignements doivent être adressées au Secrétariat général de l'Exposition, 43, Avenue du Marteau, à Spa.

* *

Nous avons le plaisir de signaler à nos lecteurs l'apparition du n° 1 de la 3^e année de la **Revue de la Question Louis XVII**. Cette revue a été l'initiatrice des études et des recherches nombreuses qui s'attachent à ce captivant problème, dont l'intérêt s'accroît tous les jours. Le côté exclusivement historique de cette publication a été la cause de ce succès; parmi les collaborations, nous relevons les noms de MM. OTTO-FRIEDRICH, Henri PROVINS, A. BOURGEOIS, Paul MACQUAT, FERLET DE BOURBONNE, d'ERSKY, etc. Le prix de l'abonnement annuel est de 10 fr., adressés à l'éditeur, H. Daragon, 30, rue Duperré, Paris.

Le coin des rieurs

Rencontré cet excellent Z... toujours besogneux, mais cette fois tout reluisant :

— Comme te voilà beau; tu as donc fait un héritage ?

— Non, mon cher, j'ai organisé des réunions électorales...

— Tu t'es fait entrepreneur de *bravos* publics !

LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

Sommaire : Louis Veillot (Prosper Gerald). — Mentana, *poésie (fin)* (L. Guillaume). — ... Et un coffre à Londres (Pierre l'Ermitte). — Seigneur, ayez pitié de nous, *poésie* (Madeleine Lépine). — Le roman du jour (Fr. Dufour). — Pages oubliées : La duchesse de Bourgogne (Saint-Simon). — Le mois littéraire (Lector). — Les ruines du vieux manoir (Jean de Jacouret). — Récréation. — Memento culinaire (Tante Louise). — Le roi des théâtres (V. S.). — Le mouvement grégorien en Angleterre, *suite* (Ch. Hermeline). — Causerie musicale (Fr. Dufour). — Le coin des rieurs. — Revue des revues.

LOUIS VEUILLOT

Je n'ai point oublié la joie et l'émotion que j'éprouvai quand, il y a des années, parut dans la « Revue bleue » l'étude magistrale que Jules Lemaître consacrait à Louis Veillot.

Je viens de ressentir quelque chose d'analogue en parcourant, dans le quatrième volume de ses « Esquisses littéraires et morales du XIX^e siècle », les pages si impatientement attendues que le R. P. Longhaye nous avait depuis longtemps promises sur le même sujet. Après l'universitaire, dont le dilettantisme se vantait de comprendre et de goûter également Renan et Veillot, l'apostat et le converti, et qui, par sa franchise, étonnait incroyants et catholiques, voici le Jésuite, un maître lui aussi, resté toute sa vie fidèle au culte de l'admirable lutteur, qui, si courageusement, défendit l'Église.

Nous savions de longue date l'admiration raisonnée, ce qui n'exclut pas, loin de là, l'enthousiasme, du savant religieux pour Louis Veillot : la lecture de la « Théorie des Belles-Lettres » ne nous avait laissé aucun doute à cet égard, et depuis chacun des écrits du P. Longhaye nous avait confirmé dans cette première impression ; mais jamais, jusqu'ici, nous n'avions trouvé une étude suivie, j'allais dire didactique, comme celle que nous voulons recommander à nos amis.

Louis Veillot nous est présenté entre le comte de Montalembert et le Père Lacordaire : il est bien là à sa place,

dans ce groupe de soldats d'élite, qui furent parfois ses compagnons d'armes, dans ce cadre de foi, d'éloquence et de noble vaillance. D'autres viendront plus tard, qui ont lutté à côté de ces chefs, mais qui furent moins brillants, sinon moins applaudis.

Pour que nul n'en ignore, car le religieux aime les situations franches, dès les premières lignes le Père Longhaye ne cache pas, à l'égard du journaliste, « une préférence qui lui semble motivée » et qu'il nous est bien permis de partager. Il ajoute un peu plus loin : « Il nous suffit de le tenir pour une des plus nobles âmes contemporaines et des plus aimables, quoi qu'on en ait dit ; pour le plus fier champion du très pur et unique intérêt de Dieu ; ajoutons, ce qui ne gâte rien, pour le premier écrivain de la seconde moitié du siècle et l'un des plus grands de notre pléiade nationale aux temps modernes ».

Dix pages, d'une fraîcheur printanière, sont consacrées aux débuts. Nous en connaissions tous les détails, mais nous avons aimé à les trouver ainsi réunis et condensés par un artiste.

Si son retour à Dieu était une grâce, par conséquent chose gratuite, la nature du converti l'avait préparé. Il eut constamment en dégoût l'impiété ; semblable à Joseph de Maistre, il la jugeait « canaille ». « Adolescent, il avait ménagé avec un soin scrupuleux l'innocence d'esprit de son petit frère ; jeune homme, il s'esti-

mait responsable de l'âme de ses sœurs. Personnellement ni inconduite, ni orgueil scientifique ou doctrinal...» Aussi bien « la grâce entra pleinement et avec une munificence vraiment royale, la foi fut aussi nette dans l'esprit que vivace dans le cœur ». De prime abord Louis Veillot sait la religion « mieux que beaucoup d'autres », il est orthodoxe d'instinct, il a « le beau et droit sens catholique », il devient « le grand catholique du siècle », au dire de Jules Lemaitre, qui ajouterait volontiers « le seul ».

Vient la première apparition, en compagnie de son frère Eugène, dans les bureaux de « l'Univers ». Pauvres bureaux ! Une salle étroite, mal éclairée, mal meublée ; deux hommes à une table : un ecclésiastique, c'était du Lac ; un laïque, c'était Barrier, le gérant ; entre eux, une tabatière, humble muse du travail, et fréquemment invoquée. En sortant, les deux visiteurs ne purent s'empêcher de rire : « Eh bien ! petit, dit Louis, si je refais du journalisme, ce sera probablement là. » Cinq ans plus tard, il entre dans la rédaction, « presque aussitôt il en est le chef de fait, il ne tarde pas à l'être de nom ».

Nous ne ferons pas, à la suite du savant Jésuite, l'histoire extérieure du journaliste, sous quatre régimes différents, de 1843, date de son entrée à « l'Univers », jusqu'au jour où la plume tomba de sa main défaillante. Tous nos lecteurs connaissent ces luttes héroïques, racontées avec autant de sincérité que d'éclat par le maître que nous pleurons. Nous préférons, y ayant trouvé des vérités bonnes à redire, insister sur le paragraphe consacré au caractère et au talent du polémiste chrétien.

Nous y voyons tout d'abord que le journaliste se résignait à la tâche plus qu'il ne l'aimait de tout cœur. « Je connais la presse, a-t-il dit, et s'il s'agissait d'en faire présent au monde, j'hésiterais. » « Nous faisons véritablement un métier contre nature ; l'homme n'est pas né pour écrire toujours et pour imprimer ses brouillons. La société qui nous fait cette loi est sans miséricorde. » Mais le journal existant, fallait-il en laisser le monopole aux ennemis du Christ et de la religion ? Louis Veillot ne le pensa pas. Il s'empara de cette arme et jeta dans cette œuvre tout son cœur.

« Il apprit, il médita sans relâche les choses de Dieu et de l'Église. Quant au talent requis de l'improvisateur de plume,

voilà comment il le conçoit : « C'est la promptitude, le trait, avant tout la clarté. Il n'a qu'une feuille de papier et qu'une heure. Qu'il se hâte, qu'il soit net, qu'il soit simple. La plume du journaliste a tous les privilèges d'une conversation hardie, il doit en user. Mais point d'apparat, et qu'il craigne surtout de chercher l'éloquence. Tout au plus peut-il l'étreindre un instant quand il la rencontre... » Voilà son programme et son portrait.

« Une conversation hardie, ajoute le Père Longhayé, qui n'aimera cette idée du journalisme ?... » Mais on n'accorde à cet écrivain qu'une audience courte, aussi lui faut-il non seulement l'agilité de l'esprit, la verve sans cesse rajeunie, mais dans chaque morceau la vive allure, l'entrain, l'allégresse d'une pensée qui n'a pas le temps de cheminer en paresseuse, qui doit hâter le pas, courir et entraîner, il faut « le trait », la pensée fine ou forte, malicieuse ou profonde, raccourcie et comme aiguisée dans une formule brève, capable de rentrer et de rester comme un dard. » Que si on réclame des exemples, le religieux répond par cette fin de non-recevoir : « S'il fallait citer, l'esquisse deviendrait un livre. Prenez les « Mélanges » et ouvrez au hasard. » Un peu plus loin, les « Mélanges » sont appréciés comme il suit : « Ces dix-huit volumes sont bien un « répertoire », comme dit justement Sainte-Beuve, répertoire non seulement de souvenirs, de discussions, de portraits plaisants ou graves, de hautes vues religieuses, patriotiques, sociales, mais aussi de tous les tours, de tous les aspects ou nuances que peut prendre et revêtir une pensée toujours alerte et souple, d'ailleurs servie par une merveilleuse connaissance du français. »

Au talent exigé de tout écrivain, le journaliste catholique doit ajouter du caractère, mieux encore des vertus. « Métier laborieux, il y faut du cœur et encore du cœur. » Il y faut aussi indépendance et désintéressement absolu. N'être rien semblait à Louis Veillot le meilleur et même l'unique moyen de faire quelque chose.

Mais un journaliste catholique est-il possible ? Sainte-Beuve posa un jour cette question, et ce sceptique, pour y répondre, s'empressait de prêcher la charité, de trouver mauvais surtout que la vérité ne fit pas la morte, qu'elle s'arrogât le droit de parler, de s'attester hors de l'ombre discrète des églises.

Que Louis Veuillot ait excédé une fois ou l'autre, personne ne songe à le nier : son historien le reconnaît, lui-même se l'est reproché, et le Père Longhaye, que nous suivons ici pas à pas, affirme que « le contraire serait humainement impossible ». Le moyen, dans un combat sans paix ni trêve, qui dure de longues années, de mesurer tous ses coups, de ne frapper ni trop fort ni trop vite ? Du moins le rédacteur de « l'Univers » échappera-t-il à ce qui dégrade la polémique et déshonore le polémiste. Impossible de le prendre jamais en flagrant délit de haine, de

rancune amère, de calomnie, de diffamation, de déloyauté, de toute cette basse escrime dont quelques-uns ont si basement usé contre lui-même. « S'il a le rire et l'indignation terribles, les coups sont toujours francs comme l'âme. On peut le craindre ; il y prétend bien, car c'est tout bénéfice pour sa cause ; mais on le craint comme soldat d'élite, jamais comme traître ou bandit... » La page serait à citer en entier.

PROSPER GERALD.

(A suivre.)

MENTANA

(Fin)

III

« O Rome, tu n'es plus, » te disaient-ils naguères ;
 « Tu n'es plus, » disaient-ils, « la Rome de nos pères,
 » Et les prêtres du Christ t'ont ravi ta fierté.
 » Ils t'ont tuée, hélas ! en ta longue souffrance,
 » Et ta bouche est sans voix pour demander vengeance
 » Et pour chanter la liberté ! »

Ainsi, naguère encor, ils t'insultaient, ces braves.
 Qu'ont-ils dit aujourd'hui, lorsque, chargés d'entraves,
 Ils t'ont vue en ton sein acclamer leur vainqueur ?
 Ils t'ont vu, vieux lion, à l'heure solennelle :
 Ont-ils interrogé ton ardente prunelle ?
 Ont-ils mis la main sur ton cœur ?

Et des peux triomphants passait la grande armée ;
 Et sur leurs pas bénis, éperdue, enflammée,
 La foule à flots pressés allait croissant toujours.
 O Rome, dans ces jours de fierté souveraine,
 De ton double passé tu renouais la chaîne
 Et tu pensais aux anciens jours !

A ces jours éclatants, où d'une ivresse folle
 Tout ton peuple emporté guidait au Capitole
 Les étendards sacrés de tes libérateurs ;
 Et que ta forte main, vengeresse des crimes,
 Enchaînait sans pitié de royales victimes
 Au char de tes triomphateurs.

Et sur ces souvenirs de ton histoire antique
 Tu voyais se dresser ton passé catholique,
 Et tu semblais crier aux modernes Brutus :
 « Oui, Rome est bien encore la fille de la gloire ;
 » Mais la Rome du Christ, au char de la victoire,
 » Rougit d'enchaîner les vaincus ! »

Les vaincus ! Ah ! ton cœur de chrétienne et de mère
 N'a point fait un jouet de leur détresse amère !
 Tu les cachas dans l'ombre, à couvert du mépris ;

Et ta main généreuse, oubliant leurs injures,
Répandit à flots d'or le baume en leurs blessures!...
Mais les ingrats n'ont point compris!

Ecoutez retentir sous ces voûtes antiques
Et ces chants scélérats et ces cris frénétiques,
En un concert affreux l'un dans l'autre enlacés!
Ecoutez! — Lucifer, au fond des noirs abîmes,
N'a jamais entendu la rage des victimes
Rugir des vœux plus insensés :

« Sur nous tombe, » ont-ils dit, « tombe, cité-romaine!
» Et qu'au même tombeau ta chute nous entraîne,
» Et nous, et ton vil peuple, et ton Pontife-Roi!
— Rome, à ces mots, sentit chanceler ses collines,
Le Vatican trembla sur ses bases divines,
Le Tibre ému frémit d'effroi.

Mais pourquoi tout à coup cet étrange silence?
D'où vient que d'un vieillard la subite présence
A sur ces fronts d'airain jeté l'étonnement?
Du pontife et du Roi l'éclatante auréole
D'un pardon pour le crime est-elle le symbole?
Présage-t-elle un châtement?

Et Lui, de son regard couvrant la foule émue,
De ce regard d'amour qui toujours vous remue,
Il semblait leur parler en un doux abandon,
Il pleurait : et je vis pâlir ces fronts farouches ;
Il pleurait : et j'ouïs ces parricides bouches
Tout haut implorer leur pardon.

Puis quand de rang en rang il eut porté son âme,
Quand, dans ces cœurs éteints ressuscitant la flamme,
Il crut avoir gravé le divin repentir :
Il tourna vers le ciel ses yeux noyés de larmes,
Et demandant à Dieu la fin de ses alarmes,
Il se leva pour les bénir...

En cet instant du ciel les portes s'entrouvrirent,
D'ineffables accents ses voûtes retentirent,
Et l'oreille de l'homme ouït les chants divins ;
C'était le jeune chœur des martyrs de la veille
Qui disait du Très-Haut la terrestre merveille,
Sur la lyre des Séraphins :

« Le Seigneur a vaincu : le feu de sa colère,
» Comme un foudre vengeur, a passé sur la terre
» Et brisé de Moab le glaive menaçant ;
» Il a, comme un réseau, tendu sa main puissante,
» Et les oiseaux de proie, aveugles d'épouvante,
» S'y sont jetés en frémissant.

» Mais ta main, ô Seigneur, n'est point impitoyable !
» Et dans les coups sanglants qui frappent le coupable,
» Le père se fait voir sous le juge irrité.
» Oui, si ta main punit, c'est elle qui pardonne ;
» La main qui nous dépouille est la main qui couronne :
» Ta justice, c'est ta bonté.

» Qu'ils paraissent enfin, les temps promis au monde !
» Tempêtes, calmez-vous, sur la terre et sur l'onde !
» Et toi, Pontife saint, souris à l'avenir !

- » Ne te demande plus si la nuit règne encore ;
 » Les ombres vont tomber, voici luire l'aurore
 » Du jour qui ne doit plus finir.
- » Et vous, en l'attendant, vaillants compagnons d'armes,
 » Vous, laissés loin de nous pour partager ses larmes,
 » Sur Lui veillez toujours avec un soin jaloux !
 » Prêts encore à mourir, si l'ouragan s'élève,
 » A l'ombre de la croix, la main sur votre glaive,
 » Soldats de Dieu, reposez-vous ! »

L. GUILLAUME.

...Et un coffre à Londres

Le père Chausse se préparait à verser son lait dans le chaudron, quand il entendit sous la porte un bruit de papier froissé, qui fit pointer les oreilles du chat ronronnant devant la marmite.

— C'est le facteur...? dit la vieille, en se soulevant sur son lit bateau, où les draps rugueux semblaient le déchet de quelque toile à voiles... Ce doit être du feu...?

— On va voir ça...

Trainant les pieds sur le carrelage craquelé, et tout raide comme une machine usée, dont l'armature craquerait, le père Chausse vint se baisser et tira une simple feuille sans enveloppe...

— C'est pas une lettre...on dirait plutôt une réclame...

— Bé... pas de chance !...

Et il lui mit la chose sur l'édredon.

— Si tu veux voir...?

— Vois toi-même...

Mais leurs yeux sont vieux; personne ne peut lire sans lunettes.

Le père Chausse va chercher les siennes; puis, au milieu de la cuisine, à demi penché sur ses genoux ployés, il commence à déchiffrer le papier.

— Tonnerre ! s'écrie-t-il après un moment... les contributions !!

— Les contributions!! répond la vieille en joignant les mains, comme devant une catastrophe...

Car les contributions, c'est comme la mort... on sait qu'elles doivent venir, mais elles surprennent toujours !...

*
**

La vieille regarde le vieux qui, lui, regarde la feuille.

— Pas possible !.. murmure le paysan, dont les gros doigts tremblent... il y a erreur !!...

— Combien que c'est ?

— Cent quatre-vingt-dix francs !...

— Tu dis...?

Le vieux fixe sa femme par-dessus ses lunettes, et répète le chiffre...

— Cent quatre-vingt-dix francs...

— Mais ils sont fous !... L'année dernière, c'était pas la moitié...

— D'ailleurs... j'ai pas de quoi.. Cent quatre-vingt-dix francs !.. Mais où que je les prendrais...! Je ne peux pourtant pas voler !...

Et, de nouveau, il s'hypnotise sur la feuille de mauvais papier, où zigzague la grande écriture nonchalante du quelconque employé qui a écrit cela, comme il écrirait autre chose, indifférent aux angoisses qu'il va causer... Eh ! vas-y donc !.. C'est pas ton père !...

*
**

La vieille est en bas du lit, et, à demi vêtue, parlant toute seule, ouvre des placards.. tire des tiroirs.. cherche au milieu d'almanachs, de linges, de papiers, la feuille de l'an dernier qui s'obstine à se cacher.

— Où l'ai-je mise...? n'est-ce pas toi qui l'as serrée...? mais oui...c'est toi...! Voyons, ne te fâche pas !... Enfin elle était là !... je l'ai encore vue le mois dernier...

Et on remue tout, on bouleverse tout.. Mais c'est inutile, on ne trouve rien !

— En tous cas, dit la vieille... je sais... je suis sûr que je n'ai pas payé autant... Il y a au moins 50 francs de plus.

— Et d'où que ça vient...?

— Ah ! voilà.. d'où que ça vient !.. et où que ça va !..

Le père Chausse ouvre la buanderie ; on l'entend remuer des caisses, et il réapparaît avec un sac de grosse toile..le vide sur la table et compte les pièces de dix

sous... de vingt sous... quelques-unes de cinq francs...

— Jamais je n'aurai assez!... jamais!...

Et il y a du navrement dans sa voix... C'est si dur d'arracher à la terre quelque chose !... Sans doute, il a un tout petit peu d'argent placé ! mais il voudrait bien le garder pour les vieux jours, car c'est trop triste d'être déraciné à 70 ans... et pour l'hôpital !...

— Prends donc ta feuille, et va voir un voisin...

— Oh ! les voisins !... tu sais...

— Le médecin... ?

— Oui plutôt.

— Tu lui demanderas ce qu'il faut faire.

*
**

— Et alors comme ça, docteur, vous trouvez aussi que c'est trop... ?

— Mon cher ami, c'est très simple, nous sommes, et de beaucoup, le pays où l'on paye le plus d'impôts.

— Mais je n'en payais pas tant l'année dernière.

— Dame... plus ça ira !... Sais-tu que sans autre guerre que celle faite aux bons Français, le bilan des dépenses de la République maçonnique s'élève à **4 milliards 10 millions 310 234 francs !..**

— ...Bêe !...

— ... Il faut bien les trouver quelque part.. Ça se paye, les instituteurs laïques, les infirmières laïques... les socialistes maigres qui veulent devenir gros !.. et les gras qui rêvent d'être plus gras !...

— Et alors ?

— Eh bien.. on plonge dans *ta* poche !. Tu ne voudrais pourtant pas qu'ils prennent dans la leur !... Et c'est pas fini !.. L'an prochain, il faudra trouver **en plus** 90 millions, et, **en plus toujours**, chaque possesseur de coupons quelconques payera une taxe supérieure à 12 % : tu entends, 12 % !! Aussi les capitaux filent à l'étranger ; et comme la terre, elle, ne peut pas filer, c'est elle qui paye !...

— Je vais être obligé de vendre un titre de rente...

— Tu vas encore perdre, car elle n'arrête pas de baisser depuis les élections...

— Pourtant... la rente !!! dit le vieux avec du respect dans la voix... c'est sacré !!

Et comme le jeune médecin éclate de rire...

— Eh bien, mon père Chausse, que dirais-tu, si tu étais curé !...

—!!

— Le nôtre me parlait hier de son

traitement... Ah il ne ruinera pas le gouvernement !.. Il est tellement sacré, ce traitement-là, que le percepteur n'a pas laissé mettre la main dessus depuis le mois de janvier !...

— Enfin, docteur... je viens vous demander conseil... que faut-il faire ?

— Un peu tard, mon ami... tu aurais dû venir il y a deux mois... avant les élections...

— Mais maintenant ?...

— Très simple ! Il faut payer les élus de ton cœur !.. Et dame, ils ont de l'estomac... le milliard des congrégations... le budget des cultes... tout petit apéritif !.. Tu peux cracher dans ta main, va, père Chausse !

*
**

Le paysan revient chez lui, rêveur, sur la grande route qu'éclabousse le soleil.

— Eh bien ? demande la femme.

— Rien à faire... qu'à payer !...

— C'est pas un geste, ça !...

— Paraît qu'au contraire... ce doit être le mien...

— Et pour avoir quoi... ?

— Ah ! quoi !!!

Et, tout soucieux, le père Chausse prend sa bêche pour aller, à force de travail et de sueur, donner à son député socialiste, non pas la petite dime du moyen âge, mais la pâture plantureuse, la belle galette dorée, avec laquelle « l'unifié » se payera un château en province, une automobile à Paris... et un coffre-fort à Londres !...

Vive la Sociale !...

Je te crois !...

PIERRE L'ERMITE.

Seigneur, ayez pitié de nous !...

Dans l'épreuve qui nous brise,
L'effroi qui nous paralyse,
Je tourne les yeux vers vous,
O mon Dieu, secourez-nous !...

Dans l'angoisse qui m'opresse,
Dans ce comble de détresse,
Je m'écrie à vos genoux :
O mon Dieu, secourez-nous !...

Je suis le roseau qui plie,
Je suis la brebis qu'on lie,
Je suis le cerf qu'on poursuit,
Le mur branlant qu'on détruit,
Le malade qui s'effraie

Du cri plaintif de l'orfraie,
 Le blessé demeuré seul
 Qui n'aura pas de linceul,
 L'arbre atteint par la tourmente ;
 Je suis Job qui se lamente,
 Je suis l'aveugle poussé
 Dans les fanges du fossé.
 Comme un prisonnier sans armes,
 Je n'ai plus rien que mes larmes !
 Mon dernier sanglot se perd,
 Je suis Agar au désert.
 Seigneur, écoutez ma plainte,
 Ma tristesse n'est pas feinte !...
 Mon seul espoir est en vous,
 O Père, secourez-nous !...

MADELEINE LÉPINE.

Le roman du jour

Un Honorable, de X. Arcane, est tout ce que l'on peut rêver de plus actuel ; l'auteur flagelle, avec une rare hardiesse, les mœurs politiques et électorales qui ont fait de la France une vaste usine de corruption. C'est moins un roman qu'une étude de profonde psychologie, où tout est passé au scalpel de la plus vigoureuse franchise. Les basses intrigues, le chantage sous toutes ses formes, le cynisme affiché par les stipendiés de la maçonnerie, rien n'est épargné. Nous félicitons l'écrivain qui s'est senti assez de courage pour écrire cette œuvre de combat.

* *

La Poupée d'argile, de Paul Bruzon, nous transporte en Grèce, plusieurs siècles avant notre ère. Le livre est bien écrit, la reconstitution des mœurs et coutumes est parfaite, et nous reconnaissons volontiers au volume une certaine valeur documentaire, basée sur une érudition de bon aloi. Quelques détails, d'un réalisme trop cru, déparent seuls ces pages, et nous empêchent de les recommander à de trop jeunes lecteurs.

* *

On ne s'ennuie pas à Brest, s'il faut en croire le *Roman de la Bague*, que nous raconte Jane Lasoubrette avec une verve endiablée. En cent-cinquante pages, nous faisons la connaissance d'un tas de gens aimant la vie large et le bon vin ; tous, ou à peu près, ont un passé d'une honorabilité plutôt douteuse, qu'un brave commissaire vient dévoiler à point pour amener l'union

de deux cœurs désireux de s'unifier. C'est bien un peu leste parfois, mais puisque les jeunes n'y toucheront pas !

* *

Ce qui passe et ce qui reste, tel est le titre d'un journal de jeunesse que Madeleine d'Arvisy nous présente. La forme dialoguée aurait été plus alerte, plus vivante, mais ce léger détail n'empêche pas le volume de contenir de fières leçons d'honneur et de devoir moral. Ce qui passe, c'est la vanité des plaisirs, des richesses, des honneurs ; ce qui reste, c'est la joie du devoir accompli jusqu'à la sublimité du sacrifice. Jeunes filles qui me lisez, achetez cet ouvrage en toute confiance : les nobles exemples de Madeleine d'Arvisy vous seront grandement profitables.

* *

Sous l'orage est un titre assez significatif par lui-même ; Jean des Tourelles a d'ailleurs la spécialité des titres significatifs. L'orage, on le devine, est celui qui gronde en ce moment sur l'Église de France ; l'auteur nous le décrit en une série d'anecdotes vécues, dont les personnages sont taillés à l'emporte-pièce. Il semble, à la lecture, voir passer sous les yeux les scènes affligeantes de la Séparation. Style vif, incisif, mis au service d'une perspicacité rare, d'une critique mordante et impitoyable. L'hypocrisie, le mensonge sont démasqués dans leurs perfides manœuvres. Souhaitons que l'auteur se voie récompensé de son courage par le réveil complet de la conscience religieuse de sa patrie.

* *

Voici encore, dans la *Bibliothèque de ma fille*, un nouveau roman de Maryan : *Jumelles*. C'est l'histoire de deux sœurs, dont l'état-civil ne peut être établi qu'à la dernière page du volume. L'œuvre est bien conçue, écrite avec la délicatesse habituelle de l'auteur, et hautement morale. Nous la recommandons sans réserve.

FR. DUFOUR.

PAGES OUBLIÉES

La duchesse de Bourgogne

En public, sérieuse, mesurée, respectueuse avec le roi, et en timide bienséance avec Madame de Maintenon. En particu-

lier, causante, sautante, voltigeante autour d'eux ; elle leur sautait au cou, les embrassait, les caressait, les chiffonnait, les tourmentait, fouillait leurs tables, leurs papiers, leurs lettres, les décachetait, les lisait quelquefois malgré eux, selon qu'elle les voyait en humeur d'en rire, et parlant quelquefois dessus. Si libre, qu'entendant un soir le roi et Madame de Maintenon parler de la cour d'Angleterre dans les commencements qu'on espéra la paix par la reine Anne : « Ma tante, se mit-elle à dire, il faut convenir qu'en Angleterre les reines gouvernent mieux que les rois, et savez-vous bien pourquoi, ma tante ? » et toujours courant et gambadant : « C'est que, sous les rois, ce sont les femmes qui gouvernent, et ce sont les hommes sous les reines. » L'admirable est qu'ils en rirent tous deux et qu'ils trouvèrent qu'elle avait raison.

DUC DE SAINT-SIMON (1675-1755).

LE MOIS LITTÉRAIRE

ARCHELET. — *Le gaspillage de la vie*. Un vol. in-16 de 322 pages. Paris, 1907, Le-thiellieux. Prix : 3 fr. 50.

Ces nouvelles conférences, prononcées à la cathédrale de Bayeux, paraissent sous les auspices de M. Lafuye, ce prêtre éminent de Saint-Sulpice qui compta de si fervents admirateurs et dont la mort prématurée attrista tant d'amis.

La lettre suivante de Mgr Amette dispense de toute analyse du livre et devient pour l'œuvre de M. Archelet la plus flatteuse des recommandations :

« Cher Monsieur l'abbé,

» Vous allez publier les conférences données par vous, pendant le dernier carême, dans la chère cathédrale de Bayeux, sur le *Gaspillage de la Vie* ; et de même que j'aimais à bénir le prédicateur, vous me demandez de bénir aussi le livre qui portera sa parole à de nouveaux et plus nombreux auditeurs.

» Je le fais de bien grand cœur.

» J'ai écouté avec un vif intérêt ces discours ; on les lira, je n'en doute pas, avec plaisir et profit. Ils sont remplis de pensées élevées, d'observations fines et délicates, de sentiments nobles et généreux, le tout revêtu d'une forme charmante et animé d'un souffle vraiment apostolique. Puissent-ils apprendre à beaucoup d'âmes à mieux apprécier les dons de Dieu et à en faire meilleur usage, pour le temps et pour l'éternité ! »

* * *

Deuxième conférence de La Haye. Un vol. in-16 all. de 112 pages. Monaco, 1907, Institut international de la paix.

Prix : 1 fr. 25.

En prévision de la deuxième conférence de La Haye, l'Institut international de la paix a envoyé aux pacifistes d'Europe un questionnaire détaillé sur les principaux sujets portés à l'ordre du jour. La réunion des réponses obtenues constitue la matière de cette brochure, sorte de vaste enquête qui mérite l'attention tant par l'importance du sujet que par l'autorité des signataires des propositions.

* * *

GRANDMAISON (Geoffroy de). — *Madame Louise de France*. Un vol. in-16 de 208 pages. Paris, 1907, Gabalda. Prix : 2 fr.

Dans cette nouvelle étude historique sur la célèbre princesse carmélite, fille de Louis XV, M. Geoffroy de Grandmaison, s'appuyant sur des documents inédits de premier ordre, a voulu vérifier tous les travaux précédents et les récits des contemporains. Les pièces originales du Procès de béatification en cour de Rome, les manuscrits des archives nationales, les correspondances diplomatiques en France et au Vatican sont les principaux éléments de ce volume.

L'auteur a reconstitué le triple cadre de la vie de Madame Louise : l'abbaye de Fontevrault, le palais de Versailles, le monastère de Saint-Denis. On retrouvera après le récit de l'éducation de Madame Louise, la peinture du « Cercle de la Reine » où sa fille tint une grande place ; les motifs de sa vocation, le but de ses pénitences pour l'expiation des fautes de son père, le rachat de l'âme du roi, ses immolations volontaires pour la paix de la France. C'est là un grave problème psychologique autour de cette figure royale charmante, édifiante et toute française.

Une dernière partie retrace les mortifications du Carmel et les vicissitudes du monastère de Saint-Denis jusqu'à nos jours, enfin les phases du Procès actuel sur les éminentes vertus de celle que Pie IX a déclarée vénérable en 1873.

Cette biographie marquera parmi les plus beaux ouvrages de l'année.

* * *

GRIVEAU (Paul). — *L'alcoolisme*. Un vol. in-8° de 342 pages. Paris, 1906, Marchal et Billard. Prix : 6 fr.

L'alcoolisme est vraiment un fléau social, et on ne saurait assez encourager les écrivains qui mènent le combat contre cette peste de la société moderne. Notre auteur étudie son sujet au triple point de vue de la morale, de la législation et du droit comparé. Nous attirons spécialement l'attention sur les chapitres qui traitent des causes

de l'alcoolisme et de ses désastreux effets dans la famille et dans la société. Toute la documentation est pour ainsi dire basée sur la statistique : statistique affligeante, avouons-le ; l'orgueil humain n'en mène pas large, en présence de chiffres aussi décourageants.

La partie juridique est mûrement étudiée, elle aussi ; certes nous ne rejetterons pas les remèdes de la loi : ils contribueront pour leur part à la répression du vice. Mais ne faudrait-il pas s'élever plus haut, viser l'éducation même, et chercher dans le sentiment religieux le plus fort contrepoids d'une aussi dégradante obsession ? L'auteur l'a compris, et nous l'en félicitons.

**

GUIBERT (J.). — *La piété*. Un vol. in-32 de 388 pages. Paris, 1907, Poussielgue.
Prix : 1 fr. 50.

M. Guibert vient d'ajouter un volume nouveau à la série de morale religieuse si brillamment ouverte par lui dans la *Bonté et le Caractère*. Le sujet qu'il aborde dans la *Piété* était d'autant plus délicat que les ouvrages de cette nature sont plus dédaignés du public. Mais M. Guibert aura fait œuvre utile, disons même nécessaire, pour les âmes religieuses, qui veulent pratiquer la piété sincèrement et en recueillir tous les fruits, sans s'exposer aux critiques et aux railleries que trop de gens mal formés se sont attirés par « un formalisme superstitieux et stérile ». L'auteur veut que la piété « se venge elle-même des attaques dont elle est l'objet par l'élévation de caractère et les richesses de vertus qu'elle communiquera aux âmes qui en vivent ». Les pages, si pleines de foi et de raison tout ensemble qu'il a écrites sur la piété, réaliseront le souhait par lequel il termine sa préface : « Puissent ces pages donner à beaucoup d'âmes le goût de Dieu ! Du goût de Dieu naîtra spontanément le goût du bien ! »

**

IZARD (E.). — *De la solidarité des races humaines devant le problème de la paix armée*. Un vol. in-16 de XII-68 pages. Monaco, 1907, Institut international de la paix,
Prix : 1 fr.

Il y a quelque vingt ans, diplomates et éducateurs se moquaient agréablement de prétendus naïfs qui criaient au péril jaune. Les années ont passé, le temps a fait son œuvre, et voici que diplomates et éducateurs ne sourient plus des naïfs qui avaient pressenti le péril jaune. C'est que ce dernier revêt de jour en jour de nouvelles formes tangibles ; c'est que sa dernière manifestation, la plus énergique, est la formidable organisation militaire qui va bientôt placer la Chine à la tête des nations asiatiques. Qu'arrivera-t-il lors que l'Empire du Milieu sera en possession

d'une armée de 500.000 hommes, soutenue par des réserves aguerries et illimitées ? Gare aux « diables » d'Occident.

M. Izard examine les devoirs de l'Europe, en présence de ce réveil jaune ; ses conclusions sont à méditer.

**

JOLY (Léon). — *Le christianisme et l'Extrême-Orient*. Tome 1^{er} (Missions catholiques de l'Inde, de l'Indo-Chine, de la Chine et de la Corée). Un vol. in-16 de 408 pages. Paris, 1907, Lethielleux.

Prix : 3 fr. 50.

Après trois siècles d'évangélisation, de luttes, de sang versé à flots, la victoire couronnait de toute part l'héroïque vertu des premiers apôtres ; une bonne moitié de l'Empire romain était chrétienne, et plusieurs nations, dites barbares, qui ne subissaient pas le joug de Rome, adoraient aussi Jésus-Christ.

Après treize siècles, et plus peut-être, du même apostolat, à travers l'Extrême-Orient, l'Inde, l'Indo-Chine, la Corée, la Chine, le Japon, le Thibet restent figés dans le brahmanisme, le bouddhisme, le confucianisme, le culte idolâtrique des ancêtres, le mahométisme. Sur les huit cents millions d'âmes qui peuplent ces immenses régions, la véritable Eglise compte à peine quatre millions de fidèles.

Comment expliquer cette infériorité des résultats de l'apostolat moderne qui ressemble si fort à un échec, quand on les met en regard de la victoire remportée par les apôtres des trois premiers siècles ?

Les missionnaires modernes sont-ils restés au-dessous de leur tâche ? L'histoire affirme qu'à un zèle ardent ils joignaient le double prestige des vertus et de la science, qu'ils étaient toujours prêts à sceller de leur sang le témoignage qu'ils rendaient de bouche à Jésus-Christ.

Mais alors, où est donc la solution du douloureux problème ? M. le chanoine Joly le cherche. Il croit l'apercevoir dans la différence des procédés d'apostolat.

Les Apôtres prêchaient, convertissaient, ordonnaient presque immédiatement des prêtres et des évêques, choisis parmi les nouveaux convertis ; puis, la jeune Eglise, sous la conduite d'un clergé indigène complet, sous la surveillance lointaine, intermittente de l'Apôtre qui volait à travers le monde, s'en allait, avec la grâce de Dieu, à ses laborieuses destinées.

Les missionnaires modernes ont procédé autrement. Nulle part ils n'ont établi d'églises complètes se gouvernant elles-mêmes. Ici et là ils ont entr'ouvert les rangs du sacerdoce à l'élément indigène. A une ou deux exceptions près, ils lui ont interdit ceux de l'épiscopat. Partout, dans leurs missions, ils sont restés des

hommes nécessaires. Mais la religion qu'ils prêchaient n'est pas devenue la religion nationale des peuples qu'ils évangélisaient. Le bouddhisme, importé de l'Inde, est devenu une religion nationale dans l'Indo-Chine, en Chine, au Japon, parce qu'il a été prêché, dans ces différents pays, par des Annamites, des Chinois, des Japonais. Les Orientaux ont cru des hommes de leur race. Le christianisme, toujours prêché par des Européens, est resté une religion européenne, c'est-à-dire étrangère et bientôt suspecte, parce que, partout derrière l'apôtre européen, on a vu apparaître le marchand, le marin, le soldat, le conquérant européen. De là les persécutions, la ruine périodique des chrétiens laborieusement fondés et, en somme, l'échec de l'apostolat catholique en Extrême-Orient.

Le remède ? Il est indiqué, c'est un clergé indigène. Il s'impose, parce que, dans dix ans, dans vingt ans, les Jaunes, armés à l'euro-péenne, seront assez forts pour jeter tous les européens, et les missionnaires les premiers, à la mer.

Des résumés historiques courts, parfois pittoresques, souvent touchants, avec des dates et des chiffres à l'appui ; des monographies d'Indous, d'Annamites, de Chinois, de Coréens, véritables galeries de héros, de saints, de martyrs, où l'Eglise trouvera, quand elle voudra, tous les éléments de clergés indigènes complets ; un récit vivant, où l'auteur, tout en signalant les desiderata de l'apostolat moderne, rend toujours aux apôtres la pleine justice qui leur est due, tel est l'ouvrage de M. le chanoine Joly.

On le lira certainement avec intérêt. On sentira, en le lisant, que la préoccupation unique de ce prêtre est le salut de ces huit cents millions d'âmes « pour lesquelles Jésus-Christ est mort, il y a deux mille ans, et qui n'en savent rien encore ».

* *

JOUVIN (Léon). — *La morale sans bien*. Un vol. in-16 de 330 pages. Paris, 1907, Perrin. Prix : 3 fr. 50.

Y a-t-il une morale sans bien ? Grave question que la philosophie a toujours résolu par la négative ; le bien est la base, le fondement ontologique de l'acte humain. L'ouvrage de M. Jouvin en est une nouvelle attestation. Depuis quatre siècles, des esprits aventureux se sont évertués à lui substituer d'autres concepts plus ou moins spécieux, mais sans aboutir à un système solide, sans pouvoir donner pleine satisfaction aux aspirations de l'esprit humain. L'ordre même, s'il concourt grandement à l'obtention du bien, ne constitue pas le bien dans sa notion intrinsèque. Il faudra donc en revenir sans honte aux vieilles traditions de la scolastique thomiste. La philosophie n'aurait jamais dû s'en écarter d'ailleurs.

LAVISSE (Ernest). — *Discours à des enfants*. Un vol. in-16 de 64 pages. Paris, 1907, Colin. Prix : 1 fr.

On a réuni dans cette brochure quatre allocutions adressées par M. Ernest Lavisse aux élèves, filles et garçons, des écoles communales du Nouvion-en-Thiérache (Aisne). On sait en effet que l'éminent académicien se fait un devoir et — il ne nous le cache pas — un plaisir de présider chaque année la distribution des prix aux enfants de son village natal.

* *

MOUTON (Léo). — *L'hôtel de Transylvanie*. Un vol. in-8° de 84 pages. Paris, 1907, Daragon. Prix : 4 fr.

C'est l'histoire complète, depuis sa fondation et avec tous ses habitants, d'un hôtel célèbre entre tous et bien connu du public, mais au théâtre seulement. C'est dans cet hôtel que se passe l'un des actes de Manon ; ce qu'il y a d'original dans le travail de M. Léo Mouton, c'est qu'il fait revivre à la lumière de l'histoire, avec pièces et documents en main, une maison qui n'a jamais été considérée qu'à la lumière de la rampe, et comme sortie de toute pièce de l'imagination de l'abbé Prévost. Or, elle a existé très réellement et elle existe même encore. Bâtie vers 1625 par un conseiller au Parlement, elle a abrité toute une série de personnages marquants, maréchaux de France, ministres, grands seigneurs, prétendants même, puisque c'est Rakoczi, prince de Transylvanie, dont les tziganes nous jouent la valse bien connue, qui lui donna son nom. Les documents relatifs à la période révolutionnaire y sont particulièrement intéressants, ainsi que les souvenirs d'un salon qui tint une grande place dans la société parisienne, celui de la marquise de Blocqueville, qui occupa les appartements mêmes où trichait Des Grieux.

* *

OTT (Jean). — *L'effort des races*. Un vol. in-16 de 180 pages. Paris, 1907, De Rudeval. Prix : 3 fr.

Voici, croyons-nous, l'œuvre première d'un nouveau poète ; constatons de suite que ce début est rempli des plus belles promesses. Nous vivons en un temps de révolution ; le vers-librisme nous inonde de productions grotesques, qui n'ont plus rien de commun avec la poésie, ni même avec le simple bon-sens. Il faut même un certain courage pour s'afficher parnassien. Ce courage, notre poète est fier de le montrer, et, de notre côté nous sommes heureux de le saluer.

Dans son œuvre, nous nous plaisons à signaler, à côté de la maîtrise de la pensée, de sérieuses qualités de forme. Le vers est vigoureux, exempt de mièvrerie, d'une concision nette et claire. Il

nous prouve, une fois de plus, que les vieilles traditions de la poésie française ont du bon.

* *

PAILLOT (Fortuné). — *Parisitisme*. Un vol. in-16 de 280 pages. Paris, 1907, Daragon. Prix : 3 fr. 50.

Les mœurs parisiennes que nous décrit M. Paillot ne sont pas de la plus haute moralité ; espérons qu'elles restent et resteront l'apanage du petit nombre. Ce livre en tous cas soulèvera de virulentes polémiques : attendons-nous à lire sous peu une riposte, qui nous vaudra ainsi une controverse morale d'un nouveau genre.

* *

ROUSTAN (M.). — *Conseils généraux*. Un vol. in-18 de 248 pages. Paris, 1907, Delaplane. Prix : 1 fr. 60.

Nous avons signalé, au fur et à mesure de leur apparition, les intéressantes brochures de M. Roustan sur les différents genres de la composition française ; chacune d'elles nous a fourni l'occasion d'insister, avec éloge, sur la méthode heureuse et très personnelle de l'auteur. Il nous donne aujourd'hui de solides *conseils généraux*, parmi lesquels nous retenons surtout ceux qui ont trait à la lecture : nos jeunes gens feront chose sage en se pénétrant de ces préceptes, marqués au coin d'une forte expérience, et présentés en un style net, clair, concis.

* *

SERTILLANGES (A.-I.). — *La famille et l'Etat*. Un vol. in-16 de 240 pages. Paris, 1907, Gabalda. Prix : 2 fr. 50.

M. Sertillanges étudie d'abord les droits de la famille, puis ceux de l'Etat ; il aborde ensuite l'épineuse question de l'enseignement tel que le veut la République égalitaire : gratuité, laïcité, obligation ; enfin il définit nettement l'éducation morale et religieuse.

Cette série de conférences établit d'une façon positive et claire les grandes règles de l'éducation ; œuvre de profonde philosophie, cet ouvrage mérite l'attention des éducateurs. Nous n'avons cessé de le répéter ici et ailleurs : l'Etat est par lui-même mauvais éducateur ; tout au plus peut-on lui concéder la faculté de suppléer à la famille, lorsque celle-ci est insuffisante à pourvoir à l'éducation. M. Sertillanges abonde dans ce sens, et sa doctrine s'appuie sur les données de la plus haute morale. Nous recommandons vivement cet ouvrage, qui aura sa grande utilité même en Belgique.

* *

SOULIER (Alfred). — *Traité de galvanoplastie*. Un vol. in-16 de 184 pages. Paris, 1907, Garnier. Prix : 2 fr.

Cet ouvrage, destiné aux amateurs et aux pra-

ticiens, permettra dans le laboratoire aussi bien que dans l'usine la plus modeste d'obtenir des résultats immédiats. La galvanoplastie rend aujourd'hui dans l'industrie de très grands services, pour ne parler que du nickelage, du cuivrage et de l'argenture. D'un autre côté, la reproduction des objets d'art d'un grand prix et souvent à un seul exemplaire, trouve dans la galvanoplastie un précieux auxiliaire dont tous les lecteurs un peu adroits de ce traité pourront tirer parti. Cet ouvrage contient, outre les tours de main indispensables, un grand nombre de recettes pratiques qui seront vite appréciées.

LECTOR.

Les ruines du vieux Manoir

Par une radieuse après-midi de mai, je fis l'ascension de la colline de C..., surmontée des ruines de son ancien château.

On arrive au sommet par des sentiers ardu, pierreux, d'un parcours pénible. Il ne reste là que quelques pans de murs délabrés ; mais ces vestiges d'antiques constructions suffisent à faire comprendre la disposition de ce château fortifié.

Assis sur un tas de pierres, en face du magnifique panorama qui se déroulait sous mes yeux, je restais là, plongé dans l'admiration, laissant mes pensées voguer à l'aventure vers ces temps anciens où le château était habité par les seigneurs de l'endroit.

De quelle tristesse mortelle serait une pareille existence pour les mondains mouvementés d'aujourd'hui ; et quel charme néanmoins dans cette vie méditative et solitaire.

Tandis que le chevalier, hôte du vieux manoir, allait batailler au loin ou se livrait avec passion à la chasse au faucon, au milieu des gorges et des vallées profondes de ce coin perdu de Provence, la maîtresse du logis, absorbée par les soins domestiques, coulait utilement ses jours partagés entre l'éducation de ses enfants, la direction de sa maison, et aussi la prière.

Sur cette même terrasse d'où j'admire au loin les montagnes s'éclairant de nuances si douces aux derniers rayons du jour, combien de fois la châtelaine n'a-t-elle pas vu le soleil disparaître à l'horizon ! Combien de fois, par une belle nuit d'été, n'a-t-elle pas contemplé la voûte éthérée constellée d'étoiles, ou

la lune brillant dans le ciel limpide et pur !

Et cette douce rêverie était en même temps une prière adressée au ciel pour ses chers enfants, but principal de sa vie.

Pendant les jours d'hiver, lorsqu'un épais manteau blanc couvrait au loin la campagne solitaire, la châtelaine ne se laissait point dominer par l'ennui. Au milieu de cette imposante solitude, au bas de la colline, elle voyait la petite chapelle, aujourd'hui abandonnée, où résidait le Dieu qu'elle savait prier ; son regard se reportait vers ce côté de l'immensité déserte, et elle se sentait moins isolée.

Enfermée dans ses appartements, elle se livrait à la couture, faisait de ces jolies broderies si fines et si artistiques du temps passé ; peut-être même s'occupait-elle à enluminer ces beaux missels qui font aujourd'hui encore notre admiration, et dans lesquels elle lisait les courtes mais substantielles prières qui servaient de texte à ses méditations pieuses.

Mais tout cela est passé ! Les murs eux-mêmes du château, dont la solidité semblait pouvoir affronter les ravages du temps, ont disparu à leur tour ; les quelques pans qui s'élevaient encore auront bientôt mêlé leurs débris à ceux déjà si nombreux qui jonchent le sol ; et la végétation, les pins, les arbustes achèveront de cacher aux yeux les derniers restes de ces puissantes constructions.

Et si nous comparons la vie calme et douce de ces châtelains du temps passé à celles des châtelains de nos jours, *quel étrange contraste !...*

Quel contraste entre la vie moderne, si mouvementée, et l'existence paisible de ces natures élevées et pures.

Et cependant, comme ces épaisses murailles qui semblaient pouvoir à jamais braver la destruction finale, nous aurons bientôt disparu de ce monde ; notre vie aura passé avec la rapidité de la brise qui, en cette radieuse soirée de printemps, agitait autour de moi les branches des pins.

JEAN DE JACOURET.

RÉCRÉATION

Mots en losange

1. Consonne ;
2. Assaisonnement ;
3. Oiseau chanteur ;
4. Meuble ;
5. Consonne.

Logogriphe

Je suis cet être audacieux
Qui, dans son vol impétueux,
Fend la voûte céleste ;
Mais pour cela, lecteur,
J'ai besoin de ce qui me reste
Si tu m'ôtes le cœur.

*
**

Réponses au dernier numéro :

Mots décroissants

R U E R
R U E
R U
R

*
**

Problème

Ces paysannes étaient trois : une grand'-mère, sa fille et sa petite-fille.



Memento culinaire

Dîner de famille

Tapioca à la brésilienne.
Harengs sur le grill.
Gras-double lyonnaise
Filet de bœuf madère.
Crème duchesse.

TAPIOCA A LA BRÉSILIENNE. — Faire revenir un gros oignon haché dans du beurre bien chaud, ajouter une cuillerée de farine de maïs et tenir le roux bien coloré ; ajouter de l'eau chaude, encore de la farine de maïs, puis de l'eau, de façon à corser le roux ; mouiller de nouveau et laisser faire quelques bouillons. Dans la soupière, on met une cuillerée par personne de bon tapioca, on verse dessus la préparation bien bouillante, on remue bien, on couvre et l'on sert dix minutes après. TANTE LOUISE.



LE ROI DES THÉÂTRES

La République du Nouveau Monde, dans sa passion des titres et son goût des hiérarchies, semble avoir innové avec joie nombre de royautés industrielles et financières. Parmi les plus généralement connues figurent celles de l'acier, du cuivre, de l'huile, des transports transocéaniques

et des viandes en conserve. Il en existe d'autres encore, plus silencieuses, peut-être, mais qui n'en sont pas moins intéressantes ; la royauté du journalisme, par exemple, qui comprend des hommes jeunes, énergiques, doués d'une habileté ou d'une hardiesse spéculative qui eussent stupéfié et dépassé le génie amplificateur d'un Balzac. Le livre a aussi ses dictateurs et ses dynastes dans la personne de bibliophiles entreprenants, actifs, voyageurs et accapareurs de publications rares et autographiées ; tel cet étrange petit citoyen de Minneapolis, James-Carleton Young, que beaucoup de mes confrères ont connu. A côté de ces cosmocrates qui sont, en quelque sorte de pacifiques usurpateurs, d'une intellectualité toute nouvelle et dont il faut bien reconnaître la puissance, l'Amérique possède aussi un « Roi des Théâtres », un surprenant monopoleur d'entreprises de spectacles, un « trustee » de scénarios, de littérature dialoguée, de mise en scène, de décors et de tournées dramatiques à travers l'univers. Ce souverain maître de l'empire de Thalie et de Melpomène, qui ne compte plus ses privilèges et dont le siège gouvernemental est à New-York, étend son sceptre sur le monde des comédiens, des auteurs et des décorateurs, avec autant d'autorité que J. Pierpont-Morgan peut dresser le sien aujourd'hui sur le groupe dirigeant de l'industrialisme et du capitalisme.

Tous nos auteurs dramatiques à succès, qui ont eu l'occasion de vendre leurs pièces en Amérique, après avoir traité avec la forte et confortable miss Marbury, principal agent de ce monarque dernier style, tous les maîtres de la scène française, dis-je, connaissent, au moins de nom, Charles Frohman, qui est le chef de la vaste association théâtrale créée par lui il y a une vingtaine d'années et qu'il continue à diriger, à étendre et à vulgariser dans la plus grande partie du monde civilisé.

A l'heure présente, le roi des théâtres, Ch. Frohman, administre et gouverne virtuellement environ cent salles de spectacles, dont plus de soixante-quinze aux Etats-Unis, parmi lesquelles figurent onze théâtres qui sont les principales attractions de la ville de New-York. D'autre part il possède quatre grandes scènes à Londres, que le succès favorise avec constance et, de plus, il n'a pas craint d'accaparer, en ses mains déjà surchargées, la direction de presque toutes les tournées dramatiques dont les troupes

diverses de drame, de comédie ou de féerie, merveilleusement organisées, parcourent sans cesse toutes les contrées de l'Amérique du Nord et aussi une grande partie de l'Europe centrale, hormis la France, où elles n'auraient que faire.

On conçoit ce qu'un pareil homme a dû déployer d'intelligence et d'énergie pour combiner, créer, concentrer dans ses mains et aussi pour faire réussir une aussi considérable exploitation, auprès de laquelle le trust des théâtres parisiens, dont on parla quelque peu, ne serait vraiment qu'un petit jeu d'enfants.

* *

Cet extraordinaire impresario international, qui règne aussi despotiquement sur les affaires théâtrales des Etats-Unis que le tsar sur toutes les Russies, est un petit homme calme, trapu, propre, glabre et souriant, dont la figure poupine, surmontée d'un vaste front dégarni, s'éclaire de deux grands yeux vifs, perçants, dominateurs. A le voir et à le fréquenter, on ne se douterait jamais de son omnipotence, tant le personnage se revêt de modestie et de discrétion en ses manières. Il s'efforce de passer inaperçu, de ne faire aucun bruit, de ne se mettre jamais en lumière et de borner le plus possible ses relations à ses affaires. C'est avant tout un laborieux qui ne recherche la publicité que pour les œuvres qu'il lance, et qui reste dans l'ombre, préférant être connu plutôt par ses actes que par lui-même. Il vit à New-York ou à Londres, dans un cercle d'amis très restreint et tout à fait en dehors des professionnels de la scène. Sa vie intime n'est accessible qu'à de rares privilégiés. Cet homme est décidément un sage ; il pourrait avoir accès dans le monde le plus select du Royaume-Uni ou des Etats-Unis, et il dédaigne l'existence fastueuse, les fêtes, les représentations, tout ce qui semble orchestrer avec grande sonorité le néant des plaisirs en commun et le vide des vaniteuses réunions mondaines.

Charles Frohman est un « self made man », un fils de ses œuvres, un parvenu si l'on préfère. Il ne doit rien qu'à lui-même. Il fut d'abord, à vingt ans, trésorier d'une troupe de minstrels à l'ancien théâtre de Her Majesty's, à Londres, puis il se fit directeur d'une petite agence théâtrale aux Etats-Unis. Ses avatars divers seraient longs à exposer, et le roman de ses débuts ne saurait trouver place en cette chronique. Sa première manifestation

comme directeur eut lieu au théâtre de l'Empire, dans la haute ville à New-York, non loin du Central Park, salle admirablement moderne qu'il avait fait construire sur ses plans et qui est devenue l'une des plus à la mode de la métropole américaine.

Les succès ayant favorisé ses débuts comme impresario, Charles Frohman eut le flair d'attirer à lui le plus grand nombre possible des théâtres disponibles dans les différents Etats d'Amérique. Il fut d'une subtile adresse dans ses acquisitions, car il rechercha principalement les salles les plus petites qu'il put trouver, c'est-à-dire les plus faciles à remplir, de telle sorte que, refusant du monde presque chaque soir, la réclame qui lui était faite par ces « full houses » lui fut infiniment plus profitable que des millions de publicité dépensés dans les journaux. Peu à peu, presque tous les théâtres importants de New-York et des grandes villes américaines vinrent pour ainsi dire d'eux-mêmes, à l'expiration de leurs baux ou de leurs contrats, se placer sous le contrôle de Charles Frohman. La charge était lourde, mais il la supporta d'autant plus aisément qu'il eut toujours le vent en poupe et que plus son entreprise se faisait colossale, plus considérable également devenait le succès qui sait si bien alléger les difficultés des plus grosses directions.

N'ayant plus rien à « truster » sur la place, le « Roi des Théâtres » voulut consolider son empire par la constitution d'une sorte d'énorme syndicat de tournées dramatiques. Aux Etats-Unis, les principales villes se trouvent à de si grandes distances que dans presque toutes les tournées théâtrales, les bénéfices se trouvaient absorbés en grande partie par les seuls frais de déplacement. Pour en tirer un bénéfice financier assuré, il convenait donc de réduire les frais de voyage au minimum et d'afficher un répertoire de premier ordre comme réputation, de façon à éviter une inutile réclame. Frohman négocia avec les principaux directeurs de tournées et toutes les entreprises furent désormais placées sous son contrôle unique. Il parvint à réunir une liste d'environ 300 théâtres qui devaient servir à constituer la carte graphique nécessaire à la réorganisation de ses tournées qui, partant d'un point donné pour revenir au lieu de départ, parcouraient avec méthode et à la suite d'innombrables villes situées sur un même tracé de voyage circulaire. Le syndicat théâtral de Frohman étendit bien

vite ses tentacules jusqu'aux provinces les plus reculées de l'énorme continent américain. Aujourd'hui, ce syndicat est au service de tous les auteurs ou directeurs dramatiques qui veulent exploiter dans le plus grand nombre de cités américaines une pièce à succès. Toutes les garanties sont offertes par la direction, et sur des cartes préalablement disposées dans les bureaux de Charles Frohman, il est aisé de combiner et de tracer en moins d'une heure une tournée à son choix, qui comprend un parcours de plus de 4.000 kilomètres. Et cela sans fatigue, sans avoir à écrire à aucun directeur, sans se préoccuper du transport du matériel ou de la troupe. L'agence pourvoit à tout ; elle organise des tournées comme Cook, prépare des voyages sans donner aucun souci d'itinéraires, d'horaires, de nourriture ou de logement.

*
* *

On peut aisément concevoir quelle est la situation de Charles Frohman à l'heure actuelle. Il commande aux principaux comédiens et aux actrices les plus en vogue du monde entier ; il achète les pièces et se réserve le droit de les modifier ; il met en action des régiments de cabotins, de figurants et de peintres décorateurs ; ses agents parcourent sans cesse les grandes villes du monde, à la recherche d'inédit. Il sait lui-même dénicher, lancer et faire célèbres du jour au lendemain de jeunes comédiennes qui lui doivent toute leur réputation, comme cette miss Maude Adamis, qui est la plus populaire des actrices américaines, ou bien cette Edna May, qu'il a découverte, toute jeune et idéalement jolie, avant qu'elle n'interprêtât le plus grand succès, peut-être, du dix-neuvième siècle, la fameuse « Belle de New-York », qui fut jouée simultanément dans toutes les grandes villes des Etats-Unis, et qui, à Londres seulement, obtint une suite ininterrompue de plus de mille représentations.

Le roi des théâtres, qui étend chaque jour son champ d'activité et qui paraît trouver l'Amérique trop étroite pour ses vues, commence à implanter son influence sur les rives de la Tamise. Il y a déjà acquis tous les théâtres susceptibles d'être « frohmanisés », et on peut dire qu'il guette avec impatience les défaillances de ses confrères, pour s'emparer presque aussitôt, tel un bernard l'hermite, de leur habitat. Il n'y a du reste aucune protestation du public anglais à ce propos, et

le roi des théâtres est d'autant plus sympathique à Londres qu'il est acheteur aux meilleures conditions de toutes les pièces à grand ou petit succès qui sont produites sur les différentes scènes qui environnent le Strand ou Pall Mall.

Nous pouvons bien confesser que des hommes de cette envergure trouveraient Paris quelque peu étroit pour leurs ambitions d'accaparement. Il est assez improbable, d'ailleurs, qu'ils y seraient compris et qu'ils y pourraient comprendre eux-mêmes les finesses calibanesques et les rosseries chatnoiresques de nos principaux auteurs dramatiques. Toutefois ces sortes de figures, bien que hors de nos cadres et proportions, ne sont assurément pas indignes de notre attention. C'est pourquoi je me suis plu à profiler d'un trait léger ce portrait d'un roi des théâtres, qu'il convient de regarder en se haussant un peu et pour un instant, au-dessus du champ visuel de nos aimables boulevards et de nos grands guignols familiers.

V. S.



Le Mouvement Grégorien en Angleterre

(Suite.)

Le premier point du programme était l'assistance aux offices, où le plain-chant se présentait en fonction vivante ; et la première grand'messe fut un « Requiem » chanté sans accompagnement, qui saisit du premier coup et conquiert l'auditoire. Car, outre la beauté de ces mélodies de la messe des morts, il semble bien que le plain-chant produit plus d'effet quand il n'est pas accompagné.

Et il y avait la partie enseignement : elle consista en deux conférences d'intérêt général, l'une de M. Booth sur l'histoire du plain-chant, l'autre du P. Moloney sur l'esthétique de la musique d'église ; puis une série d'instructions pratiques, où dom Eudine, mettant à profit sa connaissance de la langue anglaise, démontrait à ses auditeurs combien il fallait oublier les notions de la musique moderne pour comprendre la cantilène grégorienne et surtout son rythme ; enfin des conseils pratiques sur la voix, donnés par M. Gibbs, un nouveau converti, mais familier depuis longtemps avec les méthodes de Solesmes aussi bien qu'avec la technique du chant.

Les membres de la « Summer School » furent admis par le prieur, dom Mocquereau, à visiter l'atelier où les moines travaillent, sous sa direction, à la préparation de l'édition vaticane. Là sont réunis de nombreux manuscrits empruntés partout pour cette occasion, et entre autres les fameux antiphonaires de Saint-Gall ; ceux qu'on n'a pu avoir sont représentés par des copies ou des photographies. De la sorte, l'on a entassé et l'on entassera encore des centaines de témoins de la tradition grégorienne. Les recueillis est quelque chose ; mais les collationner, c'est une autre besogne, et qui réclame, non pas la patience d'un moine, mais celle de plusieurs moines. On écrit en effet sur une autre vaste feuille aux lignes serrées toutes les leçons d'un même chant dans les livres manuscrits, de telle sorte que les mêmes neumes soient exactement les uns au-dessus des autres, en des colonnes séparées par des lignes verticales, et qu'on puisse embrasser ainsi, en un coup d'œil, l'histoire non seulement d'une mélodie, mais de chaque groupe de notes dans cette mélodie. Il s'agit ensuite de réduire cette multiplicité à l'unité, de noter les ressemblances, de choisir entre les variantes, en tenant compte de plusieurs éléments, mais surtout de l'antiquité, et d'offrir ce travail à la commission chargée de constituer le texte officiel du chant de l'Eglise. Plusieurs milliers de ces feuilles comparatives ont déjà été écrites par les jeunes moines qu'emploie le R. P. prieur, car ce travail était entrepris en vue d'une édition critique bien avant qu'il fût question de la vaticane.

Les membres de la « Summer School » ont pu se rendre compte, en jetant un coup d'œil sur les manuscrits ou même sur l'une quelconque de ces feuilles, de l'évolution par laquelle, dans le cours des siècles, du neume est sortie la notation carrée, puis la notation moderne. Pour les non initiés, les neumes sont des espèces de hiéroglyphes mystérieux, des points et des petites lignes apparemment capricieuses qui se tordent comme des vers de terre au-dessus du texte à chanter ; même pour des initiés, ils ne livrent pas tout le secret de la mélodie ; ils indiquent, en effet, le nombre des notes, et si elles montent ou descendent, mais non exactement de combien. Puis vient l'apparition d'une ligne rouge au-dessus ou au-dessous de laquelle les neumes se tortillent ; l'indication se précise ; à la ligne

s'en ajoutent une, deux, trois et même quatre à la pointe sèche, et la portée est constituée ; les lignes et les points deviennent des carrés ou des losanges reliés en groupe comme les anciens neumes dont ils gardent le nom.

C'était assurément bien du nouveau que tout cet ancien là pour la plupart des membres de la Summer School.

Mais comme le plain-chant n'est pas enterré définitivement dans la poudre des bibliothèques, et qu'il vit toujours dans la liturgie de l'Eglise, il ne suffit pas de voir comment on l'écrivait ; il faut encore l'entendre chanter. En dehors des offices du chœur, le R. P. Prieur eut la bonté de faire entendre à ses écoliers (si l'on peut appliquer ce terme à des hommes dont quelques-uns avaient la têtechenue) quelques morceaux particulièrement frappants qu'il fit exécuter par ses meilleurs chanteurs dans la salle du chapitre.

Ce fut une audition d'une beauté extraordinaire, dont on ne peut guère se faire l'idée quand on n'a entendu que le plain-chant alourdi et défiguré de nos églises. On exécute d'abord deux de ces séquences à la sainte Vierge, d'une grâce exquise, avec une légère pointe de mièvrerie parfois, que les musiciens du moyen âge composaient en une sorte d'extase d'amour pour Notre-Dame ; puis des morceaux d'une beauté plus forte, plus pleine, d'une origine plus reculée, par exemple les « alleluia » de Pâques à la superbe envolée, et ce grand « Christus factus est » de la semaine sainte, si puissamment beau dans l'expression des angoisses de la Passion, et si triomphant dans l'élan de sa deuxième partie « propter quod dedit illi nomen quod est super omne nomen. » En vérité, quand on entend un pareil morceau exécuté comme il convient, on peut se demander si l'inspiration musicale s'est jamais élevée plus haut.

Tous se sont montrés enchantés et de l'accueil reçu et des leçons données et des chants du chœur. Mgr Donnelly, évêque auxiliaire de Dublin, qui avait assisté pendant huit jours aux conférences, exprima ce sentiment général dans le discours qu'il adressa, avant de partir, à la « Summer School » réunie.

Ch. HERMELINE.

Causerie Musicale

C'est un peu tard pour parler du concert symphonique que M. Edouard Brahy nous a donné à l'Alhambra, le 28 avril. Nous ne pouvons néanmoins ne pas y revenir, étant donné la grande valeur musicale du distingué chef d'orchestre d'Angers, et la séance vraiment méritante qu'il a dirigée.

Au programme figuraient Weber, avec l'ouverture d'*Euryanthe*, la 5^e symphonie de Beethoven, la Bacchanale du *Tannhauser* et la *Siegfried-Idyll* de Wagner, et le *Carnaval romain* de Berlioz. Cette dernière œuvre a particulièrement retenu l'attention de l'auditoire, par le fini parfait de son exécution.

Comme soliste, nous eûmes la charmante Mme Kleeberg-Samuel, dont le haut talent pianistique est au-dessus de tout éloge. Avec un art délicat, elle joua un concerto de Schumann qui lui valut fleurs et applaudissements.

Succès complet, traduit en de chaudes ovations dont M. Brahy et son orchestre conserveront le souvenir.

* * *

Quel auteur a donc dit que chez nous tout finit en chanson ? La chanson ne respecte rien, pas même les rayons X ; voici que, manquant de respect à la dignité des sciences, M. Vermandere met en musique les rayons chers aux savants. Rayons X ! Demandez plutôt la partition à l'éditeur Faes, d'Anvers ; elle vous réservera une joyeuse surprise.

* * *

Nous consacrerons notre prochaine causerie au remarquable ouvrage de M. Jean Chantavoine sur l'immortel talent de Beethoven.

FR. DUFOUR.

Le coin des rieurs

Le candidat. — Comment vous portez-vous ?

L'électeur. — Comme un charme. Et vous ?

Le candidat. — Moi, comme radical-socialiste.

* * *

— Quel âge a Mme X ?

— On lui donne la soixantaine.

— Mais elle est trop fière pour la prendre.

LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

Sommaire : Veille de fête (Jacques Herbé). — L'idéal flambeau, *poésie* (Madeleine Lépine). — Le crucifix de Fénelon (A. de La Valette). — Pages oubliées : Le berceau et la tombe, *poésie* (Hippolyte Violeau). — Memento culinaire (Tante Louise). — Récréation. — Le coin des rieurs. Le mois littéraire (Lector). — Le roman du jour (Fr. Dufour). — Causerie musicale (Fr. Dufour). Louis Veullot, *fin* (Prosper Gerald). — Petites nouvelles.

VEILLE DE FÊTE

— Dis, Pierre, fais ça pour moi... pour « lui »... dis-moi que tu le feras... J'en serais si heureuse, si heureuse que...

— Laisse-moi la paix !

— Pourtant, je...

— Je je je ? je-te-dis-de-me-lais-ser-la-paix !... Est-ce clair ? Et faut-il te le redire encore ?... Inutile de vouloir m'entortiller avec tes bêtises histoires de calotins... Jamais, tu entends bien, « jamais » je ne ficherais les pieds dans leur fichue « cambuse ».

— Mais, pourtant, Pierre...

— Il n'y a ni « mais » ni « pourtant » qui tienne ! C'est comme ça et ce sera comme ça, entends-tu bien ? C'est pas parce que l'gamin fait sa première communion demain que j' changerai d'avis ! Est-ce que je t'ai empêchée d' la lui faire « sa » première communion ? T'as fais c' que t'as voulu : laisse-moi faire ce que j' veux. Et puis, j' t'avertis : si tu continues à me « bassiner » plus longtemps avec tes soupirs, tes pleurnicheries et tes supplications, j' vous fourre tous deux demain sous clef... et il ne la fera plus « sa » première communion !...

... A cette menace, la pauvre femme pâlit ; un gros soupir monta de son cœur gonflé de tristesse et d'amère déception. Pour se donner une contenance, elle alla essuyer, sur le meuble, une poussière imaginaire.

Une larme qu'elle voulut cacher, coula le long de sa joue pâlie...

* * *

C'est pourtant un ménage heureux que celui dans lequel se passe cette scène un soir de mai.

La chambre gaie et proprette, décorée avec un goût sobre et simple, a l'air vraiment d'abriter le bonheur.

C'est un ménage ouvrier.

Le père, tout bouleversé de « devoir » ainsi se mettre carrément en travers des désirs de sa femme, se campe devant la fenêtre, tambourine une charge à la vitre, puis, feignant de regarder le ciel et de s'intéresser fort aux légers nuages qui l'accidentent, il songe et, dans son agitation, divague.

Comment, lui, un « homme » qui se vante de connaître la vie, un éclairé, un esprit fort, un rationaliste, mettre les pieds dans une église ! Ah ! non, tout, mais pas ça..., non, jamais. Lui,

le socialiste convaincu et connu, le propagandiste enthousiaste des idées de « progrès », lui, un « émancipé », aller s'agenouiller bêtement dans une église, entre une servante et un « mendigot », pour bredouiller des paternôtres !!! Non, vraiment, c'est trop bête. Il n'ira pas !

* * *

La femme cependant revint à la charge, toute hérissée des « mais », des « si » et des « pourtant » tantôt si brutalement reçus.

— Pourtant, Pierre, tu sais bien qu'il manquera quelque chose à son bonheur, si tu n'es pas là...

L'homme songeait... Causer de la peine à son fils, cela lui allait droit au cœur. Il aimait tant ce bambin... son orgueil, son espoir, son bonheur... Lui causer de la peine, assombrir son âme, faire couler ses larmes peut-être...

La femme comprit qu'elle avait découvert l'endroit faible, touché le point sensible.

C'est vers ce point qu'elle dirigea ses batteries ; elle devint plus pressante.

— Oui, son bonheur ne sera complet que s'il te sent auprès de lui, témoin ému de sa félicité... Dis, Pierre, tu viendras, n'est-ce pas..., dis..., une fois seulement...

Il allait céder aux suppliantes instances, mais soudain l'idée « des autres » traversa son esprit. Il les vit, gouailleurs, faire gorges chaudes de sa « superstition », l'accabler de leur ironie et de leurs sarcasmes...

Et, lâchement, il recula devant cette vision : le respect humain fut plus fort que son cœur de père !

— Tu m'ennuies, à la fin, gronda-t-il, se retournant vers elle. Me vois-tu, moi, le libre-penseur, le socialiste connu, me vois-tu dans « ton » église ! Qu'y pourrais-je faire d'ailleurs, et qu'y ferais-je ? Rester là des heures et des heures à entendre roucouler des mioches et à voir un tas de singeries

qui m'agacent ? Ah ! non, tournons la page, hein, et plus un mot !

— Mais, Pierre, tu ferais comme...

— Je ferais comme il me plaît de faire.

Et puis, silence ! Je te réitère pour la trente-sixième fois que-je-n'i-rai-pas ! Est-ce clair ? Et que je n'entende plus un mot !

* * *

Cet ordre fut ponctué d'un brutal coup de poing sur la table...

Après quoi, l'homme, tout bouleversé, s'est assis, l'air rageur. Il a saisi sa pipe, qu'il bourre machinalement et, pour se donner contenance, lui aussi, car il souffre de ce conflit, roule des yeux qui voyent trouble sur le « Revendicateur des prolétaires », son journal... qu'il ne lira certes pas ce soir-là.

Sa femme a su rentrer, à force de volonté, les larmes qui lui brûlaient les yeux ; elle garde sa tristesse qui s'appesantit sur son cœur, et elle songe...

Il est bien dur, pourtant, le coup qu'elle vient de recevoir... Ainsi donc, c'est fini., fini le rêve longtemps caressé..., anéanti l'espoir si souvent entrevu, c'est fini... C'est donc en vain que pendant douze ans elle a tout supporté, qu'elle a lutté, prié, souffert ; en vain qu'elle a espéré voir se lever le jour où son mari partagerait ses croyances... C'est en vain que pendant douze ans, elle a été une compagne docile et irréprochablement dévouée.; en vain qu'elle a rempli son rôle d'épouse et de mère avec un dévouement et un labeur inlassables...; en vain qu'elle a dérobé son angoisse, sa mauvaise humeur, sa révolte au récit des projets révolutionnaires de son mari.

Ce jour de la première communion, elle le guettait depuis longtemps avec le même espoir anxieux que le naufragé qui, de loin, voit venir, portée par les vagues, l'épave qui le sauvera...

Et rien... La mer a englouti l'épave dans ses insondables abîmes : plus d'espoir !

C'est un jour si radieux, pourtant, dans tous les foyers... Tout autour d'elle, les mères, ses voisines, ne parlent que du grand jour, et cela depuis des mois. La joie règnera demain aux foyers chrétiens. Parents et vieux amis sont invités et attendus. C'est le va-et-vient des grands préparatifs, le bonheur de l'attente, la joie du revoir.

C'est l'union qui se resserre dans les familles, la paix sereine qui entre à flots dans les demeures... des autres!!! Tandis qu'ici..., rien de ces douces émotions..., mais un époux que les ans et les gazettes rendent bourru et qui rumine des blasphèmes et des imprécations en mâchonnant le tuyau brisé de son brûle-gueule...!!!

* * *

— Petit père, le bon Dieu vient de me pardonner « tous », « tous » mes péchés. Je t'aime beaucoup, petit père chéri, je suis bien triste de l'avoir fait parfois de la peine; je ne le ferai plus jamais, jamais. Veux-tu me pardonner aussi?

A ces mots qui résonnent doucement derrière elle, la mère sursaute et se retourne vivement.

L'enfant est à genoux, les mains jointes, les yeux baissés devant son père. Et avant qu'elle ait pu faire un geste, dire un mot pour arrêter l'enfant et prévenir un orage, il reprenait :

— Petit père, le bon Dieu m'a tout pardonné... Pardonne-moi aussi, car je t'aime bien et plus jamais je ne te ferai de la peine !...

Et lui..., la foudre tomberait à ses pieds qu'il ne serait pas plus étourdi !

Qu'est-ce qu'il chante, ce gamin-là ? Encore une leçon, sans doute, que lui aura bégayé sa bigote de mère !

Mais quand, déposant sa gazette, pour se lever et lancer un affreux juron, ses yeux tombent sur l'enfant, il se sent pris, lui aussi, à la gorge...

Quelque chose le rend muet, l'étrangle sans lui faire mal; quelque chose... qui serait bien un sanglot.

Il tremble... C'est qu'il est à croquer, le petiot !

Sa figure est comme illuminée, c'est la candeur qui rayonne sur son front. Le voilà qui jette vers son père un regard suppliant, et ses yeux laissent voir jusqu'au fond de son âme, la blancheur immaculée de l'innocence...

Et sa voix... oh ! cette voix limpide..., et qui supplie... Mettra-t-il des sanglots dans cette voix d'ange, rougira-t-il ces yeux si doux, par des larmes qu'il fera couler brûlantes et bien amères ?

Non, il ne sera pas l'inexorable bourreau de son fils. Il est vaincu et prenant son enfant dans ses bras, il le couvre de baisers, en disant : Oui, mon fils... oui... je te pardonne ! Mais prestement, l'enfant glisse entre ses bras et, de nouveau à genoux :

— Merci, dit-il, oh ! merci, petit père. Maintenant, bénis-moi pour que le bon Dieu me bénisse aussi !

Le bénir ! Oh ! pour le coup, c'est trop fort ! Sait-il comment on bénit, lui, le libre-penseur ? .. Mais... repousser l'enfant qui supplie !... lui « voler » son bonheur !...

C'est alors que le pauvre homme éclate; son cœur se fend et, pendant que deux grosses larmes humectent ses yeux, il laisse échapper cette phrase... étrange bénédiction :

— Tiens, je ne suis qu'un fichu animal, mais... je te bénis tout de même.. Allons, mère, viens m'embrasser aussi et prépare nos beaux habits...

* * *

Et voilà comme quoi, chose incroyable, on put voir le lendemain le grand Pierre, socialiste et libre-penseur, à genoux, à l'église, pleurant et priant pendant que le Dieu de l'Eucharistie se donnait pour la première fois à son fils.

JACQUES HERBÉ.

L'IDÉAL FLAMBEAU

I

« Voyez, dit une voix, la clarté qui recule,
 L'angoisse, aux traits crispés, hante le crépuscule,
 Et la peur se glissant dans l'ombre des cités,
 Blémissante au galop de chevaux emportés,
 Fuira sans protester quand des hordes bourruées
 S'arracheront des mains le butin dans les rues.
 Le mal n'est plus le mal, le bien n'est plus le bien,
 De haineux égarés, sans pays, sans lien,
 Traitant de mission leur folie ou leur crime,
 Creusent, creusent toujours sous nos pieds un abîme.
 Il leur faut cent palais croulant avec fracas,
 Et des corps émiettés de prêtres, de soldats.
 La science prêtant ses moyens formidables,
 Aux éclats de la bombe, innocents et coupables,
 Vieillards, enfants rieurs dans leurs ébats surpris,
 Et riches, indigents mêleront leurs débris.
 Qu'importe ! il faut sa proie au tigre, à la panthère;
 Caïn, pour se nourrir, dépeuplerait la terre,
 Et le désespéré, par ses discours séduit,
 Ne croyant plus en Dieu, croit au monstre, et le suit. »
 — La voix se tut, et l'homme oppressé par la crainte,
 Déjà crut de la mort sentir la froide étreinte;
 C'est qu'il avait bravé les ordres éternels,
 Rejeté l'Idéal pour les plaisirs charnels;
 La brute, avec orgueil, avait insulté l'ange.
 L'insensé niait Dieu, mais enfin Dieu se venge;
 Prêt à livrer la terre aux justes châtements,
 Sa main ouvrait la porte aux épouvantements.

II

Or la Religion, cette digue, et ce phare
 Que craint l'esprit haineux, et la vague barbare,
 Pour s'opposer au mal qui va tout submerger,
 Elève encor la voix à l'heure du danger :
 « O peuples, s'écria la vigilante mère,
 Enfants dégénérés, dont la coupe est amère,
 Vous qui n'avez semé qu'envie et lâcheté,
 Ne soyez pas surpris du malheur récolté.
 Vous avez ri du beau, vous avez ri du juste,
 Et, couronnant de fleurs le front vil de Locuste,
 Vous n'avez célébré dans votre déraison

Que le vice flétri qui verse son poison.
Ah ! songez, insensés, aux villes disparues :
De la pourpre et de l'or éclataient dans les rues,
Les chansons, les baisers avaient un libre essor.
Mais où sont Babylone, et Ninive, et Radmor ?...
Pour sauver un pays il faut des âmes hautes,
Non d'impudents flatteurs qui déguisent les fautes,
Mais de nobles esprits, nourris de vérité ;
Quand ils vous montreraient un visage irrité
Pour vous faire rougir de la honte où vous êtes,
Ne lancez pas la pierre aux sages, aux prophètes ;
Respectez, malheureux, la lampe et le miroir,
Sans teinture et sans fard, osez, osez vous voir !...
Suivez-moi, je vous mène à la Beauté suprême :
Aimez-moi, vous commande un Dieu bon qui vous aime ;
Aimez-vous, que le faible ait l'amour du puissant.
N'êtes-vous pas ma chair ? N'êtes-vous pas mon sang ?
Cherchez, navigateurs, dont la barque est sans voiles,
Le doigt mystérieux qui guide les étoiles ;
Vous, courbés sur le sol où le grain a germé,
Heureux de récolter après avoir semé,
Glorifiez celui dont la bonté féconde
Vous livre votre part des trésors de ce monde ;
Mais toi, surtout, Poète, au regard douloureux,
A qui Dieu n'a fait don que d'un cœur généreux,
(Un tel présent suffit, il vaut toute la terre),
Pourquoi suivre en pleurant le sentier solitaire,
N'es-tu plus un semeur d'Idéal ? N'es-tu pas,
Malgré les ris moqueurs, l'insulte, les crachats,
Un enfant lumineux de l'éternelle aurore,
Un dieu tombé du ciel qui s'en souvient encore ?
Ne sois pas la brebis égarée au désert,
Loin du Christ, ô mon fils, l'humanité se perd ;
L'artiste délicat et le berger inculte
Ont besoin d'une foi, d'un espoir et d'un culte.
Oui, génie orgueilleux, oui, sans Dieu tu n'es rien,
Et Racine, et Corneille ont eu le cœur chrétien.
Dans la prison des fous, en proie à mille alarmes,
Le Tasse harmonieux offrait à Dieu ses larmes ;
Dante explora l'Enfer, Milton, le Paradis ;
Fénelon, sur son cœur portait le crucifix ;
Klopstock, brûlant d'amour, vit sous des feux étranges
Le Messie expirant adoré par les anges.
Même aux jours anciens où régnaient les faux dieux,
Virgile, comme Enée, était doux et pieux ;
Homère saluait la sagesse immortelle,
Et quand des pleurs roulaient dans sa morte prunelle,
Quand d'affliger l'aveugle on se faisait un jeu,
Océan frémissant, il invoquait son Dieu.

David persécuté par Saül en délire,
 Faisait gémir, la nuit, les cordes de sa lyre,
 Et son chant douloureux, plus fort qu'un chant vainqueur,
 Jamais rien de si beau ne sortit d'un grand cœur !...
 C'est la croyance en Dieu qui sacra Lamartine ;
 Touchant avec respect le sol de Palestine,
 René, l'Armoricaïn, voyageur comme Sem,
 Pleura sur ton erreur, morne Jérusalem !
 L'homme a besoin du pain que lui tend le Génie,
 Le Génie a besoin de la Gloire infinie,
 Il a besoin que Dieu lui dicte ces beaux chants
 Compris des empereurs et des filles des champs.
 L'Art sans Dieu se dégrade, et sa beauté s'efface,
 L'Art avec Dieu s'élève et respandit ; sa face
 Prend l'aspect radieux du Christ sur le Thabor ;
 L'Art sans Dieu trébuchant roule aux pieds du Veau d'or :
 L'Art avec Dieu grand, libre, et redressant la tête,
 Résiste à la douleur, et brave la tempête ;
 C'est un roc gardien du trésor immortel,
 C'est la lampe allumée à tous les feux du Ciel ;
 L'Art sans Dieu, c'est le doigt écrivant sur le sable,
 Qu'est-ce l'Art avec Dieu : le verbe impérissable,
 C'est l'amour éthéré qui prend pour vêtement
 La clarté du soleil, l'azur du firmament ;
 C'est la voix qui, parlant à la cabane, au trône,
 Aux rois, comme aux bergers, fait noblement l'aumône ;
 Cet art seul est fécond. Transmis par vos aïeux,
 Fils, passez à vos fils le flambeau glorieux. »
 — La femme aux voiles blancs, la femme belle et grave,
 Qui fait un cœur vaillant d'un cœur faible d'esclave,
 Comme un aigle imposant vers Dieu prit son essor,
 Et j'écoutais en moi frémit les harpes d'or...

Madeleine LÉPINE.

Le Crucifix de Fénelon

C'est à Rome, où il a été envoyé pour « présenter les défenses » de l'auteur des « Maximes des Saints », que l'abbé de Chantérac, vicaire général de Cambrai et périgourdin de naissance, acquit pour le compte de son maître et ami, le crucifix d'ivoire dont il va être parlé.

Il était l'œuvre de François Duquesnoy dit le Flamand, artiste très renommé, auteur du fameux crucifix d'ivoire

offert au pape Urbain VIII par le connétable Philippe Colonna.

On devine avec quels sentiments Fénelon, dont le livre venait d'être condamné par Rome, reçut le crucifix que lui rapportait l'abbé Chantérac. Ce lui fut une consolation de presser sur son cœur, dont les intentions avaient toujours été pures, l'image de Celui qui avait eu tant à souffrir de l'injustice des hommes ; c'était, en même temps, une véritable joie pour son âme d'artiste de pouvoir contem-

pler à loisir l'œuvre du statuaire flamand.

C'est dans l'oratoire du palais archi-épiscopal que Fénelon plaça le crucifix qui était devenu sa propriété. En mourant, il le légua à son église avec le magnifique ostensor d'or qu'il avait ait ciseler après sa condamnation, et où était représenté un personnage allégorique foulant aux pieds le livre « Maximes des Saints ».

Par respect pour la mémoire de leur auguste prédécesseur, les archevêques de Cambrai, au cours du XVIII^e siècle, conservèrent religieusement le crucifix d'ivoire au lieu et place que lui avait assignés son premier propriétaire.

A la Révolution, la splendide demeure des archevêques de Cambrai fut livrée au pillage. Le crucifix, qui devait fatalement tomber sous les coups des iconoclastes de l'époque, fut sauvé de la destruction par une suite de circonstances qui méritent d'être racontées.

Un familier de l'archevêché, nommé Saint-Aubert, — le grand-père de Saint-Aubert était jardinier de l'archevêché; quant à son père, Antoine-François Saint-Aubert, protégé par Mgr de Saint-Albin, archevêque de Cambrai, il reçut des leçons de son ami et compatriote Watteau, et devint un peintre de grand talent, — qui exerçait en ville les fonctions de professeur des écoles gratuites de dessin, ayant appris qu'une bande de coupe-têtes se dirigeait sur Cambrai, estima que ce serait un crime irréparable de laisser mutiler un chef-d'œuvre tel que le crucifix de Duquesnoy.

A la faveur d'une nuit obscure, il se laissa glisser dans le palais, dont il connaissait les plus secrètes entrées. Parvenu jusqu'à l'oratoire, il enleva avec soin le Christ, qui était appendu au mur; puis l'ayant enveloppé dans une toile rendue imperméable par une forte couche de suif, il le descendit au moyen d'une corde, dans un puits pro-

fond qui se trouvait dans sa maison.

C'est dans cette mystérieuse cachette que resta enfoui le crucifix pendant toute la Terreur. La tourmente révolutionnaire passée, Saint-Aubert, dont la fortune était très modeste, se crut autorisé à vendre un objet qu'il avait arraché à une ruine certaine et dont, pensait-il, personne ne pouvait se dire légitimement possesseur, l'archevêché n'existant plus.

Il s'ouvrit de ses intentions à M. du Puis, ancien trésorier général des Etats de Cambresis, qui, après la mort du conventionnel Lebon, s'était risqué à rentrer à Cambrai, en raison de l'estime générale que sa famille s'était acquise par la fondation d'un hospice et diverses autres œuvres de bienfaisance.

M. du Puis, sachant très bien, d'après la notoriété publique, la haute valeur qu'il fallait attribuer à l'œuvre de Duquesnoy, accepta l'offre qui lui était faite. Saint-Aubert lui apporta donc le crucifix que son long séjour dans l'eau n'avait fait qu'embellir, car il y avait contracté une couleur jaune pâle, qu'il a encore aujourd'hui, et qui nous semble bien préférable au blanc éblouissant de l'ivoire.

Après quelques pourparlers, M. du Puis consentit à verser, pour l'achat du crucifix, la somme de quinze mille francs, tant en or et argent qu'en blé, ce qui, à une époque où les ressources publiques et privées étaient si rares, apparaît comme un prix considérable.

A. DE LA VALETTE.

(A suivre).

PAGES OUBLIÉES

Le Berceau et la Tombe

Le berceau de l'enfant a le rideau de gaze,
Le doux balancement du genou maternel
Et les songes légers et la première extase

Qui rayonne aux fronts purs comme un
 [astre éternel.
 La tombe a le gazon qui la couvre et la
 [presse ;
 Elle a le saule vert qui penche ses ra-
 [meaux,
 Elle a le rosier blanc qu'une abeille ca-
 [resse,
 Et la prière tendre et le chant des oiseaux.
 Ils parlent tous les deux d'une aurore
 [vermeille
 L'un à l'enfant naissant et l'autre à
 [l'homme mort.
 Le berceau donne un monde à l'enfant
 [qui s'éveille,
 La tombe donne un ciel à l'homme qui
 [s'endort.

Hippolyte VIOLEAU (1818).

Memento culinaire

Dîner de famille

Soupe aux poireaux et pommes de terre.

Pieds de cochon farcis et grillés.

Côte d'ailoyau à la broche.

Chicorée aux œufs hachés.

Beignets de fraises.

BEIGNETS DE FRAISES. — Choisir de belles fraises ananas, les faire mariner une heure dans le kirsch, les tremper dans une pâte à frire très légère et les plonger dans une friture neuve bouillante. Pour enlever le goût de graisse, il faut avoir soin de faire cuire au préalable, dans la friture, quelques tranches de pommes de terre. Cinq minutes de cuisson suffisent pour les beignets que l'on dresse sur un plat en les entourant d'une purée de fraises crues préparée séparément.

TANTE LOUISE.

Récréation

Mots en carré

1. Lac d'Italie ;
2. Fleuve d'Amérique ;
3. Substance douce au goût ;
4. Dieu des vents.

Charade

Descendez lentement mon dangereux
 premier ;
 Montez bien doucement mon pénible
 dernier ;
 Célébrez dignement le jour de mon
 entier.

Réponses au dernier numéro : Mots en losange

S
 S E L
 S E R I N
 L I T
 N

Logogriphe

AIGLE — AILE.

Le coin des rieurs

La suivante, d'une rudesse un peu gauloise, a été attribuée à Louis Veillot, à qui l'idée était venue de solliciter un siège législatif. Il s'adressa d'abord à un grand électeur du pays, qu'il avait obligé dans une circonstance grave et sur la reconnaissance duquel il se croyait en droit de compter.

— Je viens faire appel à votre concours, lui demanda-t-il.

— Impossible, hélas ! répondit l'autre.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que mes convictions politiques me l'interdisent...

Veillot, qui ne mâchait pas les mots, lui rappela qu'il ne s'était pas avisé de cette différence d'opinion le jour où il était venu lui demander un signalé service.

— Oh ! fit l'électeur, je ne l'ai pas oublié. Et si je ne puis pas vous donner mon suffrage, je suis prêt à vous donner mon sang...

Alors, Louis Veillot avec bonhomie :

— Merci, mon ami ! je ne fais pas de boudin...

Le Mois Littéraire

AUBRESPY (L.). — *Les jambons*. In-18 de 36 pages. Paris, 1906, Haton.

Prix : 1 fr.

Amusante comédie-bouffe, qui convient particulièrement pour nos scènes de cercles et patronages. Le public pourra s'en donner à cœur joie, rire à gorge déployée, et cela sans que jamais la plaisanterie tourne au trivial. Cette constatation vaut les meilleures recommandations.

COUPIN (Henri). — *Singes et singeries*.

Un volume in-8° de 220 pages. Paris, 1907, Vuibert et Nony. Prix : 2 fr.
Les récréations botaniques. Un vol. in-8° de 164 pages. Paris, 1907, Vuibert et Nony. Prix : 2 fr.

Parmi les livres de vulgarisation scientifique, nous avons, à plusieurs reprises déjà, distingué ceux de M. Henri Coupin. L'enseignement des sciences, du moins l'enseignement populaire, a beaucoup à gagner à revêtir une forme anecdotique et familière, plus facilement assimilable qu'un austère exposé théorique. Les ouvrages de notre auteur sont à ce point de vue hautement recommandables; ils excellent à nous donner de toutes choses des notions exactes et succinctes en un langage simple, clair, précis. Mais nous sommes loin ici de l'indigeste manuel classique; l'enseignement revêt une forme attrayante, parce qu'il est présenté en manière d'histoire anecdotique et récréative, et que le texte est accompagné d'une abondante documentation graphique.

Voilà certes les meilleurs livres à donner en prix à notre jeunesse studieuse; elle en retirera grand profit.

COURONNEL (Raoul de) et ALLEAUME (Émile). — *La liberté individuelle*.

Un volume in-16 de 152 pages. Paris, 1907, Ficker. Prix : 3 fr.

Ce volume est le premier d'une série qui aura pour titre général: *Bibliothèque de droit pratique*. Les auteurs mettent à la portée du gros public la législation si compliquée du droit privé. Il est bon que chaque citoyen, dans l'Etat, connaisse ses devoirs et ses droits; une dénonciation calomnieuse, une simple lettre anonyme peuvent jeter la suspicion sur les plus paisibles individus: que faire si l'on n'est pas sommairement initié aux dédales du code?

Ce volume a pour résultat pratique de délimiter nettement l'action de la justice et d'établir les droits des fonctionnaires qui la distribuent: donc, plus d'abus de pouvoir, chaque citoyen sachant exactement à quoi il est tenu.

DE MYRPA (Erny). — *Le dernier brigand*. Un volume in-18 de 46 pages. Paris, 1907, Haton. Prix : 1 fr.

Voici encore une jolie comédie en un acte qui convient parfaitement pour nos scènes populaires. Outre ses qualités morales et amusantes, elle a le grand mérite d'être économique, ne nécessitant qu'une mise en scène fort simple et des costumes faciles à confectionner.

D'ERSKY (F.-A.). — *Droits et devoirs des fermiers, agriculteurs, cultivateurs et métayers*. Un volume in-16 de 152 pages. Paris, 1907, Daragon. Prix : 2 fr. 50.

Ce manuel de jurisprudence rurale avait sa place marquée dans la *Bibliothèque de droit pratique*, et nous le signalons volontiers à tous les cultivateurs, auxquels il rendra de signalés services. Sous un format restreint, il contient la théorie claire et concise de toute la législation rurale; l'auteur a mis son enseignement juridique à la portée de tout le monde, de façon à rendre le maximum d'effets utiles. Son initiative est à encourager.

DU BOURG (Don). — *Monsieur Du Bourg*, évêque de Limoges. Un vol. in-12 de 472 pages. Paris, 1907, Perrin. Prix : 5 fr.

Jean-Marie-Philippe du Bourg, d'abord chanoine de Toulouse, puis évêque de Limoges, a joué, en cette double qualité, un rôle important à deux des périodes les plus mémorables de notre histoire politique et religieuse. A Toulouse, chargé par son évêque de la direction du diocèse, il a maintenu le culte catholique à travers tous les orages de la Révolution; à Limoges, sous l'Empire, il a été l'un des prélats qui ont le plus activement contribué à la résurrection de la foi chrétienne. Et chacune de ces deux phases de sa vie fournit au P. Du Bourg l'occasion de nous décrire, d'après des documents intimes d'une couleur pittoresque infiniment variée, toute sorte d'événements, de milieux et de figures, qui viennent compléter ou corriger notre connaissance de la Révolution et du Premier Empire. Mais à cette précieuse portée historique

et anecdotique, l'ouvrage du P. Du Bourg joint la portée, plus précieuse encore, d'un livre d'édification; parmi cent figures diverses de bons et de mauvais prêtres, de gentilshommes victimes de leur devoir et de sinistres agitateurs révolutionnaires, sans cesse nous apparaît la noble et sainte figure de l'abbé Du Bourg, poursuivant jusqu'au bout, avec une simplicité et une ardeur héroïques, l'accomplissement de sa tâche de prêtre.

* * *

FOURREY (E.). — *Curiosités géométriques*. Un volume in-8° de VIII — 432 pages. Paris, 1907, Vuibert et Nony. Prix : 3 fr. 50.

Nous avons parlé de M. Fourrey, il y a quelques années, lors de la publication de ses *Récréations arithmétiques*; les *Curiosités géométriques* qu'il nous présente aujourd'hui ne manquent pas d'intérêt, loin de là. Nous y trouvons une foule de renseignements dont les manuels ordinaires ne font pas mention; c'est ainsi que nous apprenons à connaître les origines de la géométrie chez les peuples anciens: Grecs, Romains, Hindous, Arabes; c'est ainsi que nous parcourons la géométrie de mesure dans ses diverses modalités chez les peuples; c'est ainsi enfin que nous apprenons à connaître les côtés de la science: casse-tête de tous genres, paralogismes, jeux, subtilités.

Ce volume est à la fois instructif et récréatif; ceux qui le liront n'auront pas perdu leur temps.

* * *

GUIBERT (J.). — *Le réveil du catholicisme en Angleterre au XIX^e siècle*. Un volume in-16 de VI — 390 pages. Paris, 1907, Poussielgue.

Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage présente en treize tableaux ou conférences les principales phases de la renaissance catholique en Angleterre au XIX^e siècle. Les personnages marquants, surtout ceux qu'une heureuse évolution religieuse a conduits au catholicisme, y sont étudiés avec soin. Spencer, Newman, Faber, Manning témoignent par leur conversion de la puissante attraction qu'exerce l'Eglise romaine sur les âmes droites qui suivent les impulsions de la grâce. Milner, O'Connell, Wiseman viennent à leur tour montrer que les catholiques restés fidèles prirent une grande part à ce mouvement de retour.

Aujourd'hui que les esprits sont si attentifs à toutes les manifestations de la vie religieuse, on prendra grand intérêt à la lecture d'un livre qui raconte les rapides progrès du catholicisme, non

point chez des peuples enfants, mais dans une nation puissante et réfléchie, qui se lasse du schisme et de l'hérésie. Dans ces pages, écrites d'ailleurs avec un accent de conviction très communicative, l'histoire fait œuvre apologétique.

Des appendices bibliographiques très développés fourniront aux hommes d'études de précieux matériaux de travail.

* * *

HERVEZ (Jean). — *Les femmes au XVII^e siècle*. Un volume in-8° de 280 pages. Paris, 1907, Daragon.

Prix : 15 fr.

Le domaine de l'histoire est vaste et se complète fort bien par celui du folklore. M. Jean Hervez étudie donc la question féministe au XVII^e siècle. Les sujets traités par l'auteur sont d'une compétence tellement spéciale qu'il faudrait presque réserver l'ouvrage soit aux historiens de profession, soit aux sociologues; il ne peut en tous cas être question d'en recommander la lecture aux jeunes gens. Ceci dit, nous reconnaissons volontiers que ce travail est le fruit de longues et minutieuses recherches, guidées par une érudition avertie. On a beaucoup controversé à propos des premières révélations sur les mœurs intimes du siècle de Louis XIV; longtemps elles furent tenues pour pures calomnies. Les documents sont là, hélas! qui jettent sur la scandaleuse immoralité du grand siècle une incontestable lumière; il faut céder à l'évidence des faits, et rendre au Grand Roi ce qui lui revient.

* * *

Histoire de l'art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours.

TOME II : *Formation, expansion et évolution de l'art gothique*. Deux volumes in-8° de 528 et 490 pages. Paris, 1907, Colin. Prix de chaque volume : 15 francs.

La première partie du tome II de l'*Histoire de l'art* embrasse la période de formation et d'expansion de l'art gothique. M. Camille Enlart y étudie l'architecture du XII^e siècle; MM. André Michel et Émile Bertaux, la formation et le développement de la sculpture gothique en France, en Angleterre et en Espagne. Un chapitre très riche et très neuf de M. Arthur Hasehoff sur les miniatures précède les intéressantes études de MM. Émile Male, C. de Mandach, É. Bertaux sur

les vitraux et la peinture murale. M. A. Pératé expose les commencements de la peinture italienne avant Giotto. Enfin M. Raymond Koechlin traite des ivoires gothiques. Cette simple énumération montre l'importance et l'intérêt de ce volume ; la haute valeur scientifique en est garantie par le nom de collaborateurs dont chacun fait autorité dans le sujet qu'il expose. Ce qu'il faut ajouter, c'est que ce volume surpasse encore les précédents par la richesse et la beauté des illustrations.

Dans la seconde partie se poursuit, jusqu'à la fin du XIV^e siècle, l'évolution de l'art gothique. M. Camille Enlart expose en un substantiel chapitre le développement de l'architecture. M. Émile Bertaux étudie la sculpture en Italie et, avec une ample moisson de documents dont beaucoup sont interrogés pour la première fois, la sculpture en Espagne; M. André Michel, la sculpture en France et dans les pays du Nord. C'est à M. André Pératé que revenait la tâche de présenter dans toute sa magnificence le développement de la peinture italienne au XIV^e siècle; le beau chapitre qu'il a consacré à cette étude est un des attraits de ce volume. L'orfèvrerie et l'émaillerie ont trouvé en M. J.-J. Marquet de Vasselot un historien du goût le plus sûr et le plus informé.

Près de 600 gravures dans le texte, 12 planches en taille-douce hors texte ornent ces superbes volumes. On peut dès maintenant affirmer que l'*Histoire de l'art* tient, et au-delà, les promesses de ses débuts et réalise avec éclat le souhait qu'avaient exprimé, lors de l'apparition de son premier volume, les juges les plus compétents de la France et de l'étranger.

* * *

HOCQUART DE TURTOT (E.). — *Le Tiers-Etat et les privilèges*. Un volume in-16 de 286 pages. Paris, 1907, Perrin. Prix : 3 fr. 50.

L'ancien régime était, on le sait, un régime d'exception, mais la situation exacte de la bourgeoisie dans la question des privilèges est généralement mal connue ; cette classe a eu aussi sa part dans la loi de faveur à laquelle, seul, le peuple des campagnes n'a pas eu de participation. Il paraissait donc intéressant de

rechercher cette part, de comparer le Tiers-Etat aux autres ordres sous le rapport de l'impôt, des emplois, de la fortune, et aussi de voir comment s'opérait le passage de la bourgeoisie à la noblesse.

Tel a été le but de cet ouvrage appelé, par une hardiesse qui n'épargne aucun parti, par une érudition et une impartialité qui seront reconnues de tous, à soulever des controverses.

La fin du volume est consacrée aux efforts tentés par la Monarchie pour la destruction du privilège fiscal, et aux entraves qui l'ont empêchée d'y parvenir par les voies légales. La question de l'impôt sur le revenu rend cette étude tout à fait d'actualité.

* * *

PIERRET (Émile). — *Le péril de la race*.

Un volume in-16 de 310 pages. Paris, 1907, Perrin. Prix : 3 fr. 50.

La société moderne est rongée par trois plaies des plus dangereuses : l'avarie, l'alcoolisme, la tuberculose. Médecins et sociologues déplorent tous les jours les ravages effrayants de ce triple cancer; mais en un aussi grave sujet, les lamentations ne suffisent pas, il faut l'action, et une action énergique, constante, persévérante. M. Pierret a donc fait œuvre utile en nous signalant les remèdes à ces trois maux, et en faisant connaître les institutions bienfaisantes où les malades pourront trouver des soins appropriés à leurs souffrances particulières. C'est une œuvre de préservation sociale à laquelle nous applaudissons de tout cœur.

* * *

POIRSON (J.-B.). — *Découverte de l'âme en soi-même par la trinité*. Un vol. in-8° de 144 pages. Paris, 1907, Ficker. Prix : 3 fr. 50.

Nous avons lu et relu cet essai de psychologie ; malgré la plus minutieuse attention, il ne nous est pas possible de porter sur le volume un jugement définitif. Les intentions de l'auteur sont sincères, nous le voulons bien, mais l'exposition du sujet, il faut le reconnaître, manque de clarté. Aristote, saint Thomas, Mercier, sont autrement nets et catégoriques; leurs œuvres sont autre chose qu'une phraséologie embrouillée, et forcément le vers de Boileau nous revient à l'esprit : « Avant donc que d'écrire, apprenez à penser. »

* * *

TOM TIT. — *Les bons jeudis*. Un vol. in-8° de 174 pages. Paris, 1906, Vuibert et Nony. Prix : 2 fr.

Nous connaissons tous les livres de Tom-Tit; sa *Science amusante* a égayé notre jeunesse, et,

malgré le poids de nombreux hivers, nous avons parcouru avec le plus vif intérêt son nouvel ouvrage. Oui, il y a là en perspective quelques bons jeudis pour nos jolies têtes blondes. Et ces amusements, précieuse condition, ne représentent aucune dépense coûteuse : quelques vieux jeux de cartes, des bouchons, des boîtes d'allumettes hors d'usage, des noyaux de fruits, des bobines, que sais-je encore ; mille riens sans valeur suffiront à construire les joujoux les plus variés, à la grande joie des parents et surtout des enfants.

A ces jeux instructifs, Tom-Tit joint cette fois une amusante série de devinettes, de tours d'escamotage, des saynètes enfantines qui rendront plus attrayants les congés de notre jeunesse, et canaliseront, si l'on peut s'exprimer ainsi, sa turbulence.

* * *

TRAGIN (George). — *Les idées à propager*. Un volume in-16 de 180 pages. Paris, 1907, Ficker. Prix 1 fr. 50.

Le volume de M. Georges Tragin s'adresse exclusivement à la France ; néanmoins, pas mal de ses projets pourraient s'appliquer à la Belgique : c'est pourquoi nous en recommandons volontiers la lecture.

Il est certain qu'en Belgique comme en France, le fonctionnarisme tend à devenir une véritable plaie sociale, qui vicie peu à peu les rouages administratifs. Si nous n'y prenons garde, un jour viendra où le régime sera atteint dans ses œuvres vives et s'effritera : ce sera la ruine, suite naturelle de l'imprévoyance. Les réformes de M. Tragin trouveront leur application en Belgique : nous les livrons aux méditations de nos hommes politiques.

LECTOR.

Le Roman du Jour

Les amateurs de spiritisme seront servis à souhait dans *Rédemption* (1), de Raymond Maygrier. Ils trouveront là tous les mystères de l'occultisme, voire même l'initiation au culte de Satan : pactes infernaux, pratiques de l'envoûtement, apparitions démoniaques, possession satanique, etc. L'héroïne du roman, après avoir adoré le diable, se convertit et meurt en chrétienne. L'auteur comprendra facilement que nous ne puissions

(1) Paris, Ficker (3.50).

recommander son ouvrage à la jeunesse ; il renferme des épisodes que seuls des hommes d'âge mûr peuvent comprendre et apprécier. Cette réserve particulière ne signifie cependant pas que nous condamnions le volume, qui présente en lui-même un sérieux intérêt documentaire.

* * *

Nous avons récemment signalé à l'attention de nos lecteurs un romancier doué d'un fin psychologue, M. Max De Bray. Son précédent ouvrage, *Sans défense*, lui a valu d'élogieuses félicitations ; il en sera de même du *Journal d'une femme du monde* (2), qu'il vient de publier, et dont le *Correspondant* avait eu la primeur. Nous y voyons une femme éprise d'idéal, pour laquelle le mariage est le pire des calvaires ; un moment nous entrevoyons la chute prochaine, mais l'amitié veille et rappelle aux saines notions du devoir l'âme vacillante.

L'ouvrage est empreint d'une profonde psychologie ; l'auteur connaît le cœur humain jusque dans ses plus secrets méandres, et son héroïne, comme tous les personnages du roman d'ailleurs, présente la peinture vive et poignante de cette existence mondaine, faite d'écueils et de douleurs intimes. A cette perspicacité toujours en éveil, joignez un style vigoureux, d'une harmonie presque musicale, et vous aurez une idée sommaire de la valeur du volume.

* * *

S'il faut en croire l'élégante traduction que nous venons de parcourir, Martinez Sierra est l'un des écrivains les plus exquis que nous ait révélés l'Espagne d'aujourd'hui. Ses contes et nouvelles paraîtront à plusieurs d'une invraisemblance choquante ; n'oublions pas que l'auteur de *Jardin ensoleillé* (quel titre enchanteur !) (3) est né au pays du soleil, qu'il a vécu de cette vie exubérante et lumineuse des peuples méridionaux, et qu'il ne pou-

(2) Paris, Perrin (3.50).

(3) Paris, Garnier (3. »).

vait pas ne pas inonder de joyeuse clarté ses rêves de bonheur et d'amour. Personne ne lui en fera un reproche.

Un autre pays du soleil, la Sud-Amérique, nous envoie les *Contes de la Pampa* (4), de Manuel Ugarte. Au lieu de la luxuriante poésie espagnole, nous avons ici l'impressionnante sauvagerie des solitudes indiennes, avec les chevauchées fantastiques de coursiers indomptés, avec la splendeur inoubliable de l'immensité calme et mystérieuse. Ces émotions nouvelles nous changent un peu de l'éternel roman sentimental, dont franchement nous sommes tous fatigués.

* * *

Sous un titre concis : *Vers la haine* (5), M. Gourdon nous donne, avec une étude très fine des mœurs angevines, un résumé trop éloquent des bienfaits (!) de l'école laïque et neutre. Certains trouveront le tableau fort chargé : il n'en est rien pourtant. Tous les hommes de bonne foi qui se sont donné la peine d'étudier de près les funestes conséquences de la neutralité scolaire, ont été amenés par l'évidence des faits à condamner un système d'éducation qui mène à l'immoralité, au crime, à l'anarchie. L'écrivain nous fait l'histoire d'une des victimes de la laïque : de chute en chute, le malheureux en arrive à se traîner dans la pire des fanges, pour aboutir au parricide. L'auteur nous décrit tout cela avec l'énergique intention d'obliger ses lecteurs à lancer l'anathème contre la laïque, et nous l'approuvons.

FR. DUFOUR.

Causerie Musicale

A plusieurs reprises, nous avons signalé avec éloge l'importante collection des *Maîtres de la musique*, que la librairie Alcan a pris l'initiative de publier. Palestrina, César Franck, J.-S. Bach y ont été biographiés et analysés avec autant de

(4) Paris, Garnier (3. »).

(5) Paris, Lethielleux (3.50).

talent que d'érudition ; la série se continue par le *Beethoven* que M. Jean Chantavoine nous présente aujourd'hui.

Deux parties dans l'ouvrage : l'une traitant de l'homme, la seconde exposant l'œuvre. La vie de Beethoven, semblable en cela à l'existence de beaucoup de maîtres, fut fertile en événements contradictoires ; l'auteur de *Fidelio* n'eut jamais à souffrir de la misère, comme tant d'autres, mais en revanche il fut doté d'un père alcoolique, ce qui ne dut pas lui procurer une jeunesse dorée ; d'autre part, son tempérament, ardent jusqu'à la violence, lui valut pas mal de déceptions. Enfin, et surtout, la surdité qui vint attrister la seconde moitié de sa vie empoisonna à tout jamais le bonheur du maître, en le privant de l'unique jouissance qu'il ambitionnait, du seul amour qui lui restait au cœur : la musique.

M. Chantavoine nous raconte tout cela dans une narration vive, animée, étayée sur la plus solide documentation historique. La seconde partie du travail relève exclusivement de l'érudition musicale ; l'auteur étudie successivement les différents genres traités par l'illustre compositeur : musique instrumentale (sonates, quatuors, etc.), musique symphonique (symphonies, ouvertures), musique vocale (mélodies, messes, etc.). Cet œuvre comprend vingt-cinq volumes de la grande édition Breitkopf et Härtel ; on y remarque notamment les 32 sonates pour piano, les 10 sonates pour piano et violon, les 5 concertos pour piano et orchestre, les 16 quatuors pour instruments à cordes, les 9 symphonies, un opéra : *Fidelio*, et la *missa solemnis*.

Il faudrait une bibliothèque pour analyser dans le détail une aussi colossale production ; M. Chantavoine a dû se borner à un travail d'ensemble. Il a donc choisi, judicieusement, les pages capitales de chacun des genres, il les a disséquées pour ainsi dire, et, concluant du particulier au général, il est parvenu à nous présenter en un tableau d'ensemble l'évolution, ou si l'on préfère, l'ascension du génie musical de Beethoven. Cet aperçu, malgré sa concision, suffira amplement à documenter de façon solide et exacte les fidèles du grand art ; il contribuera, par sa clarté, à faire connaître et aimer le maître de la polyphonie symphonique, maître inégalé à ce jour, et dont les chefs-d'œuvre feront longtemps encore l'admiration des musicologues.

M. Chantavoine voudra bien accepter nos modestes félicitations ; le succès a d'ailleurs consacré son travail, puisqu'une première édition fut épuisée en quelques jours.

* * *

Nous apprenons avec plaisir que le Gouvernement belge vient d'adopter pour les écoles primaires, les écoles d'adultes et les écoles normales, le recueil de *Douze rondes et chansons*

pour l'enfance et la jeunesse, de notre collaborateur, M. E.-H. Gillewytens.

Nous avons recommandé ce recueil dans notre causerie d'avril passé.

* * *

Ont paru chez l'éditeur Faes (Anvers) :

Est-ce Communiqué, une délicieuse page de L. De Vocht, inspirée par une poésie de Guido Gezelle; une très jolie *Mazurka* pour piano, de J. Stuyck, qui se recommande d'elle-même par ses qualités sérieuses.

* * *

M. Louis Vandam, le sympathique professeur du Conservatoire, nous a donné, il y a quelques jours, l'audition annuelle de ses meilleures élèves. La séance avait lieu en la salle du Cercle catholique de la rue du Page.

Nous avons eu maintes fois l'occasion de signaler ici, et toujours avec éloge, les brillants résultats de l'enseignement musical du maître. Cette année est pour lui un véritable triomphe; le programme, composé des morceaux de choix qu'abordent d'ordinaire les virtuoses du clavier, nous avait fait craindre l'une ou l'autre défaillance. Nous constatons avec plaisir que rien de ce genre ne s'est produit; l'assurance de ces jeunes personnes, leur jeu sûr, la technique remarquable dont elles ont fait preuve, témoignent une fois de plus en faveur de l'enseignement sérieux et sincèrement artistique que M. Vandam départit à ses nombreux élèves.

FR. DUFOUR.

Louis Veillot

(Fin)

Plus loin le Père Longhaye se demande : « Qui plaindrons-nous entre ses victimes ? » et il distingue parmi les incroyants qui souffrent de l'être, qui l'avouent parfois, et les émancipés qui se targuent et se pavanent, et les ennemis déclarés de foi publique, et les corrupteurs de l'esprit et des mœurs. Si nous tenons notre foi pour le premier trésor et la première noblesse ; si nous songeons aux petits et aux humbles auxquels on veut le ravir, irons-nous prendre ombrage quand une voix courageuse fustigera les incrédules militants et les apôtres de l'antichristianisme.

Laissons ce rôle aux timides, aux gens paisibles qui n'aiment pas le bruit. Louis Veillot pensait à eux, et croyait, là encore, faire acte charitable, lorsqu'il disait : « Je réveille des dormeurs ». « En vérité, conclut le critique, nous faisons parfois à nos défenseurs des conditions étrangement difficiles. Je ne sais plus quel César romain prit un jour fantaisie de lutter dans le cirque avec une bande d'infirmes ramassée tout exprès. Or, tandis qu'il les perçait de belles et bonnes flèches, le gladiateur impérial voulait bien leur permettre de le lapider lui-même avec des éponges. Ainsi plusieurs entendraient-ils volontiers l'escrime du polémiste catholique. On le criblera de blessures, la chose va de soi ; mais lui, sous peine d'un rappel aigre à la modération, ne doit jeter à ses adversaires que des éponges ou des roses. » J'aime aussi, pour leur franchise et la vérité qu'elles expriment, les lignes suivantes : « L'expérience lui a montré de quoi est faite bien souvent la modération qu'on lui prêche ; combien il y entre de pusillanimité naturelle, de complaisance humaine, d'intérêt craintif, de dégoût secret pour les positions tranchées et les vérités intégrales ; il connaît mieux bon nombre de ces professeurs de charité, de ces « charitains », comme il les appelle dans l'intime, sucre et miel pour l'adversaire, vinaigre et fiel pour l'ami qui les effarouche, les gêne, les compromettra devant le monde, s'ils ne se hâtent pas de le désavouer très haut... »

Et comment ne pas applaudir aux nobles accents que renferme cette page : « Comme Lacordaire à Notre-Dame et Montalembert au Luxembourg, mais avec plus de suite et en s'exposant pour lui-même à de plus cruelles représailles, Veillot dans son journal rendait aux catholiques un sentiment presque oublié dans la noble hardiesse, la sainte fierté de la foi.

« Au milieu d'un peuple libre, s'écriait Montalembert, nous ne voulons pas être des ilotes. » Or, depuis 1830, aux yeux de la bourgeoisie régnante, ils n'étaient

guère autre chose, tout au moins gens de « mentalité » inférieure, trop heureux d'acheter par le silence la tolérance précaire et méprisante du monde éclairé. A force de se l'entendre dire, plusieurs d'entre eux risquaient de le croire ; mais combien d'autres en souffraient dans le sentiment très juste, très humble d'ailleurs et charitable, de leur dignité de chrétiens, de la supériorité magnifique où ce titre même les élevait de par Dieu ! Or, en lisant Veillot ou Montalembert, ceux-là relevaient la tête, ravis d'apprendre que l'incrédulité n'aurait plus tous les privilèges, que le catholique pourrait lui aussi, parler haut, avec vigueur, avec esprit même, et retourner victorieusement contre l'adversaire, toutes les armes légitimes, y compris la raillerie.

Il y avait là bien mieux qu'une revanche humaine à des humiliations longtemps dévorées ; pour le courage, pour la foi, c'était un soulagement, une force, un véritable renouveau. Les plus ardents en jouissaient avec délices ; parmi les indolents et les faibles, si quelques-uns s'en alarmaient, s'en irritaient même, d'autres se réveillaient et reprenaient cœur. Service immense. Aurait-on pu l'attendre d'une polémique moins alerte, moins hardie, plus enveloppée d'atténuations courtoises, en un mot d'une polémique de salon. Parmi ceux des nôtres qui reprochaient ou reprochent encore à Veillot l'énergie de la sienne, plusieurs n'oublient-ils point çà et là qu'il n'y a pas au monde que des gens du monde ? Par une illusion facile, ne veulent-ils pas tout mesurer aux habitudes, aux élégances de l'élite sociale dont ils sont l'honneur ? — N'en doutons pas au moins : un Veillot moins franc d'allure et moins ferme à jouer de l'épée, n'eût pas ranimé tant de courages. »

De ce que le Père Longhaye appelle le point douloureux, des querelles entre catholiques, nous ne retiendrons que quelques points. Louis Veillot a-t-il provoqué ces querelles ? Était-il maître de les fuir ? S'y est-il montré plus âpre,

moins loyal et moins équitable que ses adversaires ? Le lecteur trouvera la réponse à toutes ces questions dans les lignes suivantes, cueillies, en courant, un peu partout : « A l'ordinaire on met d'assez méchante humeur les endormis qu'on réveille, les timides qu'on veut pousser au combat... L'ardeur offense les indolents, la ferveur n'a de pires ennemis que les tièdes... Elle leur fait honte, elle les inquiète dans la paix morne et les menus bénéfices de leur tiédeur... Ceux qui, d'instinct ou sur la foi de la tradition courante, blâment Veillot de son énergie à se défendre, seraient plus recevables s'ils n'oubliaient pas ou même n'ignoraient pas tout simplement, quelles attaques fondaient sur lui, quelles provocations, quelles injures, acerbes et follement passionnées... »

Si, du côté de Paris, la foudre grondait quelquefois et, du côté d'Orléans, quasi toujours, Louis Veillot n'avait qu'à regarder vers Poitiers, vers Tulle, ou Langres, ou Arras, ou Reims. De tous ces lieux, de beaucoup d'autres encore le secours lui venait à point nommé... Paix à toutes les victimes, ou soi-disant telles ! En fait, elles sont à plaindre d'avoir mérité les coups du justicier, beaucoup plus que de les avoir sentis. » Et, résumant en quelques mots de longues pages palpitantes d'intérêt, le Jésuite conclut : « Fierté, intégrité de la foi ! A combien d'âmes Louis Veillot ne les a-t-il pas conservées ou rendues ! »

Dans un dernier chapitre, le P. Longhaye étudie Louis Veillot, homme de lettres, et nous parle tour à tour de l'écrivain, du théoricien littéraire et du critique, du poète en vers, du romancier, du poète en prose, de l'épistolier, de l'historien de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Qu'il nous suffise de retenir un mot sur la langue et sur l'âme du grand journaliste : « Maître de ses mots qu'il entend au vrai, qu'il range et distribue au mieux, maître de sa phrase, qu'il sait tantôt dérouler en ondes magnifiques, tantôt couper, ser-

rer, lancer comme la flèche, il s'est fait un instrument de premier ordre, une langue très classique par son fond, c'est-à-dire très pure, légèrement archaïque d'ailleurs, et tout ensemble colorée à la moderne, alliant à la sobriété mâle du XVII^e siècle, quelques souvenirs de la verdure originale du XVI^e siècle, quelque chose aussi de l'opulence verbale que le XIX^e a conquise et si follement exagérée. »

Quant à l'âme qui, de l'ouvrier littéraire, fait le grand artiste, le maître écrivain, elle se trahit dans le style de Louis Veillot, riche, souple, étendue. « Vous la sentez enjouée ou grave, calme ou vibrante, affectueuse ou énergique, enthousiaste ou indignée. Elle rit, elle s'enflamme, elle chante, elle pleure... Âme de poète. Âme d'homme, où rien de l'homme ne manque ; âme de croyant complet et conséquent... Avant tout, l'âme est franche, forte et fière ; c'est ce qui fait l'expression lumineuse, vigoureuse, brève à miracle... L'âme est fine, spirituelle, avec un fond de paix et de joie chrétienne, et cet autre fond, bien français, de bon sens allègre, de belle humeur. Voilà qui vit et rayonne dans son style, voilà qui achève d'en faire, pour l'esprit, une nourriture exceptionnellement saine et savoureuse... »

L'étude s'achève par un vœu : « Aux générations qui viennent, il faudrait les « Pages choisies » de Louis Veillot. Qui les leur donnera ? »

Ce vœu, je le désire et je l'espère, nous le verrons un jour se réaliser ! Plaise à Dieu que nous n'attendions pas trop !

Après la « Vie » qui s'achève, les œuvres inédites verront le jour, et après, heureux les glaneurs ! Leur gerbe sera des plus brillantes et des plus parfumées ; heureux les lecteurs pauvres ou pressés ! ils trouveront là toute la clarté et la sincérité d'une âme bien française, toute la charité et la crânerie d'un cœur bien chrétien.

Prosper GERALD.

Petites Nouvelles

A l'Institut international de bibliographie. — Parmi les récentes publications de l'Institut, il faut citer en première ligne la *Bibliographia economica universalis*, qui forme la contribution n° 39 au répertoire bibliographique universel. Ce catalogue documentaire, établi suivant les règles de la classification décimale, donne la liste à peu près complète des travaux, livres, mémoires et articles relatifs aux sciences économiques et sociales. On y trouve donc tout ce qui a trait aux matières suivantes : statistique, économie financière, banque, finances publiques et privées, questions du travail, économie politique, assurances, prévoyance, économie industrielle et commerciale.

L'abonnement annuel est de 6 francs.

L'Institut vient de faire paraître une élégante brochure intitulée : *L'organisation systématique de la documentation et le développement de l'Institut international de bibliographie*. On y trouve, succinctement narrés, l'origine, le but et le développement de l'Institut, ainsi que l'étude substantielle des méthodes de documentation qu'il a mises en vigueur. Nous recommandons vivement la lecture de cette plaquette, bien faite pour établir l'importance du rôle de la Belgique dans l'œuvre scientifique internationale.

Signalons encore le *Mouvement sociologique international*, notice sur un nouveau type de revue documentaire publié par la Société belge de sociologie, en conformité avec les desiderata de l'organisation systématique de la documentation universelle.

F. D.



LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

Sommaire : Va corner ça!.. (Pierre l'Ermite). — Petite voix d'outre-tombe, poésie (L. Guillaume). — Le crucifix de Fénelon, suite (A. de la Valette). — Pages oubliées : Derniers vers (A. Chénier). — Le centenaire de la lithographie (E.-R.). — Récréation. — Histoire de deux chapeaux de paille (Jean de Jacouret). — Memento culinaire (Tante Louise). — Le coin des rieurs. — Le mois littéraire (Lector). — Le roman du jour (Fr. Dufour). — Causerie musicale (Fr. Dufour). — Revue des revues.

Va corner ça!...

Un homme heureux, ce fut le député Théodore Sirop, quand, après avoir volé hier, à la Chambre, l'avant-dernier morceau de pain des curés de campagne, il entendit enfin proclamer les vacances du Jour de l'An.

Les vacances !!

On a beau être député rouge, on aime, son coup accompli, envoyer promener le budget de l'Agriculture... radis!... carottes!... navets!... betteraves!... oh... va donc!... s'installer à l'œil, dans le coin d'un sleeping, et rêver à son bon grand chez soi, les yeux perdus vers la campagne grise, où des vols de corbeaux tournoient dans le ciel autour des meules gelées..

* * *

C'est le cas de Théodore Sirop...

Après avoir ruiné, avec son bulletin de vote, toutes les églises de France, il éprouve une sensation exquise, le gros chéri, à sentir ses 102 kilos mollement bercés au mouvement doux des boggies de son wagon... à faire craquer, au travers de sa grosse pelisse, les liasses raides de billets de banque gagnés à Paris... à penser qu'il va re-

voir sa vieille abbaye Louis XIII, achetée aux enchères l'an dernier... et qu'il mettra sa mappemonde corpulence dans les sièges antiques où méditèrent les moines...

D'ailleurs, tout est charmant dans ce retour.

A la gare, on lui sert une petite ovation discrète, pleine de lâchetés et de flatteries, autour de l'auto qui l'attend.. Car il a une auto, ce démagogue.. Tête de son père, qui était sabotier, s'il revenait!...

Sirop passe, digne et bon enfant, la pelisse ouverte sur sa redingote, naturellement de rouge décorée :

— Bonne année... mes braves!..

— Bonne année... Monsieur le député!..

Et les graisseurs, les hommes d'équipe, les fermiers de portières, les pousseurs de wagons regardent avec vénération :

— C'est Sirop... le député!..

— Un malin !

Des yeux, on suit l'auto qui déjà dévale.. dévale... dans un nuage de poussière, avec des beuglements de taureau...

* * *

Voici l'abbaye de Sirop, hier encore paisible demeure de la prière, toute patinée par le temps, toute dorée de mousse, et dont les pierres elles-mêmes semblent se recueillir...

Sous le porche laïcisé, attend Madame Sirop, née Mélanie Rabière... un peu délaissée par son mari, mais on ne peut pas tout avoir !.. Attendent aussi le jeune Sirop, tout à fait fils à papa ; les domestiques, également à papa... car ici tout est à papa, depuis ces bois que vous voyez... là-bas, ourlant l'horizon de leur ligne sombre, jusqu'à cette nouvelle serre qui a coûté 40,000 francs. . jusqu'à l'âme de ces paysans qui valut plus encore.

L'arrivée de Sirop est comme une traînée de poudre...

Sirop !.. Sirop est de retour !..

Alors, du fond des villages, accourent les quémandeurs de tout âge et de toute condition : instituteurs, percepteurs, agents - voyers, gendarmes, cantonniers, tous viennent, le nez enfariné, la bouche en cœur, les yeux mouillés d'attendrissement... Dans ce régime universel du ventre, il y aura bien quelques miettes, au premier de l'an, pour leur petit ventre à eux... quelques os pas finis d'être rongés... quelques places rendues libres par une fiche... quelques nouveaux bureaux de tabac... quelques bonnes sinécures où se reposeraient, le foie à terre, les sous-oides du Capitole...

— N'est-ce pas, Monsieur Sirop, que vous n'oubliez pas vos fidèles électeurs.?

— Mais parfaitement !.. j'arrangerai cela, je suis le député de tout le monde et je veux que tout le monde soit content !.. Quand le député est rond, je prétends que tout le département ait son pompon !..

* * *

Dans ce but... oh !.. dans ce but seulement !.. il déjeune enfin avec sa famille et quelques intimes... une petite

bombe quoi... avec des plats exquis... des rôtis héroïques dont la buée voile, comme par pudeur, les vitres trop claires qui donnent sur un pays saigné d'impôts...

1^{er} plat !.. 2^e plat !.. 3^e plat !..

1^{er} vin !.. 2^e vin !.. 3^e vin !!

Cigares de député... londrès de sénateur... nuages blonds qui estompent les poutres décorées du plafond... chaude atmosphère de fin de repas... c'est la joie d'un Hérode bourgeois... d'un Néron pratique qui ne tient pas au sang de ses victimes, pourvu qu'il pompe à fond jusqu'à leur ultime galette.

Et comme, dans le demi-rêve de la digestion commençante... à ce moment imprécis où les truffes et le Pommard vont être assimilés, les yeux de M. le député se promènent un peu vagues, ils aperçoivent, dans le ciel triste, se profiler le vieux clocher, qui semble frissonner de froid au-dessus du toit verdi du presbytère.

* * *

Alors une idée joyeuse surgit dans cette cervelle embrumée...

— A propos, le curé... il doit ferme se sucer les pouces.. ?

Un instituteur, casserole éminente dans la cuisine départementale, calcule aussitôt à haute voix : « Ses 900 francs de traitement lui ont été supprimés l'an dernier... il a vécu cette année avec 1 franc par jour... A partir de ce matin, il perd 300 francs par an, à cause du transfert aux communes du monopole des pompes funèbres... il lui reste donc 100 francs environ, soit 25 francs par trimestre pour lui et sa bonne... »

Pendant cette arithmétique, la peau du gros député s'est tendue de joie... des petites rides brident son œil heureux... dans sa face où se congestionne tout un treillis d'artérioles, les yeux s'illuminent d'anisette et de férocité... et, pinçant du bout des dents

son restant de cigare à cause de ses moustaches qui prennent feu.

— Dis donc, Mélie, bégaye-t-il d'une voix qui s'empâte... passe-moi donc un crayon.. ?

Il tire une carte de son portefeuille et écrit :

THÉODORE SIROP
député

Envoie à Monsieur le curé ses meilleurs vœux de pleine prospérité... Bonne et heureuse année !!..

Et alors, se tordant de rire :

— Baptiste... va donc corner ça au presbytère !..

PIERRE L'ÉRMITE.

Petite voix d'outre-tombe

Mère, pourquoi pleurer ? Il est vrai, sur la terre
J'ai passé comme un songe en la nuit solitaire,
J'ai vécu ce que vit la frêle fleur des champs
Et mon oreille à peine a connu tes doux chants,
Mon front tes doux baisers, ô ma petite mère !
Mais quitter pour le ciel cette vie éphémère,
Le monde et ses plaisirs, est-ce là chose amère ?
Près de l'éternité, qu'est-ce donc que le temps ?
Mère, pourquoi pleurer ?

Petit ange aujourd'hui, dans la céleste sphère,
Je vois le Dieu puissant, en qui ton âme espère.
Il écoute des siens jusqu'aux moindres accents ;
Je le prierai pour toi, pour toi, pour mon bon père :
Un regard du Bon Dieu calme tous les tourments.
Mère, pourquoi pleurer ?

L. GUILLAUME

Le crucifix de Fénelon.

(Suite)

Au décès de M. du Puis, le crucifix, faisant partie de sa succession, passa entre les mains de sa fille, son unique héritière, qui épousa M. le Moce de Vandouard. Le fils issu de ce mariage, M. Albert de Vandouard, hérita de sa mère le crucifix de Fénelon. Il habitait

un modeste appartement à Paris, rue Royale, et malgré l'exiguïté de sa fortune, il ne voulut jamais se séparer de son « cher crucifix ». Il l'avait exposé dans son salon, à une place bien en évidence, et il était heureux et fier de le faire admirer à ses visiteurs.

Cet homme d'honneur est mort au mois d'avril 1905, sans laisser d'héritier direct. Par suite le crucifix, transporté à l'Hôtel des ventes de la rue Drouot, fut mis aux enchères. Le comte de Waresquiel, de Paris, s'en est rendu acquéreur pour quelques milliers de francs.

Taillé tout d'une pièce, les bras exceptés, dans une magnifique bille d'ivoire, le corps du Christ mesure 0^m70 de hauteur, des pieds à la tête ; le tour de poitrine n'a pas moins de 0^m53. Aucune parole ne peut rendre l'expression de majesté, en même temps que la douleur, dont la tête est empreinte. Les yeux à demi voilés semblent regarder le ciel. La bouche est entr'ouverte et sur la lèvre on croirait percevoir en s'approchant les derniers mots du crucifié. Les bras sont à demi étendus. On suit le réseau des veines qui descendent des mains, et vont à travers le corps jusqu'aux pieds, comme si elles étaient agitées par le frisson de la douleur. La pose du corps est d'un naturel parfait. Le modèle s'y retrouve jusque dans les moindres détails. C'est une remarquable pièce d'anatomie, mais d'une anatomie sur laquelle la vie semble s'être attardée dans un suprême effort de résistance, avant l'envahissement glacé de la mort.

Ainsi s'explique la profonde impression que produit le crucifix de Duquesnoy chez tous ceux qui le contemplent pour la première fois. On conte que le statuaire Canova, mis en présence de cet objet d'art, resta plusieurs minutes plongé dans l'extase. « C'est un morceau sublime, déclara-t-il enfin, dans

lequel l'auteur n'a rien négligé, même dans les plus petits détails. » Il l'estimait trente mille francs.

Napoléon III était aussi admirateur du crucifix de Duquesnoy, et, à l'exposition de 1867, il fit décerner à M. de Vandouard une médaille grand module « pour son Christ en ivoire... exposé dans le salon du XVI^e siècle, sous le n^o 3151 » et « attribué à François Duquesnoy ». François Duquesnoy jouit en son temps d'une très grande réputation. Son œuvre la plus remarquable est un « Saint André » en marbre, de quinze pieds de hauteur, qui fut placé dans la basilique de St-Pierre à Rome. A propos de cette magnifique statue, Duquesnoy reçut de son compatriote Rubens la flatteuse lettre dont voici un extrait : « Que dirai-je des applaudissements universels et bien mérités que vous attire la statue de saint André ? Votre gloire et votre célébrité rejaillissent sur votre patrie... Je baise du plus profond de mon cœur la main habile qui exécute ces merveilles. » Rubens (Anvers, 17 avril 1640).

Cet hommage officiel était légitime. Plus on contemple l'œuvre de Duquesnoy, plus on en subit le charme ; plus aussi il apparaît à l'esprit que le poinçon de l'artiste a été ici, en même temps que guidé par la foi, admirablement servi par le talent.

La religion, fille du Ciel, et l'art, qui vient de la terre, se sont harmonieusement unis pour donner l'impression ineffaçable du sublime dans la douleur. Ainsi se trouve réalisée la parole du profond philosophe chrétien, Maine de Biran : « L'inspiration du génie est un essor momentané vers les régions de l'Infini. »

A. DE LA VALETTE.

PAGES OUBLIÉES

Derniers vers d'André Chenier, écrits à
St-Lazare le jour où il fut guillotiné.

Comme un dernier rayon, comme un
[dernier zéphire

Anime la fin d'un beau jour,

Au pied de l'échafaud j'essaye encor ma
[lyre.

Peut-être est-ce bientôt mon tour ;

Peut-être avant que l'heure en cercle pro-
[menée

Ait posé sur l'émail brillant,

Dans les soixante pas où sa route est
[bornée,

Son pied sonore et vigilant,

Le sommeil du tombeau pressera ma
[paupière !

Avant que de ses deux moitiés

Ces vers que je commence ait atteint la
[dernière,

Peut-être en ces murs effrayés

Le messenger de mort, noir créateur
[des ombres,

Escorté d'infâmes soldats,

Remplira de mon nom ces longs corri-
[dors sombres...

... ..

ANDRÉ CHENIER (1762-1794)

Le centenaire de la lithographie

Il y a des choses qu'on ne sait point ou qu'on ne sait plus ; les occasions sont secourables qui nous les rappellent... Je n'en vois pas de plus ingénieuses que les centennaires. C'est une sorte d'examen de conscience par comparaison. On peut s'y livrer tous les matins : « Voyons un peu ce que faisaient nos pères, il y a cent ans ? » Ce coup d'œil en arrière n'est ni sans agrément, ni sans imprévu, et il est fertile, pour la mémoire, en rappels pieux. Tel oublié, trop discret, surgit, auquel on a plaisir à rendre justice, et ce n'est

pas le moindre attrait de ces songeries rétrospectives.

Voilà cent ans, un colonel de la Grande Armée, le colonel Lomet, courait tout Paris pour faire admirer aux artistes et aux industriels une estampe de lui représentant Jean Staining, citoyen et conseiller du magistrat de Braunau-sur-l'Inn, en Haute-Autriche, si remarquable par une barbe qui lui tombait jusqu'aux pieds; mais ce n'était pas l'homme à la barbe que faisait admirer le colonel Lomet, c'était le procédé qui lui avait permis d'obtenir cette image. Il s'était servi d'une pierre tout simplement.

Le colonel Lomet n'était pas un inconnu. Petit-neveu, par sa mère, de Jean de La Fontaine, et né à Château-Thierry, il était élève des Ponts et Chaussées, il avait été herboriste avec Rousseau, politique avec Barnave, stratège avec Carnot; il avait joué dans la Révolution un rôle actif et généreux, qui l'avait fait distinguer par Bonaparte, lequel lui avait donné divers postes scientifiques, puis nommé sous-chef d'état-major en Allemagne, et commandant de la place de Braunau-sur l'Inn.

Alors qu'il se trouvait en Allemagne, le colonel Lomet avait eu l'occasion de voir travailler Aloys Senefelder, ce musicien original de Munich, qui, pour reproduire sa musique, s'était ingénié à l'écrire sur une certaine pierre polie, commune aux environs, à Solenhofen. Aussi adroit ingénieur que brillant officier, il avait deviné l'importance d'un procédé appelé à révolutionner l'art de l'imprimerie. Il se fit tout montrer, tout expliquer, se procura de pierres et de crayons, acquit une presse et transporta le tout à son commandement de Braunau. Il y exécuta pour son début, la lithographie de l'homme à la longue barbe qui étonnait les Parisiens.

Un peu avant lui, le musicien munichois avait reçu la visite d'un autre de ces valeureux officiers de la Grande-Armée, qui avait les yeux singulièrement ouverts sur toutes choses et qui ne foulaient la

terre que comme le soc de la charrue : pour ouvrir ses flancs à de fécondes semences, le futur général Lejeune.

Celui-là, enrôlé volontaire en 1792, capitaine après Marengo, chef de bataillon depuis Austerlitz, devait être un véritable héros. Ce serait lui qui, embarqué au péril de sa vie, irait chercher Napoléon enfermé dans Lobau, et qui porterait aux maréchaux Bessières et Masséna les ordres de l'exécution desquels devait dépendre le gain de la bataille de Wagram. C'était aussi un très grand artiste. Il peignit ses tableaux de bataille sous les boulets, dans le sifflement des balles, et au nombre de ces blessés dont il traduisait les douleurs héroïques, trois fois il se trouva lui-même.

Après Austerlitz, il fut envoyé en mission auprès du roi de Bavière; le roi, sachant ses goûts, lui proposa de lui faire connaître Senefelder et son invention. Le général Lejeune consigna ce souvenir dans son journal.

« Le roi ne voulut pas me laisser partir de Munich sans me faire conduire chez les frères Senefelder, qui venaient de découvrir les procédés de l'impression lithographique. Leurs résultats me parurent incroyables; ils désirèrent que j'en fisse un essai. Je m'arrêtai quelques heures de plus pour faire, avec leurs crayons, un croquis sur une de leurs pierres, et je leur remis ce dessin. Au bout d'une heure, ces messieurs me renvoyèrent la pierre avec cent épreuves, ce qui me surprit extrêmement. J'emportai à Paris cet essai, je le montrai à l'empereur. Il saisit à l'instant même tous les avantages que l'on pourrait tirer de cette précieuse découverte, et il m'ordonna d'y donner suite. »

La scène n'est-elle pas d'un pittoresque impressionnant? Ce soldat, vainqueur des rois, en compagnie d'un roi, l'épée au côté, traçant d'un crayon rapide, sur la pierre que lui tend l'inventeur, une image qui va révolutionner le plus pacifique des arts, dans le monde entier!

Le dessin qu'il a tracé représente un

cosaque à cheval piétinant un cadavre; c'est le premier dessin lithographique tracé par une main française.

La pierre qui le porta n'est pas perdue. Elle figurait, en 1896, à l'exposition de la lithographie, à Toulouse, où le général Lejeune se retira et mourut. Dans la réunion des Sociétés des Beaux-Arts des départements (23^e session), M. Charles Foulque la présenta au nom de la corporation des ouvriers lithographes de Toulouse, dont il était le délégué, « heureux, au nom de la corporation, dit-il, de rendre hommage à la mémoire de celui qui fut un artiste de talent, un général illustre et un administrateur dévoué aux intérêts de la cité ».

Cette lithographie avait intéressé, mais il manquait à Lejeune les moyens de l'expliquer et de la renouveler. Qu'était-ce que cette épreuve? Qu'était-ce que ces crayons? Comment s'opérait ce prodige? Il était entré, il avait dessiné, il avait vu son dessin reproduit; il lui restait à comprendre le miracle. Mais le clairon sonnait, qui le rappelait au camp. Sa tâche de soldat avait bien d'autres épreuves à lui imposer que des épreuves lithographiques : Lobau, Wagram, la retraite de Russie, et Lutzen et Bautzen....

Le colonel Lomet, qui avait des loisirs, reprenait la démonstration de son camarade, avec le dessin de l'homme à longue barbe, et, en possession de tous les secrets, les prodiguait autour de lui. On ne l'écoutait pas avec toute l'attention qu'il méritait. Cependant, il éveillait d'utiles curiosités. Ne serait-ce que celle de Marcel de Serres, qui, deux ans plus tard, devait être envoyé en Allemagne pour étudier les procédés de Senefelder.

« Il y a, disait M. Mommeja à ses collègues des Beaux-Arts, voilà six ans, quelque injustice à ne vouloir considérer le colonel Lomet que comme auteur d'une des plus anciennes lithographies connues; il a été, en réalité, le véritable révélateur, en France, de l'art nouveau avec tous ses procédés. »

Obligé de partir pour l'Espagne, il donna sa pierre au Muséum de minéralogie, où elle resta. Elle s'y est perdue.

Ceci se passait il y a cent ans, et vers le mois où nous sommes. Ce n'est pas là un de ces centenaires qui tiennent le monde attentif. Considérez cependant combien furent précieuses les interventions de ces deux soldats. Le procédé qu'ils propagent doit créer, avec la caricature, rendue aisée par la lithographie, une nouvelle manifestation de l'esprit français. Les Vernet, les Charlet, les Raffet, accumulent sous leurs crayons les pierres qu'ils illustrent, et vont, par elles, dresser à la gloire de la Grande-Armée un monument impérissable. En des petits chefs-d'œuvre d'émotion, de pittoresque et de grâce, cet art exquis écrira l'histoire des mœurs de tout un siècle, et de nos jours encore, avec un Chéret, la lithographie donnera à la rue son Watteau.

E. R.

Récréation

Triangle syllabique

1. Ce qui nous rattache à Dieu ;
2. Gibier peureux ;
3. Espèce de frimas ;
4. Pronom indéfini.

Métagramme

1. Conservez-moi sain ;
2. Goûtez-moi pure ;
3. Usez de moi sagement ;
4. Choisissez-moi bien.

Réponses au dernier numéro :

Mots en carré

C O M E

O H I O

M I E L

E O L E

Charade

PENTE-CÔTE.

Histoire de deux chapeaux de paille

Les deux chapeaux dont je vais raconter l'histoire eurent la même origine première : quelques tiges de blés poussées dans un champ, les unes au milieu des plaines fertiles de la Toscane, les autres sur les coteaux escarpés des Alpes de Provence.

La naissance et la vie de ces tiges de blé furent également semblables. Pour l'une, comme pour l'autre, la plante provient d'un grain plongé dans la terre où, après s'être corrompu, et avoir subi cette fermentation mystérieuse et sublime connue de Dieu seul, il acquit la force qui donne la vie.

Puis, sous l'action du même soleil qui réchauffe la terre, la plante s'accrut peu à peu, la tige se forma et le grain mûrit.

Pendant ce temps, la vie de la plante fut également semblable dans l'un et l'autre champ de blé.

Chaque matin, ces petites plantes virent l'aurore rougir au loin l'horizon, tandis que leurs feuilles étaient toutes recouvertes de la rosée de la nuit ; la caille, cachée dans ces herbes, modulait son chant saccadé, tandis que l'alouette redisait, au haut des airs, son joyeux refrain.

Pendant le jour, de gais papillons, volant de tige en tige, animaient seuls le silence des vastes champs solitaires, et, le soir, tandis que le soleil s'abaissait à l'horizon, le grillon commençait sa chanson monotone et régulière qui, pendant toute la nuit, raisonnait dans les blés sous les rayons argentés de la lune ou à la douce clarté du ciel plein d'étoiles... Et chaque jour recommençait ainsi régulier et monotone ; et le blé croissait peu à peu jusqu'au moment où les tiges portèrent des épis qui mûrirent, formant comme une mer couleur d'or dont les flots ondulaient mollement au souffle léger de la brise du soir.

Puis, enfin, la faux du moissonneur vint passer sur toute l'étendue du champ, couchant inertes sur le sol les tiges avec leurs épis.

Alors, des mains délicates de femmes vinrent trier une à une les tiges fines destinées à être tressées et à former ces chapeaux.

Ici commencent à se dessiner les différences qui les distinguent :

L'un d'eux, le français, fut fabriqué dans une humble chaumière de montagne, un jour d'hiver, par une pauvre vieille femme tranquillement assise au coin de son feu, tandis que la tempête faisait rage au dehors, que d'épais flocons de neige tombaient en tourbillonnant dans les airs et venaient se coller contre les vitres en rendant plus obscure encore la petite pièce déjà si sombre où travaillait la pauvre veuve.

L'autre chapeau, celui d'Italie, vint un jour dans une manufacture pleine de jeunes filles au gai sourire et aux joyeux propos ; il était venu au monde au milieu de la gaieté tandis que l'autre avait pris naissance dans le silence et l'isolement d'une pauvre chaumière en face d'une vieille femme, par une froide journée.

L'aspect de l'un et de l'autre était d'ailleurs en rapport chacun avec son origine, l'un grossièrement fait aux formes trapues et massives, l'autre fin, svelte et léger, semblable à un papillon voletant dans les airs.

Le sort les réunit chez le même marchand dans une petite cité provençale et c'est là que deux paysannes, la mère et la fille, entrant un jour de foire pour leurs emplettes, firent l'acquisition des deux chapeaux.

Il était bien joli, celui de la fillette, tout orné de rubans, de dentelles, de coquelicots et de bluets ; tandis que celui de sa bonne vieille mère n'avait qu'un simple ruban de couleur sombre, et cependant, ô merveille ! le joli ne coûtait que quarante sous, tandis que l'autre coûtait quatre francs.

... Plus beau et moins cher, quel miracle !...

Mais l'un, fabriqué à la main, était solide et devait durer indéfiniment, tandis que l'autre, produit de l'industrie moderne, n'était que du clinquant; c'étaient d'ailleurs l'un et l'autre de simples chapeaux de campagne, car les chapeaux de la *demoiselle* pour le dimanche sont tous pareils à ceux de la châtelaine du voisinage; en ces temps de démocratie souveraine, la plus humble paysanne doit être habillée comme une princesse; c'est la loi du *progrès* qui le veut ainsi !...

Or donc, nos deux chapeaux neufs furent étrennés lors de la moisson prochaine.

La bonne vieille était satisfaite du sien, qui cadrait à merveille avec son visage parcheminé et plein de rides, tandis que les coquelicots et les bluets de l'autre s'harmonisaient on ne peut mieux avec la fraîcheur de la jeune fille, le blond doré de sa chevelure et le bleu limpide de ses yeux...

Mais voilà qu'au milieu de la moisson un nuage qui semblait inoffensif s'élargit tout à coup, s'étend, couvre le ciel et une pluie torrentielle, de ces pluies dont les régions méridionales ont seules le privilège, vient inonder les moissonneurs.

Le chapeau grossier de la vieille mère se comporta à merveille en cette grave circonstance; il l'abritait en partie de la pluie et, avec ses larges bords, empêchait l'eau de dégoutter sur ses épaules et dans son cou; mais l'autre, le petit freluquet, quel affreux désastre !... en un instant il fut comme fondu; il se replia sur lui-même, semblable à une mince feuille de papier; les coquelicots et les bluets pantalants sur les dentelles aplaties les nuancèrent de taches livides, tandis que l'eau qui dégouttait sur les vêtements et le visage de la jeune fille les maculait de la plus étrange façon.

Ah ! le beau chapeau à quarante sous, quel contraste avec le chapeau de quatre francs.

La morale de cette histoire est qu'il ne faut pas toujours se fier aux apparences et que l'on doit moins rechercher ce qui est joli et agréable que ce qui est utile et bon.

Jean de JACOURET.

Memento culinaire

Diner de famille

Potage à la dauphine.
Tripes à la mode de Caen.
Carré de veau farci et rôti.
Carottes à la crème.
Petites brioches fourrées.

TRIPES A LA MODE DE CAEN. — Coupez du gras-double en morceaux, faites blanchir et égouttez-les. Garnissez le fond d'une marmite de lard gras frais; ajoutez oignons piqués de quelques clous de girofle, carotte, ail, thym, laurier, pieds de veau fendus en deux, gras-double, sel, poivre en grains, muscade râpée; mouillez avec du vin blanc et de l'eau par moitié, un peu d'eau-de-vie; il faut que le tout baigne entièrement; couvrez, enduisez le tour de l'orifice de pâte pour le fermer hermétiquement; mettez au four pendant dix heures au moins (à feu doux); retirez alors les osselets, les légumes et le persil avant de servir.

TANTE LOUISE.

Le coin des rieurs

Au tribunal, le président à un affreux gremlin qui vient d'être condamné à deux ans de prison :

— Vous n'avez rien à ajouter ?...

— Non, mon président, je retrancherais plutôt.

A Dunkerke. Entre socialistes :

— Oh ! ces patrons, les misérables ! Savez-vous ce qu'ils ont inventé ?

— Non.

— Ils se mettent en grève

Le Mois Littéraire

BIRÉ (Ed.). — *Écrivains et soldats*. Deux volumes in-18 de 238 et 216 pages. Paris, 1907, Falque.

Prix : 6 fr.

M. Edmond Biré est trop connu de tous pour que sa renommée d'écrivain érudit, de littérateur consommé, puisse être rehaussée par de nouveaux éloges.

Nous tenons néanmoins à saluer avec joie ces deux volumes nouveaux, qui constituent une véritable galerie de figures marquantes : le célèbre père Gratry, à l'austère physionomie ; Benjamin Constant, le coryphée du libéralisme ; le général de la Motte-Rouge, dont les mémoires militaires ont fait époque ; le maréchal Canrobert, le héros de Malakoff ; Jules Simon, philosophe et politicien ; Taine, Thiers, M^{re} Freppel, Ernest Lelièvre, Guizot, d'autres encore dont les noms sont définitivement inscrits sur les tablettes de l'histoire.

M. Edmond Biré nous parle d'eux tous, avec une impartialité parfois rude, mais avec tant de sincérité que sous son burin les portraits deviennent décisifs et nettement ciselés.

* * *

BOSSIÈRE (René). — *La prospérité des ports français*. Un volume in-8° de 118 pages. Paris, 1906, Challamel.

Prix :

L'Académie française vient de décerner le prix Fabien à ce remarquable travail, déjà couronné antérieurement par la Société havraise d'études diverses.

Tout en enregistrant cette double distinction, nous nous permettons de féliciter chaudement l'auteur pour la clarté de son exposition, et le soin méticuleux apporté par lui dans le contrôle des moindres détails. Nous tenons à signaler tout spécialement à l'attention de nos lecteurs les pages où M. Bossière expose ses vues sur le libre-échange et la question des ports francs : les exemples qu'il va chercher en Angleterre sont probants, et, bien que connus de tous, méritent d'être médités et examinés de très près.

Au moment où la Chambre belge va étudier les projets maritimes d'Anvers, il nous a paru utile de signaler cette brochure, dont la lecture sera profitable à ceux qu'intéressent ces projets d'extension.

* * *

CAGNAC (Moïse). — *La jeune fille de demain*. Un volume in-16 de 46 p. Paris, 1907, Poussielgue.

Prix : 1 fr.

M. Moïse Cagnac vient d'éditer en brochure une intéressante conférence qu'il a donnée récemment au Cercle du Luxembourg, à propos de l'*Education des filles* de Fénelon. L'auteur s'est fait un nom par ses ouvrages de direction ; Fénelon a particulièrement retenu son attention, et plusieurs ouvrages sur le grand éducateur lui ont valu des éloges mérités. Cette conférence sera lue utilement par les personnes, religieuses ou laïques, qui ont charge d'âme : elles y apprendront, à bonne école, la science du doigté, l'art de la délicatesse, si nécessaires dans l'éducation de la jeune fille.

* * *

DE LAMARCHE (C.). — *Le petit domaine*. Un volume in-32 de 108 p. Paris, 1907, Gautier. Prix : 1 fr.

Sous ce titre vient de paraître, dans la « Bibliothèque des petites sources de richesse » un excellent manuel de culture rurale. L'auteur promet que la mise en pratique de ses conseils rapportera huit mille francs de revenus annuels pour trois hectares exploités ; et il prouve ses dires par une théorie lucide d'abord, par des statistiques ensuite. Tous nos fermiers et cultivateurs feront bien de lire ces pages instructives et profitables.

* * *

DE LA SAUGE (Élisabeth). — *Adolescence*. Un volume in-16 de 148 p. Paris, 1907, Plon. Prix : 3 fr. 50.

Voici des vers écrits par une jeune fille, et qui n'ont d'autre prétention que d'être des vers de jeune fille. Les délicats comprennent ce qu'il ne faut pas chercher dans ces pages : ils devinent ce qu'ils y pourront trouver. Mlle de la Sauge répand les trésors de sa sensibilité neuve autour d'elle, sur les choses ; elle évoque les souvenirs les plus charmants de l'histoire, ceux surtout du dix-huitième siècle, l'époque des jolis gestes et des jolis sentiments, où l'amour ne semble consister qu'en révérences et en mignardises ; avec un art plein de discrétion, elle traduit enfin les émois rapides et furtifs dont les premiers souffles de l'adolescence caressent une âme limpide.

Grâce, délicatesse, réserve, candeur, aristocratique élégance sont qualités, sans doute, par elles-mêmes charmantes ; de toutes, Mlle de la

Sauge a su cueillir la fleur; son livre est l'œuvre d'un esprit infiniment distingué; il enchantera tous ceux qui cherchent dans la poésie la traduction originale et sincère de sentiments exquis.

* * *

DELMONT (Th.). — *Ferdinand Brunetière*. Un volume in-16 de 204 pages. Paris, 1907, Lethielleux.

Prix : 2 fr.

Brunetière a tenu une si grande place dans la critique et l'enseignement littéraire, ainsi que dans l'apologétique contemporaine, qu'il est tout naturel qu'au lendemain de sa mort prématurée on cherche à fixer les traits immortels de l'homme, du critique, de l'orateur, du catholique qu'il a été si noblement et si courageusement à la fin de sa carrière.

C'est la vie laborieuse de ce travailleur acharné, le portrait de cet homme si loyal, et si bon sous des apparences un peu rudes, que trace d'abord l'abbé Delmont, en un style vif et alerte. Puis il parcourt avec indépendance et impartialité toute l'œuvre du critique éminent de la *Revue des Deux-Mondes*, du professeur et de l'historien littéraire dont le style ne vaut pas les idées saines et formes.

L'orateur est glorifié à juste titre depuis ses conférences à l'Odéon jusqu'à ses discours de combat et ses conférences fameuses sur l'Encyclopédie.

Le catholique, venu de bien loin à la foi, est représenté au vif dans sa marche ascendante vers la lumière intégrale dont il disait si bien : « Je me suis laissé faire par la vérité et par Bossuet ». Et l'on voit ensuite ce néophyte converti en apôtre, non pas infaillible, mais aussi éloquent qu'intrépide, faire au jacobinisme maçonnique une guerre dont celui-ci s'est misérablement vengé.

Une table alphabétique de noms propres (24 colonnes) indique la richesse d'une documentation aussi vaste que précise, et permet tra d'utiliser ce volume pour une infinité de recherches.

* * *

DE RENTY (E.). — *La Rhodésia*. Un vol. in-16 de VI-234 pages. Paris, 1907, De Rudeval. Prix : 3 fr.

L'auteur passe d'abord en revue l'histoire de la Compagnie, fondée par Cecil Rhodes, en décrit l'organisation et l'administration.

Puis, dans des chapitres bien documentés, il traite les questions d'agriculture, de commerce, de population, de mines, d'industries, de travaux publics, de finances, etc.; et il constate que cette chartered, comme on l'appelait, si décriée

il y a quelques années, a de grandes possibilités d'avenir.

Grâce à son sol très riche, à son sous-sol peut-être encore plus riche, à son industrie naissante et déjà prospère, la Rhodésia est en train de prendre rang parmi les nations. Elle affirme, par sa vitalité, sa volonté de se créer une place au soleil, comme tout peuple qui naît.

Nous recommandons la lecture de cette étude à tous ceux qu'intéressent les choses coloniales, et aussi à ceux qui ont aidé de leurs deniers à bâtir cet édifice colossal.

* * *

DOUMER (Paul). — *Livre de mes fils*. Un vol. in-16 de 341 pages. Paris, 1906, Vuibert et Nony. Prix : 3 fr.

Mens sana in corpore sano, telle paraît être l'idée conductrice de l'auteur, qui vise particulièrement à développer dans la jeunesse le sentiment, la raison, la volonté, à former à la fois l'individu et le citoyen, et par là même, à consolider la famille et la patrie. Les préceptes de M. Doumer sont empreints d'une morale sévère et ses enseignements s'attachent à réaliser le maximum des qualités individuelles et civiques.

Nous recommandons volontiers ce bel ouvrage tout en regrettant qu'aucune place n'ait été réservée à la morale religieuse, dont l'importance est cependant capitale au point de vue de la formation individuelle et sociale.

* * *

FLAVIGNY (C^{ss}e de). — *Sainte Brigitte de Suède*. Un volume in-8° de XII-648 pages. Paris, 1906, Oudin.

Prix : 4 fr.

Mme de Flavigny est suffisamment connue par ses nombreux ouvrages d'historiographie, pour qu'il soit nécessaire de refaire ici l'éloge de son talent. Une plume aussi délicate et aussi appréciée devait évidemment donner de sainte Brigitte une biographie édifiante d'abord, intéressante ensuite.

La vie de cette sainte se confond pour ainsi dire avec l'histoire de la Suède au XIV^{me} siècle; aussi retrouvons-nous, dans ce volume, à côté des actes de l'héroïne, la suite des grands événements qui ont contribué à l'affirmation de l'existence nationale suédoise.

Et c'est double plaisir que nous procure ainsi la lecture de ce beau travail. Nous le recommandons vivement à nos lecteurs.

* * *

FRIED (Alfred). — *Annuaire de la vie internationale*. 3^e année (1907). Un

vol. in-16 de 254 pages. Monaco, 1907, Institut international de la paix. Prix : 3 fr. 50.

On trouvera dans l'*Annuaire de la vie internationale*, que publie chaque année l'Institut de la Paix de Monaco, la liste aussi exacte et ordonnée que possible des organes de la vie internationale, des institutions, des œuvres internationales. Cet annuaire est, jusqu'à présent, le seul lien de tous ces organismes variés. Il est à souhaiter que la vie internationale se développant chaque jour davantage, en attendant le choix définitif de la capitale du monde, il se crée bientôt, comme complément de l'annuaire, entre ces diverses institutions, un lien plus étroit. Alors, l'union politique et juridique, la fédération tant désirée des nations, qui doit être elle-même l'organe le plus essentiel du vrai internationalisme, ne sera pas loin de se réaliser. Alors, et alors seulement, le titre de *Société des Nations*, employé pour la première fois par la Conférence de La Haye en 1899, ne sera pas un vain mot.

* * *

GÉRAUD-BONNET (M.). — *Traité pratique d'hypnotisme et de suggestion thérapeutiques*. Un vol. in-18 de 334 pages. Paris, 1907, Rousset.

Prix : 3 fr. 50.

La question de l'hypnotisme et de la suggestion a fait couler beaucoup d'encre depuis un demi-siècle, et malgré tout, les avis restent partagés quant au degré de sécurité des procédés et des résultats; les uns, fort optimistes, assurent que le danger est nul, que l'hypnotisation est un jeu d'enfant inoffensif; les autres, pessimistes à outrance, rompent des lances en faveur de la prohibition absolue. Comme toujours, il faut rester dans un juste milieu, et c'est ce que fait notre auteur.

Dans un style sobre et clair, il indique aux gens du monde, aux instituteurs, aux médecins, la véritable notion de l'hypnotisme, il en étudie les effets, il passe en revue les meilleures méthodes employées par les spécialistes et contrôlées par une série d'expériences consciencieuses. Des anecdotes judicieusement choisies, des observations d'une rigoureuse probité achèvent de donner à l'ouvrage une réelle valeur documentaire. Voilà plus qu'il n'en faut pour assurer le succès de ce curieux volume.

* * *

HALDEN (Charles abder). — *Nouvelles études de littérature canadienne*

française. Un volume in-18 de XVI-380 pages. Paris, 1907, De Rudeval. Prix : 4 fr.

Les précédentes *Études de Littérature canadienne française* du même auteur, publiées en 1904 et couronnées par l'Académie française, ont déjà fait connaître les efforts des écrivains qui, depuis un demi-siècle, défendent aux bords du Saint-Laurent les droits de la langue française.

Les *Nouvelles études* de M. abder Halden sont le fruit de longues, patientes et minutieuses recherches. On y voit la figure si étrange et si originale du chroniqueur Arthur Buies, élevé à Paris, et qui fut un peu l'enfant terrible du Canada vers 1869. L'auteur ne s'est pas borné à dépouiller les textes, il a encore interrogé les témoins, aujourd'hui bien clairsemés, d'une époque disparue, et, les contrôlant l'un par l'autre, il a vraiment fait revivre son héros. On trouve aussi dans ce livre des appréciations parfois un peu mordantes, mais toujours illustrées d'amples et curieuses citations, sur les poètes canadiens d'aujourd'hui. En particulier, des pages très neuves et très vivantes font connaître l'École littéraire de Montréal, ce cénacle de jeunes écrivains qui tentèrent dans les dernières années du XIX^e siècle, de renouveler la littérature de leur pays. La silhouette maladroite de M. Albert Lozeau, le délicat poète de l'*Ame solitaire*, l'ombre mélancolique d'Émile Nelligan, à la tragique destinée, donnent à ce volume un intérêt humain, tandis qu'un chapitre ému sur les vieilles chansons populaires permet d'évoquer le temps à jamais évanoui où le Canada s'appelait la Nouvelle France.

* * *

ILBERT (Courtenay). — *The government of India*. Un vol. in-8^o de XXXII-408 pages. Oxford, 1907, Clarendon Press. Prix : 13 fr. 50.

La seconde édition de ce remarquable ouvrage s'ouvre sur une introduction historique où sont relatés l'origine et les développements de la puissance britannique aux Indes. Cet exposé complet est suivi d'une importante étude sur le corps de lois qui régissent l'empire indien. La partie la plus compacte du volume est réservée à la description détaillée des modes de gouvernement intérieur : secrétariat d'État, ressources financières, gouvernement général, administrations locales, législation indigène, justice et jurisprudence, questions religieuses, code pénal, procédure, etc.

Un 4^e chapitre, qui intéressera vivement les juristes par son originalité et les renseignements curieux qu'il contient, explique les modalités de

l'application des lois anglaises aux indigènes. Enfin, le volume est complété par un travail relatif à la juridiction britannique dans les Etats indiens.

Comme on le voit, l'ouvrage de sir Ilbert rendra d'éminents services au point de vue de la législation comparée : il permet aux juristes d'étudier à fond les importantes codifications de l'Inde, tant anglaises qu'indigènes.

* * *

PENSA (Henri). — *L'avenir de la Tunisie*. Un vol. in-8° de 396 pages. Paris, 1903, André. Prix : 6 fr.

L'ouvrage n'est pas d'hier, mais il mérite d'être rappelé au bon souvenir du monde colonial ; les événements politiques du Maroc attirent l'attention, par ce fait qu'ils semblent l'indice d'une prochaine guerre de races. On nous annonce de partout qu'un mouvement mahométan se dessine dans le nord de l'Afrique ; il est donc utile de connaître les régions que l'Europe peut être appelée à défendre.

La Tunisie fut autrefois un centre de civilisation ; après de longs siècles d'effacement complet, le protectorat français essaie de lui insuffler la vie nouvelle. Les résultats acquis sont consignés dans l'ouvrage de M. Pensa ; on comprend facilement l'intérêt documentaire de cette étude économique et sociale.

* * *

ROGERS (J.-D.). — *A historical geography of the british colonies*. Vol. VI: Australasia. Un vol. in-16 de 308 + 132 pages. Oxford, 1907, Clarendon Press. Prix : 9 fr. 50.

Nous avons déjà parlé ici même, à diverses reprises, de la *Géographie historique des colonies anglaises*, et nous avons eu plaisir à en signaler à nos lecteurs l'importance et la haute valeur scientifique. Le sixième volume, dû à la plume de M. J.-D. Rogers, s'occupe de l'Australasie, ou, pour parler plus exactement, du « Pacifique anglais ». Deux parties constituent l'ouvrage : l'une donne l'histoire de l'Australie et des autres possessions britanniques du Pacifique ; la seconde est consacrée à la géographie de ces pays. Nous croyons superflu d'insister sur la valeur documentaire de cet ouvrage ; le seul fait d'être admis dans la collection géographique dont nous parlions tantôt, suffit à nous garantir la solidité des enseignements qu'il contient. Un index alphabétique et de nombreuses cartes facilitent les recherches et augmentent l'intérêt général du travail.

* * *

SABRY (Moustapha). — *L'Egypte*. Un vol. in-12 de 204 pages. Gand, 1906, Van Doosselaere.

Le développement économique et social que l'Egypte a accusé en ces dernières années, attire de plus en plus l'attention du monde sur ce pays. Aussi sommes-nous heureux de signaler aux lecteurs du *Glaneur* l'ouvrage de M. Sabry. L'auteur, né sur les bords du Nil, a minutieusement étudié sa patrie, et c'est le résultat de recherches consciencieuses et impartiales qu'il nous livre aujourd'hui. Il aborde tous les points de vue : Histoire, politique, géographie, ethnographie, religions. Nous avons relevé, dans ce dernier chapitre, quelques appréciations erronées sur la religion chrétienne, le lecteur rectifiera de lui-même. Sauf cette légère réserve, l'ouvrage de M. Sabry nous paraît susceptible de rendre de grands services à nos compatriotes appelés en Egypte par leurs affaires ou leurs occupations.

* * *

VAVASSEUR (A.). — *L'organisation d'une juridiction arbitrale internationale*. Un vol. in-16 all. de 50 p. Monaco, 1907, Institut international de la paix. Prix : 0 fr. 75.

Intéressante plaquette, constituant un mémoire primé au concours sur l'arbitrage international ouvert par le Bureau international de la paix. Ce travail présente une actualité spéciale, due à la réunion de la seconde conférence de la paix à La Haye.

* * *

VUIBERT (H.). — *Annuaire de la jeunesse*. Un vol. in-16 de 1028 pages. Paris, 1907, Vuibert et Nony.

Prix : 3 fr. 50.

Bien que l'ouvrage de M. Vuibert ne soit pas d'un intérêt direct pour la Belgique, nous croyons cependant utile de le signaler à notre corps enseignant, et ce pour deux motifs. D'abord, pour constater l'absence d'un annuaire similaire pour la Belgique : il est certain qu'un catalogue de cette nature rendrait chez nous les plus utiles services.

Nous estimons également que notre corps professoral aurait quelque intérêt à prendre connaissance du volume : il trouverait là des indications pour la création d'institutions spéciales qui nous manquent, il pourrait s'initier aux différents programmes d'études adoptés en France, en faire la comparaison et en retirer des enseignements pour notre instruction publique et privée à tous ses degrés. Et ce ne sont pas là minces profits.

LECTOR.

Le Roman du Jour

L'Ile héroïque (1), de Louis Lefebvre, nous fait faire la connaissance d'un monde aux allures spéciales, dont l'existence entière est faite de louches compromissions et de calculs sordides. Le vice, la malhonnêteté, le chantage sont mœurs coutumières de tous ces gens tarés. En voilà assez, me direz-vous, pour écarter l'ouvrage de notre table ! Et pourtant, non : l'auteur y a mis tant de tact, tant de délicatesse, que son œuvre ne mérite pas l'ostracisme ; au contraire, nous en croyons la lecture profitable pour les esprits instruits et avertis des choses de la vie. Ils y apprendront la défiance vis-à-vis de certaines catégories d'individus dont, malheureusement, le nombre tend à s'accroître en des proportions désastreuses.

Laissons là ces pensers peu réjouissants, et lisons *Maître Josias* (2), de Marie Diemer ; ce conte du vieux Strasbourg nous ramène à la fin du XIII^e siècle, en plein moyen-âge. C'est l'histoire romantisée de la fameuse horloge qui fit la glorieuse renommée de la cathédrale strasbourgeoise. On connaît suffisamment cette merveilleuse œuvre d'art : nous n'y reviendrons pas ; sur cette donnée sérieuse, l'auteur a brodé une délicieuse idylle qui lui permet de rappeler à nos souvenirs endormis les mœurs parfois dures de l'époque. Le volume est donc à la fois une œuvre littéraire et un exposé fort érudit des usages politiques et économiques du temps. A ce double point de vue, l'écrivain a droit à tous les éloges.

* * *

Notre compatriote, Mlle Hélène de Golesco, vient de nous envoyer deux jolis ouvrages : *Histoire d'Edmée* (3), et *Un dévouement sublime sous la Terreur* (4).

(1) Paris, Perrin (3.50).

(2) Paris, Perrin (3.50).

(3) Namur, Godenne (2. »).

(4) Namur, Godenne (3.50).

Pour tous deux, la scène se place aux jours sombres de la Révolution. Malgré certaines inégalités de style, dues surtout, croyons-nous, au manque de correction typographique, nous nous plaisons à reconnaître à ces ouvrages de réels mérites : d'abord, ils sont de ceux, bien rares aujourd'hui, qui peuvent être mis dans toutes les mains ; leur morale rigoureuse devrait servir de modèle à nos romanciers contemporains, dont l'unique souci paraît être le plus souvent de flatter les pires passions. En outre, le gracieux auteur de ces deux livres est très au courant des faits et gestes des hommes de la Révolution : certaines pages constituent une sorte de théâtre rétrospectif, où nous revivons les journées les plus agitées de l'époque.

De tels ouvrages sont à recommander.

* * *

Voici maintenant deux œuvres d'imagination : *Monsieur Le Maître du Châtelmont* (5), de B. de Buxy, et *Le Trésor de Rochemonde* (6), par Jeanne De Lias. Le premier ouvrage a pour théâtre les hauts plateaux du Jura ; le principal personnage, M. Le Maître, est une façon de seigneur enseveli sous une avalanche de souvenirs plus funèbres les uns que les autres. Dans ce milieu endeillé survient le frais minois d'Eve de Midaul, dont la joyeuse vivacité a vite fait de ramener le radieux bonheur sous ce toit morne. Situations dramatiques, coups de théâtre, décors de féerie, rien ne manque à la mise en scène.

Dans le *Trésor de Rochemonde*, Jeanne de Lias nous transporte en plein mystère : il y a là des trappes qui s'ouvrent, des fantômes qui traversent les murailles, des spectres qui parlent le plus pur français, de quoi faire sécher d'envie les plus renommés spirites ; c'en est fait des médiums, leur institution est surannée. Dans ce décor mystérieux évoluent des personnages divers, à la

(5) Paris, Gautier (3. »).

(6) Paris, Gautier (3. »).

recherche de trésors légendaires. Et tout cela nous est présenté en un style alerte, vivant, d'un intérêt croissant jusqu'au dénouement fatidique. Nos lectrices passeront de bonnes heures à frissonner à la lecture de ces scènes saisissantes.

* * *

Notre compatriote, M. Henri Davignon, continue à honorer les lettres belges ; nous venons de lire et de relire ses *Croquis de jeunes filles* (7), et vraiment nous avons passé deux heures agréables. D'abord, pour rester dans la tradition, M. Davignon a mis en ces pages la plus pure expression de la langue de Corneille et de Bossuet : n'en déplaît à certains esprits moroses, il est prouvé une fois de plus qu'un écrivain belge peut manier en perfection le beau parler français. Ensuite, et cela ne gêne rien, il y a infiniment d'esprit dans ces récits, de la perspicacité, et beaucoup de sincérité d'appréciation. L'auteur de : *Courage d'aimer* s'y connaît à prendre sur le vif une physionomie, à en débrouiller les défauts et les qualités, et aussi, disons-le à sa louange, à fustiger avec à-propos les petits travers de l'éducation mondaine.

Voilà un livre qui sera lu et fera du bien.

* * *

La plume de M. Aigueperse est décidément infatigable. Après tant d'autres chefs-d'œuvre, voici *Mona* (8), l'une des plus jolies choses que nous ayons lues de cet auteur. Un résumé sommaire n'est pas possible, à peine de dépoétiser d'aussi charmantes pages. Disons seulement, pour vous mettre l'eau à la bouche, mes lectrices, qu'il y a, vers la fin du volume, une petite bouderie d'époux aimants qui menace de tourner au tragique, et qui se dénoue dans... un baiser. Cette scène intime est une merveille de description vivante et émouvante, en même temps qu'une leçon morale. Voilà certes com-

ment devraient finir toutes les brouilles de ménages ; souhaitons qu'il en soit ainsi.

* * *

Le Cheval blanc (9), de Léon Barracand, pourrait se résumer en ce vieux proverbe populaire : *Pas de rose sans épine*. La rose, en l'occurrence, vous vous en doutez bien, c'est la poésie des fiançailles, le premier éveil de deux cœurs, la douce joie d'un mariage longtemps rêvé ; mais que d'épines pour une rose ! Notre Denise pourra vous le dire, et vous l'en croirez d'autant plus facilement que nous avons tous plus ou moins souffert de ces piqures. Mais comme tout est bien qui finit bien, nous fermerons le livre en disant avec Lauzière, l'heureux époux : Notre bonheur ne sera pas troublé.

L'écrivain a mis dans ce récit le meilleur de son cœur, avec une manière bien personnelle de nous émouvoir. Joignez-y de belles qualités de style, et vous aurez un livre absolument recommandable, et que nous recommandons à tous.

* * *

Le Secret du Rocamadour (10), de Guy d'Aveline, nous reporte aux époques lointaines où les druides célébraient leurs rites sacrés parmi les menhirs de la Bretagne. Nous assistons à la lutte entre l'antique tradition celte et le culte nouveau de Jésus, lutte pacifique et intime, puisqu'elle a pour théâtre le cœur et l'âme, mais dont les émouvantes péripéties dramatisent néanmoins l'action de ce roman. Ajoutons que l'auteur nous présente en même temps la reconstitution fidèle des mœurs de l'époque, ce qui ajoute notablement à l'intérêt de l'œuvre : c'est donc, à un double titre, un ouvrage de bibliothèque.

FR. DUFOUR

(9) Paris, Plon (3.50).

(10) Paris, Amat (3.50).

(7) Paris, Plon (3.50).

(8) Paris, Plon (3.50).

Causerie Musicale

La question du chant grégorien est à l'ordre du jour, depuis que le Saint Siège a décidé la réforme ou plutôt la restauration de la musique sacrée. Nous avons signalé à nos lecteurs, dans de précédentes causeries, d'importants ouvrages traitant de ce sujet délicat; d'autre part, des écrivains éminents, d'une érudition indiscutable, ont traité dans cette revue du rythme de Solesmes et de l'école mensuraliste. La controverse se poursuit, active, entre les tenants de ces deux systèmes. Désireux de renseigner impartialement nos lecteurs sur ce sujet, nous tenons à leur signaler deux travaux qui viennent de paraître, et qui méritent l'attention par l'autorité de leurs auteurs.

Dans son *Rythme du chant grégorien*, M. l'abbé Vos nous présente une étude historique, critique et paléographique de la mélodie grégorienne. Le système préconisé par l'auteur n'est ni le rythme oratoire de Solesmes, ni le rythme moderne de l'école mensuraliste; pour M. Vos, le rythme grégorien comporte en réalité des notes longues et brèves de durée proportionnelle; ce rythme appartient néanmoins plutôt au genre de la poésie tonique qu'à celui de la poésie quantitative. Il y a donc quatre éléments pour ce rythme : 1^o la durée mathématiquement égale ou proportionnelle des notes; 2^o l'égalité du mouvement rythmique; 3^o la division du chant en phrases rythmiques ou stiques; 4^o l'agencement harmonieux de ces modulations.

Les théories de M. l'abbé Vos pourront paraître à première vue révolutionnaires : elles vont à l'encontre des idées reçues jusqu'ici. Nous ne croyons pourtant pas qu'il faille les condamner *a priori*; les systèmes préconisés par le P. Dechrevens et par M. Houdard ont fait jeter les hauts cris à leur apparition, ils furent traités de subversifs, et néanmoins ils ont fait école. Pour notre humble part, nous avouons que les arguments de notre auteur ont une certaine valeur d'argumentation et méritent d'être examinés à loisir. La théorie est neuve, nous le voulons bien, mais pourquoi n'aurait-elle pas un fond de vérité? Les arguments apportés sont solides, et nous estimons que, dans une question aussi importante, ils doivent avoir leur place dans la controverse.

Le Père Lhoumeau s'insurge à son tour contre les théories rythmiques de la nouvelle école de Solesmes. Cette protestation revêt un caractère tout spécial, du fait qu'un premier ouvrage de l'auteur, intitulé : *Rythme, exécution et accompagnement du chant grégorien*, a servi de base au système de Solesmes; mais ces principes ont été dénaturés au point que le P. Lhoumeau a jugé

utile de protester. Il vient de le faire dans ses *Etudes de chant grégorien*.

Avec un calme et une pondération dignes d'éloges, il s'élève contre l'interprétation de ses idées premières, interprétation fautive ou exagérée, dont les résultats ne concordent plus avec les intentions initiales du savant grégorianiste. Sans vouloir prendre position dans un débat aussi épineux, nous reconnaissons cependant que la liberté du rythme grégorien, que demande le P. Lhoumeau, est un idéal bien tentant; c'est en somme ce qui répond le mieux aux traditions. Quoi qu'il en soit, émettons le vœu que des querelles d'écoles ne viennent pas compromettre les résultats acquis et entrayer une restauration qui s'impose de plus en plus.

* * *

La collection des « *Maîtres de la musique* » vient de s'enrichir d'un nouveau volume, le *Mendelssohn* de M. Camille Bellaigue, l'éminent critique de la *Revue des Deux-Mondes*. Après nous avoir rappelé ce que Mendelssohn, enfant prodige, comblé de tous les dons et de tous les talents, dut à la vie intime dans une famille parfaite, M. Bellaigue le suit dans ses voyages, en Italie, en Suisse, en France, en Angleterre, et le ramène en Allemagne où il meurt trop jeune, mais après avoir créé à Leipzig ce grand mouvement musical qu'on y observe aujourd'hui encore.

Examinant, après la vie de Mendelssohn, son œuvre, M. Bellaigue en étudie d'abord « la forme ou la technique »; il nous fait voir ce que l'art classique a donné de plus élégant et de plus aisé; puis, dans ce musicien classique par la forme, l'auteur nous montre un musicien romantique par « le sentiment » et explique ainsi, avec une pénétrante sûreté d'analyse et un rare bonheur d'expression, ce génie délicat et complexe.

Un catalogue de l'œuvre de Mendelssohn, et des principaux ouvrages qui le concernent, complètent ce livre remarquable, publié par l'éditeur Alcan. Le *Mendelssohn* de M. Bellaigue ne manquera pas de rencontrer le même succès que les volumes qui l'ont précédé : le *Paestrina* de M. Michel Brenet, le *César Franck* du maître Vincent d'Indy, le *Bach* de M. Pirro, le *Beethoven* de M. Jean Chantavoine, succès constaté par l'unanimité de la presse, et consacré par un public chaque jour plus nombreux.

* * *

Parmi les nouveautés musicales du mois, notons : l'*Missa Secunda*, de M. Alph. Moortgal. Le jeune compositeur, maître de chapelle à Hal, débutait récemment par un *Tantum ergo* et une superbe *Missa prima*, que la critique a saluée avec éloges. La *Missa secunda* est écrite pour trois voix égales avec accompagnement d'orgue; nous n'avons pu personnellement nous

rendre compte des mérites des deux premières compositions : celle que nous venons de lire nous permet néanmoins d'augurer favorablement du talent de notre compatriote. Cette messe réunit à une certaine facilité d'interprétation une ampleur suffisante pour rehausser dignement les cérémonies liturgiques. Suivant les conseils de M. Edgar Tinel, l'auteur a eu surtout en vue nos *scholæ* de campagne, dont les moyens sont généralement restreints; son œuvre pourra facilement s'inscrire à leur répertoire;

2° Deux chœurs de M. L. De Vocht, *'t Avond* (paroles de Guido Gezelle), et *Lentezang* (paroles de Joseph Muls). Écrits pour quatre voix égales, ils sont de bonne facture et seront bien accueillis dans les cercles et patronages;

3° *Antwerpen boven!* paroles de R. Verhulst, musique de C. Lenaerts; — *La Goutte de Rosée*, paroles de J. Vuy, musique de Fr. Lenaerts. Deux jolies romances qui se recommandent par leurs qualités de simplicité et de belle tenue.

FR. DUFOUR.

Quelques vers

La littérature canadienne d'expression française semble devoir traverser une période de renouveau, et ce fait n'est pas pour nous déplaire. Au cours de diverses chroniques antérieures, nous avons parlé aux lecteurs du « Glaneur » de cette littérature spéciale : les œuvres de P. Le May, E. Gagnon, Ch. ab der Halden nous ont fourni l'occasion de curieuses investigations. Un nouvel ouvrage du dernier de ces auteurs vient d'enrichir encore cette bibliothèque canadienne, et M. Albert Lozeau y faisait paraître hier *l'Ame solitaire* (1), un joli recueil de vers.

M. Albert Lozeau est un jeune poète de Montréal. Rompant avec la tradition habituelle des écrivains canadiens, il ne s'est pas inspiré d'un sentiment exclusivement religieux et national. Pour juger sainement les vers qu'il écrivit pendant de dures années d'épreuves et de souffrances physiques, il faut se reporter à ses propres aveux :

« Je suis resté neuf ans les pieds à la même hauteur que la tête. Ça m'a enseigné l'humilité. J'ai rimé pour tuer le

(1) Paris, Daragon, Prix : 3 fr. 50.

temps, qui me tuait par revanche. C'est couché et très malade que j'ai appris l'existence de la plupart de vos grands maîtres, et que le mal de rimer m'a pris.

» Je dis le mal de rimer, mais pour moi c'était plutôt un bien, qui m'a, je le crois sincèrement, arraché au désespoir et à la mort. »

Ajoutons que sir Wilfrid Laurier, premier ministre du Canada, s'est intéressé personnellement à cette publication, qui est devenue comme un événement littéraire de l'autre côté de l'Atlantique, — car ces rêves et ces confidences d'une « Ame solitaire » marquent une orientation nouvelle de la jeune littérature canadienne française.

* * *

La Route au soleil (2), de M. Jean Martineau, est un recueil de pièces de valeur diverse, consacrées à trois sujets principaux : *Cariatides et images*, *Angoisses passionnées*, *Foies*. L'auteur n'est pas dépourvu de talent ; la plupart des pièces dénotent une grande facilité de composition, une facture très personnelle, un bon goût indiscutable. Les vers coulent d'abondance, joliment encadrés dans une langue harmonieuse. Quelques hiatus, l'un ou l'autre enjambement un peu dur auraient pu être évités ; mais ces petits défauts n'enlèvent rien à la valeur du volume.

* * *

M. L. Régnier nous mène *De rime en rime* (3) à travers une série de poèmes à l'aimée, de fleurs d'album, de mondanités; nous y retrouvons le charme captivant de Musset, un peu précieux parfois, mais enveloppé de tant de douceur, de tant de délicatesse, qu'on se sent ému dès les premiers vers. Le poète est visiblement inspiré par les radieuses splendeurs du ciel d'Hyères. Les rondels sont surtout intéressants dans leur gracilité menue. Souhaitons que M. Régnier ne s'arrête pas en si bonne route. FR. DUFOUR

(2) Roubaix, Le Beffroi. Prix : 3 fr. 50.

(3) Paris, Maison des Poètes. Prix : 3 francs.

LE GLANEUR

littéraire — musical — bibliographique

Abonnements : BELGIQUE, un an : 3 fr. — UNION POSTALE, un an : 5 fr.
UN NUMÉRO : 30 centimes.

| Prix des insertions | |
|---------------------|---------------------------------|
| | 12 insert. (1 an). 1 insertion. |
| 1 page | 200 francs — 40 francs |
| 1/2 » | 110 » — 25 » |
| 1/4 » | 60 » — 15 » |
| 1/8 » | 40 » — 8 » |

ENCARTAGES A FORFAIT

Offres et demandes de livres

PETITES ANNONCES DIVERSES

La petite ligne : 50 centimes.
Minimum : 1 franc par annonce.

Joindre, si possible, le montant en mandat ou timbres à l'ordre d'insertion.

Rentrée des Classes

1907-1908

Ce supplément est envoyé gratuitement aux libraires belges, aux membres du personnel enseignant et à toute autre personne qui en fait la demande.

Imprimerie-Librairie SPITAEELS-SCHUERMAN

RUE NEUVE, ALOST (*Maison fondée en 1819*).

Grammaire latine, par le P. J. JANSSENS, S. J., in-8° cart. 2 fr. 50

Abrégé de la Grammaire latine, par le R. P. J. JANSSENS, S. J., in-8° cart. 1.00

Ces grammaires latines sont adoptées par le Conseil de perfectionnement.

Cicéron, extraits de ses œuvres, coordonnés et annotés par le P. VANDESYPE, S. J., 3 vol. in-12, cart. :

Première partie pour la classe de 5^e . . . 1.00

Seconde » » 4^e . . . 1.25

Troisième » » 3^e . . . 1.30

Selecta poetica. — Extraits des poètes latins de second ordre, édition remaniée et annotée par le P. BRAET, S. J., 2 vol. in-12°, cart. :

Première partie pour les class. de 4^e et 3^e . . . 1.65

Seconde » » 2^e . . . 1.65

Lessons of english literature, bij J.-B. VAN DERKER, S. J., gros vol. in-12. cart. 3.00

Ouvrages du P. Ev. BAUWENS, S. J.

Grondregels der Nederlandsche spraakkunst, voor lager onderwijs en voorbereidende klassen, in-8°, linnen band 0.70

Beginselen der Nederlandsche spraakkunst, voor gestichten van middelbaar onderwijs, in-8°, linnen band 1.60

Éléments de la grammaire néerlandaise, à l'usage de l'enseignement moyen, in-8°, reliure en percaline 1.10

Adopté par le Conseil de perfectionnement.

Nederlandsche spraakkunst, voor de hogere klassen van middelbaar onderwijs, in-8°, linnen band 2.70

Door den Verbeteringsraad goedgekeurd.

Oefeningen op de Grondregels :

Eerste deeltje 0.24

Tweede » 0.50

Het derde deeltje zal eerlang verschijnen.

De Kindervriend, leesboek voor beginnelingen, twee deeltjes, gecart. :

Eerste deeltje 0.40

Tweede » 0.65

Zullen eerlang verschijnen : *Oefeningen op de Beginselen der Nederlandsche Spraakkunst.*

Librairie V^{ve} Ch. POUSSIEGUE

rue Cassette, 15, Paris (VI^e)

Alliance des Maisons d'Éducation Chrétienne

ENSEIGNEMENT RELIGIEUX MANUELS DE PRIÈRES, CANTIQUES

| |
|--|
| Vie de N.-S. Jésus-Christ. — PUISEUX. Broché 1 50 ; toile pl. 1 80 |
| Novum Testamentum. Broché 1 25 ; cart. 1 35 ; toile pl. 2 » |
| Les quatre Évangiles. — VERRET. Broché 3 » ; toile pl. 3 75 |
| Cours d'instruction religieuse. — CAULY Catéchisme expliqué. Broché. 3 » Toile pl. 3 60 |
| Histoire de la Religion et de l'Église. Broché 3 50 Toile pl. 4 25 |
| Recherche de la vraie religion. Broché. 2 75 Toile pl. 3 25 |
| Apologétique chrétienne. Broché. 2 75 Toile pl. 3 25 |
| Cantiques. — POIVET . . . Broché. 2 » Relié. 2 50 |
| Le conseiller de la jeunesse. Broché. 2 » |
| Eucologe romain à l'usage des colléges. En feuilles. Prix net 2 25 |
| Manuel de l'étudiant chrétien en vacances Broché. 1 » |
| Manuel de piété. — JANEL. Toile pl. 1 70 |
| Manuel des maisons d'éducation. . DUPANLOUP Broché. 1 50 |
| Manuel des petits séminaires. — DUPANLOUP Broché. 1 50 |
| Petit livre des congrégations de la S. Vierge. — BRUCKER. . . Broché. 1 50 |
| Office de la sainte Vierge. Toile pl. » 60 |

FRANÇAIS

| |
|---|
| Dictionnaire. — GUÉRIN et BOVIER-LAPIERRE. Edition pour la Belgique . . 2 75 |
| Grammaire française. — E. RAGON. Cours supérieur 2 » Cours moyen 1 20 Cours élémentaire, avec exercices . . » 80 Corrigés des exercices 1 25 Cours préparatoire avec exercices . . » 65 |

| |
|---|
| Exercices français. — E. RAGON. |
| Cours moyen. Elève 1 75 |
| — Maître 3 50 |
| Cours supérieur. Elève 1 75 |
| — Maître 4 » |
| Cahier de conjugaisons. — E. RAGON. » 20 |
| Analyse logique. — E. RAGON. Elève . » 60 Maître . 1 20 |
| Manuel d'histoire de la langue française. — FAVRE cart. 1 25 |
| Art du lecteur, du diseur, de l'orateur. — CASTELLAR. Illustré. 2 50 |
| Notions d'étymologie classique. 4 » |
| Boileau : Œuvres classiques 3 25 |
| — Œuvres 1 25 |
| — L'Art poétique. » 40 |
| Bossuet : Connaissance de Dieu 1 50 |
| — H're universelle (Les Empires). 1 » |
| — Oraisons funèbres 1 60 |
| — Sermons choisis 3 » |
| Buffon : Discours sur le style » 25 |
| — Extraits descriptifs 1 » |
| — Discours et vue générale 1 50 |
| Chateaubriand : Récits, scènes et paysages 1 25 |
| Chefs d'œuvre poétiq. du XVII^e siècle . 1 80 |
| Chroniqueurs du moyen-âge. 1 40 |
| Claude Bernard : Introduction à la médecine expérimentale 1 50 |
| Corneille : Théâtre choisi. — MARGIVAL. . Broché 3 » ; toile pl. 3 50 |
| — Le Cid. Cinna. Horace. Po-lyeucte. Chacun » 40 |
| — Le Menteur 1 » |
| — Nicomède » 75 |
| Descartes : Discours de la méthode . 1 » |
| Extraits de Voltaire et des principaux prosateurs du XVIII^e siècle. DIMIER 2 » |
| Fénelon : Dialogues des morts. 1 75 |
| — Fables et opuscules divers . . » 75 |
| — Lettre à l'Académie. » 80 |
| — Télémaque 1 50 |
| — Existence de Dieu 1 50 |
| La Bruyère. — Caractères 2 » |
| La Fontaine : Fables. — MEURISSE . 1 50 |
| — — A M D G 1 » |
| Leibniz : Nouveaux essais sur l'entendement humain. 1 » |
| — La monadologie » 80 |

| | |
|---|------------------------------|
| Lettres choisies : CHAUVIN. XVII ^e siècle. XVIII ^e siècle, 2 vol. Chacun : | |
| Broché 2 50 ; toile pl. | 3 » |
| Molière : Théâtre choisi. — BOUSQUET. | |
| Broché 3 » ; toile pl. | 3 50 |
| — L'Avare | » 75 |
| — Les Femmes savantes | » 75 |
| — Le Bourgeois gentilhomme | 1 » |
| — Le malade imaginaire | 1 » |
| — Tartufe | 1 » |
| — Le Misanthrope | » 40 |
| — Les Précieuses ridicules | » 80 |
| Montaigne : Extraits | 2 40 |
| Montesquieu : Grandeur et décadence des Romains | 1 25 |
| Moralistes français . XVII ^e , XVIII ^e et XIX ^e siècle | 1 75 |
| Morceaux choisis de poètes et de prosateurs français . — E. RAGON. | |
| — Cours élémentaire. XVII ^e à XIX ^e siècle. | 2 » |
| — Cours moyen. XVI ^e à XIX ^e siècle. | 3 » |
| — Cours supérieur. Des origines à nos jours. | 4 » |
| Pascal : Opuscules philosophiques. MARGIVAL | » 60 |
| — Pensées. — MARGIVAL. Broché | 3 25 |
| Cart. | 3 50 |
| — Pensées. — VIALARD. | 3 » |
| — Provinciales (I ^{re} , IV ^e , XIII ^e) | 1 50 |
| Portraits et Récits tirés des prosateurs du XVI ^e siècle | 2 50 |
| Racine : Théâtre choisi. — LE BIDOIS. | |
| Broché 3 » ; toile pl. | 3 50 |
| — Andromaque, Iphigénie, Les Plaideurs. Chacun. | » 75 |
| — Athalie, Britannicus, Esther. Chacun | » 40 |
| Recueil de poésies . — JOLEAUD | 1 » |
| Rousseau (J.-J.) : Morceaux choisis | 1 75 |
| — Lettres sur les spectacles | 1 25 |
| Sévigné (M^{me} de) : Lettres choisies. | 1 50 |
| Théâtre classique français (9 pièces). | 3 » |
| Voltaire : Charles XII | 1 75 |
| — Lettres choisies | 2 50 |
| — Siècle de Louis XIV | 2 50 |
| — Mérope | » 40 |
| Grammaire latine de Lhomond . — MAUNOURY OU MINGASSON. Chacun | 1 60 |
| Cahier de déclinaisons . — E. RAGON | » 20 |
| Cahier de conjugaisons . — E. RAGON. | » 20 |
| Exercices préparatoires au thème latin . — DANJOU | » 75 |
| Premiers exercices latins . — E. RAGON. Elève 1 75. — Maître, | 3 50 |
| Exercices latins sur la syntaxe . — E. RAGON. Elève, 2 ». — Maître, | 5 » |
| Petit élève de Lhomond | 1 75 |
| Disciple de Lhomond . — 1 ^{re} partie | 1 75 |
| — — 2 ^e partie | 1 50 |
| Notions d'accentuation latine . — E. RAGON | » 40 |
| Prosodie latine . — LE CHEVALIER. | » 75 |
| Prosodie latine . — LEJARD | 1 75 |
| Prosodie latine . — BAINVEL | 1 25 |
| Métrique latine . — BAINVEL | 2 25 |
| Exercices de versification . Elève | » 85 |
| Maître | 2 » |
| Méthode de version latine . — LE BIDOIS et PETIT. Elève, 2 50. — Maître | 2 » |
| Méthode de version latine des classes supérieures . — BAELEN | » 75 |
| Cent vingt versions latines . — E. RAGON | » 80. — Traduction |
| 1 50 | |
| Thèmes latins extraits des auteurs français . — MOUCHARD. Elève. Maître | |
| Cl. de 1 ^{re} et de 2 ^e | » 75 1 50 |
| Cl. de 3 ^e et de 4 ^e | » 75 1 50 |
| Cl. de 5 ^e et de 6 ^e | » 70 1 40 |
| Textes choisis de versions latines , séries A, B, C ; 6 ^e à rhétorique. Chaque classe de chaque série | » 40 |
| Traductions de ces versions . — Chaque classe de chaque série | » 60 |
| Anthologie des poètes latins . — LEBEL | 1 60 |
| Bible latine des étudiants | 3 » |
| César : De Bello Gallico. — A. BOUÉ | 1 75 |
| — — COLLENOT | 1 40 |
| Cicéron : De Amicitia | » 50 |
| — De Signis | » 50 |
| — Pro Archia. — E. RAGON | » 25 |
| — Catilinaires | » 75 |
| — Pro Murena | » 75 |
| Cicéron : Choix d'histoires et de lettres. PASSARD. 6 ^e 5 ^e 4 ^e | |
| Elève | » 60 ; 1 20 ; 1 75 |
| Maître | 2 » ; 4 » ; 5 50 |
| — Extraits des œuvres morales et philosophiques | 2 » |
| — Des traités de rhétorique | 2 » |
| — Des discours | 2 » |
| — Lettres choisies. | 1 60 |
| — Pro Milone | 0 40 |
| — De Senectute | 0 40 |
| — Somnium Scipionis | 0 30 |
| — De Suppliciis | 1 » |
| — Tusculanes. Livre I ^{er} | 0 60 |
| LATIN | |
| Petite grammaire latine . — E. RAGON. | 1 30 |
| Grammaire latine . — E. RAGON | 1 80 |

| | |
|--|------|
| Conciones. — VAUCHELLE | 2 25 |
| Cornelius Nepos. — PERRIN et RAGON | 1 10 |
| — avec thèmes d'imitation. | 1 60 |
| De viris illustribus Romæ | 1 25 |
| Epitome historiæ sacræ. — LIOMOND. | 0 75 |
| Flores Sanctorum. — LÉJARD : 1 ^{re} série | 1 50 |
| 2 ^e série | 1 75 |
| Heuzet : Selectæ. — APPERT et RAGON. | 1 75 |
| — — Edit. abrégée. — MARIN | 1 40 |
| Horace : Œuvres. — LECHATÉLIER | 2 » |
| — — H T | 2 » |
| Justin : Extraits | 1 40 |
| Lucrèce : Extraits. E. RAGON | 1 50 |
| — De la nature, livre V. — E. RAGON | 1 25 |
| Narrationes. — VAUCHELLE | 2 25 |
| Narrations choisies de Tite-Live et de quelques autres auteurs latins | 1 50 |
| Ovide : Choix de Métamorphoses. — LECHATÉLIER | 1 50 |
| — LEJARD | 1 25 |
| Pères de l'Eglise latine : Morceaux choisis. MONIER ; 5 ^e , 4 ^e , 3 ^e . Chacun | 2 » |
| Traduction pour la 4 ^e et la 3 ^e . Chacune. | 1 75 |
| Pères de l'Eglise latine. — GUILLAUME : | |
| 1 ^{re} livraison | 0 50 |
| Phèdre, avec lexique. — DEBRIE | 1 25 |
| — LEJARD | 0 80 |
| Plaute : L'Aululaire. | 0 80 |
| — Extraits | 2 » |
| Pline le Jeune : Lettres choisies | 1 50 |
| Quinte Curce : Hre d'Alexandre | 2 » |
| Salluste : Catilina et Jugurtha GUILLAUD. | 1 » |
| — — GUIBERT et BERNIER. | 1 40 |
| Selectæ breviarii lectiones. — 3 séries. Chacune | 0 30 |
| Sénèque : Ad Lucilium epistolæ morales | |
| I-XVI | 0 80 |
| — Extraits | 1 80 |
| Tacite : Agricolæ vita | 0 30 |
| — Agricolæ vita. — PETITMANGIN. » | 60 |
| — Annales, I et II | 1 » |
| — XIII | 0 60 |
| Tacite : Annales, XIV-XV | 0 90 |
| — Dialogue des orateurs. | 0 60 |
| — Germanie | 0 75 |
| — Histoire, I et II | 1 50 |
| Térence : Les Adelpes | 0 80 |
| Théâtre latin : Extraits. — PAUTIGNY | 1 50 |
| Tite-Live : Liv. XXI | 0 80 |
| — Liv. XXI-XXII | 1 40 |
| — Liv. XXIII à XXV | 1 80 |
| Virgile : Œuvres. — LECHATÉLIER | 2 25 |
| — — LEJARD | 3 » |

GREC

| | |
|--|------|
| Précis de grammaire grecque. — E. RAGON | 2 » |
| Grammaire grecque. — E. RAGON | 2 50 |
| Tableau des verbes irréguliers attiques. — E. RAGON | 0 25 |
| Premiers exercices grecs. — E. RAGON. Elève, 1 75. — Maître. | 3 25 |
| Thèmes grecs sur la syntaxe. — E. RAGON. Elève, 2 ». — Maître. | 3 75 |
| Chrestomathie. — E. RAGON. Elève, 2 ». — Maître. | 2 50 |
| 200 versions grecques. — E. RAGON. Elève, 2 ». — Maître. | 2 » |
| Cahier de déclinaisons. — E. RAGON. | 0 20 |
| Cahier de conjugaisons. — E. RAGON. | 0 20 |
| Anthologie. — MAUNOURY | 2 50 |
| Traduction | 0 60 |
| Chrestomathie. — MAUNOURY | 1 » |
| Traduction | 0 50 |
| Dictionnaire des racines grecques. | 0 90 |
| Textes choisis de versions grecques. 6 ^e à rhétorique. Chaque classe | 0 50 |
| Traductions de ces versions. Chaque classe | 0 60 |
| Quatre-vingts exercices grecs. — DANJOU | 0 50 |
| Aristophane : Extraits | 1 50 |
| Aristote : Ethique à Nicomaque, liv. X | 0 60 |
| — Poétique | 0 60 |
| — La Morale à Nicomaque, liv. VIII | 1 » |
| Basile (S.) : Homélie sur la lecture des auteurs profanes | 0 30 |
| Chrysostome (S. J.) Eloge de S. Babyllas | 0 30 |
| — Eloge des martyrs | 0 30 |
| — Homélie sur Eutrope | 0 35 |
| — Homélie sur Flavien | 0 40 |
| Démosthène : Discours de la couronne. — BOXLER | 1 25 |
| — Sept Philippiques. — E. RAGON | 1 25 |
| Epictète : Manuel | 1 » |
| Traduction | 1 » |
| Esop : Fables. — E. RAGON | 1 » |
| Traduction | 0 50 |
| Euripide : Alceste | 0 80 |
| — Iphigénie à Aulis | 0 80 |
| — Hécube | 1 » |
| — Hippolyte | 0 90 |
| — Iphigénie en Tauride | 1 25 |
| Grégoire de Nazianze (S.) : Eloge de Césaire | 0 50 |
| — Panégyrique des Machabées | 0 40 |
| Grégoire de Nysse (S.) : Eloge de S. Méléce | 0 35 |
| — Homélie contre les usuriers | 0 40 |
| Hérodote : Extraits | 1 » |

| | | |
|--|-------------------------|------|
| Homère : Iliade, chants I, VI, IX, XVIII. | Chacun . . . | 0 30 |
| — — chants X, XXII, XXIV. | Chacun . . . | 0 25 |
| Homère : Odyssée, chant Ier . . . | | 0 30 |
| — — chants II, IV, VI, XI, XII, XXII. Chacun. | | 0 25 |
| — Petite Odyssée. — E. RAGON . . . | | 2 » |
| Luc (S.) : Evangile | | 1 » |
| Lucien : Dialogues des morts. — E. RAGON | Traduction . . . | 1 » |
| — Le Songe ou le Coq. — E. RAGON | | 0 80 |
| Platon : Apologie de Socrate | | 0 60 |
| — Criton | | 0 50 |
| — Ménéxène. Ion. — BOUSQUET . . . | | 0 75 |
| — La République, livre VI | | 1 25 |
| — — livre VII | | 1 50 |
| — — livre VIII | | 1 40 |
| Plutarque : Alexandre. César. Cicéron. | Démosthène; Périclés. — | |
| | Chacun . . . | 1 » |
| — Extraits suivis des Vies parallèles. | | 1 60 |
| Sophocle : Antigone. | | 0 80 |
| — Œdipe Roi | | 0 80 |
| — Electre. Œdipe à Colone. Philoctète. — Chacun | | 1 » |
| — Electre. — BERTRAND | | 1 10 |
| Théocrite : Idylles et Morceaux choisis. | | 0 60 |
| Thucydide : Extraits | | 2 » |
| Xénophon : Anabase, livre Ier. — PERRIN | | 0 75 |
| — — livre Ier et II — | | 1 25 |
| — — les sept livres — | | 3 » |
| — Cyropédie. (Extraits.) | | 0 75 |
| — — Livre Ier | | 0 90 |
| — — Lives II, III, IV, V, VI, VII, VIII. Chacun | | 0 75 |
| — Economique I, IX, XI | | 0 80 |
| — — complet | | 1 50 |
| Xénophon : Entretiens de Socrate. — Livre Ier. — E. RAGON | | 0 75 |
| — — Les quatre livres | | 2 » |

**LITTÉRATURE
COMPOSITION ET STYLE**

| | | |
|---|-------|------|
| Méthode de dissertation littéraire. — | | |
| BAELEN | | 1 25 |
| Extraits du théâtre grec et latin. — | | |
| CHATELAIN | | 2 50 |
| Histoire de la littérature latine. — | | |
| MORLAIS. Broché, 2 50; toile pleine . . . | | 3 » |
| Histoire des littératures. (J.-M.-J.-A.) | | |
| Littératures anciennes. Broché. | | 4 » |
| | Cart. | 4 25 |
| Littérature française Broché. | | 4 » |
| | Cart. | 4 25 |

| | | |
|---|-------------------------------|------|
| Histoire de la littérature française. | | |
| — A. MOUCHARD. Broché, 3 50; toile. . . | | 4 » |
| Histoire des littératures en tableaux synoptiques. — Grecque | | 2 » |
| | Latine | 2 50 |
| Cours de littérature. — VINCENT. 2 vol. | | |
| Broché, 1 75 et 2 »; toile pl. 2 25 et . . . | | 2 50 |
| Principes de rhétorique | | 1 25 |
| Narrations françaises. — BUJADOUX et | | |
| BENNE. Elève, 0 40; Maître | | 1 75 |
| La composition française. — VERRRET. . . | | 2 50 |
| Compositions françaises. — DELMONT. . . | | 4 50 |
| — — MORIGNY. | | |
| | Elève : 0 50; Maître. | 2 » |
| Les auteurs du baccalauréat. — MOUCHARD et BLANCHET. | | |
| Latins, 1 vol. Broché 2 50; toile pl. . . | | 3 » |
| Grecs, 1 vol. Broché 2 50; toile pl. . . | | 3 » |
| Français, 2 vol. Broché 7 »; toile pl. . . | | 8 » |

HISTOIRE

| | | |
|--|------------------|-------------|
| Histoire de France. — GAGNOL : Trois cours | 1 50, 2 25, 3 25 | |
| Cours d'histoire. — GAGNOL. <i>Programme de 1890.</i> Edition complète avec gravures et cartes en couleurs. | | |
| Histoire ancienne | | 3 » |
| Histoire de la Grèce ancienne | | 3 » |
| Histoire romaine | | 4 » |
| Histoire de 395 à 1270 | | 4 50 |
| Histoire de 1270 à 1610 | | 4 75 |
| Histoire de 1610 à 1789 | | 4 75 |
| France et Europe, 1789 à 1875. — J. UNY. | | 5 25 |
| Cours d'histoire. — GAGNOL. <i>Programme de 1890.</i> Edition abrégée. | | |
| | sans cartes | avec cartes |
| Histoire ancienne | 1 25 | 1 45 |
| Histoire de la Grèce | 1 50 | 1 80 |
| Histoire romaine | 2 00 | 2 30 |
| Histoire de 1270 à 1610 | 3 50 | 4 00 |
| France et Europe 1789-1875. (J. Uny) | 4 00 | 4 50 |
| Cours pour les jeunes filles. — GAGNOL. | | |
| Histoire ancienne | 1 25 | 1 45 |
| Histoire de la Grèce | 1 50 | 1 80 |
| Histoire romaine | 2 00 | 2 30 |
| Histoire de 395 à 1453 | 3 75 | 4 25 |
| Histoire de 1453 à 1789 | 4 » | 4 50 |
| Histoire contemporaine — | | |
| J. UNY | 4 » | 4 50 |

Cours abrégé pour les jeunes filles.

- GAGNOL, avec cartes.
- Histoire ancienne, grecque et romaine . . . 2 50
- Le moyen âge 3 »
- Les temps modernes (1453-1789) . . . 3 25
- L'Époque contemporaine (1789 à nos jours,
— J. UNY 3 25

Nouveau cours d'histoire. — GAGNOL
et AIMOND. *Programme de 1902*, avec
gravures et cartes.

- L'ANTIQUITÉ (sixième A et B) 2 50
- Moyen âge et commencements des temps
modernes (cinquième A et B) 3 »
- Les temps modernes (quatrième A et B) . 3 25
- L'Époque contemporaine (troisième A
et B) 3 25
- Histoire ancienne (seconde A et B) . . . 3 »
- Histoire moderne du Xe siècle à 1715
(seconde A, B, C, D) 4 »
- Histoire romaine (seconde A et B) . . . 3 50
- Histoire moderne (1715-1815) (seconde A,
B, C, D). 4 25
- L'Époque contemporaine (philosophie et
mathématiques). 4 50

Tableaux synoptiques d'histoire. —
GRISAUD : 6 fascicules. Prix divers.

- Histoire ecclésiastique.** — A. M. D. G. » 40
MAUNOURY 1 25
- Histoire sainte.** — A. M. D. G. . . » 40
— COURVAL, sans cartes . . » 75
— — avec cartes. 1 »

Histoire sainte et histoire de l'Église
— MENUGE. 2 vol.

- Chacun : Broché 2 50 ; cart. 2 75
- Histoire ancienne.** — COURVAL . . . 1 75
- Histoire romaine.** — COURVAL 2 »
- Histoire du moyen âge.** — COURVAL . . 3 »
- Histoire moderne.** — COURVAL 2 vol. . 5 »
- Histoire de France.** — COURVAL 2 vol. 5 »
- Petite histoire de France.** — COUR-
VAL, sans cartes » 75 ; avec cartes. . 1 »
- Histoire contemporaine.** — COURVAL
et DUBOIS 2 50
- Abrégé de mythologie.** — A. M. D. G. » 15

GÉOGRAPHIE

- Cours de géographie.** — J. DUPONT :
- 3 atlas avec texte . . . 1 » 1 80 et 4 25
 - Géographie générale et Amérique . . . 3 »
 - Asie, Afrique, Océanie 2 »
 - Géographie du premier cycle (classes
de 6^e, 5^e, 4^e et 3^e). *Programme de 1902.* 6 »
 - Classe de 6^e seule 1 40
 - 5^e — 1 40
 - 4^e — 1 75
 - 3^e — 2 20

- Géographie générale (seconde A, B, C, D) 3 50
- France (première A, B, C, D) 3 »
- Principales puissances (philosophie et
mathématiques) 2 75
- Précis de géographie ancienne**
J. DUPONT 0 75
- Petit atlas historique** 2 »

PHILOSOPHIE

- Cours de philosophie.** — DURAND :
- Psychologie. Broché 3 50 toile pl. . 4 25
 - Logique, morale, métaphysique.
Broché 4 » ; toile pl. 4 75
 - Histoire de la philosophie.** — DURAND.
Broché 3 » ; toile pl. 3 75
 - Éléments de philosophie.** — LEROUX. 3 »
 - Philosophie scientifique et morale.** —
DURAND 3 50
 - Memento de la dissertation philoso-
phique.** — GOURAUD. 2 50
 - Morale sociale (3^e).** — VERRET . . . 1 60
 - Morale personnelle (4^e).** — VERRET . 1 60
 - La morale pratique.** — DRIOUX. Cart. 2 25
 - Notions de psychologie pour les jeunes
filles.** — SALEMBIER. Cart. 2 25
 - Leçons de philosophie pour les Cours
primaires supérieurs** — J. M. J. A. . . 2 25
 - Traité de morale.** — AUDLEY 1 50

**SCIENCES MATHÉMATIQUES
PHYSIQUES
ET NATURELLES**

- Arithmétique à l'usage des classes
de lettres.** — CHAILAN :
- Arithmétique pratique 1 40
 - théorique 1 25
 - Arithmétique.** — DESAUNEY 1 75
 - PARINET 2 »
 - Exercices et problèmes.** — GERMAIN. 2 00
Maitre 3 »
 - Système métrique.** — CHAILAN . . . » 30
— DE CASAMAJOR 1 »
 - Géométrie à l'usage des classes de
lettres.** — CHAILAN 1 50 ; toile pl. 2 »

| | | |
|---|--|------|
| Versions et lectures anglaises. — VAN | Abrégé de pédagogie. — VÉRIN | 1 25 |
| WEDDINGEN : 3 séries : 1 » , 2 » et 2 » | Bibliothèque religieuse de l'étudiant » | 30 |
| Fables de La Fontaine en français, | Causeries pédagogiques. — BAINVEL. 3 | 50 |
| allemand et anglais | Du choix d'une carrière indépendante. | |
| | — BETTENCOURT | 3 » |
| Byron : Childe Harold's pilgrimage | Des moyens de développer par l'édu- | |
| Day : Sandfort and Merton | cation la dignité et la fermeté du | |
| Dickens : A Christmas carol | caractère. — GINON | 1 25 |
| Edgeworth : (Miss) Contes choisis | Des vocations sacerdotales et relig. | |
| — Old Poz | dans les collèges. — DELBREL | 1 50 |
| Eliot : Silas Marner | Directoire des curés et vicaires. | » 30 |
| Goldsmith : The traveller. The deserted | Directoire des maîtres | » 30 |
| village | Directoire des surveillants | » 30 |
| — The deserted village | Directoire des élèves | » 60 |
| — The vicar of Wakefield | Educateur apôtre. — J. GUIBERT. | 2 00 |
| Irwing (W.) : The sketch book | Culture de la vocation. — J. GUIBERT. 1 | 50 |
| Lamb : Contes tirés de Shakespeare | Direction spirituelle. — J. GUIBERT. 0 | 30 |
| Macaulay : Histoire d'Angleterre. Mor- | Conseils sur la vocation. — J. GUIBERT. » | 60 |
| ceaux choisis. | Recrutement des instituteurs et | |
| Milton : Le Paradis perdu, livres I et II » | institutrices libres. — GUIBERT | » 30 |
| Ouida : A Dog of Flanders | La discipline dans les écoles secon- | |
| Pope : Essai sur la critique | daires libres : Manuel du surveillant. | |
| Shakespeare : Jules César | BARBIER | 2 » |
| — Macbeth | L'éducation de la jeunesse par le | |
| — Coriolan | prêtre. — LAMBERT | 2 » |
| — Richard III | Lettres et opuscules pédagogiques. 2 | 25 |
| Tennyson : Enoch Arden | L'initiative au collège. — BARBIER. 0 | 60 |
| W. Scott : Tales of a grand father : | L'instruction religieuse au collège : | |
| Extraits | Question de la vocation. — DELBREL. 1 | 50 |
| | Pages amies : Aux collégiens et à leurs | |
| | maîtres. — SUAU | 1 50 |
| | Principes d'éducation et d'enseigne- | |
| | ment | 1 75 |
| | L'État et ses rivaux dans l'enseigne- | |
| | ment. — BURNICHON | 3 50 |

PÉDAGOGIE

Allocutions de collège : Mon crime. —
 BARBIER 3 50

Le catalogue complet de la librairie V^{re} Ch. POUSSIELGUE est adressé franco.

Librairie AUBANEL FRÈRES, Editeurs, Avignon (France)

BIBLIOTHÈQUE AUBANEL FRÈRES

JOEL DE LYRIS

LE GOUT EN LITTÉRATURE

Un beau volume in-8° couronne de 226 pages
Couverture illustrée par Paul AVRIL.

Broché 3 » Reliure percaline, tranche rouge 4 »

La littérature pure tient une bonne place parmi les dernières nouveautés, parmi lesquelles je recommande de suite le petit volume de Joël de Lyriss, *Le Goût en Littérature* (Bibliothèque Aubanel frères, Avignon). L'auteur expose très agréablement l'utilité, les avantages, la nature même et les objets du goût littéraire. Après avoir donné les règles générales du goût, il signale les ouvrages qu'il faut lire et la gymnastique intellectuelle à laquelle il faut se livrer pour en tirer profit.

(*Le Canada*, 12 avril 1905).

JOEL DE LYRIS

Le Choix d'une Bibliothèque

Guide de la Lecture

Un beau volume in-8° couronne de 204 pages

Broché 3 » Reliure percaline, tranche rouge 4 »

Il y a quelques mois, nous avons présenté à nos lecteurs un premier ouvrage de Joël de Lyriss : *Le Goût en littérature*. Un second travail paraît aujourd'hui, qui s'occupe du choix d'une bibliothèque.

Qu'on ne s'attende pas à trouver ici une nomenclature ou un catalogue raisonné d'ouvrages recommandables. Non ; l'auteur se contente d'établir ce que doit être une bibliothèque aux différents stades de la vie : l'enfant, l'adolescent, la femme, le professionnel. Pour chaque âge, pour chaque état, il indique les réflexions qui doivent présider aux choix des livres.

Une seconde partie, ce n'est pas la moins intéressante, nous dit pourquoi et comment on doit lire. Il y a beaucoup à retenir dans ces considérations finement exposées : aussi, recommandons-nous spécialement, et avec insistance, ces pages à l'attention de tous nos lecteurs. (*Le Glaneur*, juin 1906.)

PAUL COMBES

LE PROBLÈME DU BONHEUR

Un beau volume in-8° couronne de 208 pages

Broché 3 fr. Reliure percaline, tranche rouge 4 fr.

Voilà un bon livre, que tout le monde lira avec fruit. Quelle question plus intéressante pour l'humanité que celle du bonheur ?

Il ne s'agit pas ici de subtilités stoïciennes inaccessibles à la majorité des hommes. C'est la vie de chaque jour, avec ses biens et ses maux inévitables, que l'auteur déclare très bien acceptable si l'on sait s'y conduire. Et il en donne le moyen. (*Semaine Religieuse de Belley*, 10 nov. 1906.)

Vient de paraître

PAUL COMBES

Les Quatre Livres de la Femme

I

LE LIVRE DE L'ÉPOUSE

Un beau volume in-8° de 208 pages

Broché 3 fr. Reliure percaline, tranche rouge 4 fr.

Le Livre de l'Épouse est un livre éminemment utile. Il parle, aux femmes et aux jeunes filles, un langage que toutes comprendront, parce qu'il soulève justement les problèmes qu'elles ont le plus à cœur à résoudre, et les entretient de sentiments qui leur sont habituels, mais dans lesquels elles ne voient pas très clair.

Or, ce livre est fait de lumière, de vie pratique, de sagesse.

(*Semaine Religieuse de Rennes*, 6 avril 1907.)

PAUL COMBES

Les Quatre Livres de la Femme

II

LE LIVRE DE LA MAÎTRESSE DE MAISON

Un beau volume in-8° couronne

Broché 3 fr. Reliure percaline, tranche rouge 4 fr.

H. WELTER, Editeur, rue Bernard-Palissy, 4, Paris

Vient de paraître

Indispensable aux
Libraires, aux Bi-
bliothèques et aux
Amateurs de livres

GUIDE BIBLIOGRAPHIQUE
DE LA
LITTÉRATURE FRANÇAISE

De 1800 à 1906

PAR

HUGO P. THIEME

Professeur adjoint de français à l'Université du Michigan

Prosateurs, Poètes, Auteurs Dramatiques et Critiques

AVEC INDICATION

- 1° POUR CHAQUE AUTEUR, DU LIEU ET DE L'ANNÉE DE SA NAISSANCE ET, S'IL Y A LIEU, DE SA MORT ;
2° POUR CHAQUE OUVRAGE, DE SON ÉDITEUR ET DE LA DATE DE SA PREMIÈRE ÉDITION ;
3° A LA SUITE DE CHAQUE AUTEUR, DES BIOGRAPHIES, DES RÉFÉRENCES ET DES CRITIQUES LITTÉRAIRES PARUES SOIT SOUS FORME DE LIVRE, SOIT DANS LES REVUES ET JOURNAUX, TANT DE FRANCE QU'À L'ÉTRANGER.

On trouvera en tête du volume : 1° l'index des noms d'auteur ; 2° l'explication de l'abréviation des titres de journaux ; 3° la clef des abréviations adoptées pour les noms des éditeurs ; 4° des tables statistiques de la production littéraire, par provinces ; 5° la liste, année par année, des auteurs morts depuis 1800.

Un beau volume grand in-8 de xxiv-512 pages à 2 colonnes

CONTIENT PRÈS DE CINQUANTE MILLE TITRES

| | | |
|--|-----------|--|
| Prix broché | 25 fr. 00 | } Remise 20 % Le port (1 fr. 10) en sus. |
| — relié en toile pleine | 27 fr. 50 | |
| — sur papier de Hollande, broché | 50 fr. 00 | |

Les exemplaires commandés et payés d'avance, avant la fin de septembre, seront livrés avec 20 %, la reliure étant comptée 2 fr. 50 net.

Prix nets, donc, jusqu'au 30 sept. : 20 fr., 22 fr. 50 et 40 fr., plus 1 fr. 10 de port.

Mais ces conditions cesseront rigoureusement d'être accordées passé le jour dit.

Les exemplaires déjà souscrits ont tous été livrés.

Pour jouir de la remise, un mandat-poste doit être ajouté à la commande. Nous ne débitons pas en compte.

Maison de l'Union

IMPRIMERIE — LIBRAIRIE — ÉDITION — PUBLICITÉ
23, rue Antoine Dansaert, BRUXELLES

NOUVELLES PUBLICATIONS

2. — Philosophie, morale

| | |
|--|------|
| BOCQUILLON (Emile). — <i>Pour la patrie.</i> | 4.00 |
| DE COURONNEL (R.). — <i>La liberté individuelle.</i> | 3.00 |
| DOUMER (Paul). — <i>Livre de mes fils</i> | 3.00 |
| FLAVIGNY (C ^{ss} e de). — <i>Françaises selon l'Évangile.</i> | 0.50 |
| POIRSON (J.-B.). — <i>Découverte de l'âme en soi-même.</i> | 3.50 |
| RENAULT (J.). — <i>Éducation morale.</i> | 1.00 |

3. — Religion

| | |
|---|------|
| LANIER (Pierre). — <i>L'Évangile.</i> | 3.50 |
| RONDET (V.). — <i>La Religion.</i> | 5.00 |

4. — Économie politique

| | |
|--|-------|
| <i>Annuaire des fonds d'États.</i> | 12.00 |
| BÉRARD (Victor). — <i>La France et Guillaume II.</i> | 3.50 |
| FAVRE (Jean). — <i>Les banques au Mexique.</i> | 2.50 |
| GRENET (Paul). — <i>La Belgique agricole, commerciale, industrielle.</i> | 8.00 |
| ILBERT (C.). — <i>The government of India.</i> | 13.50 |
| MARTEL (Félix). — <i>Économie politique.</i> | 3.25 |
| PENSA (H.). — <i>L'avenir de la Tunisie.</i> | 6.00 |
| TRAGIN (Georges). — <i>Les idées à propager.</i> | 1.50 |

7. — Enseignement

| | |
|---|------|
| GUILLAUME. — <i>Que voulons-nous ?</i> | 0.50 |
| ROBIDA (A.). — <i>Les escoliers du temps jadis.</i> | 1.50 |
| VERAX (Ch.). — <i>Vocabulaire français-espéranto.</i> | 0.75 |
| VUIBERT (H.). — <i>Annuaire de la jeunesse.</i> | 3.50 |

8. — Sciences naturelles

| | |
|--|------|
| BONNIER (G.). — <i>Le monde végétal.</i> | 3.50 |
| COLOMB (G.). — <i>Sciences naturelles.</i> | 5.50 |

9. — Sciences appliquées

| | |
|---|-------|
| BLANCARNOUX (Paul). — <i>Initiations automobiles.</i> | 1.50 |
| BOMMIER. — <i>Le chauffeur à l'atelier.</i> | 6.50 |
| — <i>Hygiène du chauffeur.</i> | 6.00 |
| CUNISSET-CARNOT. — <i>La vie à la campagne.</i> | 4.00 |
| DEBAUVE (A.). — <i>Construction et entretien des routes et chemins.</i> | 18.00 |
| DE LAMARCHE (C.). — <i>Le petit domaine.</i> | 1.00 |
| FRICTSCH (J.). — <i>Préparation des conserves ménagères.</i> | 3.50 |
| GUERMONPREZ (Fr.). — <i>Gymnastique respiratoire.</i> | 5.00 |
| TRANCHANT (L.). — <i>Les positives pour projections.</i> | 0.60 |
| WEILL (J.). — <i>Hygiène.</i> | 3.50 |

10. — Beaux-arts

| | |
|---|-------|
| BELLAIGUE (C.). — <i>Etudes musicales.</i> | 3.50 |
| LHOUMEAU (A.). — <i>Etudes de chant grégorien.</i> | 2.00 |
| NIEWENGLOWSKI (G.). — <i>La photographie artistique.</i> | 0.60 |
| QUENTIN (H.). — <i>Comment on obtient une photographie en couleurs.</i> | 0.75 |
| VOS (J.). <i>Le rythme du chant grégorien.</i> | 10.00 |

11. — Littérature

| | |
|---|------|
| AMADE (Jean). — <i>Etudes de littérature méridionale.</i> | 3.50 |
| BAZIN (René). — <i>Pages choisies.</i> | 3.50 |
| BOUCHOR (M.). — <i>Théâtre pour jeunes filles.</i> | 3.50 |
| GUÉCHOT (M.). — <i>Théâtre de famille.</i> | 1.50 |
| HALDEN (Ch. ab der). — <i>Nouvelles études de littérature canadienne française.</i> | 4.00 |
| LOZEAU (Albert). — <i>L'âme solitaire, vers.</i> | 3.50 |
| MARTINEAU (Jean). — <i>La route au soleil, vers.</i> | 3.50 |
| REGNIER (L.-L.). — <i>De rime en rime, vers.</i> | 3.00 |
| RONDET (V.). — <i>Notre-Dame des Arts.</i> | 1.00 |

12. — Romans

| | |
|--|------|
| ABOUT (Edm.). — <i>Le roi des montagnes.</i> | 2.60 |
| ACHLEITNER (A.). — <i>Jérusalem.</i> | 3.50 |
| AIGUEPERSE (M.). — <i>Mona.</i> | 3.50 |
| BARRACAND (Léon). — <i>Le cheval blanc.</i> | 3.50 |
| BOÜARD (br de). — <i>Frère Ange.</i> | 3.35 |
| D'AVELINE (Guy). — <i>Le secret du Rocamadour.</i> | 3.50 |
| DAVIGNON (Henri). — <i>Croquis de jeunes filles.</i> | 3.50 |

| | |
|--|------|
| DE BUXY (B.). — <i>Monsieur le Maître du Chatelmont.</i> | 3.00 |
| DE LIAS (Jeanne). — <i>Le trésor de Rochemonde.</i> | 3.00 |
| DICKENS (Ch.). — <i>David Copperfield.</i> | 2.60 |
| DIEMER (Marie). — <i>Maitre Fosias.</i> | 3.50 |
| FROMENTIN (Eug.). — <i>Dominique.</i> | 3.50 |
| GOLESCO (Hélène de). — <i>Histoire d'Edmée.</i> | 3.50 |
| — <i>Un dévouement sublime.</i> | 2.00 |
| LEFEBVRE (LOUIS). — <i>L'île héroïque.</i> | 3.50 |
| MARTIN (R.). — <i>Berlin-Bagdad.</i> | 3.50 |
| MAYGRIER (R.). — <i>Rédemption.</i> | 3.50 |
| THIÉRY (Jean). — <i>Choc en retour.</i> | 2.00 |

13. — Histoire = Biographie

| | |
|--|------|
| BASCHET (G.). — <i>Un Louis XVII colonial.</i> | 1.00 |
| BELLAIGUE (C.). — <i>Mendelssohn.</i> | 3.50 |
| BIRÉ (Edmond). — <i>Ecrivains et soldats.</i> | 6.00 |
| DACIER (Henriette). — <i>Saint Jean Chrysostôme.</i> | 3.50 |
| DAËLLI (Louis). — <i>Pie X.</i> | 1.00 |
| GRUAU. — <i>Le duc de Normandie.</i> | 2.50 |
| HARDIJ DE PÉRINI. — <i>Turenne et Condé.</i> | 3.50 |
| LAUDET (F.). — <i>Souvenirs d'hier.</i> | 3.50 |
| SÉCHÉ (A.). — <i>André Chenier.</i> | 1.00 |
| — <i>Henri Heine.</i> | 1.00 |
| — <i>P.-J. de Béranger.</i> | 1.00 |

14. — Géographie, Voyages

| | |
|--|-------|
| GIROD (L.). — <i>Dix ans de Haut-Tonkin.</i> | 2.00 |
| SABRY (M.). — <i>L'Egypte.</i> | 3.00 |
| VERNE (Claude). — <i>A travers le monde.</i> | 10.00 |

15. — Divers

| | |
|---|------|
| GÉRAUD (M.). — <i>Traité pratique d'hypnotisme.</i> | 3.50 |
|---|------|

ENSEIGNEMENT

| | | | |
|--|-------|--|-------|
| ALBALAT (Ant.). — L'art d'écrire | 3.50 | DE PRATERE (Fl.). — Histoire ro- | |
| ALBRAND. — La fleur | 5.50 | maine | 2.00 |
| ANDRADE (Jules). — Leçons de mé- | | DEVIVIER (W.). — Cours d'apolo- | |
| canique physique | 10.00 | gétique | 2.50 |
| BAELDE. — Les classiques chrétiens | 0.50 | DOMET DE VORGES. — Métaphysi- | |
| BALAU (S.). — Histoire de Belgique | 3.00 | que | 10.00 |
| BATIFFOL (P.). — La littérature | | DU BERRY (M.). — La dentelle | 3.50 |
| grecque | 3.50 | DUCHESNE (N.). — La plante | 3.00 |
| BENTEIN (Em.). — Accentuation, | | DUMAS (L.). — Aide-mémoire de | |
| prosodie et métrique latines | 0.90 | chimie | 1.25 |
| BESSON (Paul). — Le radium | 2.75 | DUVAL (R.). — La littérature syria- | |
| BLAIZE (Jean). — L'art de dire | 3.50 | que | 3.50 |
| BLAIZE (Jean). — Récits à dire | 4.00 | ESPINASSE (H.). — Calendrier agri- | |
| BLONDIOT (R.). — Rayons « N » | 2.00 | cole | 1.00 |
| BONNEMAIN. — Pages choisies | | FABRE (J.). — La terre. | 2.00 |
| d'André Theuriet | 3.50 | FABRY (Ch.). — Leçons d'acousti- | |
| BONNIER (G.). — Cinq leçons de | | que | 7.50 |
| paléontologie | 0.75 | FLEURY (A.). — Les plantes bien- | |
| CANAT (R.). — La littérature fran- | | faisantes | 4.00 |
| çaise par les textes | 3.50 | FOURREY (E.). — Curiosités géo- | |
| CASTELLAR (M.). — L'art du lec- | | métriques | 3.50 |
| teur | 2.50 | FOURREY (E.). — Récréations arith- | |
| CAUSTIER (E.). — L'homme et les | | métiques | 3.50 |
| animaux | 2.25 | GAUBE (J.). — Cours de minéralo- | |
| CHAPEAUX (M.). — Sciences natu- | | gie | 4.00 |
| relles | 2.00 | GILIS (H.). — La tenue des livres | 2.75 |
| COMMELIN (P.). — Nouvelle my- | | GOFFART (F.). — Géographie du | |
| thologie | 3.50 | Congo | 3.50 |
| CORDONNIER (A.). — Le chrysan- | | GRIFFON (E.). — Le jardin potager | 2.50 |
| thème | 0.75 | GUILLEMIN (A.). — Les chemins de | |
| COUPIN (H.). — La vie curieuse | | fer | 2.25 |
| des bêtes | 1.50 | GUYETTANT (C.). — Memento bo- | |
| COUPIN (H.). — Les récréations | | tanique | 5.00 |
| botaniques | 2.00 | HALDEN (Ch.). — Etudes de litté- | |
| COUPIN (H.). — Singes et singeries | 2.00 | rature canadienne | 4.00 |
| DE BRÉVANS (A.). — La migration | | HERVÉ-BAZIN. — Economie politi- | |
| des oiseaux | 2.25 | que | 3.50 |
| DE BRIEUVRES (M.). — La broderie | 2.00 | HILLAIRE (A.). — La religion dé- | |
| DEBUCHY (P.). — Composition lit- | | montrée | 3.00 |
| téraire | 1.75 | HUE (A.). — Les premiers pas à | |
| DE DILLMONT (Th.). — Ouvrages | | l'école | 4.00 |
| de dames | 3.75 | ICHES (L.). — L'abeille domestique | 3.00 |
| DEHERRYPON (M.). — Les merveil- | | JACQUEMIN (G.). — La cidrerie mo- | |
| les de la chimie. | 2.25 | derne | 10.00 |
| DE PRATERE (Fl.). — Histoire mo- | | JACQUEMIN (G.). — La vinification | |
| derne | 3.00 | moderne | 15.00 |

| | | | |
|--|-------|--|------|
| JANET (P.). — Electricité industrielle | 6.00 | NORMAND (Ch.). — Cours d'histoire | 4.00 |
| JOIRE (P.). — Manuel d'hygiène | 1.50 | OUVRAY (E.). — Manuel d'arbori- | 2.50 |
| KAUFFMANN (N.). — Philosophie | | culture fruitière. | 1.25 |
| naturelle | 2.50 | PAGÈS (M.). — Chimie | 3.50 |
| LANGLEBERT (J.). — Chimie. | 4.00 | PÉRIN (Ch.). — Economie politique | 6.00 |
| LANGLEBERT (J.). — Physique | 4.00 | ROD (Ed.). — Morceaux choisis de | |
| LAPORTE (L.). — Traité de littéra- | | littératures étrangères | 3.50 |
| ture | 3.00 | SEPET (M.). — Les maîtres de la | |
| LEFEBVRE (B.). — Cours d'algèbre | | poésie française. | 3.00 |
| élémentaire | 5.00 | SOIANET (A.). — Chimie agricole. | 2.00 |
| LEFEBVRE (B.). — Cours développé | | SOULIER (A.). — Traité de galva- | |
| d'algèbre | 10.00 | noplastie | 3.50 |
| MARÉCHAL (C.). — Le sucre. | 2.50 | TAHON (V.). — La métallurgie | 1.00 |
| MARION (E.). — L'optique | 1.00 | TERNANT (A.). — Les télégraphes. | 4.00 |
| MARILLYS (P.). — Les papillons | 3.50 | TEXTE (J.). — Etudes de littérature | |
| MERCIER (N.). — Guide complet | | européenne | 1.00 |
| d'apiculture | 2.50 | TISSANDIER (G.). — L'eau | 3.50 |
| MONTESUS. — Le radium | 0.60 | VERDUNOY. — Les auteurs français | |
| MOREAU. — Leçons d'agriculture. | 2.50 | VEREST (J.). — La question des | 3.50 |
| MOREL (Ch.). — Manuel de tech- | | humanités. | 6.00 |
| nique microscopique. | 3.00 | ZOLLA (D.). — Dictionnaire d'agri- | |
| NAVET (N.). — Manuel de sciences | | culture | |
| naturelles | 2.50 | | |

SIXIÈME ANNÉE

LE GLANEUR

SIXIÈME ANNÉE

Bulletin bibliographique raisonné

Organe officiel de la « Maison de l'Union »

Abonnements : Belgique, 3 fr. — Etranger, 5 fr. Le n° 30 cent.

Jacques ANDRÉE

Œuvres poétiques

| | |
|---|------|
| <i>Pièces à dire.</i> 1 ^{re} série | 1.00 |
| — 2 ^e série | 0.90 |
| — 3 ^e série | 0.90 |
| — 4 ^e série | 1.00 |
| — 5 ^e série | 1.00 |
| — 6 ^e série | 1.75 |
| — 7 ^e série | 1.25 |
| <i>Ame de Flamand</i> , drame | 2.25 |
| <i>Un testament original</i> , comédie | 3.75 |
| <i>A trompeur, trompeur et demi</i> | 1.75 |
| <i>Deux dialogues mondains</i> | 0.75 |
| <i>Le mariage de Colombine</i> | 0.75 |
| <i>Un souvenir à Vieux temps</i> | 0.60 |
| <i>Cœur de femme</i> | 0.60 |
| <i>Monsieur Paul et mademoiselle</i> | |
| <i>Lucette</i> , roman (en prose). | 2.25 |

Madeleine LÉPINE

Œuvres poétiques

| | |
|-------------------------------------|------|
| <i>Abélard</i> | 2.00 |
| <i>Azraël</i> | 2.00 |
| <i>Ceux que j'aime</i> | 2.00 |
| <i>Escarmouches</i> | 3.00 |
| <i>Gilbert</i> | 2.00 |
| <i>Jeanne Darc</i> | 3.00 |
| <i>La bien-aimée</i> | 3.00 |
| <i>Le jour prédit</i> | 2.00 |
| <i>Le pardon</i> | 1.00 |
| <i>Le voile de flamme</i> | 3.00 |
| <i>L'ombre étoilée</i> | 3.00 |
| <i>Poèmes badins</i> | 1.00 |
| <i>Récits d'Orient</i> | 3.00 |
| <i>Rosemonde</i> | 2.00 |

BEAUX-ARTS

LES MAITRES DE LA MUSIQUE

Chaque volume in-8° de 250 pages :
3 fr. 50

Palestrina, par MICHEL BRENET.
César Franck, par VINCENT D'INDY.
J.-S. Bach, par ANDRÉ PIRRO.
Beethoven, par JEAN CHANTAVOINE.
Mendelssohn, par CAM. BELLAIGUE.
Smetana, par W. RITTER.

LES MAITRES DE L'ART

Chaque volume in-12, de 200 pages :
3 fr. 50

Michel-Ange, par R. ROLAND.
Géricault, par L. ROSENTHAL.
Verrocchio, par M. REYMOND.
Botticelli, par CH. DIEHL.
Phidias, par H. LECHAT.
Raphael, par LOUIS GILLET.

PHOTOGRAPHIE

| | | | |
|---|------|---|------|
| BAILLY (Ch.). — La photographie en montagne | 0.60 | NIEWENGLOWSKI (G.). — Applications de la photographie à l'industrie | 2.50 |
| BELLIÉNI (H.). — Les jumelles Belliéni | 2.00 | NIEWENGLOWSKI (G.). — Les applications de la photographie | 3.00 |
| BELLIÉNI (H.). — Les applications de la photographie | 2.00 | NIEWENGLOWSKI (G.). — Les couleurs et la photographie | 6.00 |
| BERTHIER (A.). — La carte postale photographique | 1.50 | NIEWENGLOWSKI (G.). — Traité élémentaire de photographie | 3.00 |
| CARTERON (J.). — Les débuts d'un amateur | 2.50 | NIEWENGLOWSKI (E.). — Traité complémentaire de photographie | 3.00 |
| CLERC (L.-P.). — L'année photographique | 3.00 | ROUSSEAU (A.). — L'éclairage du laboratoire | 0.60 |
| D'ABMONVILLE (E.). — La photographie amusante | 1.50 | SAUVEL (Ed.). — Etudes de droit sur la photographie | 1.50 |
| DELAMARRE (A.). — Les agrandissements à la lumière artificielle | 2.00 | SCHILTZ (M.). — Manuel pratique d'héliogravure | 1.75 |
| D'HELIÉCOURT (R.). — La photographie en relief | 1.25 | TRANCHANT (L.). — La photocopie | 0.60 |
| DROUIN (F.). — Le pelliculage des négatifs | 0.60 | TRUTAT (E.). — Le cliché photographique | 3.50 |
| FINES (H.). — Exécution des fonds d'atelier | 0.60 | VIDAL (L.). — La photographie des couleurs | 1.50 |
| MÉNÉTRAT (G.). — Etude de l'objectif | 3.00 | | |

Cyclisme — Automobile

BAUDRY de SAUNIER (L.).

BOMMIER (R.).

| | |
|--|-------|
| Recettes du chauffeur . . . | 12.00 |
| Eléments d'automobile . . . | 2.50 |
| Manuel de la bicyclette . . . | 3.50 |
| L'allumage dans les moteurs à explosion. | 15.00 |
| Les motocyclettes | 6.00 |
| Annual 1906 | 18.00 |

| | |
|------------------------------------|------|
| Hygiène du chauffeur | 6.00 |
| Bréviaire du chauffeur | 5.00 |
| Le chauffeur à l'atelier | 6.50 |

| | |
|--|-------|
| Histoire de l'automobile, par P. SOUVESTRE | 15.00 |
| Le tourisme en automobile, par L. AUSCHER | 7.50 |
| Les automobiles électriques, par G. SENCIER | 15.00 |
| Les automobiles à pétrole, par L. BOCHET | 3.00 |
| Les bandages pneumatiques, par le baron DE MAUNI | 2.00 |
| Les bateaux automobiles, par F. FOREST | 25.00 |
| Les canots automobiles, par E. HEIRMAN | 2.00 |
| Aide-mémoire de l'automobile, par DE PIETRA | 2.50 |
| Dictionnaire de l'automobile, par S. KRAUSZ | 11.00 |
| Initiation automobile, par P. BLANCARNOUX | 1.50 |
| La bicyclette, par C. BOURLEZ | 4.50 |
| Cycliste et bicyclette, par GALTIER-BOISSIÈRE | 1.50 |
| Comment on construit une automobile, par M. ZEROLO | 15.00 |
| Manuel pratique d'automobilisme, par M. ZEROLO | 5.00 |
| Les sports pour tous, par R. FABENS | 1.75 |

GUIDES CONTY

| | | | | | |
|---------------------------------|------|--------------------------------------|------|----------------------------------|------|
| Espagne-Portugal | 7.50 | Réseau de l'Etat | 3.00 | Environs of Paris | 1.75 |
| Algérie-Tunisie | 5.00 | Belgique | 3.00 | Aix-les-Bains | 1.50 |
| Suisse | 5.00 | Belgium | 3.00 | Luxembourg | 1.50 |
| Les Pyrénées | 3.50 | Bords du Rhin | 3.00 | Les reines de Bretagne | 1.50 |
| Bords de la Loire | 3.00 | Forêt Noire | 3.00 | Vichy en poche | 1.50 |
| Bretagne-ouest | 3.00 | Hollande | 3.00 | Anvers | 1.00 |
| Le Centre | 3.00 | Londres | 3.00 | Eruxelles | 1.00 |
| Dauphiné | 3.00 | Basse-Bretagne | 2.50 | Iles Anglo-Normandes | 1.00 |
| La Méditerranée | 3.00 | Environs de Paris | 2.50 | Ostende | 1.00 |
| Paris-Marseille | 3.00 | Normandie | 2.50 | Rouen-Le Havre | 1.00 |
| Paris to Nice | 3.00 | Paris en poche | 2.50 | Spa | 1.00 |
| Pocket-guide to Paris | 3.00 | Cyclo-touriste Algérie | 2.00 | Clef de Paris | 1.00 |
| Réseau de l'Est | 3.00 | Cyclo-touriste Côte d'Azur | 2.00 | | |
| Réseau du Nord | 3.00 | | | | |

LITTÉRATURE

.. MUSIQUE ..

BIBLIOGRAPHIE

LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

. RELIGION .

. . SCIENCES . .

BEAUX - ARTS

Sommaire : La Toussaint (Jacques Herbé). — Jésus, couronne de tous les saints, *poésie* (Madeleine Lépine). — Ah !... mon pauvre vieux ! (Pierre l'Ermitte). — Pages oubliées : L'histoire, *poésie* (J.-B. Rousseau). — Croquis parisiens : Au Louvre (Noël Hervé). — Publicité et critique littéraire (Fr. Dufour). — Mères et poètes (René de Launay). — Beethoven (D.). — Le plain-chant (C. B.). — Causerie musicale (Fr. Dufour). — Le complot de Toto (G.-A. de Caillavet). — Nouveau dictionnaire de l'Académie. — La question des humanités (D. F.). — Petites nouvelles. — Nouvelles publications — Le mois littéraire (Lector). — Revue des revues.

LA TOUSSAINT

Jamais aucune des solennités que l'Église célèbre avec tant de magnificence n'a passé sans que je sente naître dans mon cœur l'irrésistible frémissement de l'Espérance et de la Foi.

Plus que toute autre, la Toussaint est une de ces fêtes qui ranime le feu sacré de l'enthousiasme chrétien.

Quel spectacle sublime et consolant à la fois que celui d'un peuple qui vole au pied des autels glorifier Dieu dans ses Saints, s'asseoir au banquet divin pour se nourrir du pain de vie, entonner l'hosannah du triomphe.

C'est avec une joie frémissante, avec, au cœur, un sentiment d'ardente reconnaissance pour le Très-Haut que l'on voit alors l'étincelle de la Foi jaillir, vive et forte, du sein d'un peuple fidèle aux croyances de ses pères.

Quel homme, si froid que puisse être son cœur, si indifférent que puissent le laisser les questions religieuses, quel homme, dis-je, ne sentirait en lui un revirement subit, une douce invitation à mêler ses vœux aux prières de l'Église, si seulement il voulait arrêter son esprit à la recherche des causes de ce qu'il voit sur terre en cette solennité !

Plus heureux que cet homme, je soulève alors un coin de l'azur qui dérobe le ciel, et par les yeux de la Foi, je contemple, ravi, l'éternelle Patrie.

L'innombrable multitude des élus est

là, dans le sein de la gloire, écoutant les lointains échos que portent d'ici-bas les anges de la prière.

Chacun reçoit un doux message, souvenir d'affection, requête éplorée et du Trône de l'Éternel tombent vers la terre des grâces plus abondantes, des faveurs plus douces et plus grandes.

Mais voici que les vœux de la terre deviennent plus ardents. Les cloches sèment par les airs des sons funèbres et dans toutes les églises retentit le monotone et déchirant appel de ceux qui ne sont plus : *De profundis clamavi ad Te !*

Oh ! le lamentable cri ! Comme il glace le cœur ! Comme il rouvre les plaies !

« Du plus profond du sombre et douloureux abîme, je crie vers Toi ! Miserere ! Miserere !! »

J'ouvre, alors, le livre du passé : les feuillets passent, feuillets joyeux, feuillets tristes ! Mais la joie m'indiffère, et mes yeux, voilés de larmes, s'arrêtent avec une âpre volupté, aux pages endeuillées d'une croix noire.

Miserere ! Miserere ! Et ma pensée s'attache à ceux qui ne sont plus et clament peut-être vers moi leurs souffrances...

Comment alors contenir la prière dans un chœur chrétien ! Elle jaillit confiante et bonne, et les larmes qui tombent sur la terre portent la joie au ciel, car les portes du Purgatoire s'ouvrent à cette mystérieuse rosée et les

âmes qu'elles purifient s'élancent, libres et joyeuses, vers les radieuses clartés des félicités éternelles.

Ainsi mon esprit se plaît à méditer sur les réconfortantes certitudes de notre foi chrétienne : ainsi mon cœur veut offrir aussi à Dieu une prière humble mais ardente.

A l'ombre des voûtes du sanctuaire, tandis que l'orgue remplit les airs de ses accords gémissants, plaintifs mais solennels, dans le parfum mystique de l'encens, il est si doux de prier, de pleurer sa prière !

Mon âme passe toute entière dans cette prière qui monte sur les ailes de l'Espérance et de la Foi vers le trône de Dieu, vers la Vierge compatissante, vers les anges et vers les élus.

Oui, descendez, troupes angéliques, vers le lieu des passagères souffrances de l'au-delà, allez briser les chaînes qui rivent tant d'âmes dans ce gouffre de douloureuse attente et remontez, joyeuses, avec elles vers le suprême bonheur, vers l'éternelle félicité !

JACQUES HERBÉ.

JÉSUS, COURONNE DE TOUS LES SAINTS

I.

Les fleurs, les bois, la montagne, la mer,
L'oiseau, le vent, le soleil et l'éclair.

L'œuvre de Dieu, de l'insecte à l'étoile,
De sa splendeur nous écarte le voile.

Mais c'est ailleurs, en un monde béni,
Qu'éclate, ardent, son amour infini.

Dans la cité lumineuse et sereine
Où n'entrent point l'avarice et la haine,

Les serviteurs du Très-Haut, ses amis,
Portent en eux tout le bonheur promis.

L'un est un feu qui parfume et ranime,
L'autre est un luth dont l'accord est sublime,

L'un est un aigle au vol audacieux,
L'autre, une source aux bords délicieux.

Celui qui chante et celui qui médite
Ont le bonheur que leur vertu mérite.

Tantôt, ils vont, rayon consolateur,
Où les appelle un brisement du cœur ;

Tantôt, à Dieu, dont l'amour les embrase,
Ils vont, portés sur l'aile de l'extase.

Heureux celui qui reçoit à l'écart
L'Être qui crée un monde d'un regard !

Heureuse l'âme oubliant qu'elle existe
Aux pieds du Dieu qui fut doux, pauvre et triste !...

Heureux l'Élu ne voyant dans le ciel
Que la Beauté qu'on abreuve de fiel !...

Plaisir sans borne, ils gardent la pensée
Dans leur bonheur, de la peine passée,

Et désormais, à l'abri des douleurs,
Leur allégresse a d'ineffables pleurs.

II.

Sur notre terre, au malheur même unie,
Si nous aimons la beauté du génie ;

Si nous aimons la majesté des bois,
Où le soir tombe éteignant toute voix ;

Si nous aimons les grâces innocentes
Des fleurs des champs aux mains d'adolescentes ;

Si nous aimons la gloire de l'été,
Et l'Océan qui se vêt de clarté ;

Si nous aimons la douceur opportune
D'une nuit bleue et d'un rayon de lune ;

Fruit parfumé, baume, nectar divin,
Si nous aimons la paix cherchée en vain ;

Gloire, beauté, paix, douceur, harmonie
Sortent de Dieu, de Dieu, paix infinie !

Nous possédons tous les biens à la fois,
Les siècles ont l'agilité des mois.

Voir, aimer Dieu, c'est le bonheur suprême,
Si tu savais de quel amour Il aime !...

Terre, a crié le beau ciel tout en feu,
Quand feras-tu la volonté de Dieu ?...

MADELEINE LÉPINE.

AH!... MON PAUVRE VIEUX!

Il y a un être que le franc-maçon
huit plus que le curé... c'est le pauvre !

On me demande parfois : « Où prenez-vous le sujet de vos articles... ? »

Mais... dans la navrante réalité !... Il n'y a, hélas ! qu'à se baisser ! Ainsi, aujourd'hui, je change seulement quelques phrases afin qu'on ne « syvetonne » mon correspondant, et je transporte le reste... une lettre baignée de larmes, toute palpitante de vérité... sous vos yeux, chers lecteurs.

Lisez, et dites-vous que c'est du « vécu » et du « souffert ».

*
**

Jean Laurent a fait ses études dans un collège ecclésiastique. Vers 20 ans, séduit par le mirage des pays lointains, il s'engage dans l'infanterie coloniale et va faire son service, à l'autre extrémité de la France, dans un port de guerre.

Sa mère l'accompagne à la gare et — toutes les mamans vont se reconnaître là, — elle lui remet un étui contenant un paquet de cartes postales, avec l'adresse toute faite. Son fils n'aura donc qu'à écrire un mot au crayon, à jeter la carte dans une boîte, et, chaque dimanche matin, au sortir de la messe, la famille aura des nouvelles du cher absent.

En effet, pendant trois mois, les cartes arrivent régulièrement au pays. Puis, arrêté subit !...

Négligence... ? oubli... ? ingratitude... ? maladie... ? Les parents font toutes les hypothèses... attendent, s'impatientent... télégraphient, et apprennent que leur fils a été transporté dans un état effrayant à l'hôpital... qu'il a 40° de fièvre... et qu'on le considère comme perdu.

Affolés, les parents écrivent aussitôt au major. Pas de réponse... Ils réécrivent... même silence...

Alors, n'y tenant plus, ils vont trouver leur curé, lequel, ému de leur désespoir, correspond directement avec son confrère du port de guerre, le supplie de courir auprès du jeune malade, et joint à sa lettre une demande formelle des parents pour qu'un prêtre puisse donner les sacrements au malheureux, s'il est encore en état de les recevoir.

*
* *

Trois jours après, donc courrier par courrier, le curé du port répond :

Cher confrère,

Il m'a été absolument interdit de pénétrer auprès de votre cher malade, car, en entrant à l'hôpital (le malheureux avait 40° de fièvre), il n'a pas fait, sur papier, avec entête de l'établissement, une demande officielle de voir le prêtre, laquelle demande doit être risée par le directeur, etc., etc.

L'autorisation écrite des parents n'a aucune espèce de valeur administrative. Je suis d'autant plus désolé, que le malheureux soldat est à toute extrémité... on a déjà signé d'avance, ce matin, le papier pour le transfert du corps. Inutile de donner ce dernier détail aux parents, n'est-ce pas ?

Veillez agréer, etc.

On télégraphie : *Et l'aumônier... ?*

Le curé répond également par télégramme :

L'aumônier, très atteint lui-même, est en congé régulier depuis trois mois, mais pas remplacé.

Alors, quoi faire... ? Vous jugez de la désolation de ces pauvres gens, tous deux malades... qui n'ont qu'un enfant... qui l'ont donné à la patrie, et auxquels la patrie refuse la consolation suprême d'un prêtre fermant les yeux au fils agonisant !...

*
* *

Le procédé parut tellement ignoble à un petit vicaire du pays, pas encore blasé par l'existence, qu'il boucla son sac et dit aux parents : « J'y vais !... » Il sauta dans le premier train, et fit *les neuf cents kilomètres* qui le séparaient du moribond.

Arrivé devant l'hôpital, il se met dans la tête qu'il cassera les carreaux s'il le faut... qu'il passera sur le corps du directeur si c'est nécessaire... qu'il se fera coffrer au besoin... mais qu'il verra le soldat, et qu'il le verra !

Naturellement, vous supposez tous les obstacles. Un gros concierge quelconque, rageur et consignataire : des infirmiers goguenards... un chef de salle fort en bouche : « Qu'est-ce qu'y m'veut, ce curé-là !... D'abord, qui l'a laissé monter... ? De quoi... ? Savez-vous lire... ? Voilà le règlement !... »

Et il décroche un carton graisseux :

Il est expressément défendu à tout ministre d'une religion quelconque de pénétrer auprès des malades sans une demande écrite de la main du malade, avec en-tête, etc., etc. (Voir plus haut.)

*
* *

Quand on veut, on peut.

Le petit vicaire voulait !... Il vit le moribond, malgré le carton gras, malgré le concierge, les infirmiers et toute la casserolerie de l'établissement !...

L'entrevue fut émouvante comme tout.

— J'avais le pressentiment, hoquetait tout bas le malheureux, que quelqu'un de chez nous forcerait les portes... C'était mon cauchemar, de partir comme un chien !... Ah ! j'suis bien content !...

Et il se confessa avec ferveur.

Mais alors, il se produisit un incident horrible.

Du lit d'à côté, se dressa péniblement une sorte de squelette aux os qui claquetaient... un tuberculeux dont chaque souffle émettait un bruit de papier froissé... dont les yeux se vitraient déjà sinistrement au fond des orbites... dont les lèvres émaciées se tiraient sur des dents pâteuses et noircies.

Pendant que le prêtre étendait la main, en ce geste auguste qui est l'expression même de l'absolution divine, le squelette vivant sortit hors des draps ses longs bras décharnés... de ses doigts osseux, il fit un grand geste moqueur... une suprême grimace, mit un rictus sur sa face d'agonisant, et une insulte émergea, que les camarades, pour le suffrage desquels elle était faite, ne comprèrent même pas !

— Ça m'est égal !... dit le soldat, je n'ai plus rien à craindre, je vais mourir !... Parlons du pays... ce sera plus propre !...

*
* *

Et quand le vicaire sortit de l'hospice... quand, sur le trottoir, humant d'une aspiration profonde l'air libre de la rue, il revint vers la voiture prolétaire qui l'attendait devant la porte :

— Ah ! mon pauvre vieux !... dit-il au cocher qui grillait sa pipe... meurs où tu vou-

dras, mais pas là !... c'est pis que le dessous des ponts où l'on peut encore rencontrer un bon chien !... Ça, c'est l'hôpital maçonnique... c'est le baignoir des pauvres !...

*
**

Et voici comment je fais mes articles... Avec vos lettres... c'est-à-dire avec vos souffrances presque toujours... avec vos deuils !... Quand donc pourrai-je les faire avec vos joies !...

PIERRE L'ERMITE.

PAGES OUBLIÉES

L'HISTOIRE

(C'EST UN THÉÂTRE, un spectacle nouveau,
Où tous les morts, sortant de leur tombeau,
Viennent encor sur une scène illustre
Se présenter à nous dans leur vrai lustre,
Et du public, dépouillé d'intérêt,
Humbles acteurs, attendre leur arrêt.
Là, retraçant leurs faiblesses passées,
Leurs actions, leurs discours, leurs pensées,
A chaque état ils reviennent dicter
Ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut imiter :
Ce que chacun, suivant ce qu'il peut être,
Doit pratiquer, voir, rechercher, connaître,
Et leur exemple, en diverses façons,
Donnant à tous les plus nobles leçons,
Rois, magistrats, législateurs suprêmes,
Princes, guerriers, simples citoyens mêmes,
Dans un sincère et fidèle miroir
Peuvent apprendre à lire leur devoir.

J.-B. ROUSSEAU (1670-1741).

CROQUIS PARISIENS

AU LOUVRE

Vers 10 heures, un dimanche, au mois de septembre, dans l'admirable Grande Galerie, dite officiellement Salle VI. Devant les Titiens, les Léonards de Vinci, les Murillos, devant tant de merveilles accumulées, défile une foule pressée.

Sans doute, des ouvriers parisiens qui profitent du repos hebdomadaire ? des boutiquiers qui se sont arrachés au sucre ou à la nouveauté pour livrer leurs yeux à la magie des couleurs et laisser vibrer leur âme au contact du beau ? Non point.

Sont-ce des artistes ? ou seulement des connaisseurs éclairés ? Même pas, car il y a des salles encore plus remarquables que celle-ci, le Salon carré par exemple, et ces gens s'y arrêtent à peine ; il y a la salle des Primitifs Italiens, refuge de quelques délicats, et tant d'autres « petites chapelles », que ces visiteurs semblent ne pas connaître.

Un guide les conduit, leur fait faire des enjambées, s'arrêtant de temps en temps devant une toile plus célèbre que d'autres.

Je m'approche, désireux de profiter de sa science :

— Schauen Sie...

Allons, bon, voilà que je suis tombé au milieu d'une caravane d'Allemands et d'Allemandes. A droite, à gauche, en avant, en arrière, « man spricht deutsch ».

Je m'échappe à grand peine : en attendant, je m'en vais faire un tour chez mes amis de l'Ecole Flamande, revoir la Vierge au Donateur de Van Eyck, et le Mariage de Ste-Catherine de Memling.

Quand je reviens dans la Grande Galerie, la cohue est toujours la même, il n'y a que l'idiôme de changé : « English spoken »... Dieu ! que ces gens sont laids, les hommes avec leurs grosses moustaches et leurs habits rayés, les femmes trop blondes, et trop sèches, et si mal habillées !

Ne rencontrerai-je donc pas sur ma route un Français ?

Justement, en voici un, dont je devine la nationalité à son air sympathique. Il est là, tout près, assis sur un banc. Je prends place près de lui, et, au bout de quelques instants, je hasarde :

— Ah ! Monsieur, que d'Anglais et que d'Allemands dans ce musée ! Je suis vraiment heureux de me rencontrer avec un compatriote.

Les lèvres de l'inconnu s'entr'ouvrirent, et je faillis tomber du haut-mal en entendant ces mots que je transcrivis tant bien que mal :

— Pèçpracam, Pànà, niè rozon mim po, ja Polak.

Je suis allé tout droit chez un ami qui sait toutes les langues, et spécialement celles de l'Afrique occidentale, et comme je lui demandais si ce n'était pas du Sénégalais ou de l'Abyssin, il éclata de rire :

— Pauvre ami, fit-il, cet étranger, car c'en est un, comme vous le devinez, vous a tout simplement dit ceci : « Excusez-moi, Monsieur, je ne comprends pas, car je suis Polonais ».

Et voilà comment on trouve facilement au Louvre, l'un des plus beaux musées du monde entier, des représentants de toutes les nations, mais pas des Français.

NOËL HERVÉ.

PUBLICITÉ & CRITIQUE LITTÉRAIRE

Nous empruntons au Nouveau Larousse illustré les définitions suivantes :

Publicité : Ensemble de moyens employés pour faire connaître une entreprise commerciale ou industrielle, en vanter les produits, etc.

Critique littéraire : Art, faculté d'apprécier les mérites et les défauts des œuvres littéraires ou artistiques.

Pour la clarté de ce qui va suivre, nous joignons une troisième définition, à savoir :

Pornographie : Immoralité de certaines œuvres littéraires ou artistiques.

Ces textes sont clairs : ils n'ont pas besoin d'explication. Nous entrons donc dans notre sujet.

*
* *

Le 3 août 1907, notre confrère parisien *Le Censeur* insérait, sous la rubrique : « Publicité et critique littéraire » un entrefilet qui fouillait d'importance une catégorie d'écrivains dont le goût littéraire se rapproche sensiblement de la plus plate immoralité. Avec une virulence bien justifiée, l'auteur y dénonçait la honteuse exploitation commerciale qui consiste à vanter, moyennant deniers et en des hyperboles fantasmagoriques, des productions dignes tout au plus de l'égoût.

Nous jugeons utile de souligner cette courageuse attitude du *Censeur* ; trop longtemps le public a été dupé par la publicité faite à grand renfort de louis autour d'ouvrages ineptes, immoraux, dégoûtants. Cette attitude, nous l'avons appris depuis, n'a pas été du goût des auteurs visés ; les uns ont répondu par du papier timbré, d'autres par des élucubrations sans queue ni tête, pleines d'ire et de dépit, un troisième y est allé de sa demande de duel. Quelle mentalité !

M. Ernest-Charles, directeur du *Censeur*, est de taille à tenir tête à l'orage ; ses adversaires trouvent à qui parler et c'est de bonne encre qu'il leur répond. Si nous insistons aujourd'hui avec force sur la crânerie de son attaque, c'est que vraiment la critique honnête exerce trop peu ses droits à l'égard des malfaiteurs qui empoisonnent notre littérature.

L'immoralité la plus abjecte envahit tous les domaines du roman ; il n'est plus possible d'ouvrir certains journaux sans y lire les annonces affriolantes de volumes écoeurants, immondes saletés qu'une certaine presse accepte d'encenser contre chèque ou bon au porteur ; il n'est plus possible de s'arrêter

devant certaines vitrines sans y être fasciné par de suggestives coavertures, aux couleurs criardes, où, sous prétexte d'esthétique et d'art pur, s'étale la plus ignoble pornographie. Comprenez-vous qu'il se trouve une presse pour qualifier ces ordures de tableaux délicats (!), de pures merveilles (!!), d'ouvrage parfait, précieux pour tous les amateurs d'art et d'élégance modernes (!!!). Quelle élégance ! Quel art ! Et surtout quels amateurs d'art ! Ne pensez-vous pas que, pour ces chevaliers du ruisseau, il faudrait créer un emblème honorifique qui les désigne à l'admiration du vulgaire public ?

Le *Censeur* a bien fait d'attacher le grelot ; la presse honnête devrait être unanime à féliciter son directeur d'avoir pris l'initiative de cette campagne d'assainissement. Au bonhomme qui l'accable de son mépris, M. Ernest-Charles renvoie ce mépris avec invitation à en faire un emploi plus judicieux et plus efficace. Au bonhomme qui le provoque en duel, M. Ernest-Charles répond avec fierté : « Je suis l'adversaire du duel. Je l'ai déclaré publiquement à plusieurs reprises. Je suis heureux de l'occasion qui m'est offerte de le répéter. » Tous les gens sensés applaudiront à la crânerie du geste, et ce sera de la sympathie en plus pour l'œuvre entreprise par le critique français.

Nous aurons sous ^{* * *} peu l'occasion de revenir plus au long sur la vénale complaisance de certaine presse vis-à-vis d'ouvrages peu recommandables. D'accord avec notre confrère parisien, nous sommes d'avis que la critique littéraire a pour devoir strict de réagir contre de pareils marchandages. On peut admettre que des fabricants de pilules, d'onguents, de casseroles ou de chocolat recommandent bruyamment, dans des organes de leur choix, une maison qui n'est sur aucun coin. De tels procédés ne sont pas admissibles en littérature : ils constituent une exploitation éhontée des pires instincts, des plus viles passions. Un coup de balai s'impose, et nous serons aux côtés du *Censeur* pour le donner.

FR. DUFOUR.

MÈRES ET POÈTES

—
Pour ma Mère.

Au début de son admirable volume sur *les Mères des Saints*, M. Ch. d'Héricault disait :

... J'ai essayé de retrouver quelques-unes des lois mystérieuses qui empêchent l'humanité de ramper. J'ai trouvé que les plus générales d'entre elles sont renfermées dans le cœur de la mère...

Ce rôle élévateur, inspirateur, l'amour ma-

ternel ne pouvait manquer de le remplir au sujet de la poésie. Dans leurs vers les plus doux, les plus beaux aussi, parce que les plus inspirés, les poètes se sont plu à redire à leurs mères leur reconnaissance et leur affection.

Racine, qui a peint des mères admirables, ne nous dit rien de la sienne. C'est qu'en effet, il appartenait au romantisme de par-faire à l'émancipation de la poésie personnelle que Chénier avait entreprise.

La plume qui devait écrire *Attala* et les *Martyrs* savait aussi se plier au cadre étroit d'une romance pour chanter son pays et l'amour maternel :

Combien j'ai douce souvenance
Du doux pays de mon enfance...
Te souviens-tu que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère ?
Et nous baisions ses blonds cheveux
Tous deux !

Ces vers que Chateaubriand met dans la bouche du *Dernier Abencérage* ne devaient pas tarder à trouver un écho dans ceux de Lamartine et de Victor Hugo.

En 1816, le premier écrivait : *La fenêtre de la maison paternelle* (1) :

Autour du toit qui nous vit naître
Un pampre étalait ses rameaux...
Ma mère étendant sa main blanche
Rapprochait les grappes de miel,
Et les enfants suçaient la branche
Qu'ils rendaient aux oiseaux du ciel.
L'oiseau n'est plus, ma mère est morte,
Le vieux cep languit jaunissant,
L'herbe d'hiver croît sur la porte
Et moi je pleure en y pensant.

Sous ce titre : *Ce qui se passait aux Feuillantes en 1813*, le second nous parle de M^{me} Hugo. Cela est d'autant plus précieux que le grand homme semblait mieux fait pour les choses vues, que pour les choses senties. Les enfants n'avaient été pour lui qu'un thème à effet ; le souvenir de sa mère a su lui arracher des vers émouvants de sincérité. Et pourtant quelle mère fut M^{me} Hugo ? Cette femme séparée de son mari, qui donnait à ses fils des maîtres sans mœurs : une mère qui faisait essayer les livres à son fils avant de les lire elle-même, dans une bibliothèque du XVIII^e siècle ? (2)

Pendant dans les *Feuilles d'Automne* il revient sur ce sujet :

... Je vous dirai peut-être quelque jour
Quel lait pur, que de soins, que de vœux, que d'amour
Prodigués pour ma vie, en naissant condamnée,
M'ont fait deux fois le fils de ma mère obstinée.
Oh ! l'amour d'une mère ! Amour que nul n'oublie,
Pain merveilleux que Dieu partage et multiplie !
Table toujours servie au paternel foyer ;
Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier.

Il appartenait à un disciple du doux Pla-

ton, au mélancolique Brizeux, de trouver, pour chanter l'affection maternelle, ces expressions touchantes, ces mots du cœur, charme inimitable de *Marie* et de la *Fleur d'or*.

Il adresse des pièces entières à sa mère. Des titres ? Il n'en cherche pas. Ici, la bouche parle vraiment de l'abondance du cœur :

Ce livre est plein de toi...
Si ton doigt y souligne un mot frais, un mot tendre,
De ta bouche en riant, enfant, j'ai dû l'entendre.
Son miel avec ton lait, dans mon âme a coulé,
Ta bouche à mon berceau me l'avait révélé.

Souvent, dans *Marie*, il associe, avec une grâce discrète, le souvenir de sa mère à celui de ses joies les meilleures :

Quelle joie en rentrant, mais calme et sans délire,
Quand, debout sur la porte, et tâchant de sourire,
Une mère inquiète est là qui vous attend !

Plus près de nous, M. François Coppée datait du 28 avril 1870 la touchante préface des *Deux Douleurs* :

Loin de tes yeux en ce moment,
Ma vieille mère, ô sainte femme,
J'inscris ton nom pieusement
En tête de ce petit drame.

Puis, avec une affectueuse sollicitude, le bon poète songe aux inquiétudes maternelles, et, passant tour à tour du ton de la tendresse la plus familière aux accents les plus élevés et les plus pathétiques, il dit :

... Pardonne-moi,
Et d'être malade et d'écrire,
Je le sais, c'est ce double émoi
Qui t'a fait perdre le sourire.
Bientôt tu m'auras dans tes bras ;
Mais auparavant tu liras
Ces vers que mon amour t'envoie...
Et j'aurai ce bonheur intime
D'avoir fait encor de fierté
Battre ton cœur simple et sublime !

Dans une des plus belles pages de la *Bonne Souffrance*, dans son *Souvenir filial*, M. Coppée cite un vieux dizain :

J'écris près de la lampe, il fait bon, rien ne bouge ;
Toute petite, en noir, dans le grand fauteuil rouge,
Tranquille, auprès du feu, ma vieille mère est là.
Et puis, se souvenant, qu'en octobre la nuit
Peut fraîchir, vivement et sans faire de bruit,
Elle met une bûche au foyer plein de flammes ;
Ma mère, sois bénie entre toutes les femmes !

« Je ne relis jamais mes anciens vers, a écrit M. Coppée, mais ceux-là restent pour toujours gravés dans ma mémoire. Ils me rappellent des heures si douces, dans cette atmosphère de tendresse maternelle... »

Avec sa sérénité habituelle, l'auteur des *Heures calmes*, M. F.-E. Adam, évoque ses souvenirs... *lorsque j'étais petit enfant...* (1)

Dans le petit logis que le lierre décore
Avec un cep de vigne, avec un tronc de houx,
Ma mère souriante et belle et jeune encore
Sur ses genoux, le soir me mettait à genoux.
Tout cela maintenant me revient comme un rêve.
Des jeunes souvenirs je ressaisis le fil ;
Je priais ; la prière était toujours trop brève
Car un baiser tombait à chaque Ainsi soit-il.

Pour M. Emile Trolliet comme pour La-

(1) Nouvelles méditations.

(2) Abbé Th. Delmont (Vérité française, 1902).

(1) « Revue des Poètes », novembre 1903.

martine, « la poésie n'a été que ce qu'est la prière : le plus beau, le plus intense, mais aussi le plus court des actes de la pensée... La poésie, c'est le chant intérieur... » En trois vers seulement il a su nous peindre sa mère :

S'en allant jeune encore, et rapportant à Dieu,
Diligente chrétienne, et mystique servante,
De sa foi, lampe d'or, l'inextinguible feu.

Mais, d'un bout à l'autre de son œuvre poétique, se manifeste l'influence de sa mère sur ce *chant intérieur* et le souvenir ému qu'il lui a conservé.

François Fabié, un des poètes modernes les plus délicats, après avoir dédié l'un de ses meilleurs ouvrages (1) à son père, s'adresse à sa mère. Et l'on ne saurait trop admirer la forme impeccable de ces beaux vers, trop savourer l'intention des sentiments que le fils inspire au poète :

Quand Avril aux fières revanches
Fera sous ces vents embaumés,
Se rouvrir en belles pervenches
Tes doux yeux aujourd'hui fermés,
Je viendrai, quelque jour, sans faute...
M'agenouiller dans l'herbe haute
Qui te tient lieu de monument...
J'approcherai tout bas l'oreille
Du tertre où tu reposeras,
Et dans un léger bruit d'abeille,
Ma mère, tu me béniras.

Comment oublier la jolie pièce de dédicace filiale que Floris Delâtre met en tête de ses *Rythmes de douceur* ? Et encore *Les cheveux de ma mère*, un des plus jolis morceaux de *L'Anthologie des poètes du XIX^e siècle* de G. Merlet, que signe Marie de Valendré.

Sur le même thème à peu près, A. Le Braz redit la *Chanson de sa mère* dans sa *Chanson de Bretagne*.

Au surplus, les poètes qui ont parlé des mères, en général, ne l'ont-ils pas fait en songeant tout naturellement à la leur ? Tels Victor Hugo dans le *Livre des Mères*, ou la charmante *Chanson de l'enfant*, que nous devons à J. Aicard.

RENÉ DE LAUNAY.

BEETHOVEN

La renommée de Beethoven a tellement grandi, elle s'est tellement généralisée que jusqu'aux détails les plus banals de sa vie privée, il semble que les lecteurs insatiables ne veuillent se désintéresser de quoi que ce soit, depuis ses comptes de ménage et ses détestables calembours jusqu'à ces élans de lyrisme ou à ces explosions pathétiques de douleur auxquels son génie et sa vie si tourmentée l'entraînent fréquemment.

Nous ne songons pas à analyser ici cette correspondance. Elle ne revêt d'ailleurs au-

cune prétention d'écrivain ; Beethoven disait : « Ecrire n'a jamais été mon affaire. Je ne vis que dans mes notes. » En effet, les trois quarts de ses lettres n'ont trait qu'à ses compositions et à sa vie d'artiste.

La lettre 54, au comte Lichnowski (7 février 1814) concerne une sonate en *mi* mineur op. 90, à lui dédiée. Il aurait voulu, dit-il, y mettre en musique l'histoire d'un mariage d'entraînement du comte avec une ancienne actrice, d'où, comme premier morceau, combat entre la tête et le cœur ; deuxième morceau, conversation avec l'aimée ! En tout deux morceaux. On s'explique mieux la scène au bord d'un ruisseau.

La lettre 41 est adressée à Em. M. de H., petite pianiste de huit à dix ans, passionnée d'admiration pour Beethoven à qui elle envoie un petit portefeuille travaillé de sa main. Déjà ! Il lui répond : « La couronne de laurier appartient à Hændel, Haydn, Mozart, pas encore à moi. »

Dans sa lettre 24, il adresse des propositions de service à la direction des théâtres impériaux et royaux : il s'obligerait à composer annuellement au moins un grand opéra, avec traitement fixe de 2,400 fl. (environ 6,000 fr.) et le bénéfice de la recette de la troisième représentation de chaque opéra, suivant l'usage.

Ne semble-t-il pas que c'était méconnaître sa voie ! Car, en dépit de l'admirable *Fidelio*, de la *Messe solennelle en ré*, op. 123, et de la *Symphonie avec chœurs*, Beethoven doit sa gloire beaucoup plus à l'orchestre qu'aux voix.

Voici quelques précieuses indications sur ses honoraires :

Lettres 12, 13 et 14 à Hoffmeister ; il lui propose :

1^o Le Septuor, op. 20, pour 20 ducats d'or (environ 250 fr.) ;

2^o La 1^{re} Symphonie, pour orchestre, op. 21, 20 ducats ;

3^o Le 2^{me} Concerto de piano, op. 19, 10 ducats (10 ducats seulement parce qu'il n'en est pas trop content, — son 1^{er} Concerto en *ut* majeur vaut beaucoup mieux, dit-il) ;

4^o Grande Sonate, op. 22, 20 ducats ;

Il ajoute qu'il a aussi un ballet : *Prométhée*.

En résumé, les quatre morceaux chiffrés sont offerts pour 70 ducats, environ 825 fr., dans lesquels figure pour 250 fr. ce septuor merveilleux que nous applaudissons au Conservatoire. La partition compte environ 60 pages. Or, aujourd'hui, en vente publique, une page manuscrite de Beethoven, quelconque, sans attribution, tout à fait illisible et très contestable, se paie plus de 100 francs. C'était à peu près ainsi de toutes les choses de l'art dans le passé !

(1) « La poésie des bêtes ».

Dans sa lettre du 5 juin 1822 à Peters, il demande : pour une des deux romances pour violon et orchestre 15 ducats ; pour cet exquis trio (2 hautbois, 1 cor anglais), 30 ducats ; pour le très important quatuor à cordes n° 15 (op. 127), 50 ducats ; pour une sonate, 40 ducats, et pour l'édition complète de ses œuvres, avec des œuvres qu'il ajouterait en supplément, 10,000 florins, ou 25,000 francs, si nous ne nous trompons.

Lettres à Fries et C^o :

30 airs pour 90 ducats, à 3 ducats pièce ;

12 canzones pour 50 ducats, chacune avec un thème caractéristique autrichien, écossais ou hongrois, soit 10 francs pièce environ.

Dans une lettre à Ries (son ancien élève) qui croit devoir se permettre de lui signaler une série de quintes sur un de ses manuscrits : « Bah ! dit-il, il n'y a pas de règle qu'on ne puisse blesser, à cause du *schaner*. » (En vue du plus beau.)

Du reste, Rossini fit un jour à peu près la même réponse, et même plus vertement, sur une observation analogue. D.

LE PLAIN-CHANT

Le « Motu proprio » de S. S. Pie X sur la musique d'église a, avant tout, en vue la restauration et l'exécution artistique du plain-chant. Ce plain-chant, décrié par les ignorants, et déprécié, il faut l'avouer, avec un semblant de justice, tant à cause des mutilations souvent malheureuses qu'on lui a fait subir dans le cours des siècles, qu'à cause d'exécutions défectueuses, bizarres et arbitraires ; ce plain-chant présente-t-il réellement, essentiellement, des qualités artistiques ? Est-ce par pure convention, aveuglement, que les autorités ecclésiastiques tiennent à la conservation de ce chant d'un autre âge, que l'Eglise appelle son chant officiel. Y tient-elle comme la première nation venue tient à un hymne national, célébrant les exploits de ses héros, cet hymne fut-il d'ailleurs banal ? Ou bien faut-il, comme M. Gevaert, directeur du conservatoire de Bruxelles, le fait dans son livre : « Le Chant liturgique de l'Eglise latine », appeler le plain-chant « ces chants vénérables » qui furent si intimement associés à toute la vie de nos aïeux durant une longue suite de siècles, ces cantilènes simples et touchantes « dans lesquelles — à travers les âges — l'âme de la chrétienté primitive parle à l'âme moderne et lui transmet l'accent encore vibrant de ses angoisses, de ses joies, de son ardente foi et de ses espérances impérissables ?... » Nous allons l'examiner.

Pour des esprits non prévenus, le soin jaloux avec lequel l'Eglise, gardienne et protectrice séculaire des arts, veille à la conservation et à la pureté de son antique plain-chant, paraîtra déjà un fait digne de la plus sérieuse attention. Or, qu'a fait l'Eglise, et que veut-elle ? Arrêtons-nous y brièvement. Nous y trouverons un argument d'autorité. Nous connaissons la sublimité du culte catholique, si donc la tradition catholique appelle le plain-chant à son secours, pour rehausser ses solennités, on peut certes présumer qu'il n'est pas dénué de valeur.

Il saute aux yeux qu'il appartient de plein droit à l'Eglise de déterminer les mélodies dont elle veut se servir dans l'exercice de son culte divin. Personne n'osera contester ce droit : ni le goût particulier d'un groupe ou d'une contrée, ni les préférences et les sentiments personnels d'un directeur, de chantres, d'organistes, ne peuvent changer un iota aux prescriptions ecclésiastiques. Tous les fidèles indistinctement ont à se plier à la conception que l'Eglise se fait de la nature et du rôle de la musique dans les fonctions sacrées.

Dès son origine, la plus reculée, S. Paul l'atteste d'ailleurs clairement dans son Epître aux Colossiens, l'Eglise accorda à la musique dans la célébration de ses mystères, une place au sanctuaire : en bonne mère, elle consacra tous ses soins à cet enfant de prédilection : elle fit du chant la plus solennelle expression de la prière. Mais l'Eglise voulut que cet enfant privilégié restât soumis à ses ordres, afin de répondre pleinement à la fin générale de la liturgie, qui est la gloire de Dieu et l'édification des fidèles.

Celui-là, et celui-là seul est donc un artiste religieux et sacré, qui dans ses compositions et ses exécutions se conforme scrupuleusement aux volontés de l'Eglise. On pourrait appliquer aux artistes qui s'éloignent de ce principe fondamental les paroles de l'Evangile : « Celui qui n'écoute point l'Eglise, tenez-le pour un païen » ! Ce n'est plus un artiste strictement religieux, sa musique n'est plus musique d'église ! Hélas ! ne l'eût-on jamais perdu de vue ! Nous n'aurions pas en ce moment, à constater et à déplorer l'anarchie profonde qui règne dans nos églises urbaines et villageoises !

Or, la musique qui d'après l'Eglise répond adéquatement à la fin qu'elle se propose dans sa liturgie, c'est le plain-chant ou chant grégorien. La Tradition des SS. Pères, les décrets des Conciles, les Bulles des Papes, les décrets disciplinaires de la Sainte Congrégation des Rites, peuvent se résumer dans le texte de l'article II du Règlement de la musique d'église en Italie (1894) : « Tel est le chant grégorien que l'Eglise regarde comme sien, étant le seul

qu'elle adopte dans les livres liturgiques approuvés par elle. — Toute autre musique exécutée à l'église doit céder le pas au plain-chant : les livres liturgiques forment le corps musical de l'Eglise, ils ne portent pas une seule mélodie polyphonique, pas une seule note de chant figuré !

« Ce n'est pas à dire que l'Eglise ne veut admettre que le plain-chant, et qu'elle défend toute œuvre moderne, non, cette mère de vrai progrès n'entend pas empêcher notre siècle de s'enrichir d'œuvres nouvelles de musique religieuse véritable, pourvu que les nouvelles compositions soutiennent la comparaison avec les anciennes par l'excellence de leur style religieux. »

(Lettre pastorale du cardinal Sarto, aujourd'hui S. S. Pie X.)

Mais le plain-chant, dont les premières pages ont été teintes du sang des martyrs aux Catacombes, reste et restera la propriété de l'Eglise, il ne périra pas : ce que le sang des martyrs a arrosé, fleurira jusqu'à la fin des siècles. Il s'ensuit qu'un chœur même très modeste qui exécute convenablement le plain-chant est un vrai chœur d'église, alors même qu'il n'exécuterait pas une mesure de chant figuré. Au contraire, le chœur le plus brillant, qui exclut le plain-chant, ne loue pas Dieu selon la volonté de l'Eglise : il manque son but. Enfin, toute autre musique ne peut prétendre au titre de musique religieuse véritable que pour autant qu'elle reflète les qualités du plain-chant qui doit lui servir de base.

(A suivre.)

C. B.

CAUSERIE MUSICALE

I. — NOUVEAUTÉS

Signalons, chez l'éditeur Faes (Anvers) : *Valse lente*, pour piano, de M. L. Caplan ; morceau facile et bien écrit, à l'usage des amateurs de force moyenne.

Chez Schott (Bruxelles) : *Salut au Drapeau*, marche pour piano écrite dans un style vibrant par notre compatriote Henri Van Gael ; — *Con amore*, valse lente pour piano, de M. P. Jullien ; — *Barcarolle* en si bémol maj., délicieux morceau dédié par M. Sidney Vantyn à l'éminent directeur du Conservatoire de Gand, M. Emile Mathieu.

II. — CONCERTS

La saison 1907-1908 vient de s'ouvrir très brillamment par l'audition d'un double quatuor anglais dans les salons de la Grande Harmonie.

Ce fut d'abord, le 26 octobre, le Grimson String Quartet ; cette première (le quatuor ne

s'étant jamais fait entendre à Bruxelles) était placée sous le haut patronage de Sir Arthur Hardinge, Ministre d'Angleterre ; c'est dire que toute la colonie anglaise s'était donné rendez-vous ce soir-là pour admirer et applaudir une exécution annoncée comme sensationnelle.

La renommée de ce quatuor nous était connue par les élogieux articles des grands critiques londoniens ; nos confrères d'Outre-Manche avaient parlé avec enthousiasme de sa haute valeur artistique, et nos dilettanti désiraient avec impatience vérifier le bien-fondé de ces louanges.

Nous n'avons pas été déçus dans notre attente : les trois quatuors de Beethoven, Bridge et Tschaiïkowsky nous ont permis d'apprécier à sa juste valeur cet heureux ensemble de talents hors pair. Certains détails d'interprétation auront dû frapper l'auditeur : chaque peuple ayant sa caractéristique bien distincte, la compréhension artistique revêt chez nos voisins des formes très spéciales auxquelles notre oreille n'est pas habituée.

Le grand intérêt de l'audition fut surtout l'ensemble, l'homogénéité parfaite des divers instruments, la sûreté d'attaque, l'ampleur des effets, la délicatesse d'expression. C'est une soirée que ne regretteront pas les amateurs de belle musique.

* *

Le « Nora Clench Quartet » ne s'était pas encore produit à ce jour sur le continent : c'est dire l'intérêt qui s'attachait à cette première sensationnelle. Ce quatuor jouit à Londres de la réputation d'un des premiers ensembles à cordes : cette renommée n'est pas surfaite. Les quatre virtuoses se sont dépassés dans l'exécution d'un programme copieux et choisi. Dans les partitions classiques aussi bien que dans les œuvres ultra-modernes, ils nous ont donné un fini d'interprétation qui mérite les plus vifs éloges. Les dilettanti, qui étaient venus en foule à la Grande Harmonie, n'ont pas perdu leur soirée.

III. — COMMUNIQUÉS

Concerts Durant. — Cette saison, douze programmes historiques seront donnés, salle du Musée Communal d'Ixelles (rue Van Volsem), savoir : 1^o Händel, J.-S. Bach, le 7/8 décembre 1907 ; — 2^o Haydn, Mozart, les 28/29 décembre ; — 3^o Beethoven, les 11/12 janvier 1908 ; — 4^o Weber, Mendelssohn, le 1-2 février ou 8/9 dito ; — 5^o Schubert, Schumann, les 22/23 février ; — 6^o Liszt, Chopin, Berlioz, les 7/8 mars ; — 7^o Wagner, les 28/29 mars ; — 8^o C. Franck, Brahms, les 9/10 avril ; — 9^o Sinding, Dvorak, Grieg, Svendsen, les 23/24 avril ; — 10^o Gladzounow, Borodine, Tschaiïkowsky, Rimsky-Kor-

sakoff, les 7/8 mai : — 11^e Lalo, St-Saëns, Dukas, d'Indy, de Bussy, les 21/22 mai ; — 12^e Auteurs belges, les 4/5 juin.

Jusque fin mars, les concerts ont lieu les dimanches, à 2 1/2 heures, et les répétitions générales les samedis, à 8 1/2 h. du soir. A partir d'avril, les concerts ont lieu les vendredis, à 8 1/2 h. du soir, et les répétitions générales les jeudis, à 8 1/2 h. du soir. Pour les abonnements : Maison Katto, 46-48, rue de l'Ecuyer. Tél. 1902.

* *

Le lundi 18 novembre, à 8 1/2 heures, en la Salle Mengelle, rue Royale, aura lieu un *Lieder Abend*, donné par M^{lle} Elsa Homburger. S'adresser chez MM. Schott Frères, rue Coudenberg, 20.

FR. DUFOUR.

* *

Au moment de mettre sous presse, nous recevons de M. Durant la lettre suivante ; nous l'insérons sans commentaire : elle répond trop parfaitement hélas ! aux desiderata si souvent exprimés dans notre organe :

« Monsieur le Directeur,

« Je vous serais infiniment obligé de m'aider, par la publication de la présente, à me faire pardonner auprès des personnes qui s'intéressent à mon entreprise d'art, l'éloignement de la seule salle spacieuse que j'ai trouvée pour mes concerts et que je dois à la bienveillante protection de l'administration communale d'Ixelles : je veux parler de la salle des fêtes du Musée communal d'Ixelles.

« Cette salle est, croyez-le bien, très belle et très confortable, mais bien des personnes lui feront sans doute le reproche de ne pas être située à la place de Brouckère. Or, il n'y a plus d'abri à trouver sur le territoire de la capitale pour les œuvres d'art musical. J'ai fait des démarches vaines pour obtenir l'Alhambra, le Cirque Royal, le Palais d'Été, le Théâtre Flamand, le Théâtre des Galeries, la Salle Patria, etc. Le marché de la Madeleine n'est nullement aménagé pour des concerts. Restent alors des locaux trop petits.

« J'avais aussi — ô profanation ! — porté mes vues sur la salle du Palais des Académies. Mais il paraît que ce temple, étant d'utilité publique, ne peut être utilisé par personne, et que les concerts qui s'y donneraient pourraient déranger les travaux et réunions qui ont lieu à d'autres heures dans d'autres locaux ; de plus et surtout, un monument officiel ne peut abriter une entreprise commerciale !!!... Au manque de protection et d'hospitalité, faut-il ajouter l'injure ? et faut-il pareillement travestir les efforts de ceux qui se dévouent corps, âme et argent à la cause de l'art désintéressé ?

« Une entreprise est donc commerciale par les grands frais qu'elle entraîne ! et faut-il arriver à cette singulière conclusion que les œuvres onéreuses seront seules à ne mériter aucun appui ? En pratique, c'est très bien ainsi. Les peintres et les sculpteurs disposent des salles officielles, ou de palais provisoires pour leurs expositions. C'est qu'ils n'ont pas à supporter les dépenses viles et méprisables d'un grand orchestre, de bons virtuoses, etc.

« Que de centaines de mille francs ont été dépensés depuis dix ans en constructions provisoires pour les Salons triennaux, les Arts rétrospectifs, etc. Il n'entre pas dans ma pensée de trouver excessives les subventions dont certains arts bénéficient, mais nous demandons seulement, puisque les peintres et sculpteurs sont protégés, que les littérateurs commencent à l'être, à quand le tour des musiciens ?

« Pardonnez-moi, Monsieur le Directeur, j'oublie que vous au moins, vous êtes hospitalier et je me laisse entraîner.

« Je voulais simplement montrer à vos lecteurs que le musicien belge est peu encouragé et qu'il n'a rien moins à Bruxelles que le choix d'une salle de concerts qui puisse satisfaire toutes les exigences du public. Je supplie les amateurs de musique de m'en tenir compte.

« Je vous serai très reconnaissant de bien vouloir publier ma lettre et je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

« F. DURANT. »

LE COMLOT DE TOTO

Les six ans de Toto étaient las de la tyrannie des gardiens du parc Monceau. Il s'indignait qu'on l'empêchât de marcher sur l'herbe et la révolte bouillonnait en lui.

Il jugea qu'il était temps d'agir. D'abord il renonça aux pipes de sucre rouge, ses préférées, et par manière de protestation, n'acheta plus que des sucres d'orge blancs, qu'il n'aimait pas, mais qu'il allait hardiment sucer sous les yeux des séides du pouvoir.

Ce n'était pas assez. Sous le prétexte d'une partie de cache-cache quotidienne, il groupa une dizaine de petits garçons de son âge.

Quatre portaient encore la robe, mais le reste était déjà en culotte, et prêt à tout.

Une fois son autorité affirmée, Toto prit une grande résolution. Il possédait deux petits bateaux de bois que sa mère lui avait donnés pour s'amuser dans sa baignoire. Il les apporta un après-midi, et avec une allumette chipée à la maison, il y mit le feu, sur un tas de sable.

Ses petits amis béats et un peu terrifiés re-

gardaient : « C'est ce qu'on appelle brûler ses vaisseaux ! s'écria Toto. Maintenant, sachez tout : il faut que nous renversions le gouvernement ! »

Les petits amis demeurèrent silencieux. Seul le jeune Mimile protesta :

— Je ne veux pas jouer à ça ! dit-il.

Et il s'éloigna en pleurant.

— Honte aux transfuges ! proclama Toto.

Et il poursuivit :

— Mon plan est fait. Je vais écrire avec ma bonne une lettre au prétendant. Je lui annonce que nous l'attendons dimanche prochain aux Champs-Élysées. Il fera son entrée dans la voiture aux chèvres que j'ai retenue. Nous aurons chacun un chapeau de général en papier et toutes les armes de nos panoplies du jour de l'an. Nous escorterons le prince et nous irons avec lui.

— Où ça ? demandèrent les autres.

— Chez le marchand de gauffres, où on fera un grand goûter politique. J'apporterai le gratte-dos de papa et une sphère géographique à mon grand-père. Ce sera le sceptre et la boule du monde.

Les petits amis, délirants d'enthousiasme, acclamèrent le brave Toto.

Le soir même, celui-ci jetait à la poste le billet suivant :

« Prinze, an voilla agé, na !

« On ne veut plu nous-ôtres hêtre oprimer. Nou voullons le Roi, et que lè baillon de 2 sou soye a 1 sou ! Abba la Républik !

« Toto. »

C'est ce document qui a été saisi par la police.

Le Parquet vient de décider des poursuites.

G.-A. DE CAILLAVET.

NOUVEAU DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE

Académicien, substantif masculin et inutile.

Basque, partie postérieure de l'habit, dont on fait des tambours.

Broche, instrument de cuisine que les femmes attachent à leur corsage.

Cataracte, grande chute d'eau qui rend aveugle.

Damas, ville dont on fait des sabres pour étoffes de meubles.

Datte, fruit dont on se sert pour marquer le temps.

Domino, déguisement en os avec des points noirs et un capuchon.

Duret, petites plumes qui poussent au menton des jeunes gens.

Etiquette, petit écriteau exigé pour aller dans la bonne société.

Fard, pâte que les femmes se plaquent sur la figure pour éclairer les navires.

Favori, personnage aimé qui pousse sur les joues.

Foudre, grand tonneau qui tombe du ciel avec éclat.

Galoche, chaussure dont on fait des mentons.

Goutte, maladie douloureuse qui se boit.

Haleine, petit instrument nécessaire aux cordonniers.

Il, pronom entouré d'eau de tous côtés.

Indienne, femme exotique en toile peinte.

Lame, vague de la mer, dont on se sert pour armes blanches.

Lentille, légume en verre qui grossit les objets.

Mante, vêtement féminin dont l'eau est très estimée.

LA QUESTION DES HUMANITÉS

A l'heure où la réforme des humanités préoccupe les esprits, et où une vaste enquête s'organise par toute la Belgique pour établir les points susceptibles de réorganisation, il nous a paru utile de rappeler à l'attention du monde intellectuel une intéressante brochure intitulée : *Que voulons-nous ?* (1) parue récemment. Elle est due à la plume autorisée de notre éminent collaborateur, M. le chanoine Guillaume, directeur de l'« Œuvre des classiques comparés ». En quelques pages magistrales, le savant humaniste nous explique succinctement l'économie intime du projet en faveur duquel il lutte depuis tant d'années.

Ce projet, ou plus exactement cet ensemble de réformes a été longuement étudié et mûri par son auteur, et la faveur qu'il a rencontrée dans les sphères pédagogiques témoigne amplement de sa haute valeur. Il y a donc tout intérêt à lire et à peser les arguments de la brochure que nous signalons.

D. F.

PETITES NOUVELLES

Viennent de paraître les fascicules 3 à 7 inclus de la *Bibliographia economica universalis*. Cette précieuse contribution au « Répertoire bibliographique universel » se continue avec le plus grand succès, par les soins de MM. Henri Lafontaine et L. Masure.

(1) Bruxelles, Société St-Augustin (0.50).

NOUVELLES PUBLICATIONS

I. — Bibliographie

THIEME, H. — *Guide bibliographique de la littérature française* . . . 25.00

2. — Philosophie, Morale

GAUVIÈRE, J. — *Discipline militaire*. 0.60
LEROY-BERRIER. — *Le magnétisme personnel* 3.00

3. — Religion

DEMENTHON, CH. — *Nouveau memento de la vie sacerdotale* 3.00
DUPANLOUP (M^{FR}). — *L'Esprit-Saint* (œuvre inédite) 2.00
HAYARD, OSCAR. — *La persécution et la résistance* 3.00
JOUIN, H. — *Paroles dans la tourmente* 2.00
SUAU, PIERRE. — *Le Sacré-Cœur de Jésus*. 1.00

4. — Economie politique

MARTEL, F. — *Economie politique* . . . 3.25
ROLLAND, L. — *La France et l'Allemagne au Maroc* 3.50

5. — Sociologie

VAN BRUYSSSEL, E. — *La vie sociale* 3.50

7. — Enseignement, Education

HÉBERT, G. — *L'éducation physique raisonnée* 3.00
LEGOUVÉ, E. — *Les pères et les enfants* 3.00

9. — Sciences appliquées

BALAGNY, G. — *Monographie du diamido-phénol* 2.75
BLANCARNOUX, P. — *Le mécanicien industriel* 12.00
BONNIER, P. — *La voix*. 3.50
COURRÈGES, A. — *La retouche du cliché* 1.50
CUNISSET, F. — *La vie à la campagne*
Essais de stéréoscopie rationnelle. . . 0.60
HALLER, A. — *Memento du chimiste*. 12.00
KLARY, C. — *L'art de retoucher en noir les épreuves positives* 1.00
KLARY, G. — *L'art de retoucher les négatifs photographiques* 2.00
KLARY, C. — *L'éclairage des portraits photographiques* 1.75
MARCHUS, L. — *Leçons sur la voiture automobile* 20.00

Organes (les) de l'automobile 20.00
VALLOT, H. — *Applications de la photographie aux levés topographiques* 4.00

10. — Beaux-Arts

Construction (la) moderne en Italie. 60.00
Décoration (la) des intérieurs au XVIII^e siècle. 40.00
Eusembles et intérieurs d'appartements 50.00
HAUSSER, H. — *Traité pratique de transposition* 4.00
TALAMO, R. — *Méthode complète de mandoline* 3.50

11. — Littérature, Philologie

BISSIEU, E. — *Persécution* (vers) . . . 0.50
GAUBERT, E. — *La sottise espérantiste* 1.00
GIRARDOT. — *Théâtre et marionnettes* 2.50
MEUNIER, M. — *Antigone* 2.00
MONTALÉ, Remy. — *Un homme*
homme (comédie) 3.50
MUSSET, A. de. — *Comédies et proverbes* 3.50

12. — Romans

ACHLEITNER, A. — *Jérusalem* 3.50
BEAUME, G. — *Pour la vie et pour l'amour* 3.50
BÉRARD, A. — *Cypris* 3.50
CHÉZE, Th. — *Claude Lenoir* 3.50
LE MAY, P. — *Contes vrais* 5.00
RIBOLET, L. — *Salvia* 3.50

13. — Histoire, Biographie

ANDRÉ, G. — *Une page d'histoire sur les associations culturelles* 0.60
BOYER D'AGEN. — *Comment est mort Léon XIII* 1.00
COLLEVILLE (C^{DE} DE). — *Eugénie de Guérin* 2.00
FILLON, L. — *Saint Jean l'Évangéliste* 3.00
GILLET, L. — *Raphaël* 3.50
REGNIER, A. — *Saint Martin* 2.00
VITRAC, M. — *Philippe-Egalité* 5.00

14. — Géographie, Voyages

MAUFROID, A. — *Du Mexique au Canada*. 3.50

15. — Divers

MAURY, A. — *Histoire des timbres-poste français* 5.00

LE MOIS LITTÉRAIRE



BASCHET (G.). — *Un Louis XVII colonial*. In-8° de 16 pages. Paris, 1907, Daragon. Prix : 1 fr.

Histoire d'un individu établi aux îles Seychelles, qui se faisait passer pour Louis XVII ; étude documentaire d'un réel intérêt.

BAZIN (René). — *Pages choisies*. Un vol. in-16 de XIV-338 pages. Paris, 1906, Colin. Prix : 3 fr. 50.

M. René Bazin est un des écrivains les plus aimés de notre temps. Depuis ses premiers romans jusqu'aux « Oberlé » et à « Donatienne », sa renommée littéraire a grandi lentement, sans arrêt ; le succès a suivi la marche ascendante de son talent. La place qu'il a conquise au premier rang de nos romanciers, il la doit au caractère très élevé de son œuvre, à la profonde et saine émotion qui s'en dégage, comme aussi à cet art de la composition, à ce style clair et précis, à cette phrase brève et souple qui se rattache étroitement à la plus pure tradition française.

Il a paru que le grand public serait heureux de trouver réunies en un volume les pages les plus caractéristiques de cette œuvre exquise et forte, dont un maître de la critique a pu dire justement qu'« elle accroît le patrimoine de notre littérature nationale ».

Dans une élégante et sobre introduction, M. Metterlé a très heureusement mis en lumière les principaux traits de la physionomie du moraliste et de l'écrivain.

BÉRARD (Victor). — *La France et Guillaume II*. Un vol. in-16 de VI-318 pages. Paris, 1907, Colin. Prix : 3 fr. 50.

Voici un ouvrage qui attirera certainement l'attention des sphères commerciales et dirigeantes ; il n'est pas sans intérêt, en effet, de définir jusqu'à quel point les relations franco-allemandes sont amicales ou non, et d'établir,

à l'aide de documents contrôlés, l'étendue des visées mondiales du Kaiser. Guillaume II veut une plus grande Allemagne, c'est entendu ; reste à voir si l'élément germanique pourra réaliser le plan impérial ; l'avenir nous renseignera sur ce point. En attendant, M. Bérard étudie de près les méthodes des deux pays et les résultats obtenus ; en guise de conclusion, l'auteur dissèque le fameux discours du chancelier au Reichstag (15 novembre 1906).

L'ouvrage a sa valeur au point de vue financier, commercial, industriel et politique : dans tous ces milieux, il sera fort goûté et approuvé.

BLANDIN (Paul). — *Vidita !* Un vol. in-16 de 64 pages. Paris, 1907, Daragon. Prix : 1 fr.

Une cinquantaine de pages sur un sujet un peu spécial ; nous croyons que l'auteur n'a rien gagné à rendre publiques des impressions d'un ordre aussi intime.

BOCQUILLON (Émile). — *Pour la patrie*. Un vol. in-18 de LII-572 pages. Paris, 1907, Vuibert et Nony. Prix : 4 fr.

Cet ouvrage est une seconde réponse aux théories hervéistes qui tendent à envahir l'enseignement public en France. A force de vouloir le pacifisme, on en est venu à jeter de parti pris un voile épais sur les plus belles épopées militaires de la nation française, et vraiment c'est fausser le sens de l'histoire. La jeunesse doit savoir que le sentiment de patrie a engendré d'inoubliables héroïsmes, et l'on saura gré à M. Bocquillon d'avoir rompu une lance en faveur d'une aussi noble cause.

Quoi que disent et que fassent les internationalistes à outrance, la patrie reste et restera toujours la plus belle, la plus auguste des conceptions sociales ; et c'est à l'école que les citoyens doivent s'en pénétrer. En réveillant la conscience nationale, l'écrivain a donc fait œuvre utile et méritoire.

BOUCHOR (Maurice). — *Théâtre pour les jeunes filles*. Un vol. in-16 de 296 pages. Paris, 1906, Colin. Prix : 3 fr. 50.

On sait avec quel rare bonheur M. Maurice Bouchor a consacré à une œuvre d'éducation artistique son délicat et généreux talent de poète. L'ouvrage qu'il publie sous le titre : « Théâtre pour les Jeunes Filles », rassemble des œuvres jusqu'à présent éparses : « Nausicaa », « la Première Vision de Jeanne d'Arc », « le Mariage de Papillonne », « la Belle au Bois dormant », dont les trois dernières sont épuisées. Il contient une pièce inédite en quatre actes : « Cendrillon », la plus personnelle de l'ouvrage, et qui semble devoir être accueillie comme les précédentes dans les établissements d'instruction pour les jeunes filles, ainsi que par les sociétés d'amateurs, théâtres de famille, universités populaires, etc.

BRUNETIÈRE (Ferdinand). — *Discours de combat*. Dernière série. Un vol. in-16 de 266 pages. Paris, 1907, Perrin. Prix : 3 fr. 50.

Cette série des « Discours de combat » a été préparée et publiée conformément au vœu qu'avait plusieurs fois exprimé Ferdinand Brunetière. On retrouvera dans ces derniers discours, dont l'un même, — « le dogme et la libre-pensée », — n'a pas été prononcé, toutes les qualités qui ont fait la fortune des précédents : cette force de pensée, cette puissance de construction et de dialectique, cette générosité d'inspiration qui faisaient de Brunetière un orateur incomparable. Et à lire ces pages si éloquents et si suggestives, on regrettera plus vivement que jamais qu'une œuvre apologetique d'une si haute portée ait été si prématurément interrompue par la mort.

Aux amateurs de grandes et nobles pensées, nous recommandons tout spécialement le discours sur le « Génie breton », pages vibrantes d'un enthousiaste patriotisme et d'une rare élévation de sentiments.

COLOMB (G.) et HOULBERT (C.). — *Sciences naturelles*. Un vol. in-16 de XII-970 pages. Paris, 1907, Colin. Prix : 5 fr. 50.

L'ouvrage de MM. Colomb et Houlbert est à l'usage des écoles normales primaires et des candidats au brevet supérieur. C'est dire qu'il donne sur la botanique, la géologie et la zoologie un enseignement complet, qui dispense de tous autres manuels.

Les auteurs ont pris soin de composer en caractères apparents les matières principales, qui sont ainsi différenciées des sujets de pure explication. En outre, ces pages compactes sont abondamment illustrées, ce qui facilite la com-

préhension des théories exposées. Enfin, chaque chapitre est suivi d'un résumé succinct, destiné à faciliter le rôle de la mémoire.

Ces simples indications suffiront à démontrer l'importance de l'ouvrage et son utilité pratique dans l'enseignement supérieur et pédagogique.

DE CÉZÉZ (F.). — *Courtes lectures*. Un vol. in-16 all. de 316 pages. Paris, 1906, Lethielleux.

Prix : 2 fr. 50.

« Courtes lectures » est un livre composé pour les enfants de sept à dix ans. Dans un plan aussi complet que judicieux, l'auteur suit pas à pas la marche des principaux faits de l'Histoire Sainte et de l'Évangile, depuis la création jusqu'à la vie de quelques Saints.

Le plan est vraiment original, car ce livre, rédigé avec autant d'intelligence que de charme, est tout un code de la religion dédié aux petits enfants. Il dénote chez l'auteur une connaissance profonde de l'âme enfantine ; aussi le recommandons-nous spécialement aux mères de famille, dont il facilitera la rude tâche éducative.

Enfant (l') chrétien. Entretien de morale chrétienne. Un vol. in-18 de 336 pages. Paris, 1906, Lethielleux. Prix : 2 fr.

Les entretiens qui composent cet ouvrage sont répartis en trois parties : la vie de l'âme, les vertus de l'enfant chrétien, la journée de l'enfant chrétien. C'est donc une règle de vie complète que nous offre un écrivain au cœur aimant et expérimenté ; malgré la hauteur des sujets traités, l'auteur a su mettre son enseignement à la portée des jeunes intelligences, et nous l'en félicitons. Car, s'il est vrai que la vie de l'homme est l'image de son enfance, il est plus vrai encore que le sort des nations dépend de la mentalité des individus : l'enfant se retrouve à la base de tout édifice social, et c'est à lui que doivent aller toutes les sollicitudes. Le livre que nous recommandons en convaincra ses nombreux lecteurs.

FLAVIGNY (C^{tesse} DE). — *Connais-toi pour mieux faire*. Un vol. in-16 all. de 146 pages. Paris, 1905, Lethielleux. Prix : 1 fr. 25.

Originale correspondance d'une grand-mère avec ses petits-enfants, destinée à imprégner les jeunes âmes de virile énergie pour les luttes de la vie. L'auteur s'est dit, avec raison, qu'il faut éveiller dès les premiers ans la volonté de l'enfant, sa conscience, sa personnalité : en des pages d'une docte suavité, il a fixé quelques règles dont la jeunesse réfléchie tirera large profit. Toutes les familles chrétiennes devraient posséder cet utile livre d'or.

FLAVIGNY (G^{tesse} DE). — *Françaises selon l'Évangile*. Un vol. in-16 all. de 68 pages. Paris, 1907, Lethielleux. Prix : 0 fr. 50.

Quelques belles pages, qui viennent à leur temps, en ces jours de persécution et de deuil pour l'Église de France. Puissent-elles rendre aux mères, aux épouses, aux filles de cette nation éprouvée l'énergie qui sauve, la foi qui triomphe.

FLUDD (Robert). — *Traité d'astrologie générale*. Un vol. in-16 de XXII - 294 pages. Paris, 1907, Daragon. Prix : 10 fr.

Robert Fludd jusqu'ici n'avait été ni réédité ni traduit en aucune langue : ses écrits célèbres étaient demeurés dans leur texte latin primitif, que seuls les philosophes et les chercheurs avaient parcouru et pillé. M. Pierre Piobb commence aujourd'hui la publication des œuvres de l'illustre savant anglais du XVII^e siècle. Le traducteur, qui est un érudit d'occultisme et un homme de science très averti, s'est appliqué à rendre le texte avec une remarquable fidélité et à l'éclairer de notes judicieuses. L'éditeur, qui est bien connu pour les soins qu'il apporte à ses publications, a particulièrement mis en valeur celle-ci. C'est donc là un ouvrage de tout premier ordre et en tous points intéressant... pour les amateurs d'astrologie, bien entendu.

GRÉAU et LAPRADE. — *Motifs de conviction sur l'existence du duc de Normandie*. — In-8^o de 32 pages. Paris, 1907, Daragon. Prix : 2 fr. 50.

Cette réédition d'une étude parue en 1836 retrouve son actualité par le fait de la grande enquête qui se poursuit en ce moment sur la passionnante question historique de Louis XVII.

GUÉCHOT (M.). — *Théâtre de famille*. Un vol. in-16 de 144 pages. Paris, 1906, Colin. Prix : 1 fr. 50.

Lesage, Désaugiers, Ourliac : voilà certes des noms tombés sinon dans l'oubli, du moins dans la plus noire indifférence. Il était bon, pour la littérature française, qu'ils fussent rappelés au souvenir de nos contemporains : et leur place était toute désignée dans la série littéraire de la *Petite Bibliothèque*, éditée avec tant de soin par la librairie A. Colin. Parmi les petits chefs-d'œuvre oubliés, que M. Guéchet a la délicate attention de nous présenter, signalons : *La foire aux fées*, de Lesage ; *Monsieur Sans-Gêne* et les *Oreilles frites*, de

Désaugiers ; la *Guérison de Pierrot*, *Chacun ses peines*, *Qui casse les verres*, *Un Brave*, d'Ed. Ourliac. Ces diverses saynètes pourront très facilement être représentées dans les salons ou jouées en famille.

JOLICLERG (Eugène). — *Les enchaînés*. Un vol. in-16 de 296 pages. Paris, 1907, Lemerre.

Prix : 3 fr. 50.

Un jeune officier, en service sous le brûlant soleil de Dakar, se laisse prendre aux charmes éphémères d'une chanteuse ambulante ; emporté par la passion, il s'oublie et se voit forcé d'épouser une femme sans éducation ni instruction. Le ménage est bientôt désuni, et le divorce est l'unique ressource des deux malheureux. Rentré en France, le marin contracte une seconde union civile, qui lui donne quelques jours de bonheur, jusqu'au moment où le service l'éloigne à nouveau de la patrie. Laisse pour mort dans un naufrage, il revient à point pour constater que sa place au foyer est occupée par un rival heureux. C'est là le châtiment suprême de sa première faute.

L'auteur nous décrit avec maîtrise les souffrances intimes dont les remords sèment la vie d'un homme qu'un moment d'égarement a jeté dans les plus tristes malheurs. C'est une leçon dont fera bien de profiter notre jeunesse trop ardente ; mais en raison même de certaines situations, ce livre devra être lu avec prudence.

JOUVIN (J.). — *Pour être heureuse*. Un vol. in-16 de 184 pages. Paris, 1907, Perrin. Prix : 2 fr.

Le bonheur est un rêve qui hante tous les esprits : jeunes et vieux, pauvres et riches n'ont de repos qu'ils ne l'obtiennent. La femme surtout y aspire de toute la puissance affection de son âme. Mais le bonheur est une science qui ne s'acquiert que par l'étude et la persévérance ; pour faciliter votre tâche, mesdames, notre auteur a bien voulu noter à votre intention quelques conseils qui vous aideront grandement dans ce travail ardu. Lisez toutes, chères lectrices, ces pages sensées, écrites avec cœur, et imprégnées de saine morale ; nul doute qu'après méditation de tels avis, vous n'arriviez sinon au bonheur parfait (qui peut se vanter de le posséder ici-bas ?), du moins à la plus grande somme de joie que nous puissions goûter en ce monde.

LAUDET (Fernand). — *Souvenirs d'hier*. Un vol. in-16 de 276 pages. Paris, 1907, Perrin. Prix : 3 fr. 50.

C'est bien la première fois, croyons-nous, que Rome et la Gascogne voisinent dans un

même livre ; ce rapprochement peu banal a tout l'attrait du pittoresque et de l'imprévu.

Esquisses d'hier, nous dit l'auteur en sa préface, mais dont la réalité tend déjà à s'évanouir : en ces jours d'électricité, la vie n'est qu'une course folle vers un demain toujours renaissant. C'est d'hier en effet, ce saisissant tableau de la rue à Rome ; d'hier aussi, la mort de Léon XIII ; d'hier encore, ces impressions vécues de Gascogne, si profondes en leur serene philosophie.

L'auteur a bien fait de nous garder, en de poétiques croquis, la physionomie de ces choses d'hier, déjà si lointaines que les tons s'estompent dans la grisaille des souvenirs. Souvenirs d'hier, qu'il est doux d'aimer et de retrouver fixés en une pieuse et vivace image.

LAURIE (André). — *Un semestre en Suisse*. Un vol. in-18 de 348 pages. Paris, 1906, Hetzel.

Prix : 3 fr. 50.

M. André Laurie a, depuis quelques années, entrepris, avec le plus heureux succès d'ailleurs, de nous dépeindre la vie de collègue dans les différents pays du monde ; Athènes, Londres, Paris, Florence, Tokio, Séville, d'autres cités encore, ont tour à tour été étudiées par l'auteur au point de vue pédagogique. Aujourd'hui il nous conduit en Suisse, toujours par la même méthode : instruire en amusant. Nous y vivons véritablement de la vie du collégien suisse, et cela sans le moindre ennui, parce que l'auteur a l'ingénieuse idée de mêler sa démonstration pédagogique à une suite d'aventures qui elles-mêmes recèlent de précieuses conclusions pratiques.

On ne saurait trop encourager cette heureuse méthode d'instruction, qui exclut toute fatigue, tout en forçant la réflexion.

LEFRANC (Olivier). — *Victorine Monmiot*. Un vol. in-16 de XXIV-324 pages. Paris, 1907, Leclercq.

Prix : 3 fr.

Nous avons tous lu le *Journal de Marguerite*, un charmant ouvrage qui eut son jour de vogue et valut à son auteur une solide renommée. A ce titre, la biographie de Victorine Monmiot nous intéressera donc particulièrement.

Cette biographie présente un intérêt profond, une valeur exceptionnelle, car elle vient corroborer les ouvrages de l'écrivain, les mettre en relief, les éclairer d'un jour nouveau ; elle donne au lecteur la joie si rare de trouver l'auteur au-dessus de ses ouvrages,

et de lui voir une beauté morale, une perfection harmonieuse dont tous les détails se présentent, se reproduisent dans ses livres sous les formes les plus attrayantes.

A tous ces livres, le travail de M. Lefranc est assuré d'un succès retentissant.

LENOTRE (G.). — *La fille de Louis XVI*. Un vol. in-18 de 310 pages. Paris, 1907, Perrin.

Prix : 3 fr. 50.

Voici le troisième volume des *Mémoires et souvenirs sur la Révolution et l'Empire*, et ce n'est pas le moins intéressant. Les documents inédits qui le constituent ont trait uniquement à Marie-Thérèse-Charlotte de France, qui fut depuis duchesse d'Angoulême. M. Lenotre les a classés en trois parts : les premiers racontent la vie de la princesse au Temple, les seconds rapportent la façon dont la fille de Louis XVI fut échangée contre de simples prisonniers français, les derniers nous parlent de la vie qui fut faite à la princesse pendant son exil. La pièce capitale est sans contredit le manuscrit de Marie-Thérèse relatant la captivité des princes et princesses, ses parents, depuis le 10 août 1792 jusqu'au 9 juin 1795. L'intérêt de semblables mémoires nous dispense de toute recommandation ; l'auteur a droit à de vives félicitations pour la façon intelligente dont il nous présente le fruit de ses travaux.

LENOTRE (G.). — *Les fils de Philippe-Egalité pendant la Terreur*. Un vol. in-16 de 308 pages. Paris, 1907, Perrin. Prix : 3 fr. 50.

Le présent volume est le second de la collection des *Mémoires et souvenirs sur la Révolution et l'Empire*, publiée par G. Lenotre. Nous n'insisterons pas sur la valeur hors pair de l'écrivain ; d'autres plumes, plus autorisées, ont établi d'indiscutable façon ses mérites d'historien érudit et impartial.

Le travail que nous achevons de lire est en grande partie consacré au récit qu'a fait le duc de Montpensier de sa captivité de quarante-trois mois. Il contient encore le journal du duc de Chartres et le récit de Louis-François Gamache, tous deux relatifs à la translation de Philippe-Egalité. L'importance et l'intérêt des sujets se passent de commentaires ; l'auteur nous présente ces mémoires dans leur forme originale, laissant au lecteur le soin d'en tirer telles conclusions qu'il jugera à propos. Cette manière d'écrire l'histoire vaut qu'on s'y arrête. LECTOR.

LITTÉRATURE

. . MUSIQUE . .

BIBLIOGRAPHIE

LE GLANEUR

REVUE MENSUELLE

. RELIGION .

. . SCIENCES . .

BEAUX - ARTS

Sommaire : A la recherche d'une messe de minuit (Noël Hervé). — L'électricité Bruxelles-Anvers (Alphonse Müllender). — Le roman du jour (Fr. Dufour). — Causerie musicale (Fr. Dufour). — Le mois littéraire (Lector). — Table des matières. — Revue des revues.

A la Recherche d'une Messe de Minuit

C'est une douce manie, d'un charme bien mélancolique, pour tout homme qui arrive au milieu de sa carrière, d'égrener, quand vient la Nativité, quelqu'un de ses souvenirs de Noël. Dans la banalité du présent, presque toujours ils apparaissent saupoudrés de blanc à plaisir et enguirlandés de houx. C'était le bon temps, hélas ! pense-t-on avec un peu de tristesse, et celui-là ne reviendra plus. Le lecteur nous dira s'il n'éprouve pas quelque sentiment pareil en lisant ce souvenir d'enfance de mon ami Cyrille Bernard.

*
**

Cette année-là, le collègue avait été licencié à la suite de je ne sais plus quelle épidémie infantile, rougeole ou oreillons ; seuls, trois ou quatre professeurs restaient au collège, les autres étant partis passer les fêtes dans leurs familles, ou prêter leur concours en diverses paroisses rurales trop pauvres pour entretenir un vicaire. En raison des circonstances, la suppression de la messe de minuit avait été décidée. Notre chagrin était gros, à nous autres externes ! C'est que cet office, que l'on ne retrouve qu'une fois l'an, était cent fois plus beau dans la chapelle du collège qu'en n'importe quelle paroisse de la petite ville, où violons et hautbois n'apparaissent qu'à la messe du jour.

Que faire ?

C'est la question que je me posais dès mon réveil, le matin du 24 décem-

bre. A peine levé, tout en me frottant les yeux, je collai mon front contre les rideaux de la fenêtre de ma chambre. Le ciel était gris, lourd de neige, mais pas un flocon ne tombait, comme si les petits anges qui l'annoncent là-haut avaient reçu mission de tout réserver pour la nuit et le lendemain. Malgré cela, il avait gelé, ainsi qu'il était facile d'en juger par la résonnance du trot lourd des chevaux de campagne et du roulement des carrioles, des bruits de pas, de gros souliers ferrés, sabots ou bottes de paysans, que je voyais venir sur le pont. Sous le bras, les hommes et les femmes portaient des paniers, où de belles oies, neigeuses comme des cygnes, grosses à point, se plaignaient de leur triste sort. Et moi, cruel, pour distraire mon ennui, je prenais plaisir à écouter leurs conversations désolées.

— Conçoit-on, mon vieux jâs, pleurerait l'une, que les hommes ne puissent se passer de nous demain !

Les mâles, gens ou bêtes, sont en général orgueilleux et fats. Celui qui était interpellé répondit :

— Eh ! ma commère, vous devriez en être fière. Tout grands qu'ils sont, ils ont plus besoin de nous que nous d'eux.

En même temps il se rengorgeait, étalait le cou, puis la poitrine hors de son panier, mais le paysan qui le portait lui donna une chiquenaude de sa main restée libre :

— Hé ! ramasse-toi, vieille bête,

j'voulions pas laissez comm' ça s'en-voieu dans l'iau eune pièce de sept livres.

Une petite jaune, qui, sans doute, n'était jamais sortie de chez elle, passant quelques minutes plus tard, demandait :

— Où allons-nous, mé'grand ?

— Hulâ, ma p'tiote ! soupira la vieille, sans rien plus.

Et je les vis toutes deux disparaître, comme tant d'autres, au tournant du quai et de la grande rue qu'elles remontaient pour gagner la place du marché.

Vers dix heures et demie, le défilé cessa. Il m'avait fait oublier mon grand souci. Et soudain, je pensai à un de mes camarades, Henri Huguet, externe aussi, et qui devait s'ennuyer autant que moi en ce même moment. J'aurais donné beaucoup pour aller le voir, mais il fallut accompagner ma mère au marché.

Pour l'oie ?... Pour l'oie en effet, et, dans ma tête de seize ans, je trouvais qu'il eût été beaucoup plus simple d'interpeller le premier paysan qui passait devant la maison, et de lui demander une de ses bêtes.

Pourtant, ce que je pouvais souhaiter de mieux arriva : sur la place aux volailles je rencontrai mon ami. Et, tandis que sa mère, avec qui il était venu, marchandait une belle bête qu'on voulait lui faire payer très cher, je lui glissai dans l'oreille : « Attends-moi à six heures près de la Tête-de-Bois ».

Il n'était pas encore midi ! J'avais donc près de sept mortelles heures à patienter. Le temps qui suivit le dîner — pour vous autres, Parisiens, le déjeuner — me parut long comme un jour de juin ; j'avais un peu de nerfs, et, dès cinq heures, je ne tenais plus en place. Ce fut plus fort que moi : malgré le vent qui tourbillonnait, fouettant les passants de neige et de grésil, je décrochai mon capuchon et me lançai dehors. Sur le pont, impossible de marcher, tant la tempête était violente. Aussi est-ce avec plaisir que j'entrai dans la rue du Pont-de-Vrine, défendue contre le froid par la hauteur de ses vieilles maisons dont les toits s'inclinent comme pour se rejoindre.

Mon jeune camarade habitait tout au bout, presque en face de la paroisse Saint-Etienne, mais une veille de fête, il était imprudent d'aller l'attendre devant chez lui, alors que tant de gens entraient à l'église et pouvaient me reconnaître. Ce que je craignais par dessus tout, c'était de rencontrer M^{me} Huguet. Me voyant en ces parages, la pauvre femme eût tout de suite deviné que son enfant et moi, nous comptions quelque chose.

Dans ces cas-là, sa tendresse inquiète de mère et de veuve lui inspirait, pour garder son fils unique, un expédient d'une naïveté touchante : elle enfermait Henri à double tour. Mais la gâche était à claire voie et il suffisait d'appuyer légèrement sur le pêne pour faire rentrer le petit morceau de fer dans la serrure comme un chien en sa niche : de cette manière, quand la mère était de retour, elle trouvait son moineau envolé, et ne se rappelait plus ou feignait de ne plus se rappeler d'avoir « clavé » la porte. Je pensais cependant qu'il était plus digne, pour un jeune homme de mon âge, de sortir en toute liberté, que de s'évader comme un gamin en pénitence ou un forçat.

Et c'est pourquoi je m'arrêtai, à mi-chemin, auprès de l'auberge dite « A la Tête-de-Bois », ainsi appelée parce qu'un buste informe, au facies imbécile et grossièrement peinturluré était accroché au-dessus de la porte. Non loin de cette maison une ruelle sans issue m'offrait une retraite des plus sûres en raison de son manque d'éclairage.

Presque aussitôt arrivé, je vis se détacher sur le fond mi-partie blanc et gris de la rue la silhouette noire de mon ami.

— Eh bien ! Bernard, me dit-il, tes parents t'ont laissé partir ?

— Oh ! père n'est pas encore rentré et maman me croit au collège. Et la tienne ?

— La mienne, elle est sortie, et elle ne rentrera pas avant huit heures et demie. Mais, qu'est-ce qu'on fait ? As-tu soupé ?

— Non, et toi ?

— Moi non plus ; on ne peut pour-

tant pas rester toute la soirée l'estomac creux.

Tout en parlant, nous avons remonté la rue du Pont-de-Vrine, et pris la rue des Jacobins. La boutique de pâtisserie de la mère Rondeau flamboyait à la lumière du gaz ; sur les rayons de verre de l'étalage s'alignaient de petits sapins garnis, des « Pères Noël », des pithiviers vernis comme un meuble de cerisier, des jésuites incrustés de morceaux d'amandes, recouverts de farine et de sucre tels des crêches de bazar, des troncs d'arbres écorcés de chocolat, et d'où s'échappait de la crème, enfin tout un lot de pâtisserie de moindre importance, choux baveux, brioches coiffées de travers, petits fours, disposés sur de la vaisselle fine en porcelaine décorée.

— Entrons, dit Henri.

Nous demandâmes une douzaine au moins de friandises, et nous mordions chacun dans une, tandis que la marchande faisait du reste un paquet ; nous eûmes même l'audace de nous faire servir un verre de sirop, sur un élégant guéridon, suivant l'exemple que nous en avaient donné de jolies dames, les dimanches d'été, à la sortie de la messe d'onze heures et demie.

Tout en mangeant avec appétit, nous avons suivi les rues de Bretagne et Saint-Martin, afin de voir les devantures, et comme l'entrée était libre, nous circulions librement, profitant de l'occasion pour tout voir, tout admirer, et... ne rien acheter. La demie de sept heures sonnait à l'horloge de la mairie quand nous sortîmes des « Grandes Galeries Parisiennes ».

Une même pensée nous agitait tous deux, mais nous n'osions l'exprimer tant nous avions peur d'une déception.

— Dis donc, Henri, demandai-je enfin, as-tu du nouveau pour la messe de minuit ?

— Non, mais nous pourrions aller voir au collège ; peut-être qu'il y en aura une, car enfin, les abbés, les bonnes Sœurs de la classe aux petits, et celles de la lingerie, puis les domestiques. Ça fait plus de trente personnes. Et, qui sait !...

— Allons-y.

Et nous nous disions que ce serait très agréable de passer la soirée dans la chambre d'un professeur, au coin de son feu, à faire cuire des châtaignes dans la cendre, à fouiller sa bibliothèque, pendant qu'il dirait ses Heures. On flânerait, on causerait, on rirait ; si même c'était chez l'abbé Bertrand, on ouvrirait le piano, attendant ainsi le moment d'aller chanter la messe. Celle-ci, évidemment, ne serait pas aussi belle que les messes d'autrefois, mais la soirée entière aurait au moins l'attrait de l'imprévu.

La neige avait cessé, mais non le vent, qui éparpillait la fine poussière blanche et l'empêchait de prendre sur le sol.

Le portier nous laissa passer, habitué qu'il était à nous voir vaguer à travers l'établissement à des heures extraordinaires, surtout à l'époque des vacances. Nos cœurs battaient de joie quand nous arrivâmes au milieu de la première cour : les vitraux de la chapelle étaient éclairés. C'est donc qu'on préparait quelque chose. Et, en effet, un professeur était là, occupé à construire la crèche.

— Tiens, vous voilà, vous autres !

— Oui, M'sieur l'Abbé.

— C'est moi que vous venez voir, sans doute. Je suis à vous dans cinq minutes.

— De mieux en mieux, me disais-je, et je voyais que mon camarade pensait de même.

Quand l'abbé nous rejoignit, la prudence nous commandait de ne pas montrer trop clairement le but de notre visite. Après avoir bavardé sur des sujets divers, je demandai, l'œil indifférent :

— Et vous ne vous êtes pas encore décidé pour la messe de minuit ?

— Tiens, me répondit le prêtre, comment se fait-il que vous ne le sachiez pas ? Nous autres, nous sommes moins heureux que vous : nous allons à la messe de minuit dans nos lits. En un sens, j'en suis presque heureux, car le jeûne d'aujourd'hui m'a beaucoup fatigué, et je vais me coucher à neuf heures.

— Vraiment !

Oh ! la triste désillusion ! Et rien à faire ! Après avoir pris congé, tête basse et tout chagrins, nous sortîmes du collège, très embarrassés au fond. Huguet me dit alors en me frappant sur l'épaule :

— Si nous allions à la messe à Saint-Pert ? J'ai idée que la cérémonie doit être naïve et touchante.

Je restai stupéfait de l'audace de la question. Saint-Pert est un village situé à plus de trois kilomètres de la ville, et naguère le but de nos promenades habituelles des jours de congé ; on y allait en longeant les berges de la Vrigne, et l'on revenait au choix par la vieille ou la nouvelle route situées chacune sur une rive opposée. Mais, à huit heures et demie du soir, en plein hiver, avec la perspective du retour à minuit passé, c'était là une expédition pas très dangereuse en soi, mais qui ne laissait pas que de nous effrayer.

Après tout, nous étions deux, et, qui plus est, deux hommes de seize ans ! Comme si manants et routiers allaient choisir une nuit de Noël et en temps de bourrasques pour cheminer !

La proposition fut acceptée. La meilleure route était évidemment la nouvelle. Il nous fallait suivre les quais et gagner l'autre côté de l'eau que l'on franchissait sur une passerelle appuyée au pont du chemin de fer, la gloire de notre cité, car il est l'un des plus beaux de France, après celui de Morlaix.

A ce moment, notre bonne petite ville provinciale dormait, ou du moins semblait sommeiller, car les rues étaient désertes, et les maisons apparaissaient comme des masses sombres, ne laissant passer qu'ici et là de minces filets de lumière par les fentes des persiennes closes.

Et puis, je me souvins, en tâtant mes poches, que j'avais emporté ma flûte, une petite flûte d'ébène démontable, venue d'un grand magasin de Paris. Je l'approchai de mes lèvres, et, pour nous donner du cœur, j'attaquai la Marche des Rois, si populaire et si aimée :

Sol sol, ré sol, la si, la si, sol ré...

N'étions-nous pas, nous aussi, com-

me les rois qui venaient de si loin, traversaient les villes et les campagnes désertes à la poursuite de l'étoile ! Henri tressaillit, surpris et heureux.

Si do, ré mi ré do si si la sol.

Comme je reprenais du souffle, que notre marche saccadée contribuait à me faire perdre, il me dit très bas :

— C'est bien loin, Saint-Pert !

En même temps, il me désignait une arche du pont par laquelle, en plein jour, on apercevait le large coude de la rivière, et qui, à cette heure, ne laissait voir que deux ou trois petites lumières tremblantes perdues tout là bas, dans le noir. Je me disais aussi que c'était loin, très fier au fond que la proposition de retraite ne vînt pas de moi.

— En effet, ajoutai-je tout haut.

Et nous continuâmes la marche. La passerelle légère tremblait sous nos pas cadencés, ce pendant que mon ami chantant, et moi l'accompagnant, nous poursuivions :

Venaient d'abord les Gardes du Corps....

A ce moment nous touchions l'autre rive. A droite, c'était Saint-Pert, à gauche le retour en ville. Vers quel côté obliquer ?

....Des gens armés dessus leur....

... Ce fut à gauche que nous portâmes nos « justaucorps », car depuis quelques instants l'absence du souper et l'abondance des gâteaux engouffrés nous mettait mal à l'aise.

— Moi, je vais me coucher, avoua Henri ; je n'en peux plus.

Je le reconduisis chez lui, et, comme nous arrivions, dix heures sonnaient. En repassant devant la porte de l'église, j'entendis que l'orgue jouait un verset entre deux psaumes des Matines.

Ma foi ! autant aller à la messe à Saint-Etienne. Ma famille y viendrait sans doute, peut-être même était-elle déjà arrivée.

J'entrai ; à la place habituelle, personne. On chanta encore un psaume, puis je perçus plus vaguement une « leçon » et puis... ma tête retomba lourdement sur ma poitrine. Je me sentais si fatigué que je pris le parti de rentrer et de me mettre au lit, car

je grelotais de froid malgré mes chauds vêtements et le calorifère.

La maison paternelle était déserte; seules, mes deux petites sœurs, trop jeunes, étaient restées là et faisaient des songes radieux. Le reste de la famille était tout simplement allé à la cathédrale, paroisse de nos grands parents.

Je dormis ainsi dix heures d'horloge, et je me réveillai la bouche amère; malgré moi des larmes me montèrent aux yeux à la pensée de ma soirée de Noël passée d'une manière si pitoyable, et surtout de cette messe de minuit que je manquais pour la première fois depuis que je savais lire.

Et quand, souvent, en décembre, me vint la ressouvenance de cette histoire de mes seize ans, en voyant le chemin accompli et en me rappelant les disparus, je me demande avec notre vieux poète Villon :

..... *Où sont les neiges d'antan ?*.....

NOËL HERVÉ.

L'Électricité Bruxelles-Anvers

Dans une audience qu'il a eu l'honneur d'avoir dernièrement de M. G. Helleputte, Ministre des Chemins de Fer, Postes et Télégraphes. M. Alphonse Müllender, de Liège, auteur du projet de tramway électrique à grande vitesse entre Bruxelles et Anvers, via Vilvorde-Kiel, a été prié par M. le Ministre de lui remettre un résumé de son projet au point de vue « Construction » et « Exploitation ». Nous croyons être agréable à nos lecteurs en leur donnant ci-dessous la copie du travail que, sous la date du 3 octobre 1907, M. Müllender a fait parvenir à M. le Ministre Helleputte. Il serait désirable que le Gouvernement donnât bientôt une solution satisfaisante à cette importante question de jonction entre la capitale et la métropole commerciale.

**RÉSUMÉ DU PROJET MULLENDER
relatif à la construction et à l'exploitation d'un tramway électrique à grande vitesse entre Bruxelles et Anvers, via Vilvorde et Kiel.**

But.

Le tramway électrique à écartement normal, à double voie et à trolley, qui fait l'objet du présent projet, aurait pour but d'établir des communications nombreuses, régulières, faciles, économiques et rapides, entre Bruxelles et Anvers, les deux centres les plus commerciaux et les plus populeux du pays.

Tracé.

La ligne quitterait la place de Brouckère, traverserait le boulevard de la Senne, passerait au-dessus de la Senne préalablement voûtée par le Gouvernement belge jusqu'à l'usine à gaz. De là, elle longerait le canal de Willebroeck, par le quai des Usines, jusqu'à Vilvorde, puis elle gagnerait en ligne droite Kiel-Porte de Boom, pénétrerait à Anvers en suivant les rues de Montigny et de Hornes, la place Léopold de Wael, les rues d'Egmont, du Couvent, Rivage, rue Haute, et aboutirait finalement Grand'Place, devant la statue du Brabo.

Le parcours total serait de 43 kilomètres, dont 28, de Vilvorde (Km. 11) à Kiel (Km. 39), en remblai et en ligne absolument droite.

Variantes.

1° Si le voûtement de la Senne ne peut se faire, le parcours sur cette rivière serait remplacé par les rues du Marché et Gaucheret.

2° La station-terminus Bruxelles pourrait être placée soit à l'église Ste-Marie (rue Royale extérieure) et la ligne serait alors doublement reliée, par les Tramways Bruxellois, avec le haut de la ville (ligne du Bois, etc.) et avec le bas de la ville (ligne du Nord-Midi, etc.); soit à la place Liedts, d'où elle gagnerait le quai des Usines par l'avenue de la Reine.

3° La station-terminus Anvers pourrait être placée place Léopold de Wael, vis-à-vis du Musée et de l'Hippodrome.

Stations.

Il y aurait sept stations :

1. Place de Brouckère; 2. avenue de la Reine; 3. quai des Usines; 4. Vilvorde; 5. Kiel-Porte de Boom; 6. place Léopold de Wael; 7. Anvers-Grand'Place.

L'arrêt serait facultatif aux stations 2 à 6 inclus.

Chacune des stations serait éclairée à l'électricité, munie de W. C. et de lavabos, pourvue d'un appareil téléphonique communiquant avec le bureau central de la ligne et avec les autres stations, et contiendrait des bancs pouvant recevoir une vingtaine de voyageurs.

Etablissement de la ligne.

La ligne serait entièrement à double voie.

Les rails, du type 40 kg. Nord-belge, seraient posés à niveau des rues dans les parties urbaines, et sur remblai entre Vilvorde et Kiel.

Remblai Vilvorde-Kiel.

Le remblai commencerait à Vilvorde au Km. 11, au moyen d'un profil longitudinal en rampe douce de 0,5 % sur une longueur de 1.400 mètres.

Le palier atteindrait alors 7 mètres de hauteur, qui est la hauteur moyenne du remblai.

Un aqueduc longerait le remblai de chaque côté pour éviter les infiltrations.

Les dimensions du remblai seraient :

30 mètres de largeur à la base ;

10 m. 50 de largeur au sommet ;

6 m. 50 de hauteur ;

28 kilomètres de longueur.

Déduction faite de l'espace occupé par les vingt viaducs, du passage du Rupel et de la partie en rampe de Vilvorde (1.400 mètres), le cube des terres nécessaires pour former le remblai serait de 3,534,132 mètres cubes environ.

Ces terres pourraient éventuellement être prises à un monticule, situé près de Louvain, dont le sable est excellent pour la construction des remblais de chemins de fer. La construction du remblai nécessiterait l'acquisition d'une bande de terrain de 28 kilomètres de longueur sur 37 mètr. de largeur. Il faut toutefois déduire de cette surface, le passage du Rupel, de cinq lignes de chemins de fer et de nombreuses routes et terres appartenant aux communes et à l'Etat.

Viaducs.

Vingt viaducs, dont cinq pour le passage de chemins de fer, perceraient le remblai aux endroits désignés par la direction des ponts et chaussées. Ces vingt viaducs, en briques de Boom et en pierre de taille, auraient chacun 8 m. 50 de largeur intérieure et 5 m. 30 de hauteur intérieure à la clef.

Passage du Rupel.

Le Rupel serait franchi sur un pont métallique, à double voie, semblable à

celui construit par les usines Cockerill pour le chemin de fer du Nord à Velsen (Hollande). La longueur serait d'environ 150 mètres.

(A suivre.)

ALPH. MULLENDER.

Le Roman du Jour

SŒUR GUÉNOLÉ

par KÉNAVO

Histoire d'aujourd'hui, dit le sous-titre ; et vraiment cette histoire est — que l'on me permette le cliché — de la plus palpitante actualité.

L'auteur, qui modestement se cache sous le mélancolique pseudonyme de Kénavo, a dû être mêlé (ou plutôt *mêlé*) aux événements qu'il narre avec tant de charme. Ce livre est un roman qui passionnera les lecteurs ; il est écrit d'une plume émue et bien française ; à le lire, l'émotion vous prend aussi et vous arrache des cris d'admiration pour Sœur Guénolé et ses vaillantes compagnes, et des murmures d'indignation pour ceux qui, déloyalement, appliquèrent contre elle les ordres de la justice... légale.

Sœur Guénolé peut prendre place, — une place de choix, — parmi les meilleurs romans de cette année.

LE JOUJOU DE LA DAUPHINE

par A. DOU'RLIAC

A l'heure poignante où la Révolution montre ses crocs sanglants, où la famille royale, enveloppée de trahison, se sent perdue et n'a plus de salut que dans la fuite, une vigoureuse tête de héros se lève de la cohue sinistre, qu'elle domine de toute sa grandeur. C'est Sylvain, « le Joujou de la Dauphine », pauvre enfant du peuple qu'en un jour de misère la reine a ramassé au revers de la route. Le cœur encore chaud de la tiédeur maternelle qu'il a goûtée contre le sein royal, le petit vagabond n'a jamais oublié cette minute d'ivresse. Jeté, par le hasard des aventures, dans la promiscuité de Marat et de ses séides, il porte une âme loyale sous sa carmagnole, l'image toujours chère éclaire son front bouillonnant, et il forme un projet surhumain.

Ici, avec une documentation d'une grande richesse, l'auteur fait revivre, par son art consommé, tout un côté romanesque de la tragédie révolutionnaire, et pétrit son sujet avec une telle maîtrise qu'on ne sait plus où finit l'histoire et où commence la fantaisie. C'est ainsi que la minable roulotte du signor Pandolphini, comédien ambulancier, anime les

scènes lugubres d'incidents pittoresques. L'amour y déploie ses ailes roses, en même temps que les émouvants épisodes du lampiste du Temple, de Fidèle, de Lucius, et combien d'autres, jettent une vie intense et saisissante dans cette épopée de larmes et de sang.

TANTE CACATOIS

par JEAN BLAIZE

Tante Athénaïs, qui doit le sobriquet de « tante Cacatois » à son nez en bec de perroquet, à sa voix nasillarde, et surtout à ses toilettes où se marient les couleurs les plus vives et les plus disparates, est au fond la meilleure des femmes; et sans elle, sans son énergie, sa perspicacité, la famille Chaline, qui a quitté l'île Maurice pour faire fortune en France, n'échapperait pas aux pièges qui lui sont tendus. L'auteur nous présente dans cette famille Chaline un lot de personnages, les uns divertissants, les autres touchants, mais animés tous d'une vie intense et modelés chacun avec une exactitude surprenante: c'est la vérité même! Aussi les grandes personnes s'intéresseront-elles à cette œuvre de Jean Blaize tout autant que les enfants; à qui elle est destinée et qui trouveront dans ce récit mouvementé un bel exemple de courage et de bonté donné par un héros de leur âge.

LE FLOT QUI MONTE

par DANIELLE D'ARTHEZ

Une fois de plus, un écrivain bien pensant nous fait toucher du doigt les tristes résultats de ce flot qui monte, flot subversif, destructeur de la famille et de la société, flot qui a nom communisme, socialisme, anarchie. On l'a souvent comparé à une marée montante, qui menace de tout submerger sans pitié; l'analogie est trop frappante pour n'être pas juste, et les lecteurs du roman que nous recommandons pourront s'en rendre compte.

L'auteur nous fait assister à l'une de ces crises aiguës qui ruinent si souvent l'industrie moderne; des meneurs, beaux parleurs, ameutent la foule ignorante, qui se livre aux pires excès, pour retomber le lendemain dans la plus affreuse misère. Puissent les conclusions de l'écrivain éclairer les indécis!

QUERELLE DE FAMILLE

par MARTHÉ LACHÈSE

Voici un roman qui ne manque ni de situations dramatiques, ni de péripéties imprévues; d'un bout à l'autre, l'action est vive, soutenue, les faits se précipitent jusqu'au dénouement souhaité. L'intérêt se double des luttes qu'une faible jeune fille assume pour accomplir le serment fait à son père mourant: il faut réhabiliter l'honneur du nom, et son

indomptable persévérance parvient à laver la mémoire de son père des taches qui l'avaient obscurcie.

Comme toujours, le style de l'écrivain est empoignant, et la plus haute morale se dégage de cette sombre histoire.

LE PLUS CÉLÈBRE DES BÉCASSEAU

par JEAN DRAULT

La verve humoristique de Jean Drault a immortalisé Chapuzot; elle rend le même service à Bécasseau, dont les aventures fantastiques, hilarantes, nous secouent d'un rire fou. Comment se peut-il qu'il existe encore de malheureux neurasthéniques, alors que Bécasseau est là pour les guérir à tout jamais?

On ne s'ennuie pas en compagnie des héros de Jean Drault, je vous l'assure. Lisez Bécasseau, mes amis: vous n'aurez jamais ri de si bon cœur.

FR. DUFOUR.

CAUSERIE MUSICALE

I. — NOUVEAUTÉS

La renaissance de la nationalité tchèque au XIX^{me} siècle est un des faits les plus surprenants qu'ait enregistrés l'histoire moderne. Smetana (1824-1884) a été le chantre inspiré, enthousiaste de cette résurrection: il a rendu à la Bohême, dont les artistes jusqu'alors se dispersaient dans les pays voisins, sa conscience et son autonomie musicale, et fondé une école tchèque aujourd'hui bien vivante et indépendante. Pourtant, Smetana fut, de son vivant, méconnu par ses compatriotes dont la méfiance et l'ingratitude empoisonnèrent sa vie, aggravant les souffrances causées par la surdité et une maladie nerveuse. C'est l'histoire tragique et admirable que raconte le *Smetana* de M. WILLIAM RITTER, publié par la librairie Félix Alcan dans la brillante collection des *Maîtres de la musique*. Cet ouvrage, le premier en français consacré au fondateur désormais immortel de la musique tchèque, ne sera pas lu seulement avec fruit par les amateurs de musique: il ajoute une page capitale à un chapitre essentiel de l'histoire d'Europe au XIX^{me} siècle.

*
* *

Nous avons le plaisir de signaler à nos lecteurs une nouvelle œuvre de M. G. Van Hulse, directeur de chant de l'église primaire de St-Nicolas (Waes). La *Missa jubilaris* est dédiée à S. S. Pie X, à l'occasion de son jubilé sacerdotal; c'est une messe à 4 voix mixtes (soprano, alto, ténor et basse), avec accompagnement d'orgue.

Comme toutes les compositions du même auteur, cette œuvre est d'un style parfait, et en concordance absolue avec les nouvelles instructions pontificales ; les voix sont bien conduites et maintiennent jusqu'au bout la beauté de ligne et l'ampleur harmonieuse que doit revêtir la musique sacrée. La polyphonie est à la hauteur des exigences liturgiques. L'auteur, et il ne s'en cache pas, veut faire de la musique religieuse digne, facile, agréable : le succès qu'il a rencontré en Belgique prouve qu'il a réussi dans sa tâche, et nous nous étonnons à bon droit que la Hollande et l'Allemagne semblent se concerter pour interdire chez elles l'entrée d'œuvres aussi méritantes : nous n'avons pourtant pas habitué nos voisins à pareil ostracisme pour les innombrables compositions dont ils inondent notre marché.

*
* *

M. Paul d'Acosta vient d'éditer une brochure dont le titre pourra paraître assez audacieux : *Une révolution musicale*. C'est tout simplement une méthode de vulgarisation de l'art de la composition musicale et de la modulation ; le but de l'auteur est de donner aux débutants un manuel clair, précis, facile, que tous pourront s'assimiler en quelques leçons. La base de son système, nous dit-il dans sa préface, peut se résumer en deux mots : enchaîner et résoudre les consonances et dissonances de la polyphonie moderne, et ce au moyen de la note concentrique, en ses rapports avec les notes attractive et sensible et leur résolution réciproque.

Nous estimons que cet essai de grammaire musicale est appelé à rendre de réels services.

*
* *

M. l'abbé Georges Dutilleux nous fait hommage de son récent ouvrage : *La grand'messe*. Ce petit essai a pour but de venir en aide aux jeunes chanteurs et de leur faciliter l'interprétation des mélodies liturgiques. Le rythme, la distribution naturelle des notes et des neumes se rapprochent scrupuleusement des notations grégoriennes : pour éviter toute difficulté, l'auteur a transcrit tous les chants suivant les règles de la musique moderne et les enseignements du solfège.

Ce travail trouvera un emploi utile partout où les chants liturgiques sont exécutés par des chœurs d'enfants ; il supprime l'initiation spéciale des notations grégoriennes ; en outre, par la partie liturgique qu'il comporte, il arrive à éloigner toute cause de distractions pendant l'office divin. Et cet avantage est à considérer.

Nous recommandons volontiers ce manuel, qui sera fort apprécié des chefs de chœur et des maîtres de chapelle.

II. — CONCERTS

M. Thomas Canivez nous a donné, le 5 décembre, une audition absolument hors pair. Nos lecteurs se rappelleront certainement les brillants succès que l'éminent violoncelliste remporta en 1899 au Conservatoire royal de Bruxelles. Depuis lors, nous envions à la Suisse cette gloire artistique.

M. Canivez possède une technique peu commune ; la plupart des virtuoses de l'archet confondent, bien à tort, la technique avec une sorte d'acrobatie qui leur fait rechercher des difficultés souvent grotesques. Ici, rien de semblable ; l'artiste ne se départ pas d'un calme admirable, et l'interprétation s'en ressent largement : les nuances sont d'une délicatesse extrême, le jeu d'une douceur charmante. On sent que la main est guidée par une âme expressive, profondément empreinte du sentiment artistique. La sonate en *sol* mineur de Haendel transporta l'auditoire, et valut à l'artiste de chauds applaudissements ; un lied de Vincent d'Indy fut plus goûté encore.

*
* *

M. Durant ne se montre guère généreux pour la presse ; nous comprenons jusqu'à un certain point qu'il tienne rigueur à certains organes qui se donnent pour ridicule mission de dénigrer systématiquement les efforts généreux et désintéressés. Mais qu'il traite ainsi des amis qui ont toujours soutenu son entreprise artistique, nous ne le comprenons pas. A sa demande, le *Glanneur* lui a consacré plus de deux colonnes de son dernier numéro, et notre organe n'a pas reçu la moindre invitation pour l'audition du 8 décembre ! Oubli ou parti-pris ?

FR. DUFOUR.

Au Cercle Saint-Louis.

Un public aussi nombreux que choisi, emplissait, le dimanche 17 novembre, la coquette salle de la rue du Boulet ; le Cercle Saint-Louis donnait sa première fête d'hiver.

Au programme : *Les Pirates de la Savane*, le célèbre drame de MM. Anicet, Bourgeois et F. Dugué. Cette belle fête a été l'occasion d'applaudir une fois de plus la section dramatique du Cercle, composée d'amateurs, véritables artistes et dont plus d'un ferait bonne figure sur la scène de nos grands théâtres ; aussi, des applaudissements très nourris et très mérités ont salué MM. Foulon, Bataille, Timmer, Renders et Pauwels qui tenaient les grands rôles de la pièce.

Une véritable ovation a été faite au petit Van Dyck, un bambin, pas plus haut que ça, qui a interprété avec une perfection bien au-dessus de son âge, le rôle de Diégo Moralès.

Nous nous faisons un devoir de recommander à nos lecteurs les belles fêtes du Cercle Saint-Louis : tout en s'amusant honnêtement, ils contribueront à l'extension d'une des plus belles œuvres bruxelloises.

R. D.

LE MOIS LITTÉRAIRE

ACHLEITNER (Arthur). — *Jérusalem*. Un vol. in-18 de XXIV-352 pages. Paris, 1907, Librairie des Saints-Pères. Prix : 3 fr. 50.

Sous la forme d'un roman, l'auteur nous présente un tableau remarquable de la vie religieuse contemporaine dans la ville sainte. Quelques articlets parus dans les journaux, l'une ou l'autre note insérée dans les revues, nous tiennent d'une façon superficielle au courant des événements hiérosolymitains; mais nous ne pouvions y trouver l'intime existence des multiples confessions qui s'y coudoient et s'y.... rudoyent de temps en temps. L'auteur nous révèle les faits et gestes de la société européenne là-bas, les compétitions, les jalousies que les nations y nourrissent entre elles, et les scandaleuses collisions qui ensanglantent parfois le pavé du Saint-Sépulcre lui-même. Cette lutte séculaire pour l'hégémonie ne recule devant rien; Grecs, Juifs, Musulmans s'entendent à merveille pour faire payer cher aux rares chrétiens de Jérusalem l'héritage, bien triste, hélas! des croisés.

Annuaire des fonds d'États et des sociétés françaises et étrangères. Un vol. in-8° de XVI-1044 pages. Paris, 1907, (22, rue Vivienne). Prix : 12 fr.

Ce fort volume contient les bilans et rapports des sociétés pour le dernier exercice clos, les plus hauts et les plus bas cours enregistrés au marché officiel, les dividendes distribués, la composition des conseils d'administration, l'objet sommaire de la société et la répartition des bénéfices.

Ces nombreux renseignements sont relevés aux comptes rendus officiels des sociétés.

Par sa documentation complète et rigoureusement contrôlée, cet ouvrage est indispensable aux banquiers, rentiers, notaires, et à tous les officiers ministériels.

Bibliothèque des Conférences : N° 24, L'Église, explication archéologique et liturgique; n° 25, L'autel et les Objets du culte; n° 26, Les cérémonies de la messe, explications liturgiques; n° 27 Les cérémonies de la messe et la Passion de Jésus-Christ; n° 28, Les cérémonies de la messe expliquées aux enfants. Brochures in-12 de 32 pages. Paris, 1907, Maison de la Bonne Presse. Prix : 0 fr. 25 la brochure.

La *Bibliothèque des Conférences* vient de s'enrichir de cinq nouveaux livrets qui rendront aux prêtres encore plus de services que les précédents. Trop souvent, le sens si profond des cérémonies de l'Église échappe à des fidèles superficiellement instruits; aussi est-il bon de les éclairer à ce sujet. On ne saurait donc trop louer l'auteur, professeur de liturgie, d'avoir mis à la portée de tous, enfants et adultes, l'intelligence de ce qui a trait au sanctuaire, notamment de l'autel et plus encore du mystère de la passion, renouvelé tous les jours dans le saint Sacrifice de la messe. Des vues intéressantes, prises d'après nature, que l'on peut demander au service des projections de la Bonne Presse, seront le complément naturel de ces cinq conférences.

BISSIEU (E.). — *Persécution*. Broch. in-18 de 32 pages. Paris, 1907, Périsse. Prix : 0 fr. 50.

M. le docteur Bissieu nous a donné, il y a quelque temps déjà, un poème héroïque sur *Jeane d'Arc*, dont la belle tenue fut très remarquable. Voici aujourd'hui quelques vers que sa plume indignée consacre à la situation lamentable de l'Église de France. Le poète, on le sent, défend une mère outragée; son énergique protestation vibre en trente pages d'une intense émotion. C'est une lecture émouvante et réconfortante.

BOYER D'AGEN. — *Comment est mort Léon XIII.* In-8° de 36 pages. Paris, 1907, Falque.

Prix : 1 fr.

L'auteur, historien éminent et apprécié, nous retrace, d'après le journal d'un serviteur pontifical, les derniers jours de l'illustre Léon XIII. Pages émouvantes s'il en fut, où nous voyons un frêle vieillard résister jusqu'à l'extrême limite au mal qui le terrasse. On éprouve à leur lecture l'impression inoubliable du divin se manifestant visiblement en la personne du vicaire du Christ ici-bas.

BOYER D'AGEN. — *La politique de Pie X.* In-8° de 24 pages. Paris, 1907, Falque. Prix : 0 fr. 60.

Du jour où la majorité du conclave éleva sur le trône pontifical le cardinal Sarto, la politique du nouveau pape préoccupa les sphères dirigeantes. L'auteur résume cette politique en trois interviews : chez Pie X, chez le cardinal Rampolla, chez le cardinal Merry del Val. Cette étude mérite l'attention par la gravité du sujet traité et la situation éminente des personnages mis en jeu.

CLARETIE (Jules). — *L'homme aux mains de cire.* Un vol. in-18 de 120 pages. Paris, 1907, Librairie Mondiale. Prix : 0 fr. 30.

Premier volume d'une nouvelle collection, la "Mondial-Bibliothèque", sélection de romans littéraires signés des meilleurs noms. L'éditeur annonce un nouveau volume par quinzaine. Le prix extrêmement réduit de ces éditions les met à la portée de tous.

L'homme aux mains de cire, de Jules Claretie, est trop connu pour que nous en fassions l'éloge. Le volume contient trois autres nouvelles du même auteur : *Serge Soménof*, — *Le premier jugement de Salomon*, — *Histoire d'une ganache*.

Le succès couronnera certainement cette heureuse initiative de vulgarisation littéraire.

COURET (A.). — *Les Légendes du Saint-Sépulchre.* Un vol. in-16 de 150 pages. Paris, 1907, Maison de la Bonne Presse. Prix : 1 fr. 50.

Comme le dit l'auteur en une préface d'une gracieuse poésie, la légende, « qui donne une

âme aux monuments », abonde sur la basilique du Saint-Sépulchre. « Elle rayonne sur son dôme; elle se penche palpitante, sur sa tour mutilée; elle s'agenouille, plaintive, sur son parvis; elle se glisse sous ses voûtes disjointes, et s'enlace comme le lierre autour de ses colonnes couleur d'améthyste, œuvre de sainte Hélène; elle sanglote à demi-voix dans ses cryptes mystérieuses et enguirlande de son rameau d'or ses augustes et multiples autels... » On éprouvera ces sensations variées en parcourant ces pages, en lisant ces récits dont plusieurs sont des plus dramatiques. C'est une réédition, mais pour le plus grand nombre, c'est une nouveauté que ce volume déjà ancien, et depuis plus de dix ans totalement épuisé. Il se représente aujourd'hui sous une jolie parure qui n'est pas sans cachet.

CUNISSET-CARNOT (F.). — *La vie à la campagne.* Un vol. in-16 de XVI-294 pages. Paris, 1907, Dumoulin. Prix : 4 fr.

M. Cunisset-Carnot s'est acquis une réputation considérable d'écrivain et d'agronome; les articles qu'il donne au *Temps* chaque quinzaine sont attendus avec impatience et très appréciés des lecteurs de ce journal. Nous ne pouvons donc qu'applaudir à l'idée de réunir en un volume les plus importantes de ces causeries quinzainales. On y trouve de tout : économie domestique, vie des champs, élevage, chasse, pêche, sylviculture, etc.; toutes ces questions, traitées avec une compétence hors pair, en un style vif et pittoresque, présentent un ensemble de connaissances utiles que tous les amis de la campagne apprécieront. C'est le succès assuré pour cet ouvrage et pour ceux qui, espérons-le, le continueront.

DUGUET (Roger). — *Après l'option.* Un vol. in-8° de 100 pages. Paris, 1907, Maison de la Bonne Presse. Prix : 1 fr.

Les lecteurs du "Mois littéraire et pittoresque", ont eu la primeur de ce remarquable travail, où l'auteur a symbolisé et mis en action l'âme alsacienne. Sans être chauvin, M. Duguet est un ardent patriote; le sentiment de patrie vibre en lui avec force, et son roman est le reflet de cet ardent amour de la France. L'ouvrage se recommande par de brillantes qualités littéraires, et nous sommes heureux de le signaler à l'attention générale.

FRANCK (César). — *Ave Maria*. Avec accompagnement d'orgue, harmonium ou piano. Paris, 1907, Leduc. Prix : 1 fr. 25.

— *Ecce parvis*. Avec accompagnement de violon et d'orgue, harmonium ou piano. Paris, 1907, Leduc. Prix : 2 fr.

— *OSalutaris*. Avec accompagnement de violon ou violoncelle et d'orgue, harmonium ou piano. Paris, 1907, Leduc. Prix : 1 fr. 50.

Ces trois motets, qui font partie de la collection « *Lyra sacra* », seront bien accueillis par les directeurs de *scholæ* et les maîtres de chapelle. Le répertoire d'église s'est fort heureusement vu écourter par les instructions pontificales sur la musique sacrée ; les sages réformes de Pie X nous ont débarrassés d'un tas de chinoïseries qui n'avaient rien de commun avec la gravité requise des chants sacrés. Trois motets, signés de César Franck, arrivent donc à point marqué et trouveront leur place indiquée au jubé de nos églises. Le grand compositeur, faut-il le redire, savait imprégner ses compositions religieuses de respectueuse grandeur, et c'est par cette qualité précisément que se recommandent les pages dont nous signalons l'apparition.

GILLET (Louis). — *Raphaël*. Un vol. in-12 de 188 pages. Paris, 1907, Librairie de l'art ancien et moderne. Prix : 3 fr. 50.

La collection des « Maîtres de l'art », affirme de plus en plus les brillantes qualités qui lui ont valu jusqu'ici un succès constant. L'étude que M. Louis Gillet vient de consacrer à Raphaël ne fera que rehausser cette valeur littéraire et artistique d'un groupement d'ensemble qui répondait aux désirs de tous.

M. Gillet divise son esquisse en deux parties : la première s'en tient à la jeunesse du grand artiste ; celle-ci s'écoula presque tout entière soit à Urbino, soit à Florence ; autour du maître nous voyons évoluer des figures célèbres : Giovanni Santi, Timoteo Viti, le Pérugin, Bernardino Pintoricchio, Fra Bartolomeo, Bembo, et d'autres. En aussi haute compagnie, Raphaël devait inévitablement s'élever au faite du génie. C'est ce qu'expose le livre deuxième, qui nous raconte les onze années passées à Rome par le peintre italien.

L'ouvrage est complété par de précieuses

tables chronologique, bibliographique, etc., et par une admirable collection de reproductions photographiques qui nous mettent sous les yeux les meilleurs chefs-d'œuvre du maître.

GOUNOD (Ch.). — *Larghetto*. Orgue ou harmonium et piano. Paris, 1906, Leduc. Prix : 3 fr.

Œuvre posthume du célèbre compositeur français. La partition comprend une écriture pour orgue seul, et une adaptation pour piano avec violon, violoncelle et alto : c'est donc d'une part un motet que l'organiste pourra utiliser à l'offertoire ou à la communion ; d'autre part, un quatuor gracieux qui trouvera sa place aux programmes de séances de musique de chambre. Ce *larghetto* sera certainement très goûté des amateurs de gracieuse harmonie ; Gounod a laissé un renom de parfait styliste, et cette œuvre posthume n'est pas faite pour diminuer la solide réputation du maître.

HAUSSER (H.). — *Traité pratique de transposition*. Un vol. gr. in-8° de 56 pages. Paris, 1906, Leduc. Prix : 4 fr.

L'apparition de cet ouvrage a été bien accueillie du monde musical pour plusieurs motifs. D'abord, s'il est vrai que la théorie musicale comprend la transposition, il est non moins constant que jusqu'ici les musiciens, chanteurs ou instrumentistes, n'avaient à leur disposition aucun ouvrage traitant à fond la matière. A ce premier mérite de la nouveauté vient se joindre une clarté d'exposition, une sûreté d'enseignement telles que la transposition, ainsi étudiée, devient un exercice des plus simples. L'auteur a supprimé la plus grosse des difficultés, à savoir l'assimilation obligatoire par l'élève de toutes les clés avant d'aborder l'étude de la transposition ; il réduit les bases de celle-ci à la seule connaissance des clés de sol 2^{me} ligne et de fa 4^{me} ligne.

Pour compléter cette heureuse innovation, M. Hausser joint à l'ouvrage des tableaux récapitulatifs d'une conception nouvelle, qui gravent dans la mémoire les éléments essentiels de la transposition. Aucun autre ouvrage n'avait présenté cette heureuse addition.

JOLY (Léon). — *Le christianisme et l'Extrême-Orient*. T. II : Mission catholique du Japon. Un vol.

in-16 de 308 pages. Paris, 1907, Lethielleux. Prix : 3 fr. 50.

Le second volume de cette importante étude vient de paraître ; son devancier a soulevé de violentes polémiques, celui-ci en souleva de plus violentes encore. M. Joly y fait l'histoire des missions catholiques au Japon : par un parallèle entre l'apostolat de saint François-Xavier et celui de nos modernes champions de la foi, l'auteur prétend établir que la diversité des résultats est dûe surtout à la différence des moyens d'action ; il reprend notamment sa thèse de l'absolue nécessité d'un clergé indigène pour assurer la stabilité des chrétientés orientales. Nous ne sommes pas autorisés pour prendre parti dans cette controverse ; nous devons toutefois reconnaître que les événements semblent donner raison à M. Joly. Ce dernier critique parfois avec virulence les procédés de propagande actuels ; trop de virulence peut-être, car, si des erreurs ont été commises, elles sont grandement excusables par la sincérité des intentions. Son volume toutefois doit être lu : il fourmille de documents souvent nouveaux, de renseignements précieux et peu connus ; il est indispensable à tous ceux qui veulent connaître à fond l'histoire religieuse du Japon.

LEGOUVÉ (Ernest). — *Les pères et les enfants au XIX^e siècle*. Un vol. in-16 de 352 pages. Paris, 1907, Hetzel. Prix : 3 fr.

L'importance et l'intérêt de cet ouvrage sont amplement démontrés par cette vingt-deuxième édition qui vient de paraître. L'illustre académicien y définit la nature des rapports établis entre pères et enfants ; c'est plus qu'une critique des idées modernistes sur ce grave sujet : c'est tout un plan de rénovation familiale qui mérite une attention soutenue de la part des moralistes et des pères de familles. L'auteur soulève de nombreux problèmes d'éducation, dont la solution aura une influence capitale sur l'avenir de la société. Aux parents de se pénétrer de ces enseignements sages et pondérés ; aux enfants de mettre en pratique des conseils dictés par une expérience acquise au cours d'un long stage pédagogique.

LE MAY (Pamphile). — *Contes vrais*. Un vol. in-16 de 554 pages. Montréal, 1907, Beauchemin.

Prix : 5 fr.

Nous avons à maintes reprises signalé à nos lecteurs l'importance acquise en ce dernier

demi-siècle par la littérature canadienne d'expression française ; nous avons en particulier recommandé M. Pamphile Le May, lors de l'apparition des « Gouttelettes ». M. Le May n'est pas seulement un bon poète, il est aussi excellent conteur : ses *Contes vrais*, que nous venons de lire, outre d'indiscutables qualités littéraires, nous initient à mille détails du folklore canadien, peu connus jusqu'ici. L'intérêt du volume s'augmente donc de tout ce qu'une érudition avérée peut apporter d'éléments nouveaux à un talent d'écrivain solide ment établi. Ajoutons que l'ouvrage est abondamment illustré et imprimé avec le plus grand soin.

LEROY-BERRIER. — *Le magnétisme personnel*. Un vol. in-18 de 168 pages. Bruxelles, 1907, Lamertin. Prix : 3 fr.

Cet ouvrage est un traité de culture humaine combinant la culture physique et la culture mentale ; à ce point de vue, il se distingue de tous les traités américains, qui s'en tiennent soit à l'éducation du corps, soit à l'entraînement du cerveau ; depuis huit ans les éditions se sont succédées aux Etats-Unis avec un succès croissant.

Le magnétisme personnel, qu'il ne faut pas confondre avec l'hypnotisme, est la qualité des personnes qui, par leur énergie vitale et mentale et leurs facultés sociales, attirent tous ceux qui les approchent. Le livre de Leroy-Berrier renverse l'ancienne croyance d'après laquelle le magnétisme personnel, l'énergie vitale et l'énergie mentale ne pourraient se développer par une éducation appropriée. C'est un ensemble complet d'instructions, qui rendront tous ceux qui les observeront puissamment magnétiques, affirment l'auteur et le traducteur. Dans tous les cas, le livre mérite d'être lu, et peut-être est-il profitable de l'étudier.

MARTEL (Félix) et GRIGAUT (M.). — *Economie politique*. Un vol. in-18 de 354 pages. Paris, 1907, Delagrave. Prix : 3 fr. 25.

Les manuels d'économie politique sont légion, depuis que cette science a conquis droit de cité dans les programmes d'enseignement. Le plan général de ces ouvrages ne se différencie guère que sur des questions de détail ; celui-ci toutefois s'adresse plus spécialement aux écoles d'arts et métiers, et les développements théoriques sont orientés vers ce but spécial.

Une excellente innovation : l'auteur a fait suivre chaque chapitre de lectures judicieusement choisies, qui sont en quelque sorte la mise en pratique des enseignements exposés par l'écrivain. Le volume y gagne une importance particulière qui le fera certainement adopter pour les établissements d'instruction professionnelle.

MARTIN (Rodolphe). — *Berlin-Bagdad*. Un vol. in-18 de 292 pages. Paris, 1907, Juven.

Prix : 3 fr. 50.

Devançant les événements, l'auteur nous transporte en 1901 : le rêve de l'empereur teuton se réalise, et l'Allemagne est en voie de s'étendre jusqu'à Bagdad. Mais au prix de quels efforts ! Nous assistons à des batailles en règle livrées au haut des airs par de véritables cuirassés aériens : le ballon dirigeable est devenu l'arbitre des destinées mondiales, et l'on va villégiaturer à Pékin plus facilement que nous, pauvres gens de 1907, n'allons à la mer ou aux villes d'eau.

Sous son apparence fantasmagorique, ce livre cache maints aperçus sérieux : il nous livre le fond de l'âme allemande, cette hégémonie européenne vers laquelle tendent tous les efforts d'un peuple sûr de lui-même. L'avenir réalisera-t-il les chimériques prévisions de ce roman ? *Chi lo sa !* N'oublions pas que l'in vraisemblable n'est pas toujours éloigné du vraisemblable, et notre Verne moderne pourrait bien voir juste.

MAURY (ARTHUR). — *Histoire des timbres-poste français*. Un vol. in-8° de 404 pages. Paris, 1907, chez l'auteur. Prix : 5 fr.

Nous avons naguère attiré l'attention de nos lecteurs sur un remarquable ouvrage de M. Arthur Maury : « *Les emblèmes et les drapeaux de la France* », dont le succès fut réellement universel. Les qualités d'érudition et de style que nous relevâmes dans ce magnifique volume, nous les retrouvons dans l'« *Histoire des timbres-poste français* ». Depuis quarante ans, l'auteur a suivi pas à pas l'histoire du timbre postal, il en a étudié à fond les modifications et les changements, il a collectionné avec un soin jaloux tous les documents offrant un intérêt sérieux ; c'est cet ensemble de renseignements historiques et techniques qu'il nous présente aujourd'hui, en des pages attrayantes et pleines d'anecdotes curieuses ou pittoresques.

Une abondante documentation photogra-

phique achève de donner à ce travail une valeur très spéciale, qu'apprécieront collectionneurs et philatélistes.

MEUNIER (Mario). — *Antigone*. Un vol. in-18 de 120 pages. Paris, 1907, Falque. Prix : 2 fr.

Nous signalons volontiers à nos lecteurs cette élégante traduction de l'immortelle tragédie de Sophocle. L'auteur a suivi pas à pas le texte grec, de manière à nous donner l'adaptation la plus complète possible. Tout en respectant le génie de la langue originaire, il a su faire une œuvre d'un grand mérite littéraire, ce qui n'est pas le cas des traductions en général.

PALAMAS (Costi). — *La mort du Pallikare*. In-18 all. de 56 pages. Athènes, 1907, Monde hellénique. Prix : 1 fr.

Nous assistons, depuis quelques années, à une véritable renaissance de la littérature grecque ; ce mouvement, il est vrai, n'avait pas dépassé jusqu'ici les frontières de l'Hellas. Le « Monde hellénique » s'est donné la mission de vulgariser par toute l'Europe les œuvres des conteurs grecs modernes. Voici donc un conte dû à la plume experte de M. Costi Palamas, l'un des meilleurs écrivains de la Grèce contemporaine. Nous y faisons connaissance avec les mœurs populaires, les coutumes, les préjugés qui constituent le folklore néo-hellène. Traduction élégante, impression soignée : voilà de quoi assurer un sérieux succès à la collection des « Conteurs grecs modernes ».

QUENTIN (H.). — *Comment on obtient une photographie en couleurs*. Un vol. in-18 de 70 pages. Paris, 1907, Mendel. Prix : 0 fr. 75.

La reproduction en couleurs naturelles est actuellement une opération à la portée de tous les amateurs photographes. La pratique de la photochromie, même à l'aide des procédés réputés comme les plus difficiles, ne demande que du soin, de l'attention, de la minutie jusque dans les plus petits détails. C'est ce que démontre la lecture de cette brochure : faisant à dessein abstraction de toutes les considérations théoriques qui auraient pu paraître trop ardues pour la généralité des amateurs, l'auteur s'est strictement cantonné dans le domaine pratique : après avoir décrit la série des

opérations nécessaires pour l'obtention d'épreuves trichromes à l'aide des divers procédés par imbibition ou par superposition, il donne l'exposé complet des perfectionnements récents qui permettent d'obtenir directement une épreuve en couleurs sans autres manipulations que les opérations habituelles de l'exposition à la chambre noire, du développement et du fixage de la plaque photographique.

RIBOLET (L.). — *Salvia*. Un vol. in-16 de 360 pages. Paris, 1907, Amat. Prix : 3 fr. 50.

Le fond du roman est un épisode, sinon historique, du moins fort plausible, de la piraterie mauresque au XVI^e siècle; nous revivons avec l'auteur quelques journées de la redoutable période où le dey d'Alger étendait sa puissance sur toute la Méditerranée, où de saints religieux couraient délivrer, au prix de leur liberté personnelle, les malheureux chrétiens enchaînés dans les bagnes musulmans. A travers des péripéties dramatiques, nous assistons au consolant spectacle de fermeté que nous donne une faible jeune fille, fermeté telle qu'elle force l'admiration des pirates, qu'elle convertit une princesse de haut rang et ramène à la foi des captifs renégats.

Le volume est bien écrit et mérite d'être recommandé.

ROBIDA (A.). — *Les escholiers du temps jadis*. Un vol. in-16 de 146 pages. Paris, 1907, Colin. Prix : 1 fr. 50.

Personne ne connaît mieux le vieux Paris que l'écrivain et le maître artiste qu'est Robida; personne n'en saurait mieux retracer, par la plume et le crayon, les multiples et grouillants aspects. C'est dire l'érudition solide et la verve amusante qu'il a déployées dans la peinture de ses *Escholiers du temps jadis*, dont l'ardeur au travail n'avait d'égales que la gaieté désordonnée et la turbulence. Toute la vie, si mouvementée, si dure parfois et si misérable de ces étudiants enthousiastes et de leurs maîtres, est ici exactement et pittoresquement évoquée. A chacune des pages de ce livre, l'agréable le dispute à l'utile, le document se fait essentiellement pittoresque et amusant. Les maîtres, les écoliers, et tous ceux qu'intéresse l'histoire des mœurs d'aujourd'hui trouveront dans cet ouvrage à s'instruire et à se récréer.

ROUCAU (Trophime). — *Chemin d'ombre*. Un vol. in-16 all. de 248 pages. Paris, 1905, Lethielleux. Prix : 1 fr.

Le P. Roucau nous donne ici une étude approfondie sur l'âme de la jeune fille, sa sensibilité, son imagination, son intelligence, son cœur, sa conscience, sa volonté, sa vie de famille, son influence. Nous retenons surtout ce dernier chapitre: nos chrétiennes ne réfléchissent pas assez à cette influence qu'elles ont le devoir d'exercer sur leur entourage, et encore moins aux moyens de la préparer. L'auteur leur évite ce travail de préparation: une simple méditation de son ouvrage les convaincra de l'impérieuse obligation qui leur est faite de guider le monde par l'exemple donné.

TALAMO (R.). — *Méthode complète de mandoline*. Un vol. in-4^o de 48 pages. Paris, 1907, Leduc. Prix : 3 fr. 50.

Voici une méthode complète et rigoureusement progressive, que nous recommandons vivement à tous les intéressés pour sa clarté et sa précision. Un premier tableau donne la tablature de la mandoline: il est accompagné d'un résumé succinct de la théorie musicale et de photographies indiquant la bonne tenue de l'instrument. Vient ensuite l'enseignement méthodique, depuis le plus élémentaire début jusqu'aux leçons compliquées sur les six positions. Pour rendre moins aride son exposé technique, l'auteur intercale entre chaque leçon de fort jolies études, extraites des meilleurs maîtres. Ajoutons encore que l'étude des positions est complétée par une série de tableaux indiquant l'étendue et les doigts de chacune d'elles.

VALTON (E.). — *Droit social*. Un vol. in-16 de XVI-246 pages. Paris, 1906, Lethielleux. Prix : 2 fr. 50.

On ne saurait nier l'actualité d'un livre de ce genre. Que de catholiques, de prêtres même, n'ont pas, sur ces graves questions, des notions suffisamment exactes, sûres et pourtant indispensables quand on veut penser, parler ou écrire. Cela est si vrai que tout dernièrement, à Rome, on vient de fonder à l'université grégorienne une chaire de sociologie, dont le titulaire est le Père Biedlack, alors qu'au Collège pontifical léonin,

M. le chanoine Pottier, de Liège, professe également cette matière.

M. Valton a le mérite de nous offrir un « manuel », — c'est le mot dont s'est servi M^{re} l'Evêque de Langres, en approuvant hautement l'ouvrage, — dont les grandes divisions, indiquées dans les sous-titres, nous montrent toute l'importance malgré sa brièveté. Ceux qui ont peu de loisirs trouveront dans l'ouvrage du docte professeur la somme des connaissances dont ils pourront avoir besoin. Quant à ceux qui ont déjà étudié ces problèmes, ils seront heureux de pouvoir repasser rapidement des notions qui ne sauraient être trop précises.

VAUDON (Jean). — *Une âme de jeune fille*. Un vol. in-16 de 184 pages. Paris, 1905, Lethielleux. Prix : 2 fr.

Dans ce charmant opuscule, tout blanc comme l'âme qu'il nous découvre, M. l'abbé Vaudon esquisse à grands traits la vie d'une jeune fille enlevée à la fleur de l'âge à l'amour des siens. Ce n'est pas un panégyrique, c'est un simple croquis, d'une délicieuse poésie. L'auteur se contente de nous montrer une œuvre de Dieu, dont la rare beauté, l'infinie délicatesse n'a besoin d'aucun commentaire : d'un bout à l'autre du livre, c'est un hymne d'ardent amour divin. Voilà, pour nos jeunes filles, un modèle idéal de pureté, de force, de douceur, et surtout de foi brûlante : elles le liront et en deviendront meilleures.

L'ouvrage, fin chef-d'œuvre de littérature, est rehaussé de nombreuses gravures, reproductions de pastels, de dessins et de moulages qui nous donnent la mesure du goût exquis de la pieuse héroïne.

VERAX (Ch.). — *Vocabulaire français-esperanto technologique*. Un vol. in-18 de 44 pages. Paris, 1907, Mendel. Prix : 0 fr. 75.

Le titre très explicite de cet ouvrage nous dispense d'insister sur l'utilité que peut présenter un travail de ce genre pour les relations entre photographes parlant des langues différentes, aussi bien que pour l'intelligence des publications espérantistes qui accordent une place à l'étude ou à la diffusion des méthodes photographiques.

L'auteur a eu le soin louable de placer en tête de ce vocabulaire une liste des « affixes » grâce auxquels l'Espéranto peut exprimer avec précision les différentes nuances de la pensée au point de vue spécial qui nous intéresse, c'est-à-dire l'étude des applications de la chambre noire.

VERNE (Jules). — *Le volcan d'or*. Seconde partie. Un vol. in-18 de 346 pages. Paris, 1907, Hetzel. Prix : 3 fr.

Le succès qui a accueilli le premier volume du *Volcan d'or* on faisait ardemment désirer la suite. L'auteur nous y décrit une façon peu banale d'exploiter les filons aurifères, façon qui, reconnaissons-le, n'est à la portée que d'ingénieurs aussi hardis que Ben Radle. Comme toujours, le récit est l'occasion de nombreuses leçons de choses, études de mœurs, descriptions topographiques et ethnographiques, qui joignent l'utile à l'agréable. Bref, un succès de plus à l'actif du conteur français.

WAUTHY (Léon). — *Les voluptés*. Un vol. in-8° de 64 pages. Verriers, 1907. Edition artistique. Prix : 2 fr.

Le contenu du volume vaut mieux que son titre ; l'auteur, à ses heures de loisirs, s'exerce au noble jeu de la poésie et, ma foi, n'y réussit pas trop mal. Plusieurs pièces sont de jolis chefs-d'œuvre. Nous regrettons toutefois qu'il ait jugé opportun de les réunir sous une couverture qui revêt aux yeux de beaucoup le caractère d'un véritable sacrilège ; cette horreur, d'un goût douteux, brise tout le charme du volume.

WEILL-MANTOU (J.). — *Hygiène*. Un vol. in-16 de XII-372 pages. Paris, 1906, Colin. Prix : 3 fr. 50.

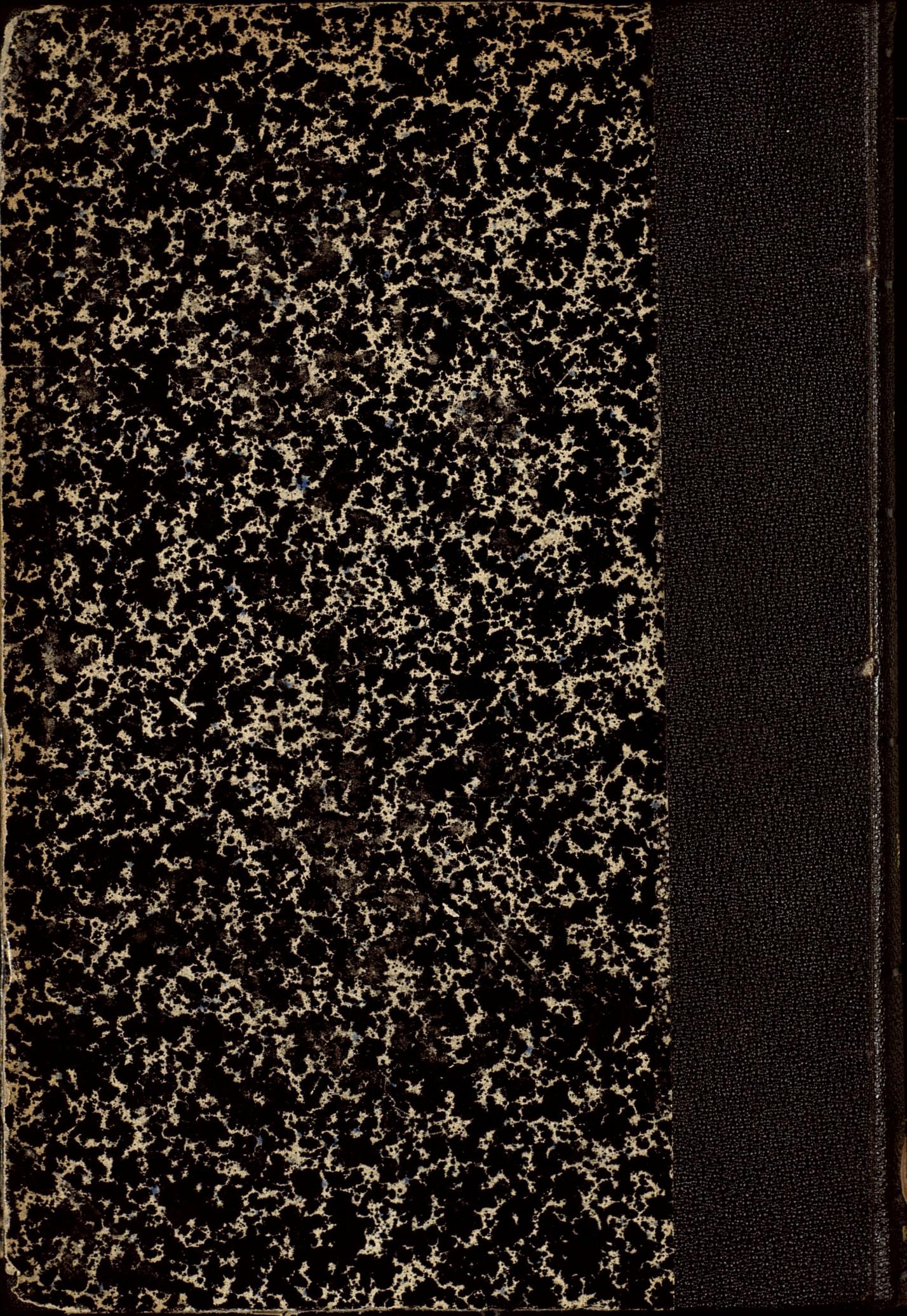
Les questions d'hygiène occupent actuellement une grande place dans le programme de l'enseignement, de même qu'elles préoccupent vivement les économistes, les médecins, et tous ceux qui à un titre quelconque ont à guider ou à éduquer les nations. Le docteur Weill vient de nous donner un ouvrage conçu sur un plan nouveau : nous voulons dire que l'auteur a laissé de côté tout un bagage théorique d'anatomie et de physiologie, pour consacrer tout son traité aux enseignements pratiques. C'est le côté pathologique surtout qui a retenu son attention : et c'est là le grand mérite du livre, qui est mis ainsi à la portée immédiat de tout le monde. A l'éducation prophylactique des masses, M. Weill joint un cours complet d'hygiène domestique et sociale.

Nous ne saurions assez recommander un pareil travail, appelé à rendre d'éminents services dans toutes les classes de la société.

LECTOR.

TABLE DES MATIÈRES

| | | | |
|--|----------|---|--------------------------|
| BELLAIGUE (Camille). — Beethoven. | 61 | LECTOR. — Le mois littéraire. 8, 23, 40, 56, 71 | 88, 105, 120, 141, 153 |
| — Rust. | 13 | LÉPINE (Madeleine). — Jésus, couronne | |
| C. B. — Le plain-chant | 136 | de tous les saints, <i>poésie</i> | 130 |
| — Le Rheinlied. | 75 | — La prière et l'offrande, <i>poésie</i> | 3 |
| — Une friandise chinoise. | 27 | — Le choix divin, <i>poésie</i> | 19 |
| CHASSIGNET. — Le mépris de la vie, <i>poésie</i> | 69 | — L'idéal flambeau, <i>poésie</i> | 100 |
| CHENIER (André). — Derniers vers, <i>poésie</i> | 116 | — Maître, <i>poésie</i> | 35 |
| Coin(les)des rieurs 16, 27, 48, 64, 80, 96, 104 | 120 | — Seigneur, ayez pitié de nous, <i>poésie</i> | 86 |
| CROISÉ (Jules). — L'Église et la femme. | 11 | LUTÈCE. — La musique adoucit les mœurs | 60 |
| D. — Beethoven | 135 | MANTENAY (J.). — Les occasions | 6 |
| DE GAILLAVET (G.-A.). — Le complot de | | MULLENDER (Alphonse). — L'électrique | |
| Toto | 138 | Bruxelles-Anvers. | 119 |
| DE FONSECA (H.). — Un plat de pommes | | Nouveau dictionnaire de l'académie | 139 |
| de terre | 7 | P. C. — Une importante bibliothèque de | |
| DE JACOURET (Jean). — Histoire de deux | | l'antiquité | 70 |
| chapeaux de paille. | 119 | PALÉMON. — Petites curiosités | 70 |
| — Le chant de l'alouette | 39 | PERRIOT (F.). — Pie X et la musique | |
| — Le retour des hirondelles | 55 | religieuse | 28 |
| — Les ruines du vieux manoir | 91 | Petites nouvelles. | 32, 64, 80, 112 |
| DE LAUNAY (René). — Mères et poètes. | 133 | PIERRE L'ÉRMITE. — Ah!... mon pauvre | |
| DE LA VALETTE (A.). — Le crucifix de | | vieux | 130 |
| Fénelon | 402, 115 | — ...Et un coffre à Londres | 85 |
| DES ARDENNES (Jacques). — L'enseigne- | | — La première absinthe de mon vicaire | 38 |
| ment moyen en Belgique. | 17 | — Leur rêve | 68 |
| DUFOUR (FR.). — Causerie musicale, 15, | 31 | — Otez-moi ça | 19 |
| 47, 62, 78, 96, 109, 125, 137, 151 | | — Tuez-moi ! | 4 |
| — Le roman du jour. 3, 20, 55, 87, 108, | | — Va corner ça ! | 113 |
| 125, 150 | | Récréation | 13, 60, 75, 92, 104, 118 |
| — Publicité et critique littéraire | 133 | RENAULT (J.). — L'évolution de la langue | |
| Quelques vers | 128 | française | 1 |
| DUPONT (G.). — Les rameaux | 36 | ROUSSEAU (J.-B.). — L'histoire, <i>poésie</i> | 132 |
| DUVAL (Robert). — Hans-Christian An- | | ROUSSEL (Auguste). — Louis Veillot | 53 |
| dersen | 65 | S. G. — Pourquoi ces livres ? | 21 |
| E. R. — Le centenaire de la lithographie | 116 | SAINT-SIMON. — La duchesse de Bour- | |
| G. — Un Louis XVII ignoré | 43 | gogne. | 87 |
| GERALD (Prosper). — Louis Veillot. 81, 110 | | T. — Benjamin Godard | 29 |
| GILLE WYTENS (E.-H.). — Les héritiers. | 49 | T. P. — Le costume au théâtre | 45 |
| GUILLAUME (L.). — Mentana, <i>poésie</i> 51, 67, 83 | | TANTE LOUISE. — Memento culinaire. 13, 27 | |
| — Petite voix d'outre-tombe, <i>poésie</i> | 115 | 37, 60, 75, 92, 104, 120 | |
| HERBÉ (Jacques). — Veille de fête | 97 | TOMODATI. — L'Extrême Orient | 6 |
| — La Toussaint. | 192 | V. S. — Le roi des théâtres | 92 |
| HERMELINE (Ch.). — Le mouvement gré- | | VEUILLOT (François). — Des vers français. | 33 |
| gorien en Angleterre. | 77, 95 | VIOLEAU (Hippolyte). — Le berceau et | |
| HERVÉ (Noël). — Au Louvro | 132 | la tombe, <i>poésie</i> | 103 |
| — Les fées du soleil | 22, 35 | | |
| — A la recherche d'une messe de minuit | 145 | | |



Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.